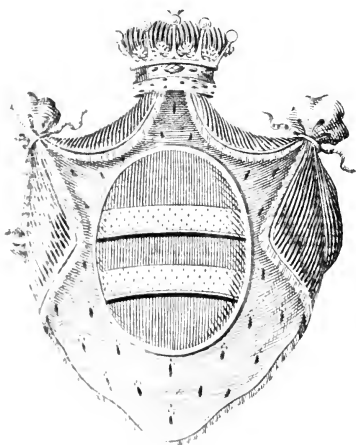




Library  
University of Pittsburgh  
*Darlington Memorial Library*

Class.....  
Dar  
CT

Book.....  
B981A2  
1731 v. 3



*William ?*  
*Lord of Harcourt.*







MÊLÉES,  
DE MESSIRE  
ROGER DE RABUTIN

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES  
DU ROI, ET MESTRE DE CAMP  
GENERAL DE LA CAVALERIE LEGERE.

TOME TROISIEME.



*R. Picart Del.*

*M. Poul Sculp.*

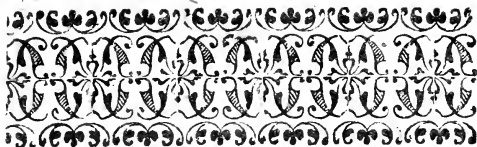
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

1368

Jan  
CT

B981 A2  
1731  
V.3

41513



# T A B L E

## E S P I E C E S

contenues dans ce Volume.

<b>R</b> ABUTINIANA, ou Pensées diverses du Comte de Buffy Rabutin.	pag. 1
<b>R</b> E F L E X I O N S sur la Guerre.	54
<b>C</b> R I T I Q U E de quelques Epigrammes traduites de Catulle & de Martial.	76
<b>S'</b> I L E S T nécessaire que les gens de qualité étudient, & à quel genre d'étude ils doivent s'appliquer.	95
<b>D</b> I S C O U R S du Comte de Buffy Rabutin à ses Enfans sur le bon usage des Adverbes, & les divers Evenemens de sa Vie.	201
<b>J</b> O B.	203
<b>T</b> O B I E.	205
<b>D</b> A N I E L.	207
<b>D</b> A V I D.	208
<b>B</b> O E C E.	213
<b>B</b> E L I S A I R E.	215

# T A B L E.

S LOUIS.	221
ENGUERRAND DE MARIGNI.	227
<i>Le Roi JEAN.</i>	232
<i>Bureau de la Riviere.</i>	256
<i>Le Maréchal de GYE'.</i>	239
PHILIPPE DE COMINES.	242
FRANÇOIS I.	244
SAMBLANÇAI.	254
<i>Le Duc de BELLEGARDE.</i>	257
<i>Le Maréchal de BASSOMPIERRE.</i>	260
LA CHATRE.	269
RÔGER DE RABUTIN, <i>Comte de BUS-</i> SY.	266





# RABUTINIANA.

O U

## PENSEES DIVERSES

D U C O M T E

DE BUSSY RABUTIN.

**O**N souffre étrangement, quand on est sur le point de se séparer des personnes que l'on aime le plus, & qu'on doit le plus aimer. Cependant je trouve qu'il vaut mieux encore avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer médiocrement. L'indolence continuelle ne m'accoutume pas : je veux des hauts, & des bas dans la vie ; la fortune m'a servi à souhait, & j'ai fait en bon Philosophe de prendre les affaires au pis ; si je les avois prises à cœur, je serois mort d'ennui ; je mets ma ressource dans l'esperance d'être quelque jour plus heureux que je ne suis présentement. Peut-être que ceux qui ont causé mes maux auront la bonté de les finir.

Je me sens autant de courage & d'ambition que j'en ai jamais eu ; mais je ne suis pas assez fou , que de me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrariétés de la fortune, je suis aussi peu fâché d'être pas Maréchal de France que de n'être pas Roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer & se met au-dessus des mauvais succès quand il n'a pas réussi ; sans cette petite politique , on ne peut goûter aucun repos dans la vie.

Si quelque chose est capable de détacher du monde, les gens qui y sont le plus attachez, ce sont les réflexions que l'on fait sur la mort des personnes heureuses. Cette pensée me console du délabrement de ma fortune, quand je vois que ceux qui peuvent faire enrager les autres , & qui par leur grandeur sont à couvert des représailles, ne le sont pas des coups du Ciel.

Rien n'est si bon, ni si solide, que la pensée de son salut. Ceux qui ont manqué leur fortune, en sont plus aisément touchez que les autres ; parce qu'ils voient mieux le néant des choses humaines & le peu de fond qu'il y a à faire sur les faveurs, & sur les promesses des Grands.

Les bons & les mauvais exemples sont souvent le bien & le mal de la conduite. Tel qui s'est jetté dans le libertinage, pour avoir fréquenté des libertins , auroit vécu en honnête homme, s'il n'eût pratiqué que d'honnêtes gens. Avec les gens de bien on songe à se sauver, & l'on se damne avec les gens du monde ; parce qu'on se règle sur leurs maximes, & que l'on a un panchant naturel à imi-  
ter

ter ce que l'on voit souvent faire aux autres.

La plupart des choses ne sont grandes ou petites, qu'autant que notre esprit les fait ainsi : notre imagination les grossit selon la part ou l'intérêt que nous y prenons. Il faut ajouter que le succès en fait décider. S'il est heureux, on exalte les entrepreneurs ; s'ils réussissent mal, on les traite de visionnaires. On auroit sans doute accusé de temerité l'action d'Alexandre le Grand qui passa le Granique avec trente mille hommes, malgré cent mille Perses qui s'opposoient de l'autre côté à son passage. Si on eût battu Alexandre, on auroit dit que son entreprise étoit folle ; & ce ne fut que parce qu'il réussit, que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde.

Je n'aime point à faire pitié ; il y a longtemps que les regrets des maux qu'on m'a faits, sont passés. Je songe à m'en tirer sans impatience ; le grand fondement que je fais de mes espérances, est sur le soin que j'ai de vivre. Pourvu que je vive, je sortirai d'ici, & j'en sortirai agréablement. Cependant je suis mieux que les gens de la Cour les mieux établis, en ce que j'espère un peu, & que je ne crains rien. Je me diverte, je goûte la vie, j'ai l'esprit net, une raison assez droite, & je suis content de ce que j'ai ; *j'en connois de plus misérables.*

C'est un malheur pour moi dans la situation de mes affaires de ne point aller à la guerre ; mais il me doit suffire que le Roi sache mes bonnes intentions. Quand il aura besoin de moi, il saura bien où me prendre ; & comme il n'oublie rien, il n'aura peut-être pas oublié

que j'ai servi pendant trente années. En attendant je jouis du plaisir de racommoder mes affaires qui étoient dans un grand délabrement.

Je suis pleinement convaincu que le bonheur, ou le malheur de ce monde est un pur effet de la Providence, où la fortune n'a aucune part : la seule Philosophie, sans le secours d'aucune autre lumière peut nous persuader de cette vérité ; mais ces sentimens ne servent de rien pour l'autre vie, si le Christianisme ne les inspire pas.

Autrefois j'étois sensiblement touché de ne point faire ce que faisoient tous ceux de ma volée, que je voyois dans le chemin des dignitez, & de la fortune ; mais je ne prens plus sur cela de nouveaux chagrins, toutes les fois qu'il se presente de nouvelles occasions de m'en donner : à quoi me serviroit ma Raison ? La fortune, pour parler selon le vulgaire, est si extravagante, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de son caprice ; ainsi j'ai toujours un peu d'esperance.

Il est impossible de trouver un Etat, ni d'inventer un système, qui nous mette à l'abri de tout chagrin ; mais les peines font trouver les plaisirs plus agreables : c'est la vie, du bien & du mal : ce contraste reveille, & tire l'ame d'un engourdissement où elle tomberoit, si elle demouroit toujours dans la même situation.

Le peuple ne met pas une fort grande difference entre un fou & un Philosophe qui fait prendre son parti, & qui ne sort point de son affiete ordinaire, pour les divers événemens qui lui surviennent. A quoi bon tant se tourmenter pour des choses qui ne dependent  
pas



pas de nous? La tranquillité n'est-elle pas préférable à une inquiétude qui ne sert de rien?

Nos desirs ni les grands mouvemens que nous nous donnons, n'avancent pas d'un degré l'arrangement de la Providence. On n'a point de véritable bonheur dans la vie sans le repos de l'esprit : chacun tâche de l'aquerir; on y peut parvenir par des voies différentes, les uns par le raisonnement, d'autres par la soumission. La force d'esprit des uns, la docilité des autres, leur donne de l'indifférence pour tout ce qui se passe ici bas, & cette indifférence les conduit à la tranquillité qu'ils cherchent. Ce qui fait l'amusement des hommes est fort peu de chose, ils ont peu de part à leur destinée; & ils seroient heureux s'ils se laissoient conduire par cet Etre supérieur qui règle tout avec tant de sagesse.

C'est une pure chimere que le souvenir que l'on conserve de nous dans le monde, quand nous n'y sommes plus. Le mépris qu'on a pour un sot; l'estime qu'on a pour un grand Capitaine & pour un Héros ne leur font ni bien ni mal, quand ils ont cessé de vivre. Ainsi il ne sert de rien d'être un Héros, que pour la gloire que l'on a pendant la vie.

La plupart des hommes ont trop d'amour propre, ou trop d'injustice, pour louer, ou pour souffrir une belle action qu'ils n'ont pas faite. Rien n'étoit plus grand ni plus admirable que la retraite du Cardinal de Retz, qui voulut mettre ordre à ses affaires, & qui paya en effet onze cens mille écus de dettes. Le monde qui n'est pas accoutumé à ces actions héroïques disoit que le Cardinal se repentiroit infailliblement, & qu'il sortiroit de sa retraite.

Au lieu d'admirer une si belle action, on y cherchoit de faux prétextes pour en diminuer le prix.

Pour diminuer l'apprehension que les hommes ont de mourir, il faut de tems en tems penser à la mort. Ce n'est qu'en se familiarisant avec cette pensée que l'on se guerit de cette crainte. Ceux qui s'obstinent à rejeter cette pensée deviennent tristes. Les réflexions que j'ai faites sur la nécessité de mourir, m'ont engagé à suivre ce précepte de Salomon, *bien vivre, & se reposer* : Cette pratique est excellente ; elle fait vivre plus long-tems ; & c'est à force d'aimer la vie, que je crains moins la mort. J'ai eu plus de patience que d'autres qui ont été exilés avec moi. Le chagrin qu'ils avoient de passer la vie hors du monde les rendoit malades. Pour moi qui avois passé par la prison, je me trouvois trop heureux de n'être qu'exilé. Tant il est vrai que l'on juge presque toujours des choses humaines par comparaison.

C'est une entreprise bien vaine que de prétendre imposer silence au monde ; les hommes ne se tairont pas : quand ils n'auront pas de véritables sujets de médire, ils en inventeront ; ils n'aiment point à louer, & principalement les choses admirables. Quand ils ne peuvent médire sur le présent, ils se retranchent sur l'avenir. Il y a à cela une ressource. Il faut toujours bien faire, & les laisser dire. Ces personnes qui veulent à tort & à travers gâter les belles actions, me paroissent fort haïssables.

J'ai fait tout ce que mes amis ont souhaité pour me remettre sur les voyes ; je n'ai rien à  
me

me reprocher. Le reste dépend maintenant de cette folle de fortune à qui véritablement je deplais ; mais qui pourroit bien à la fin se raccommo-der avec moi. Si elle ne le fait pas, je me consolerai de sa persévérance à me persécuter.

Ne prenons point les affaires trop à cœur ; car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entens pas seulement les affaires de ce monde-ci ; j'entens encore parler de celles de l'autre. C'est à mon avis être déjà damné, que de craindre avec excès de l'être, il y a raison pour tout ; vivons bien, & nous réjouissons : En matière de conscience trop de délicatesse fait les hérésies. Je ne veux aller qu'en Paradis, & pas plus haut ; je songe tout de bon à cette grande affaire ; & je suis bien revenu des erreurs de ma folle jeunesse, qui ne m'inspiroit que des sentimens de travers, dont j'ai enfin connu la fausseté.

Fait-on en ce monde ce qu'on veut ? Il y a une fatalité, que les sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverse les desseins, sans qu'on puisse découvrir pourquoi ni comment.

Une égratignure avec du chagrin fait plus de mal que la fièvre quarte, avec un esprit content d'ailleurs. Tant que j'ai fait le mutin contre la persécution j'ai souffert comme un damné, & j'ai tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'eusse crevé dans la Bastille, si un mois avant que d'en sortir, je ne m'étois soumis à tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire de moi. Cette résignation me donna de la gayeté & me remit dans

mon naturel. Desorte que m'étant si bien trouvé de la patience & de la joye, j'ai souvent usé de ce remede avec tant de succès, que le retour de la fortune m'est quasi indifférent; & je n'ai même jamais bien goûté la vie que depuis ma disgrâce qui m'a fait sentir la vérité de ce proverbe trivial, qu'à *quelque chose malheur est bon.*

Il est certain que pour les malheureux il n'y a qu'à vivre. Comme on ne perd au jeu que faute d'argent, on ne demeure en disgrâce que faute de vie.

J'approuve assez que l'on veuille juger des événemens; car cela sert à la conversation, & forme l'esprit. Mais je ne comprends pas que l'on s'en fasse une affaire, & que l'on croye qu'il y a bien de l'honneur d'avoir deviné ce qui devoit arriver, puis que le hazard peut souvent faire réussir en ces matieres. Pour moi je dis mon sentiment des affaires à venir, mais je ne m'en hausse ni ne m'en baisse, quand j'ai bien ou mal jugé.

J'ai trouvé par mon experience que l'on se fait à tout, & que nôtre ame se plie, pour ainsi dire, comme on le veut. Quoi que je fusse né fort impatient, j'ai cependant souffert la prison & l'exil avec bien plus de docilité que je n'eusse osé l'espérer; j'ai même trouvé de la douceur & du plaisir dans ma retraite. Si nous étions dans un régime moins juste, & moins doux que celui-ci, on auroit pû changer un exil qui me paroissoit trop agréable, & me faire comme on fit à ce Romain qui passoit la plus douce vie du monde, exilé qu'il étoit dans une Isle où il trouvoit toutes ses commoditez : on le rapella à Rome, & on le condamna à y vivre avec sa femme.

Quoi

Quoi que l'on fasse pour les autres, & quelque desintéressé que l'on paroisse, c'est toujours soi-même que l'on cherche à satisfaire sur toutes choses; car il n'y a véritablement qu'une passion qui est l'amour propre.

Je ne puis m'empêcher d'avoir des sentimens de mépris pour l'approbation du public sur bien des gens qui ne la méritent pas; j'écarte tout ce que la faveur & les brigues leur ont prêté de mérite, pour les élever aux emplois; je vas jusqu'à la personne, sans m'arrêter à l'écorce, & je trouve souvent que ce sont des fots.

Les projets des hommes les plus sages sont bien peu de chose quand il plaît à Dieu de les confondre; & quand il lui plaît aussi, les conduites folles ont d'heureux succès. Cependant il est toujours bon d'être sage: car outre qu'on n'a rien à se reprocher, quand on n'a pas réussi, c'est que d'ordinaire Dieu se met du côté des prudens selon la pensée du Maréchal de la Ferté, qui avoit remarqué, disoit-il, que dans les batailles Dieu étoit toujours du côté des plus gros escadrons; c'est-à-dire, que Dieu ne fait pas tout, & il laisse aller les choses humaines selon leur cours ordinaire. Il est naturel que le plus fort triomphe du plus foible, & que le sage l'emporte sur l'imprudent.

Une petite faveur que l'on reçoit lors qu'on l'attendoit le moins, tient lieu d'un plus grand bienfait, & est considérée comme quelque chose de plus grand. Je suis assuré que Messieurs de Lauzun & Fouquet sont plus aises de la permission qu'on leur a donnée de se voir, & de se parler dans leur prison, qu'ils

ne le feroient peut-être de leur liberté : car il y a apparence qu'ils n'espéroient pas cette petite grace, quand on la leur a faite, & elle leur en fait attendre maintenant de plus grandes. Pour moi si je reçois quelque grace de la Cour, j'en ferai plus aisé que la plupart des autres gens ; car je ne les attens pas, & je me console par avance de n'en jamais recevoir, sur ce que je me flatte que les honnêtes gens sont persuadés que je les mérite.

Quand on a tort, & qu'on l'avoüe ingenuement on ne l'a presque plus. Cependant cette sincérité qui est la marque d'un cœur qui se repent, perdrait à la fin tout son mérite par de fréquentes rechutes. Si le repentir est sincère, on ne doit rien omettre pour se corriger, & pour réparer le passé ; mais souvent l'on se flatte sur de fausses apparences.

Si l'on vivoit plus long-tems, on deviendrait parfait à la fin ; on se corrige avec plus de facilité en vieillissant : on pardonne mille choses à la jeunesse qu'on ne pardonne point quand le tems des charmes & des agrémens est passé : on y regarde de plus près ; on n'excuse plus rien ; on a perdu les dispositions favorables de prendre tout en bonne part ; enfin, il n'est plus permis d'avoir tort. Dans cette pensée l'amour propre nous oblige d'avoir recours à ce qui peut nous soutenir contre cette cruelle decadence qui malgré nous gagne tous les jours le terrain pied-à-pied. Ces reflexions doivent convaincre les personnes qui commencent à vieillir, qu'elles doivent moins se négliger que dans la fleur de l'âge : mais la vie est trop courte ; & la mort nous prend que nous sommes encore tout  
pleins

pleins de nos miseres & de nos bonnes intentions.

On trouve des douceurs dans la solitude que l'on ne goûte point parmi les agitations de la Cour. Quand on est parvenu à connoître les miseres de ce pais-là, & les charmes de la retraite, on est en état d'être heureux autant qu'on le peut dans ce monde.

J'ai été long-tems sans vouloir croire que les maux que la Providence m'a faits, fussent pour mon bien, comme on le disoit. Mais enfin j'en suis persuadé ; je ne dis pas seulement pour mon bien en l'autre monde, mais encore pour mon repos en celui-ci. Dieu me recompense déjà en quelque façon, de mes peines par ma résignation. Je suis trop content de croire que ceux qui me connoissent me jugent digne des grands honneurs. Pour ce que pensent de moi ceux qui ne me connoissent point, je ne m'en tourmente gueres, & bien-tôt assurément les sentimens des uns & des autres sur mon sujet me seront fort indifferens en l'autre monde.

Mes maux ne me sont pas maintenant fort sensibles : la longueur de ma disgrâce m'a rendu indifférent sur tout ce qui regarde ma fortune. Je ne songe plus qu'à bien vivre, & à me réjouir. J'aime autant la vie douce & tranquille que je mene depuis quelques années, qu'une vie plus agitée. Les uns font du bruit au commencement, les autres à la fin de leur vie ; quelques-uns n'en font jamais ; d'autres en font toujours : tout cela est égal à la mort.

La retraite aide à philosopher & à moraliser utilement : elle fortifie l'ame contre les

opiniâtreté de la mauvaise fortune. Dans cinquante ans tout sera égal, & les plus heureux comme les autres auront passé dans ce grand fleuve qui nous entraîne tous. C'est un bon moyen pour mépriser la fortune, que d'être malheureux, & que de penser à la mort. La solitude jointe à une grande oisiveté inspire ces réflexions.

Il nous manque toujours quelque chose, & ce quelque chose nous empêche d'être contents & heureux. Il est assez ordinaire que les plus jolies personnes aient une santé fort délicate. Ceux qui ont de grandes richesses, & qui n'ont qu'une naissance obscure, sentent toujours quelque chagrin de la bassesse de leur origine. S'ils méprisent les nobles qui sont moins riches, en récompense les personnes de qualité les méprisent intérieurement, quoiqu'ils leur fassent des civilités pour les secours qu'ils en espèrent; mais ce que je ne leur pardonne pas, ce sont des alliances indignes qui les deshonnorent.

Un mot piquant fait quelquefois plus d'effet sur l'esprit des personnes hautaines que l'on ne peut persuader par de longs discours & par une foule de raisons. Je me souviens d'avoir lu en feuilletant les papiers de la Maison de Coligni, ancêtres de mon gendre, que le Prince de Joinville fils du grand Duc de Guise étant devenu fort amoureux de Mademoiselle de Brezé fille de Diane de Poitiers, résolut de l'épouser. L'Amiral de Châtillon, qui étoit entièrement dans les intérêts du Prince de Joinville, & qui avoit soin de sa gloire, fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette alliance qui n'étoit pas fort honorable,



ble, parce que Diane de Poitiers avoit été la maîtresse de Henri II. Le Prince de Joinville trop occupé de sa passion n'écouloit point les raisons de l'Amiral qui lui dit pour dernière ressource ; *Ab Monsieur, aimez-vous mieux le bien que l'honneur ?* Le Prince de Joinville fier & ambitieux fut pénétré de ce reproche. Depuis ce temps-là les Maisons de Guise & de Châtillon ne furent plus amies comme elles avoient toujours été.

Il arriva à ce même Amiral de Châtillon une chose qui merite bien d'être remarquée. Dans le temps qu'il étoit encore Catholique, (il se fit depuis Chef des Huguenots) étant allé entendre la Messe, un pauvre vint lui demander l'aumône ; l'Amiral lui donna une poignée de pieces d'or sans les compter, & sans y faire réflexion : le pauvre ébloui d'une si grosse somme, attendit à la porte de l'Eglise l'Amiral, & lui demanda, s'il avoit eu l'intention de lui donner tant d'argent. Cette générosité dans un malheureux charma Monsieur de Châtillon, je vous le donne, lui dit-il, jouissez de votre bonne fortune.

Puis que je suis sur le chapitre de ce grand homme, il faut que j'en rapporte encore un trait qui fait assez connoître la fermeté, & la grandeur de son ame. Dans le temps que les Huguenots le pressoient davantage d'entrer dans leur parti, la Reine eut quelque soupçon de sa fidélité, elle lui envoya un Gentilhomme, pour se plaindre à lui des bruits qui se repandoient, & pour examiner sa conduite. Ce Gentilhomme étant arrivé à l'une des terres de l'Amiral où il faisoit alors son séjour ; il le trouva au haut d'un arbre, une serpe à

la main, qui coupoit les branches inutiles. Ce spectacle le surprit. Allez, dit-il au Gentilhomme, dites à la Reine l'état où vous m'avez trouvé; voulant signifier par là qu'un homme qui mediteroit de grands desseins de révolte, n'auroit pas assez de tranquillité d'esprit, ni assez de loisir, pour s'amuser à émonder des arbres. Il me semble voir Scipion & Lelius qui ramassoient des coquilles sur le rivage, ou ce fameux Dictateur, lequel après avoir battu les ennemis, & calmé les allarmes des Romains, reprenoît sa charuë, & labouroit ses champs.

La jalousie que les grandes qualitez inspirent, fait des ennemis irréconciliables. On ne pardonne gueres aux hommes un merite éclatant qui les met au-dessus du commun; non plus que les femmes qui se flattent d'être belles, ne peuvent souffrir les rivales qui les effacent, & qui leur enlèvent toutes leurs conquêtes.

Le malheur est une espece de contagion qui fait que l'on fuit les malheureux, pour s'attacher à ceux que la fortune favorise. Je l'ai souvent éprouvé pendant ma disgrâce : mes meilleures amies, mes amis les plus chauds n'ont rien fait pour me tirer d'embarras; plusieurs m'ont trahi, pour profiter de mon malheur, faisant leur cour à mes dépens.

Il faut avoir un genie au-dessus du commun pour bien juger de soi & des autres. Quelque mediocre que l'on soit, on se croit capable des plus grands emplois, & quand on n'y parvient pas, on se plaint qu'on ne nous rend pas justice. Cette présomtion est souvent

vent une marque de peu de merite, & toujours une marque qu'on ne se connoit pas assez. J'ai vu des gens de ma volée se plaindre de n'être pas Lieutenans Generaux, ou Maréchaux de France, qui n'étoient pas capables de commander trois mille chevaux.

Le Marquis d'Humieres mon parent eut ordre de se défaire de la charge de premier Gentilhomme de la chambre sous le regne de Louis XIII. parce que ce Marquis avoit les cheveux roux, & que le Roi ne pouvoit souffrir ceux de ce poil. D'Humieres pour noircir ses cheveux se servit d'un peigne d'acier. Mais étant un jour à la chasse avec le Roi, il survint une grande pluie qui enleva toute la teinture des cheveux; de sorte que le pauvre d'Humieres parut devant le Roi dans son état naturel. Cette circonstance ridicule fut pour le rouffeau une aventure très-mortifiante, dont il fut entierement déconcerté.

Je ne suis nullement du goût des hommes du commun qui n'admirent que les actions extraordinaires. Ils ne sont point touchez d'une vie unie; à peine y font-ils attention. Cependant il faut plus de force, & plus de vertu pour se soutenir dans des choses communes, que dans les grandes, qui se soutiennent assez par elles-mêmes. Gagner une bataille, conduire une Ambassade, gouverner un Roiaume, ce sont des actions d'éclat qui éblouissent les yeux des hommes. Vendre, payer, aimer, haïr, rire, reprendre, vivre dans sa famille, sans se relâcher, ni se démentir jamais, cela est plus rare, plus difficile, & moins remarquable.

L'habitude diminue le prix des choses. Les  
grands

grands hommes perdent beaucoup à se laisser trop approcher; il faut toujours les voir d'un point de vuë, qui les montre dans leur plus belle attitude. Tel a passé dans le monde pour un Héros, auquel sa femme, & ses domestiques n'ont rien remarqué d'extraordinaire.

J'ai toujours trouvé fort belle une réponse que fit le Cardinal Mazarin étant à l'article de la mort. Il paroissoit alors une grande Comete; les Courtisans du Cardinal voulant honorer son agonie d'un prodige, lui dirent que l'on voyoit au Ciel quelque signe fort extraordinaire, & que ce signe leur faisoit peur pour sa vie. Il se moqua d'eux tout mourant qu'il étoit, & leur dit en plaisantant, que la Comete lui faisoit trop d'honneur. La fermeté de Mazarin me plaît en cette rencontre. Il faut avoir bien de la force d'esprit, pour dire en mourant les mêmes choses qu'on diroit en bonne santé. La foiblesse de craindre les Cometes n'est pas moderne, elle a eu cours dans tous les siècles. Virgile qui avoit tant d'esprit a dit qu'on ne les voyoit jamais impunément, & que le Ciel témoignoit par ces signes l'intérêt qu'il prend aux actions & à la mort des grands Princes.

On ne peut être parfaitement heureux en ce monde; les biens & les maux sont partagez. C'est une compensation de la Providence, afin que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre par un peu de chagrin & de douleur ce que souffrent les autres qui en sont accablez.

Dieu regle toutes choses, comme il veut qu'elles soient réglées. La place que chacun

occupe dans l'Univers, telle qu'elle est, ne peut être derangée. La prudence humaine, quelque raffinée qu'elle paroisse, est toujours soumise à la Providence de Dieu, qui se joue comme il lui plaît, des desseins des hommes. Cette pensée fait que l'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte; c'est bien tôt fait; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons nous y paroître.

Qui sont ceux qui doivent être toujours fâchez, quand on élève des gens aux grands honneurs de la guerre? Ce sont des personnes de naissance qui n'y ont jamais été; car il dépendoit d'eux d'y aller. Mais quand un homme de qualité a fait beaucoup plus qu'il ne faut pour être Maréchal de France; & que des ennemis lui ont fait perdre tous ses services pour des bagatelles, il a d'abord du chagrin: mais comme Chrétien, & comme homme de courage, il prend patience, & il se console en sa propre vertu. J'ai souhaité les honneurs de la guerre, j'ai fait ce qu'il falloit pour y parvenir, & quand j'ai vu que la fortune ne le vouloit pas, je me suis accommodé à son caprice.

Les hommes se régrent par les apparences: voila ce qui fait que les malheureux ont toujours tort, & que l'on rejette sur leur mauvaise conduite tous les malheurs qui leur arrivent. On donne des loüanges aux bons succès; c'est la moindre chose que puisse faire la fortune, que d'attirer l'approbation.

La santé est un chemin bien court pour aller à la joye, malgré toutes les amertumes de la vie, qui ne prennent leur force que de

la disposition de nos temperamens.

Ceux qui n'ont jamais eu d'adversitez ne connoissent pas toutes les vertus dont ils sont capables. La profession de guerre que j'ai faite dès ma tendre jeunesse, & celle d'être malheureux toute ma vie, m'ont tellement endurci, que je ne sens plus ce qui abbat la plupart des autres hommes.

Nous vivons, & nous marchons en aveugles, ne sachant où nous allons, prenant pour mauvais ce qui est bon, & prenant pour bon ce qui est mauvais, & toujours dans une entière ignorance.

Il seroit bon de faire quelquefois des réflexions sur les tenebres où nous marchons. Nous voions assez souvent que Dieu donne des succès contraires à nos craintes, & à nos esperances, exprès pour confondre la prudence humaine : & quand même il fait réussir ce que nous avons souhaité, il le fait souvent par des moïens contraires à ceux que nous avons employez, pour nous montrer qu'à lui seul appartient l'honneur des événemens, & que notre Raison n'est qu'une bête.

Ma ressource est de prier Dieu de m'aider dans mes projets. Je m'aide aussi moi-même de mon côté ; mais après cela je compte sur lui, & je ne compte que sur lui ; voilà toute ma politique, & toute ma science.

Les louanges que donnent la plupart des hommes ne sont pas d'une fort grande conséquence, cependant on est assez fou pour s'en contenter. Je croi même qu'il faudroit être parfait, c'est-à-dire entièrement exempt d'amour propre & de passions, pour n'y être pas sensible.

Dieu

Dieu est tellement le maître de toutes nos actions, que nous n'exécutons rien que sous son bon plaisir. Je tâche de ne faire de projets que le moins qu'il m'est possible, afin de n'être pas si souvent trompé. Cependant Dieu veut que nous nous aidions, pourvu que nous ne nous confions pas trop en nos forces.

Ceux que Dieu prend soin de consoler sont trop heureux; les autres doivent s'aider de la Philosophie & de la Morale, pour trouver dans la force de leur esprit des amusemens & des consolations contre le chagrin.

Les larmes que l'on repand à la mort de certaines gens ne sont pas toujours sinceres. Les grandes successions étouffent les sentimens de la nature. On pleure de joie, comme de tristesse. Il faudroit pouvoir lire dans le fond du cœur pour démêler cette équivoque.

C'est être dans un état de paix que d'attendre la mort, sans la souhaiter, & sans la craindre. Quelle sagesse & quelle folie aussi de s'en tourmenter, si ce n'est par rapport au Christianisme, & aux dispositions qui sont nécessaires pour cette dernière action?

Il n'y a que deux remedes contre le malheur, la Philosophie ou le Christianisme. Je n'ai trouvé que cela pour me mettre au-dessus de mes disgraces. Sans ce secours on supporteroit mal-aisément les peines qui nous arrivent. La vie est courte; c'est la consolation des misérables, & le chagrin des gens heureux qui nagent dans l'abondance & les plaisirs; tout viendra au même but.

Dieu m'a donné un courage plus grand que  
mes

mes peines ; j'espere toujours qu'avec de la patience & de la santé , je verrai finir mes disgraces. En tout cas quelque malheureux que l'on soit, la vie est si courte, que ce n'est pas la peine de se laisser aller au desespoir.

Il y a long-temps que je vois mourir le monde sans m'attrister , quand ce ne sont pas de mes amis : cela même ne me fait pas peur. Le pis qui me puisse arriver ne me donne point d'alarmes ; parce que je vis maintenant le plus régulièrement qu'il m'est possible.

Je cherche des amusemens pour corriger les duretez de la fortune. Le chagrin est l'ennemi de la vie. Toutes les fois que j'ai des sujets de n'être pas content , je m'applique de tout mon pouvoir à reparer le mal : après cela je m'étourdis par quelque divertissement. Cette conduite sert à entretenir ma bonne santé. Je ne songe qu'à vivre, parce que je suis sûr que le temps raccommode toutes choses , & qu'on ne meurt malheureux que faute de vie. Celui que nous venons de voir mourir très-riche à près de cent ans , seroit mort ruiné, s'il n'en avoit vécu que quatre-vingt.

Il faut pourtant avouer que quelque réflexion que l'on fasse , & quelque Philosophe que l'on soit, le temperament contribue plus que tout le reste à la tranquillité de l'esprit ; sans cela on auroit beau s'étourdir , les maux triompheroient des amusemens.

C'est une chose heroïque de montrer toujours en toute sa vie, un même visage, & un même esprit, comme l'Histoire nous le rapporte de Socrate & de Lelius.

Alexandre a surpassé son Pere par de grandes



des actions ; mais l'autre l'a surpassé par sa douceur & son humanité. Les vertus civiles sont préférables pour le commerce à ces vertus farouches qui ruinent , & qui desolent tout.

Pour vivre heureux & tranquile, il ne faut point s'entêter de l'éclat trompeur des choses humaines qui sont fragiles & perissables.

La complaisance est merveilleuse pour le commerce ; mais tout excès est vicieux , & il ne faut pas qu'elle degene en flaterie.

On ne doit jamais rien faire contre la bien-seance. Que nôtre retenue paroisse sur nôtre visage , & dans nos yeux : qu'il n'y ait rien de lâche , ou d'effeminé dans nôtre contenance ; rien de rude , ou de grossier.

Ce n'est pas peu que de s'établir une espece de repos dans son pis aller , & d'avoir l'esprit content dans un moindre mal ; comme les autres dans un bien.

Quelle sottise de ne point suivre les temps , & de ne pas jouir avec reconnoissance des consolations que Dieu nous envoie , après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire sentir ! La sagesse est grande , ce me semble , de souffrir la tempête avec resignation , & de jouir du calme , quand il revient. La vie est trop courte , pour s'arrêter si long-temps sur le même sentiment ; prenons le temps comme il vient.

Ceux qui s'attachent à decrier les gens d'esprit & les beautez de leurs ouvrages , me donnent une fort mauvaise idée de leur goût. Ce qu'ils prouvent clairement , c'est qu'ils ne sont ni du monde , ni de la Cour , & que leur panderie est incurable : Il y a de certaines choses

ses que l'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord; on ne fait point entrer de certains esprits durs & farouches dans la facilité, & les agrémens d'un ouvrage poli. Cette porte leur est fermée, & la mienne aussi. Ils sont indignes de jamais sentir ces sortes de beautés, & sont condamnez au malheur de les improuver, & d'être eux-mêmes improuvez des gens d'esprit. On trouve par tout beaucoup de ces pedans; mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, & puis de tâcher de les instruire, pour les ramener à la raison; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied; il y auroit trop d'affaires à le reparer; nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer, & de les reduire.

Ceux qui veulent entreprendre de louer le Roi, devroient songer à dire quelque chose de nouveau. On ne lui donne plus que des louanges triviales c'est à dire qui sont au moins usées: ce sont les mêmes superlatifs repetez depuis qu'il regne, & redits dans les mêmes termes: c'est toujours le plus grand Héros, & le plus grand Monarque du monde. Tout cela est vrai, mais ne sauroit-on varier les expressions? Horace & Virgile n'ont-ils point loué Auguste, sans redire les mêmes choses, les mêmes pensées, & les mêmes termes? Il me semble qu'on ne fait point louer dignement, ni exposer la verité avec les propres couleurs. Je voudrois que l'on défendît aux faiseurs de panegyriques de jamais employer le mot de Héros, de grand merite, de sagesse, de valeur; qu'on louât par les choses, & par les

les faits, nullement par les épithetes.

Pour m'amuser je badine encore quelque-fois avec les Dames sur un air de galanterie ; je trouve que cela est toujours meilleur & plus piquant que l'air d'une simple amitié. Car avec l'agrément qui se rencontre dans le commerce des amis, il y a encore une politesse dans l'air galant, qui fait plaisir aux gens d'esprit. Voilà ce qui m'est resté du temps passé. Ce qui étoit autrefois dans mon cœur n'est plus que dans mon esprit, & j'en suis de meilleure compagnie.

Pour faire taire les medifans, & ôter tout credit à la medifance, il faut faire semblant de ne s'en pas soucier : les plaintes, les reproches, les emportemens ne font que l'aigrir au lieu de l'éteindre. La Duchesse d'Aiguillon se plaignit un jour à la Reine que Madame de St. Chaumont lui avoit reproché qu'elle avoit eu cinq ou six enfans du Cardinal de Richelieu son oncle. Monfr. de Charost reprit la parole ; eh quoi, Madame, lui dit-il, ne savez-vous pas bien que de tout ce qui se dit à la Cour, il n'en faut croire que la moitié ? Cette réponse maligne fit plus de tort à la Duchesse d'Aiguillon, que la médifance de Madame de St. Chaumont. Une delicateffe d'amour propre fait que l'on se gendarme contre les moindres bruits qui blessent notre gloire ; mais les moyens que l'on prend pour les assoupir, reveillent l'attention & la malignité du public.

J'aime à voir dans les Histoires anciennes & modernes des exemples du courage & de la fermeté des grands hommes qui ont été maltraités de la fortune. Il semble que leurs disgraces

graces n'ayent servi qu'à faire mieux connoître leur vertu & la grandeur de leur courage. Le Landgrave de Hesse prisonnier de Charles-Quint, après avoir perdu une grande bataille, conserva toujours son sang. froid, & le même visage, sans donner le moindre signe de découragement. On ne lui entendit jamais rien prononcer qui fût indigne d'un grand Capitaine, ni qui temoignât de l'impatience. ou du chagrin. Quand on lui eut prononcé l'arrêt qui le condamnoit à perdre la tête, il n'en parut point allarmé ; il demanda au Duc Ernest, s'il vouloit jouer une partie d'échecs, & il joua avec une aussi grande présence d'esprit que s'il n'eût pas été condamné à la mort.

Ce qui a fait qu'on a si souvent mal loué le Roi, c'est la grande quantité d'actions louables qu'il a faites, & la multitude des gens interezez qui se sont mêlez de le louer pour en être recompensez. S'il n'y avoit eu que les Horaces & les Virgiles de notre siecle, ils auroient loué avec des tours fins & delicats, un Prince qui leur fournissoit une aussi belle matiere. Je voudrois qu'il fût défendu de louer les Rois, sans être choisi pour un emploi si noble, & qu'on traitât comme une satire, une louange fade sur leur sujet.

Rien à mon avis n'est meilleur pour être honnête homme, que de voir la décadence d'une Maison illustre dont on est issu, & que d'avoir à recommencer une fortune toute entiere.

On s'accoutume quelquefois trop aux meilleures choses, & l'on en sent mieux le prix, quand on s'en éloigne un peu : comme il faut s'abstenir de manger quelque temps, quand on veut faire un grand repas.

Pour

Pour établir mes enfans je me suis insensiblement dépouillé des biens de la terre : ainsi j'aurai moins de peine à la quitter quand il le faudra. Pourvu que j'aye le vivre & le vêtement je suis satisfait ; & la fortune qui m'a fait du pis qu'elle a pu, ne m'a point abbatu ni l'esprit, ni le courage. J'espère que je serai jusqu'au bout plus grand que mes malheurs, & que je ferai voir au moins par là que je n'en étois pas digne. Cependant il est assez cruel de n'avoir point d'autre usage à mettre son esprit.

Quoi que je sois entièrement insensible à mes propres malheurs, j'ai été infiniment touché de la mort de Monsieur le Duc de S. Aignan. Pendant les treize mois que je fus à la Bastille, il ne se passa presque aucune semaine, qu'il ne dît quelque chose au Roi sur mon sujet, & souvent avec une hardiesse qui ne pouvoit se pardonner qu'à l'amitié qu'il avoit pour moi. Avec tout le mérite qu'il avoit à mon égard, il avoit de l'esprit, un courage extraordinaire, & un cœur, comme l'ont les grands Rois.

Au commencement de ma disgrâce, je sentoiss vivement les élévations de ceux de ma volée : je n'étois pas encore bien tué, mais le tems & ma résignation m'ont donné le coup de grace. Les Maréchaux de France que l'on fait présentement, ne me touchent pas plus que ceux qu'on fit sous le regne d'Henri IV. ou ceux que fera Monseigneur le Duc de Bourgogne.

La galanterie n'est plus que dans mon esprit. Je suis trop glorieux pour avoir maintenant de l'amour, sachant bien que je ne suis plus

assez aimable pour être fort aimé , quand même l'âge ne rendroit pas ma passion ridicule.

Pour juger combien nous importunons en parlant de nous , il faut songer combien les autres nous importunent quand ils parlent d'eux. Cette regle est generale; parce qu'il semble que les louanges que le donnent les autres, relevent leur merite, & rabaisent le nôtre.

La premiere & la plus importante affaire qu'on ait dans ce monde, c'est d'y rester; cela s'entend après le salut.

Le jugement de ce qu'on appelle le monde en gros est ordinairement bien fade & bien grossier, en ce siècle, où l'on ne fait ce que c'est que bonnes ou belles choses, & où l'on n'a le loisir que de calculer, & de courir après ses affaires. La misere étouffe l'esprit; il est trop occupé des besoins pour s'appliquer aux jolies choses. Les sentimens du public ne me previennent ni ne m'entraiment; car je sais que c'est d'ordinaire l'envie ou l'ignorance qui le fait juger, ce sont de fort mauvais guides.

Je ne suis nullement du sentiment de ceux qui disent que la vieillesse est incompatible avec la joye, je crois qu'ils se trompent. Il y a joye & joye; celles que je goûte à present sont plus solides que celles de ma jeunesse, qu'il qu'elles soient moins bruiantes & moins évaporées. Epicure avoit raison de dire que le discernement est necessaire à la possession du plaisir.

Je regarde avec tranquillité les injustices de la fortune; mais il faut rendre l'honneur à  
qui

qui il est dû. Sans le secours de Dieu je ne serois pas dans l'état où je suis. Cette tranquillité ne me laisse pourtant pas tout-à-fait sans action. Comme je ne me desespere pas dans ma misere, je ne m'attens pas aussi à des miracles pour en sortir. Je m'aide dans l'esperance que Dieu m'aidera, & enfin peut-être benira-t-il mes peines. Mais quoi qu'il fasse, je ne me laisserai jamais de ma résignation.

La constance est d'un difficile usage, & d'une pratique fort amere; mais enfin on s'accoutume à tout. Plus je vis & plus je trouve vrai ce paradoxe, que *tous les hommes sont également heureux & malheureux*. Il m'est d'une grande utilité, depuis que je l'ai entendu comme il doit l'être. Pour cet effet je suppose un gueux de soixante ans à l'hôpital avec des maux de tête violens, qui le prennent réglement tous les deux jours; qu'il soit outre cela paralytique d'un côté, & sujet à une colique nephretique. Je suppose d'un autre côté un Roi de trente ans, beau, bien fait, victorieux, & sain de corps & d'esprit: je dis que le gueux est aussi heureux que le Roi, ou qu'il n'est pas plus malheureux. Si cela est véritable, comme je le crois, personne ne doit se plaindre de son état. Faites la comparaison des biens & des maux de ces deux personnages, de leurs plaisirs & de leurs peines, & je suis assuré que tous ceux qui en jugeront sainement seront de mon avis.

En considerant les vieux châteaux de Coligni, j'ai trouvé que la modestie tant vantée de l'Amiral n'étoit pas aussi grande que l'on disoit. Mon petit-fils n'a qu'une partie des terres dont cet Amiral jouissoit; on faisoit

plus alors pour dix mille francs, qu'on ne fait aujourd'hui pour dix mille écus; & puis ce fameux rebelle partageoit les tailles avec son Maître: jugez après cela de sa modestie.

Le Duc de Valentinois, & Mademoiselle d'Armagnac ont joué un beau rôle depuis un mois. Peut-être ne les reverra-t-on plus de leur vie sur le théâtre. Mais ceux qui n'en forment point, & les autres qui n'y montent jamais; les premiers personnages & les allumeurs de chandelles, tout cela sera égal à la fin de la Comédie: il faut chercher autre chose que tout ce que nous voions.

La fortune qui me persecute depuis longtemps en ma personne, se raccommode quelquefois avec moi en celle de mes amis; c'est toujours quelque chose, & je dois lui en savoir quelque gré. Je me console encore dans mes malheurs par la considération de la brièveté de la vie; elle est si courte que ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste, & le remède pire que le mal, cependant il fait son effet; aussi bien que cette autre pensée qui n'est gueres plus réjouissante, du peu de place que nous occupons dans ce grand Univers, & combien il importe peu au monde qu'il y ait un Comte de Buffry heureux ou malheureux. Je sais que c'est pour le petit moment que nous sommes en cette vie, que nous voudrions être heureux, mais il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus impossible. Si je n'avois eu mes chagrins, j'en aurois eu d'une autre espèce. Oh bien! Providence, faites comme vous l'entendrez; vous êtes la maîtresse: vous disposez de tout comme



me il vous plaît, & vous êtes tellement au-dessus de nous, qu'il faut encore vous adorer, quoi que vous puissiez faire, & baiser la main qui nous frappe, & qui nous punit; car nous méritons toujours d'être punis.

Cette Philosophie fait le véritable bonheur d'un homme qui a de la raison. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde si l'on ne regarde Dieu, & sa volonté à laquelle il faut nécessairement se soumettre. Avec cet appui dont on ne sauroit se passer, on trouve de la force & du courage, pour soutenir les plus grands malheurs. Ce n'est point dans nôtre fonds que nous trouvons ces ressources; il faut remonter plus haut.

Quand j'envisage la fuite du Roi d'Angleterre avec toute sa famille, j'interroge respectueusement le Seigneur, & je lui demande s'il abandonne la Religion Catholique, en souffrant les prosperitez du Prince d'Orange Protecteur des Prétendus Réformez, & puis je baisse les yeux, sans vouloir approfondir ce mystere. Ce fonds de Philosophie Chrétienne est suffisant pour nous donner une parfaite indolence pour toutes les choses du monde: état capable de nous faire Rois, & plus Rois que ceux qui en portent la qualité.

Sans la soumission du cœur, les malheureux feroient des enragez, des forcenez: avec cette soumission on demeure un fort honnête homme, & l'on jouit du calme au milieu de l'orage. Quoique l'on ne soit pas insensible, cependant la fermeté & la résignation remettent bien vite un homme dans son naturel.

Les jours, les mois, les années vont si vite

te qu'il est impossible de les retenir : le tems vole & nous emporte malgré nous ; il nous entraîne avec rapidité , mais puiſque c'est une neceſſité , il faut y apprivoiſer ſon eſprit ; & cette penſée ne doit point nous faire peur : au contraire la neceſſité indiſpenſable de mourir, doit nous conſoler ; ſi quelcun ſ'en ſauvoit nous en ſerions au deſeſpoir. La mort de Mr. de Louvois qui vient d'arriver doit faire prendre patience à tout le monde.

Gueri, graces à Dieu, de l'amour & de la fortune, je ſuis trop heureux de ſavoir m'occuper à de petites choſes. Je trouve même qu'il n'y a que cela de bon pour la douceur de la vie ; car les bagatelles ne coûtent rien ni au corps, ni à l'ame. Et quoi que je ſois perſuadé que l'affaire du ſalut puiſſe remplir tout le vuide du cœur, cependant il faut que j'amuſe encore mon eſprit. Dieu qui m'a fait naître gai, veut bien que je me réjouiſſe, pourvu que ce ne ſoit pas aux dépens de mon prochain.

Ce que j'ai tâché ſur toutes choſes d'inspirer à mes enfans, c'eſt de leur apprendre à vivre. Il y a encore une choſe que j'ai voulu qu'ils fuſſent mieux que tout le reſte, qui eſt de ne point faire parade de ce qu'ils ſavent ; de craindre même qu'on ne les crût trop ſavans ; de peur que la plupart des gens avec qui l'on eſt obligé d'avoir commerce, & qui ne ſavent rien, ne les redoutent, & ne ſ'en éloignent. Quand ils ſont avec d'honnêtes gens de mes amis, ils ne débitent ce qu'ils ſavent, qu'avec une grande reſerve, & une grande modéſtie,

Il ne faut pas qu'un excès d'indolence nous  
faſſe

faſſe attendre nôtre deſtinée les bras croiſez : il faut nous évertuer , pour nous tirer des mauvais pas où nous tombons : & ſi malgré nos ſoins il faut périr , ſi ce n'eſt point nôtre faute , on n'aura rien à nous reprocher. Quoi que je ſois tranquille ſur mes affaires de la Cour , cette tranquillité cependant ne m'empêche pas de ſonger à tout ce que je puis faire ; mais après l'avoir fait , j'en attens l'événement avec indifférence.

Les malheureux trouvent quelque reſſource dans l'eſpérance : ce nous eſt un avantage de ne pouvoir être pis , & de pouvoir être mieux. Quand l'eſperance ne nous apporteroit aucun bien que celui de la ſanté , qu'elle nous conſervera , il en faut avoir. L'ame & le corps ont de grandes liaiſons enſemble , & cependant ils ſe contrarient toujours : ce ſont deux ennemis qui ne ſe peuvent quitter , & deux amis qui ne ſe peuvent ſouffrir.

On ne peut refuſer ſon eſtime aux perſonnes de mérite ; leurs ennemis mêmes y ſont forcez , s'ils ne ſont les plus ſottes gens du monde ; c'eſt-à-dire qu'ils n'ont pas aſſez de délicateſſe ou de diſcernement pour le connoître.

Le Prince qui nous gouverne n'eſt pas ſeulement un très-grand Roi ; il eſt encore un très-honnête homme. On ne ſauroit parler plus à propos , ni plus juſte de toutes choſes qu'il fait ; être plus honnête , & ſe laiſſer approcher avec plus de facilité en gardant ſon rang ; être plus agreable en converſation parmi ceux qui ont l'honneur de ſa confiance.

J'ai eu l'honneur de connoître deux Rois dont le mérite m'a infiniment touché ; celui

du nôtre, & celui du dernier Roi d'Angleterre Charles. Le Roi me paroît bien plus admirable en ce que la droite Raison a fait sur lui, ce que l'adversité a fait sur le Roi d'Angleterre. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu que nôtre Maître que la bonne fortune de tant d'années ait laissé honnête homme.

C'est un état bien triste que d'être mal-sain & malheureux. Ces deux choses se trouvent ensemble assez souvent; parce que le chagrin altere la santé. Mais il faut que la Raison nous empêche de prendre si fort les choses à cœur. Il faut tâcher de se consoler par le meilleur endroit de sa fortune; car il n'y en a point de si déplorée qui n'ait quelque côté agréable. Il faut s'aider, & bien espérer; le chagrin tuë à la fin: du moins tant que l'on vit on est en état de changer en mieux.

Je connois des femmes si bizarres que ne sachant que faire, elles font les malades, & prennent medecine pour s'amuser, & pour se divertir. Belle occupation, & beau divertissement!

Je suis tout étonné quand je vois les étranges choses que l'amour fait faire à des femmes d'esprit & qui ne sont plus jeunes: quelque bonne que soit la tête, elle ne peut presque rien contre le cœur,

C'est une phrase usée de dire que les tems sont mauvais, le siècle dur, l'argent rare. On a toujours fait les mêmes plaintes. Il est vrai que si l'argent continue à être rare au point qu'il est maintenant, je crois que les denrées seront désormais la seule monnoye qui aura cours; on achetera du vin avec du bled, & du bled avec du vin.

Un zele trop impetueux & mal conduit gâte souvent les meilleures affaires ; mais l'amitié soutenue par l'esprit est capable de venir à bout de tout ce qu'elle entreprend.

Je ne suis sensible qu'aux dernieres graces que le Roi m'a faites ; ses châtimens n'ont laissé aucune amertume dans mon cœur. J'espere enfin que la longueur de ma punition, & la maniere dont je l'ai reçue, m'attireront sa clemence, & que Dieu qui a soin de la gloire de notre Maître, lui inspirera un jour quelque bonté pour un Sujet qui l'a bien servi toute sa vie, & qui est encore en état de le faire mieux qu'il n'a jamais fait.

Si les damnez pouvoient aimer, & louer Dieu dans l'enfer, & ne point murmurer contre lui de leurs peines, il leur feroit misericorde. Il y a plus de huit ans que je suis dans la disgrâce du Roi, c'est-à-dire dans l'enfer de ce monde : j'ai souffert une étroite prison, j'ai perdu toutes mes esperances en me défaisant de ma charge ; il y a sept ans que je suis exilé. Cependant il ne m'est jamais échappé un mot que je fusse fâché que le Roi eût oui, je voudrois qu'il m'eût coûté le reste de mon bien, & qu'il fût ce que j'ai dans le cœur pour Sa Majesté.

La Philosophie m'a rendu plus qu'insensible à mes propres malheurs ; mais je ne me suis pas encore assez étudié à supporter ceux des personnes que j'estime beaucoup, & que je chéris à proportion.

C'est une suite des malheurs de ceux qui sont dans la mauvaise fortune, de ne pouvoir gueres donner de témoignages d'amitié qui ne soient suspects. Cependant il ne feroit

pas juste que l'on parût indifférent & même ingrat, de peur que les sentimens qu'on auroit de tendresse & de reconnoissance ne fussent mal interprétez.

On ne sauroit prendre trop de précautions pour dérober son secret à la connoissance du public qui est naturellement curieux, & malin. Il n'y a point d'affaire divulguée qui réussisse; mais sur tout les affaires des malheureux.

C'est un grand vuide que la place d'un ami sincère & fidèle que l'on a perdu: on ne sauroit remplir cela quoiqu'on y mette. La vie occupée & tumultueuse que l'on mène à Paris & à la Cour ne sauroit empêcher que l'on ne sente vivement l'absence des personnes que l'on chérit.

Je demande depuis long-tems d'être rappelé à la Cour; mais ce qui me console un peu de ne pas obtenir ma demande, c'est l'incertitude où je suis du traitement que je recevrai à mon retour. J'aime beaucoup mieux être exilé que de retourner sans emploi, & sans considération. Mon exil marque qu'on n'est pas content de moi; mon retour sans que l'on fît rien en ma faveur marqueroit qu'on me méprise. Je ne veux point de milieu entre la haine de la fortune, ou son amitié.

Je rends grâces à Dieu de la patience que j'ai sur toutes mes affaires de la Cour; car il a changé mon temperament, en cette rencontre. Si l'on ne mouroit pas quand on est heureux, je ne pourrois me consoler de n'avoir point fait de fortune; mais je vivrai peut-être plus que ceux qui sont dans la prospérité;

& quand je mourrai, j'aurai moins qu'eux de regret à la vie.

En mettant ordre à mes affaires domestiques pendant ma retraite, je passe une petite vie mille fois plus douce que celle des Courtisans les plus heureux. La fortune est une soite, si elle a cru me faire le plus grand mal du monde; elle n'a montré que sa haine, & s'est deshonorée pour rien en me voulant accabler. Ma disgrâce est l'une de ces injustices de la fortune que l'on voit quelquefois à la Cour. Des bagatelles avec des ennemis en crédit font bien plus de mal, que des crimes sans ennemis qui s'y intéressent.

Dans le combat que Mr. le Prince a gagné à Senef, la gloire est toute personnelle pour lui. Il a fait la seule chose qu'il avoit à faire, étant le plus foible comme il étoit. La plupart des autres grands Capitaines se seroient contentez en pareille occasion de se tenir sur la défensive, & ils auroient même cru faire beaucoup de n'être point battus. Mais Mr. le Prince pour satisfaire à son courage & à sa réputation, a voulu attaquer, & il ne pouvoit le faire plus à propos, qu'en faisant précisément ce qu'il a fait.

J'aime à voir des gens de toutes sortes de caractères: les uns divertissent par leur esprit, les autres par leurs sottises, & je tâche de faire profit de tout, pour mon amusement.

Comme Chrétiens il faut avoir de la patience dans nos maux; mais quand je serois Turc, je souffrirois avec fermeté ce que je ne pourrois empêcher. J'espère toujours que je verrai la fin de tout ceci, & que plus elle sera éloignée, plus elle me sera avantageuse. Ce-

pendant je suis aussi content que si j'avois les honneurs & les établissemens que je devois avoir ; & je me fais des plaisirs dans ma petite fortune qui sont plus purs & moins troublez que ceux que j'aurois dans une plus grande.

Il faut souvent se gouverner selon les rencontres que la Raison ne peut prévoir ; car il semble que la fortune ait ses caprices , & son heure du berger aussi bien que l'amour.

La plupart des hommes ne connoissent de mérite que celui qui est heureux ; ils en trouvent où il n'y en a point , quand il y a seulement de la bonne fortune. Ce sont de ces âmes de bouë qui opprimeroient volontiers un honnête homme malheureux , & qui adoreroient le veau d'or.

Il faut espérer en Dieu , il ne nous abandonnera pas. C'a été ma ressource dans tous les maux qu'on m'a fait ; & quoi qu'il ne m'en ait pas tiré , il m'a donné le courage de les soutenir sans foiblesse , & il me donnera assurément les moyens d'aller jusqu'au bout , en homme de ma qualité. Il dépend de nous d'avoir du repos en dépit de la fortune. Il faut se régler sur le bien qu'on a. Quand on est à un certain âge , il est bien séant de se retrancher de mille dépenses superflues.

Avec de l'esprit on pourroit paroître avoir un bon cœur , quoi qu'on ne l'eût pas. Quand on a de l'amitié , on ne se contraint point , on suit les mouvemens de son cœur. Les offres que l'on fait à ceux dont les affaires sont délabrées ne peuvent être suspectes ; on s'expose à être pris au mot.

Quand l'amour devient amitié , il demeure  
je



je ne fai quoi à cette amitié de doux, d'agréable & d'ardent, qui n'est point dans toutes les autres.

Il ne me faut pas de grands exemples pour me convertir; c'est-à-dire pour me faire plus regulier que je ne suis. Il ne me faut qu'un peu moins d'embaras d'une famille dont je suis chargé, & avec lequel pourtant je crois que je me puis fort bien sauver. Pour ce qui est de l'ambition, j'en suis plus gueri, & plus detrompé des vanitez du monde que le Capucin le plus zelé: & quand je fais quelques pas qui semblent contraires à ces sentimens, c'est pour l'interêt de mes enfans, & pour m'occuper.

Si le Cardinal de Retz eût refusé le chapeau qu'il veut aujourd'hui rendre au Pape, je trouveroïis l'action bien plus exemplaire. Il ne sent plus le plaisir d'avoir cette dignité qu'on a même avilie par les gens qu'on lui associez; il est accoutumé à être Cardinal comme un autre à être Comte. Ou s'il étoit Ministre d'Etat avec le même pouvoir qu'avoit Mazarin, & qu'il se déposât lui même, pour se donner tout à Dieu; ce depouillement feroit un grand effet sur nôtre esprit; mais c'est un particulier qui n'est point heureux; il a soixante-dix ans, & il n'est pas sain: ainsi ce qu'il fait n'est pas un grand sacrifice, quoi qu'il ne puisse mieux faire.

Je ne veux point diminuer le merite de sa retraite; s'il y a un homme d'une grande qualité qui doit faire un pas de cette nature, c'est lui. Après le grand bruit, & la grande figure qu'il a faite dans le monde, il se trouve sans emploi, & comme abandonné, à la

reserve d'un petit nombre d'amis. Il se sent peut-être assez incommodé pour croire qu'il ne vivra pas encore long-temps. Il n'a point de Neveu de la fortune ou de la conduite duquel il soit chargé : quel parti peut-il prendre, qui lui fasse plus d'honneur ? La démarche qu'il fait en méprisant les dignitez est si belle, que s'il n'avoit les bonnes intentions qu'il a assurément, il en pourroit tirer de la vanité.

N'admirera-t-on pas quelle est la force de l'usage & quelle autorité il a dans le monde ? Avec trois mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vuë, & du consentement de tout le monde, & cela s'appelle un Sacrement administré par une personne sacrée. La même action sans ces trois mots est un crime énorme qui deshonne une pauvre femme. Le pere & la mere dans la premiere circonstance se rejouissent, dansent & menent eux-mêmes leur fille au lit ; & dans la seconde ils sont au desespoir, ils la font raser, & la mettent dans un Couvent. Il faut avouer que les loix sont bien plaisantes.

Je fais de temps en temps quelques pas pour rendre ma fortune meilleure, plus par raison, & par honneur que par ambition ; mais sans inquiétude de l'événement. Si j'en avois point d'enfans, je donnerois de bon cœur quittance au Roi de tous mes services. Par bonheur je ne m'ennuie point, & je me fais des plaisirs qui me tiennent lieu de ceux de Paris, & de la Cour. Je ne suis pas du goût de ceux qui ne sont heureux qu'autant que les autres le croient. Quand je suis à mon aise, le monde

de a beau me plaindre , je ne me plains pas moi. Je serois parfaitement heureux , si j'avois la liberté de voir plus souvent un petit nombre d'amis choisis qui ne m'ont point oublié dans ma disgrâce.

Par le même courier qui apporta la nouvelle de la mort de Mr. de Turenne , le Roi en reçut une Lettre qu'il avoit écrite quatre heures avant que d'être tué , par laquelle il lui mandoit qu'il alloit attaquer les ennemis , quoi qu'ils fussent plus forts que lui ; mais qu'il esperoit de les battre , & qu'il avoit fait exposer le S. Sacrement , & ordonné les prières de quarante heures dans une ville là auprès. Cela vaut un acte de contrition.

Aiant achevé de donner ses ordres pour la bataille , il se tint quelque temps sur la hauteur où étoit posté nôtre canon , d'où il voyoit tous les mouvemens que faisoient les ennemis. Le pauvre homme , dit-on , n'a jamais été de si bonne humeur que ce jour-là. Il disoit que s'il les avoit voulu poster lui-même , ils n'auroient pas été plus mal ; & il assuroit par plusieurs mouvemens qu'il leur voyoit faire , que la tête leur avoit tourné.

Son attachement sincere pour la personne & pour la gloire de son Maître ; sa capacité naturelle consommée par une longue expérience ; une valeur sans faste que les besoins & les circonstances des entreprises ont fait passer si souvent d'une prudence necessaire à une audace extrême ; la tranquillité naturelle de sa vie privée , après le commandement de grandes armées , dont les mouvemens allar-moient l'Europe , ou la rendoient attentive : ses motifs plus nobles , & plus grands , s'il est possible.

possible que ses actions ; son inquiétude pour tous les succès qui pouvoient regarder le bien de l'Etat , dans les lieux les plus éloignez de ses emplois ; le regret de Sa Majesté & l'aveu public qu'elle a daigné faire d'une perte sensible & importante , rendront pour jamais sa memoire aussi éclatante que sa vie , & laisseront à la posterité un exemple , dont elle ne pourra jamais entierement profiter.

Quand on me vient dire que quelcun de mes amis me trahit ; je cherche d'abord si la personne qui me donne cet avis , n'est point ennemie de mon ami , & ensuite je demande en quoi elle a connu que l'on me trahissoit. Après je fais réflexion sur les raisons qui m'ont donné l'amitié de celui dont on veut me desabuser.

Ceux qui trouvent que la vie est un tissu de peines & de plaisirs , ne sont pas trop à plaindre : elle n'est ainsi que pour les personnes heureuses ; mais les malheureux y trouvent pour un plaisir mille douleurs.

Je disois un jour à un jeune Abbé de mes amis que je voulois mettre sur les voyes de la fortune ; appliquez vous à la profession que vous avez prise ; soiez sage au fond si vous pouvez ; sinon cachez bien vos foibleesses , & vous en relevez le plutôt que vous pourrez : sur-tout étudiez , & hantez bonne & honnête compagnie , principalement de gens d'Eglise. Je vous répons que vous ferez une fortune considerable : nous voyons tous les jours des gens qui sont fort au-dessous de vous , qui par la seule application à leur devoir , s'élèvent aux grandes dignitez Ecclesiastiques. Votre profession est celle où la fortune a le moins de

de part : veuillez être Evêque , vous le ferez.

Si mes Memoires paroissent quelque jour, ils feront plus d'honneur aux Princes dont je parle, que leurs Oraisons funebres ; parce que ceux qui en font ne parlent que pour louer ; mais pour moi je n'écris que pour dire la vérité.

Un homme détrompé des amusemens du siecle & qui vit dans la retraite, voit avec compassion les agitations des hommes sur le theatre du monde. C'est une belle Comedie que cela, quand on a l'esprit assez tranquille pour le contempler de sang froid, & s'en divertir.

Il est assez ordinaire de se desabuser de la Cour, quand on est disgracié ; mais il faut avoir un bon esprit pour se moquer de la fortune au milieu des honneurs & des établissemens.

Le Roi est sans doute très-heureux, mais il s'aide fort aussi à l'être : la fortune & lui s'entendent bien ensemble : avec la prudence dont il seconde ses faveurs, il raccommode-roit ses disgraces.

Comme je fais qu'il faut aller à la mort de quelque lieu que l'on soit ; j'aime autant partir de Bourgogne pour ce voyage, que de Paris ou de Versailles. Ainsi je prens mes maux en patience, & je ne me plaindrai jamais du Roi ; le respect que j'ai pour lui me fait chercher des raisons de ma longue disgrâce.

Toute la faveur des Rois de la terre ne vaut pas un des sentimens que Dieu inspire à un Chrétien dans la retraite : car enfin rien n'est estimable que ce qui est éternel, ou qui a rapport

port à l'éternité. Qu'aurois-je gagné à la Cour que de grands honneurs, & de grandes charges, qui n'auroient servi qu'à m'entêter des foies du monde, & qui m'auroient peut-être fait oublier Dieu? Ceux qui ont eu plus de fortune que moi, avec moins de services, en sont-ils devenus plus sages ou plus gens de bien, pour avoir été faits Maréchaux de France?

Je me console par la réflexion qu'il y a des gens qu'on croit plus heureux que moi, qui voudroient être en ma place. Je serois mort il y a long temps, si je n'avois cherché ces sortes de consolations; & je vis au moins en dépit de la fortune.

Ne doit-on pas être surpris de la chaleur avec laquelle toute l'Europe se fait la guerre? Il semble que ce soit plutôt la lassitude de vivre qui fait agir ainsi tout le monde, que l'ambition, & que l'amour de la gloire. Si j'étois à la tête des armées où je pourrois être aussi bien que tant d'autres, je ne ferois pas ces réflexions; mais maintenant que je n'ai autre chose à faire, je trouve les gens de guerre bien fous de faire tout ce qu'ils peuvent pour accourcir une vie qui n'est déjà que trop courte.

Je pensois que le voiage de Fontainebleau seroit rompu, ou remis à cause du siege de Charleroi; mais le Prince d'Orange n'a garde de troubler les divertissemens de Sa Majesté. Dès qu'il a su avec quel chagrin le Roi avoit reçu la nouvelle de ce siege, il s'en est retiré. On diroit qu'il s'entend avec Montal, pour lui faire faire sa fortune, & pour lui acquérir de la reputation, s'il ne perdoit la sien-  
ne

ne par cette conduite. Serieusement cela n'est pas d'un homme de guerre de prendre si mal ses mesures. Si ceci dure on comptera les places qu'il aura attaquées par les sieges qu'il aura levez.

Ce qui m'a empêché de me mécompter jusques ici, & ce qui m'a fait avoir patience contre tous les coups de la fortune, c'est que j'ai toujours pris toutes choses au pis. Je deviens chaque jour plus Philosophe que jamais, & cela me fait croire que Dieu me prepare encore plus de malheurs contre lesquels il me fortifie.

Les gens qui ont de la raison se font heureux malgré la fortune. Quand on a de la santé, l'esprit bien réglé, & le nécessaire pour la vie d'un homme de qualité, il n'en faut pas davantage pour vivre agreablement. Si j'avois une fortune plus brillante, peut-être aussi aurois-je plus d'amertume. J'ai tâché de mettre toute ambition hors de mon cœur; j'aime presque autant avoir ces sentimens-là, que de la fortune.

Il n'y avoit pas quinze personnes à l'enterrement de Madame de Puisieux, cette femme si connue, & si recherchée. Ce délaissement marque non seulement la lâcheté du cœur humain, mais encore la crainte qu'on avoit d'elle quand elle vivoit; d'un autre côté aussi cet abandon ne lui importe gueres.

Si je parle quelquefois à mon avantage, ce n'est point par un esprit de vanité; mais j'aime si fort la verité, que quelquefois j'en considere moins la modestie. Cela vient aussi de ce que les malheureux qu'on accable, ont si grand' peur qu'on ne les meprise, qu'ils en sont moins modestes. C'est

C'est un surcroît de malheur aux misérables de n'être pas crus, quand ils disent qu'ils aiment ceux qui peuvent finir leur misère; l'on croit qu'ils ne parlent ainsi que pour faire changer leur condition.

L'abbatement ne sert de rien, & il n'en faut point avoir; mais il n'est pas toujours volontaire. J'admire le monde, c'est-à-dire je le méprise fort quand je fais reflexion sur la mort du premier President que voilà déjà oubliée. Messieurs de Lamoignon sont présentement abîmez de douleur, & ils ne croient pas se pouvoir jamais consoler. Les gens qui se marient par inclination sont transportez de joie, & ne croient pas jamais avoir d'affliction; cependant les uns & les autres se trompent. Les peines & les plaisirs se suivent nécessairement dans la vie: mais les peines sont bien plus fréquentes, comme dit le Proverbe, *pour un plaisir mille douleurs.*

Jamais aucun événement ne m'a plus détaché du monde que la mort de Mr. de Lamoignon: il paroissoit avoir la santé d'un homme de trente ans: il étoit dans un grand poste, & sur le point de monter plus haut; il étoit heureux en ses enfans & en ses biens. Enfin il jouissoit d'une grande fortune qu'il devoit à sa vertu, & il perd tout cela en deux jours avec la vie.

Il n'y eut jamais une plus belle ame jointe à un plus bel esprit: mais le plus grand de tous les éloges est que le peuple l'a pleuré; & chacun s'est plaint de sa mort, comme de la perte d'un ami, ou de celle d'un bienfaiteur. J'y ai perdu un ami tendre, & sincere; il me connoissoit pour un homme droit, & il m'aimoit.



moit. Il avoit un fonds d'honnêteté, de grandeur d'ame, de sagesse, de modestie. Il ne faisoit point de fautes parmi les écueils du Palais & de la Cour,

Il vivoit en l'état où les Saints souhaitent de mourir ; mais ce qui fait trembler c'est cette santé parfaite dont il jouissoit : il faut être fou , pour se croire en assurance après cela : cependant il est bon de se rassurer pour avoir l'esprit libre , il faut se servir de cette peur seulement pour marcher plus droit. J'étois autrefois prodigue de ma vie , pour le service du Roi , je la menage maintenant qu'il n'en a que faire. Nos plaisirs peuvent avancer nos jours , aussi bien que nos peines ; je suis maintenant convaincu que le plus grand plaisir qu'il y a au monde est celui de vivre.

Avec de la patience & de la resignation on trouve des ressources , & même de la douceur dans la mauvaise fortune. La droite Raison nous inspire ce sentiment.

Quand on se plaint des méchans amis , il faut craindre que l'amour propre n'exagere leurs manquemens & que l'on ait aussi quelque tort de son côté ; car il est fort naturel & fort ordinaire de condamner les autres pour s'excuser.

Ceux qui n'ont qu'un grand merite , ont des envieux , parce qu'il y a des gens qui ont du merite aussi. Mais quand on est sans comparaison , il n'y a plus d'envie ; & c'est par cette raison-là que nous louons volontiers les personnes qui sont infiniment au-dessus de nous , aussi bien que ceux qui sont au-dessous.

J'ai lu beaucoup d'histoires , & j'ai fait trente & une campagnes ; mais je n'ai encore

jamais vu ni lu ce que le Roi vient de faire, qui est d'investir cinq places en même tems, assez éloignées les unes des autres. Cefar, s'il revenoit au monde, auroit peine à parer ce coup-là. Les François avec un Roi tel que le nôtre sont bien differens de ceux à qui il eut affaire; & ne pouvant fournir à tant de côtes à la fois, ou court risque de ne fournir à pas un.

Je ne doute nullement que nos prospéritez ne redoublent le nombre de nos ennemis, pour rallentir nos conquêtes. Il y a quelque tems que j'enffe souhaité d'être un des acteurs; mais enfin j'ai pris mon parti; & je ne suis pas fâché maintenant de n'être que spectateur de cette tragedie.

La Philosophie doit nous consoler de n'avoir pas les choses agreables: elle peut même nous consoler de la privation des nécessaires; & quand la Philosophie n'en a pas la force, il faut que le Christianisme y supplée.

Quoi que les Princes dans leurs affections ne se reglent que sur leur volonté; cependant, comme le dit Voiture, ils n'aiment pas toujours ce qui leur plaît; ils aiment ce qui plaît à leurs gens.

Il y a un âge où l'on s'attache davantage à ses amis; il ne faut point dire si amis y a; car il est certain qu'il y en a & beaucoup: mais c'est qui les fait croire si rares, c'est la plainte generale qu'on en fait; & fort souvent cette plainte est mal fondée. Ce qui me fait parler ainsi c'est l'injustice, où je me suis surpris plusieurs fois que je faisois moi-même à mes amis, & celle que j'ai découvert que l'on faisoit à d'autres. Quand nous ne réussissons pas  
en

en de certaines prétentions , nous sommes presque toujours injustes , ne sachant pas les affaires de ceux dont nous nous plaignons , ou ne voulant pas les apprendre.

Les personnes qui ont senti vivement la passion d'amour trouvent l'amitié languissante ; celle qu'ils ont est un certain mélange de justice & d'honnêteté. La véritable amitié vient du cœur , aussi bien que l'amour ; elle est plus douce & plus tranquille.

La vie se passe en espérances & en amusemens. Quand on est à un certain âge , on ne goûte guères les plaisirs : ceux qui se laissent abbatre par la mauvaise fortune , ont le cœur empoisonné d'une impression mélancolique ; leurs plus doux momens ne vont qu'à n'être pas fort tristes.

On craint trop en amitié d'être la dupe des gens qu'on aime , & la balance du Maréchal de Grammont étoit la chose du monde la plus naturelle ; on s'en sert imperceptiblement & même sans s'en appercevoir.

Il n'y a que l'amour , & l'amour content qui soit un plus grand plaisir que l'espérance. Pour moi je trouve qu'on est trop heureux d'espérer , quand on n'est pas visionnaire : c'est-à-dire que ses espérances ont quelque fondement , & quelque apparence raisonnable.

Dans le malheur où je suis de n'avoir ni les honneurs , ni même les espérances , j'ai au moins le repos que les Courtisans n'ont pas : & peut-être c'est ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Je ne sais pourquoi je ne suis pas encore dévot , car je n'ai ni amour ni ambition : j'ai assurément peu de vices ; mais je n'ai pas assez de vertus , c'est à quoi il faut que je travaille.

On

On n'est pas toujours le maître de son chagrin ; mais quand on se veut aider , on se sauve bien de méchantes heures. Rien n'est si pernicieux à tout le monde que la solitude , & sur tout aux malheureux , qui n'ont rien à faire que des réflexions. Nous ne pouvons ne nous pas affliger de la mort de nos amis ; cependant cela ne leur sert de rien . & ce chagrin peut nous nuire. Quoique je sois vivement touché de la perte des personnes qui m'étoient cheres , j'essaie à m'en consoler bien vîte. La longue experience que j'ai des afflictions , & l'inutilité des regrets m'en fait venir à bout aisément

Le Roi de Dannemarc a envoyé un beau present au Roi ; ce sont des oiseaux de leurre qu'il envoyoit d'ordinaire à l'Empereur. Tous les hommages viennent maintenant à nôtre Maître de tous les endroits du monde ; & dans les respects qu'on a pour lui , on ne distingueroit pas les étrangers de ses Sujets.

Depuis que la devotion se met de travers dans une tête , il n'y a point d'extrémité à quoi elle ne porte.

J'avouë que ce n'est pas un deshonneur de n'avoir pas les plus grandes vertus , mais je doute que ce n'en soit pas un considérable de n'avoir rien fait pour les acquérir. Ainsi un homme d'épée qui n'a jamais été à la guerre mérite du blâme.

Il ne faut pas laisser dormir l'amitié trop long-tems ; le repos ne lui est pas mortel , mais bien l'assoupissement. Il est donc à propos de réveiller de tems en tems ses amis , par des Lettres , par de petits soins , & même par des reproches , de peur qu'ils ne s'endorment

ment ou qu'ils ne tombent dans l'indolence.

Le detachment que j'ai des affaires du monde, où m'a mis une longue disgrâce, ne m'a pas rendu indifférent sur les prosperitez des personnes que j'estime, & que j'honore; mais j'ai tant fait que je suis devenu indifférent sur tout ce qui me regarde; & j'ai mis par là mes ennemis hors d'état de me faire du mal.

Lors que le Roi me permit de retourner à la Cour, il me dit d'un air très-gracieux; je suis bien aise de vous voir; il y a long-tems que nous ne nous sommes vus. Je lui repondis, il y a dix-sept ans, Sire; mais je suis ravi que mon retour aujourd'hui, & la maniere dont Vôte Majeste me reçoit me fassent connoître qu'elle m'a pardonné ma mauvaise conduite. Oui, me dit il, j'ai tout oublié; je n'ai pas toujours été content de vous; mais je le suis présentement depuis quelque tems. Vous l'auriez toujours été, Sire, lui répondis-je, si vous aviez toujours vu le fond de mon cœur pour vous. Le Roi me ferra les épaules, & entra dans son cabinet.

Ce que le Roi me dit, m'attira bien des embrassades de la part des Courtisans. Il n'y avoit plus alors de difference visible entre mes amis, mes ennemis, & les indifférens: tout le monde disoit & faisoit les mêmes choses. La maniere dont le Roi m'avoit reçu inspiroit de la chaleur pour moi à tout le monde; chacun vouloit copier le Maître.

Le jour que le Roi m'a fait l'honneur de me rapeller, a été la plus agréable & la plus honorable journée de ma vie. Il faudra voir

si les suites en seront utiles ; j'ai tout lieu de l'espérer des bontez du Roi. Cependant je ne serai pas trop surpris, ni point du tout abbatu, si l'on ne fait rien pour moi ; parce que je suis Philosophe & Chrétien. Au milieu de ma façon de prospérité je me suis trouvé la Raison encore assez libre, pour demander à Dieu de tout mon cœur, que s'il prevoit que la Cour me doive corrompre, il m'empêche d'y faire séjour.

La solitude & la campagne me tiennent lieu de toutes choses, & me servent d'amusement. Dix-sept ans d'exil m'ont appris à aimer d'être mon maître ; & l'indépendance m'a consolé de la mauvaise fortune. Cependant il faut remplir ses devoirs : & je ne laisse pas d'aller encore de tems en tems à la Cour, comme si j'en esperois des faveurs.

J'ai été fort touché de la mort de mon pauvre ami Tavanès : j'y ai perdu un frere d'armes, & le meilleur ami que j'eusse au monde. Dieu lui donne sa paix, & à moi sa crainte ; car enfin ses jugemens sont terribles, sont certains, & sont proches pour moi.

Ma vie a été fort traversée ; mais Dieu, la Philosophie & le tems sont de grands Medecins pour les maux même qui paroissent sans remede, à plus forte raison, quand on en espere la fin. Je ne suis pas encore devot ; si ce n'est l'être, que de craindre Dieu mille fois plus que la mort, & de l'aimer autant qu'un cœur humain peut aimer un Etre infini & incompréhensible. Je suis cela depuis quatre ans ; ce qui paroît nouveau sur ce sujet au public ne l'est plus pour moi. Je ne suis pas

pas encore bien réduit sur les promptitudes naturelles : mais par la réflexion je me sou mets à la volonté de celui qui fait souffrir de plus grands Seigneurs que moi. Les défauts du temperament font, Dieu merci, bien-tôt corrigez par la patience, & par la résignation.

J'espère que Dieu me fera la grace de le servir le reste de mes jours mieux encore que je ne fais. Je ne prétens pas pour cela les passer en pleurs, & en tristesse. Le précepte de Salomon de bien vivre & se réjouir, m'a toujours extrêmement plu. La fortune trouble assez nos innocentes joies, pour que nous ne craignons pas que les plaisirs nous emportent trop loin.

Je regarde avec mépris toute autre vie que la vie douce ; sans compter même le soin de son salut que l'on peut prendre plus aisément dans cet état que dans un autre. Je rends grâces à Dieu de m'avoir mis dans ces sentimens, & de m'avoir donné le loisir, & même la nécessité de les prendre. Le nombre est infini de ceux qui meurent jeunes & vieux, sans les avoir.

Il faut avoir de l'esprit pour bien écrire ; il faut être en bonne humeur, & que les matieres soient heureuses : mais il faut sur tout que l'on croie que les agrémens qu'on aura ne seront pas perdus ; & sans cela l'on se néglige.

On dit par tout que Sérignan est dans une dévotion extrême. Si c'étoit cela qui l'empêche d'avoir commerce avec ses amis, j'aimerois autant qu'il fût déjà en Paradis. Je crois que pour les mœurs, il est aussi peu re-

glé que jamais il n'a été ; mais il fait bien mieux sa Religion qu'il ne savoit, & il en fera bien plus damné s'il ne profite pas de ses lumieres.

Je ne suis ni assez vain, ni assez ridicule pour me louer sans raison ; mais aussi je n'ai pas une assez sotte honte, pour ne pas dire de moi des choses avantageuses, quand ce seront des veritez.

La fortune est une folle, qui quelquefois récompense un honnête homme ; mais qui le plus souvent élève un sot.

Le trop grand empressement que les Dames ont pour leurs amans fait faire des réflexions à leur préjudice. Je l'ai éprouvé à l'égard d'une personne qui avoit de la naissance & de la beauté ; mais son amour me devint à charge parce qu'il étoit trop empressé. Je m'imaginai que puisque j'étois si fort sa bonne fortune, elle ne devoit pas être la mienne : son extrême passion qui devoit augmenter la mienne, la diminua, & ne me laissa que de la reconnaissance pour elle. Je voyois bien que cela n'étoit pas juste ; mais je n'y pouvois que faire. Quand les choses sont en ces termes entre deux amans, ils se font tous deux bien de la peine, & il vaudroit mieux qu'ils se quittassent de concert : mais c'est ce qui n'arrive presque jamais ; car celui qui aime se flatte toujours de l'espérance de réchauffer l'autre. Lors que les marques d'une violente passion ne donnent pas à celui qui les reçoit, le plus grand plaisir du monde, elles lui donnent le plus grand chagrin : elles obligent fort, ou elles sont fort à charge.

La nature en nous mettant au monde desti-  
ne



ne nôtre cœur à nous unir avec un certain autre ; & jusqu'à ce que nous l'ayions trouvé, nous faisons de petits essais qui nous arrêtent plus ou moins, suivant que les cœurs que nous trouvons, ont plus ou moins de conformité avec celui qui est fait pour nous.

Madame du Hallier repetoit sans cesse à Mademoiselle de Remorantin sa fille qu'elle étoit Princesse. Ce discours la contraignoit, & la jettoit tellement hors de son naturel, qu'elle en étoit bien moins aimable. C'est ce que causent ordinairement ces chimères : car d'un Gentilhomme qui seroit quelquefois agréable & divertissant, s'il ne vouloit être que ce que Dieu l'a fait elles font toujours un Prince ridicule.

La jeunesse est incapable de réflexions : elle est vive, pleine de feu, emportée, & point tendre ; tout attachement lui est contrainte, & l'union des cœurs que les gens raisonnables trouvent le seul plaisir qu'il y ait dans la vie, lui paroît un joug insupportable.





# REFLEXIONS

S U R

## LA GUERRE.

**J**E n'avois que seize ans lors que je commençai le métier de la guerre. Mon pere me donna la premiere compagnie de son regiment que je conduisis au siege de la Motte en Lorraine l'an 1634. Depuis ce tems-là l'expérience que j'ai aquisée en servant sous de grands Généraux, sous Monsieur le Prince, & sous le Maréchal de Turenne m'a donné assez de lumieres pour pouvoir parler du métier avec certitude. Mais sans prétendre donner des leçons à personne, & sans vouloir dogmatifer, je dirai ce que je pense sur le métier de la guerre, pour s'y rendre habile, & pour se pousser jusqu'aux premiers emplois.

J'avois tout lieu d'espérer de grands établissemens, aiant la charge de Mestre de camp Général de la Cavalerie legere, & aiant été fait Lieutenant Général des armées du Roi d'assez bonne heure ; mais quelque contre-  
tems

tems & mes disgraces, ma prison & mon exil m'ont mis hors de route, & ont été cause que je suis demeuré à mi chemin, & m'ont empêché d'obtenir les récompenses que j'avois méritées par mes services.

Les hommes sont convenus d'estimer ceux qui méprisent les richesses & la vie; & ils regardent avec une espèce d'admiration ceux qui ont assez de courage pour ne se soucier ni de l'un ni de l'autre. Ce n'est pas qu'il faille prodiguer son bien mal-à-propos, ni se jeter étourdiment dans le péril; mais il le faut faire de bonne grace, quand l'honneur y oblige, sans donner aucune marque de faiblesse, ni d'une trop grande attention pour se ménager.

On ne plaint point les gens qui se font tuer mal-à-propos & dans les postes, où leur devoir ne les obligeoit point de paroître: mais quelque danger qu'il y ait à garder un poste, pour le bien du service, il faut s'y porter avec constance, & faire paroître toute l'intrepidité dont on est capable.

Il n'y a point de métier où il arrive plus souvent, & de plus grandes disgraces qu'à l'armée; mais quand on y est tombé, il faut rappeler tout son courage à son secours pour ne point faire de bassesse indigne de son caractère. J'ai toujours été fort touché de la fermeté de Porus lequel étant prisonnier d'Alexandre, après la déroute entière de son armée, ne se démentit point dans ce grand revers, & ne parut point inférieur à Alexandre tout victorieux qu'il étoit. Il demanda à Porus comment il prétendoit être traité après sa défaite: en Roi, répondit Porus, puisque

je le fais, quoi que captif & vaincu. Alexandre qui avoit le cœur si généreux, admira une réponse qui marquoit tant de grandeur d'ame, & fit à Porus tous les honneurs qui étoient dus à son caractère.

Jen'approuve nullement la politique de celui qui disoit que les Grands ne sont point esclaves de leurs paroles; ils doivent observer religieusement ce qu'ils promettent même à leurs ennemis; & s'ils y manquent ils perdent leur réputation & leur crédit, & se dégradent de l'estime qu'on a d'ordinaire de ceux qui commandent aux autres. C'est à la guerre sur tout qu'il faut observer cette maxime: car sans cela quelle confiance peut-on prendre, & comment s'assurer sur la bonne foi des Traitez? Louis XII. fit paroître beaucoup de générosité à l'égard de Ferdinand Roi d'Arragon & de Castille, qu'il pouvoit arrêter à Savonne où il étoit venu lui rendre visite; mais quoi que Ferdinand ne fût pas fort religieux observateur de sa parole, Louis XII. ne voulut point se prévaloir d'une occasion que la fortune lui présentait. Son successeur François I. en usa de même envers Charles Quint, lors qu'il passa dans Paris pour se rendre aux Pais Bas; les politiques conseilloyent à François I. de le faire arrêter; quand ce ne seroit, disoient-ils, que pour se venger des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus durant sa prison de Madrid; mais il eut quelque scrupule d'user de cette supercherie envers un Prince qui s'étoit venu mettre de si bonne foi entre ses mains.

Ce que j'ai fort trouvé à redire parmi nos Officiers, c'étoit les excès du vin où ils se plon-

plongeotent & les délices des festins ; j'enai vu yvres à ne se pas connoître , quand il falloit marcher aux ennemis. Quels ordres peuvent donner des gens à qui les fumées du vin ôtent la moitié de leur Raïson. Ils ne suivoient pas en cela l'exemple de Mr. de Turenne qui étoit naturellement fort sobre ; mais sur tout en présence des ennemis , dont il ne se laissoit jamais surprendre. Sixte V. dit un bon mot lors qu'on lui parla de Henri IV. & du Duc de Mayenne Chef de la Ligue ; j'augure fort mal de ce parti, dit le Pape ; le Duc de Mayenne est plus long-tems à table que Henri IV. n'est au lit. L'amour excessif de la bonne chere émouffe beaucoup l'ardeur & la vigilance que doit avoir un homme qui commande les troupes.

L'on ne peut réussir dans le commandement sans une attention continuelle pour pénétrer les desseins des ennemis : il faut exactement connoître leur nombre, leur situation, leurs marches pour profiter de leurs mouvemens, & de leurs fautes , quand ils en font. On seroit tout étonné si l'on savoit qu'une grande victoire ne dépend quelquefois que d'une legere circonstance ; un poste mal gardé, ou trop foible, facilite aux ennemis les moïens de vous enfoncer, & de vous défaire. Si l'on connoissoit bien précisément la véritable situation de l'armée ennemie, on pourroit souvent la battre, sans péril, & sans rien hazarder.

Il est permis à la guerre de ruser, & d'user de finesse pour faire tomber l'ennemi dans les pièges qu'on lui tend. C'est cette Science qui distingue un bon Général d'avec un homme

me médiocre. Mr. de Turenne la possédoit au souverain degré, & il ne manquoit jamais par des feintes, des marches, des contremarches, & une extrême habileté à se servir des conjonctures, de les amener au point qu'il souhaitoit & de les reduire à des postes desavantageux où ils ne pouvoient ni tenir longtems, ni s'en retirer qu'avec perte. Charles de Lorraine le grand General suivoit en cela la maxime de Mr. de Turenne. Il s'aperçût que les Turks qu'il vouloit attaquer auprès de Mohatz avoient une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, & située, dans un poste très-avantageux entouré de marais & de bons retranchemens; il joua d'adresse pour les en faire sortir; il ordonna à ses troupes de se retirer comme en fuyant; les Turks trompez par cette démarche qu'ils regardoient comme un commencement de déroute sortent de leurs retranchemens: mais il en eut bon marché, quand il put les attaquer dans la plaine, où ils s'avancerent fort imprudemment. On peut citer à ce propos ces belles paroles du Poëte Virgile, *Plus an virtus quis in bo'te requirat?*

J'ai souvent admiré la sage conduite du Maréchal de Turenne lequel rendoit inutiles tous les efforts de ses ennemis quoi-qu'ils fussent beaucoup superieurs en nombre. S'il avoit moins de Cavalerie qu'eux il ne les attendoit point en rase campagne; mais il choissoit des lieux coupez, de petits ruisseaux, de petits bosquets, & profitoit merveilleusement de tous les avantages que le terrain lui fournissoit. Il faisoit en sorte par ces précautions que la Cavalerie des ennemis ne leur servoit de

de rien, ni même le plus grand nombre de leurs troupes, parce qu'ils n'avoient pas de quoi s'étendre. Les Histoires anciennes & modernes nous fournissent quantité d'exemples de la sorte par où l'on voit que de petites armées en ont batu de plus grandes. Thémiris Reine des Scythes étant sur le point de combattre Cyrus, eut l'adresse de l'attirer tout grand Capitaine qu'il étoit, dans des montagnes & des lieux fort resserrez où toute l'armée de son ennemi perit; & ce qui est inconcevable, à peine un seul homme put-il échapper de cette déroute, pour en porter la nouvelle. Alexandre le Grand qui n'avoit que trente-cinq mille hommes, eut le courage d'en attaquer cinq ou six cens mille; mais il eut la précaution de se retirer dans des montagnes; de sorte que la situation du terrain rendoit les choses à peu près égales; parce qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de troupes qui pouvoient combattre; & quand les premiers bataillons & les premiers escadrons étoient défaits, ils tomboient sur les autres & mettoient la confusion & le desordre dans toute l'armée.

La prudence d'un General paroît principalement lors qu'il est forcé de décamper à la vue de son ennemi. Il faut qu'il tâche autant qu'il pourra, de lui dérober sa marche en l'amusant par des feintes pour lui donner le change. Il me souvient que Montecuculi nous trompa, lors qu'il voulut aller mettre le siège devant Bonn. Le Maréchal de Turenne tout habile & tout vigilant qu'il étoit ne put pénétrer ses desseins. C'est une ruse assez ordinaire de faire fortifier son camp que l'on est

sur le point d'abandonner ; tandis qu'une partie des troupes est occupée à faire de nouveaux ouvrages , l'autre partie defile , & s'éloigne avant que l'ennemi en ait aucune connoissance.

C'est principalement à l'armée que la vigilance & les précautions sont nécessaires ; il faut que les troupes se reposent sur les soins du General , qui doit répondre de leur vie , & de leur sûreté. C'est aux soldats de combattre , & de souffrir les fatigues du métier , mais en récompense le Chef doit prendre toutes ses mesures pour les mettre à couvert des Insultes de ses ennemis. Prosper Colonna qui commandoit la Cavalerie du Pape , fut enlevé dans Villefranche avec tout le corps qu'il commandoit , par le Chevalier Bayard , parce que l'autre se croyoit en sûreté dans la ville où il étoit , & qu'il ne prit aucune précaution pour s'informer de la marche & des desseins des ennemis. Rien n'est mieux employé que l'argent qu'on dépense en espions ; l'on n'en sauroit trop avoir.

Ce n'est pas le tout que de battre les ennemis , & de gagner des batailles ; il faut savoir profiter de ses victoires. Un médiocre Général charmé d'avoir défait ses ennemis se contente de la gloire qu'il croit avoir acquise , & comme s'il n'osoit achever de les détruire , ou de les mettre hors d'état de lui nuire une autre fois il leur donne le tems de se reconnoître & de se rallier ; de sorte qu'après avoir fait couler des ruisseaux de sang , c'est toujours à recommencer pour n'avoir pas su profiter de ses avantages. Cesar étoit bien éloigné de tomber dans ce défaut ; on disoit de  
lui ,



lui, qu'il croyoit n'avoir rien fait tandis qu'il lui restoit encore quelque chose à faire. L'historien de la Vie du Cardinal Ximenes a sagement remarqué que le fameux Pierre de Navarre qui commandoit l'armée sous les ordres du Cardinal, fit paroître sa grande expérience au métier de la guerre, lors qu'après avoir pris Oran qu'il assiégeoit, & battu les troupes qui étoient accourues au secours de cette importante place, il ne se reposa point après cette victoire; mais il détacha sa Cavalerie qu'il mit aux trousses des fuyards, pour les empêcher de se rallier, & pour n'être plus exposé à leurs insultes. Le Roi de Pologne, & Mr. de Lorraine étoient sans doute deux grands Généraux; cependant ils firent une faute considérable, lors qu'ils chassèrent les Turcs de devant Vienne; ils se contenterent de les battre; mais ils auroient pû les défaire entièrement, s'ils eussent détaché leur Cavalerie pour couper les Turcs au défilé de Fischer; à peine se seroit-il sauvé un seul homme de cette grande armée, qui avoit une retraite fort longue à faire, au milieu du pais ennemi, & parmi des forteresses dont les garnisons auroient encore pû inquiéter les ennemis dans leur fuite. Mais la prudence humaine est trop bornée pour tout prévoir. Les plus habiles au métier de la guerre font des fautes, que de simples soldats apperçoivent, & dont ils murmurent en secret. Ce que je ne pardonne pas à de certains Généraux, c'est une politique intéressée, ils sont bien aises de trainer la guerre en longueur, pour profiter du poste qu'ils occupent, & du malheur des peuples qu'ils oppriment. Veux-tu aller planter des choux

en ton village, disoit un Maréchal de France à son fils, qui demandoit des troupes pour achever de ruiner les ennemis qui venoient d'être battus ?

Le courage & l'habileté d'un General ne paroissent jamais mieux que dans la mauvaise fortune; c'est alors qu'il fait profiter de son expérience, & qu'il se garantit par son habileté des disgraces où il est tombé sans qu'il y eût de sa faute. Toutes les batailles ne se gagnant pas toujours par l'adresse de celui qui commande, un excellent General peut être battu par un homme qui lui est infiniment inférieur en toutes choses. Le hazard, les conjonctures, des circonstances imprevuees, changent tout & font panacher la victoire du côté que l'on croyoit le plus foible; mais un habile homme se tire par son adresse du malheur où il est tombé, & profite même de ses disgraces. Un fameux Capitaine voyant que les troupes du Roi qui avoient jetté du secours dans une place, avoient été défaites à leur retour par les Espagnols, ramassa promptement tout ce qu'il put de gens de guerre, & chargea à l'improviste les vainqueurs qui ne pensant à rien moins étoient uniquement occupez à partager le butin & les prisonniers; il les mit aisément en confusion, & reprit ce que les François avoient perdu. Les disgraces sont quelquefois plus avantageuses que les bons succès, car elles nous font faire des réflexions sur les circonstances qui ont été la cause du malheur où l'on est tombé.

Les gens d'épée doivent être plus circonspects que les autres pour ne rien dire qui puisse leur faire des affaires, ni offenser des  
per-

personnes de courage , & délicates sur le point d'honneur. Il en coûta la vie au Chevalier d'Ignigni pour avoir lâché quelques paroles de mépris contre un Officier qui s'en tint offensé , & qui lui envoya un moment après un billet pour l'obliger à se battre contre lui. Le Chevalier d'Ignigni avoit de la valeur , il ne manqua pas de se trouver au rendez-vous ; mais allant sur son adversaire le pistolet à la main , & mettant le doigt sur la détente , son gand qui étoit fort gros , la pressa , & le pistolet tira en l'air. Son ennemi lui dit de rendre son épée , le Chevalier brutalement la refusa . L'autre lui cassa la cuisse d'un coup de pistolet , dont le Chevalier tomba ; l'autre lui dit que s'il n'étoit pas content il rechargeroit ses deux pistolets , se coucheroit auprès de lui , & qu'ils se tireroient encore une fois. Le Chevalier lui dit qu'il étoit satisfait , & le pria de me venir dire de lui mener promptement un Chirurgien , & un Confesseur ; j'y courus avec l'un & l'autre , il se confessa , & on lui coupa la cuisse : il loua la valeur , & la franchise de celui contre qui il s'étoit battu , & un quart d'heure après il expira. C'étoit un fort brave homme , & il se perdit par trop de hauteur , & des paroles trop piquantes.

La fanfaronnerie ne sied point aux personnes qui ont un vrai mérite , & elle a presque toujours de mauvaises suites : j'en rapporterai un exemple qui revient à peu près à celui que je viens de citer. Dans la querelle que le Comte de Rieux de la Maison de Lorraine eut avec Vassé Mestre de camp du regiment de Piémont , il choisit pour second Beaujeu Capitaine

pitaine de Cavalerie. C'étoit un homme à grand bruit, tirant avantage de la foiblesse, ou de la modestie de ceux avec qui il avoit affaire; mais qui se radoucissoit fort, quand il trouvoit de la vigueur, & qu'on le prenoit sur un ton aussi haut que lui: d'ailleurs il ne manquoit pas d'esprit; mais c'étoit un esprit forcé, qui vouloit toujours être plaisant. Comme il mettoit pourpoint bas, pour tirer l'épée contre Le Bret son adversaire qu'il méprisoit à cause de sa grande jeunesse: au moins, Monsieur. lui dit-il avec un ris moqueur, il faut que vous épargniez un pauvre novice comme moi en ces rencontres-ci. Et là-là, Monsieur, lui répondit Le Bret, nous verrons tantôt qui aura sujet de rire; peu de tems après il lui donna un coup d'épée au travers du poumon, & le desarma. Ce fut pour Beaujeu une grande mortification d'être battu de la sorte par un jeune homme; mais les honnêtes gens le plainquirent moins à cause de son humeur hautaine & fanfaronne.

L'intrepidité qui paroît sur le visage d'un General est plus capable que toute autre chose de rassurer le courage des troupes qui ont reçu quelque échec, & qui ont de la peine à se remettre. Je le remarquai bien au siège de Mardick. Nos troupes avoient été maltraitées par les Espagnols qui s'étoient rendus les maîtres de la tranchée, & qui avoient déjà comblé nos travaux: le Duc d'Enguien y accourut à toute bride; sa présence changea dans un moment la face des affaires. Je ne songe point à l'état où je trouvai ce jeune Prince, qu'il ne me semble voir un de ces tableaux, où le Peintre a fait un effort d'ima-

gina-

gination pour bien représenter un Mars dans la chaleur du combat. Il avoit le poignet de la chemise ensanglanté, de la main dont il tenoit l'épée. Je lui demandai s'il n'étoit point blessé; non, me dit-il, c'est du sang de ces coquins. Nos gens reprirent courage à sa vue, & chassèrent de tous côtes les Espagnols. Pendant cette sortie qui dura près d'une heure, le Duc d'Enguien fut toujours à cheval dans la tranchée, exposé en pourpoint à tous les coups de mousquet & de canon charges à cartouches qui se tirèrent.

Ceux qui sont paroître plus d'intrepidité, & un plus grand mépris de la vie au milieu des combats ne conservent pas toujours les mêmes sentimens ni le même sang froid, quand la mort les attaque dans leur lit. Le Comte de Laval Maréchal de Camp fut blessé au siège de Dunkerque d'un coup de mousquet à la tête: jamais homme de courage n'eut tant de peine que celui-ci à se résoudre à la mort. C'étoit un cadet de bonne maison, mais fort pauvre, & qui avoit toujours été misérable jusqu'à deux ans près de là, qu'ayant épousé la fille du Chancelier Seguier, veuve du Marquis de Coaslin il s'étoit vu tout d'un coup dans la magnificence; & comme il étoit jeune, il avoit tellement fait son compte de jouir longues années de cette grande fortune, qu'il ne pouvoit se résoudre à la quitter si-tôt.

Quand on ne se sent pas fort, il faut payer de contenance & de hardiesse. Quiconque râte en commandant, invite à la desobeïssance. Il faut de la justice dans les commandemens, mais après cela de la hardiesse. Par ce  
moien

moien on fait accroire aux peuples qu'on a des ressources qu'ils ne voient pas.

La peur fait quelquefois des choses qui marquent une grande lâcheté ; mais ce n'est pas toujours un signe certain que l'on manque de courage. Pendant le combat de Bleneau qui se donna entre les troupes du Roi, & celles du Prince de Condé, un Lieutenant de Cavalerie s'enfuit du champ de bataille jusqu'à Conne sur Loire, où il entra si éperdu, qu'il avoit encore l'épée nuë à la main. Le peuple l'arrêta ; les Magistrats m'en donnerent avis ; je le fis venir à la Charité parler à moi ; il n'étoit pas encore bien remis de sa peur ; je le chassai comme un coquin ; s'il eût été de mes troupes, je l'eusse fait pendre. Ce n'est pas que je croie qu'un homme mérite la mort pour n'avoir point de cœur ; mais il la mérite pour l'exemple. Un brave Lacedemonien fut surpris d'une terreur à peu près semblable ; il s'enfuit de la bataille, & passant auprès des hayes où son habit demeura accroché, il demanda la vie à un buisson ; tant il étoit éperdu croiant que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit & qui étoit prêt de le poignarder. Ces exemples sont assez voir de quoi l'imagination des hommes est capable, quand la Raison n'en est plus la maîtresse ; ils s'imaginent voir des monstres & être poursuivis des ennemis, quoi que personne ne pense à leur faire du mal.

La condition des Chefs d'un parti rebelle est malheureuse en ce qu'on se deshonne en les servant ; & que de les trahir cela s'appelle faire son devoir.

On ne peut proposer aux Officiers d'armée un modele plus parfait que feu Mr. de Turenne

renne, il s'étoit trouvé en tant d'occasions qu'avec un bon jugement qu'il avoit, & une application extraordinaire au métier, il s'étoit rendu le plus grand Capitaine de son siècle. A l'oûir parler dans un Conseil, il paroissoit l'homme du monde le plus irrésolu : cependant quand il étoit pressé de prendre son parti, personne ne le prenoit, ni mieux, ni plus vite. Son véritable talent qui est à mon avis le plus estimable à la guerre, étoit de rétablir une affaire. Quand il étoit le plus foible en présence des ennemis, il n'y avoit point de terrain d'où par un ruisseau, par une ravine, par un bois, ou par une éminence, il ne fût tirer quelque avantage. Jusqu'aux huit dernières années de sa vie, il avoit été plus circonspect qu'entreprenant ; mais voyant que la temerité étoit à la mode, il ne se ménagea plus tant qu'il avoit fait ; & comme il prenoit mieux ses mesures que les autres, il gagna autant de combats qu'il en donna. Sa prudence venoit de son temperament, & sa hardiesse de son expérience. Il avoit une grande étendue d'esprit, capable de gouverner un Etat aussi bien qu'une armée. Une de ses grandes qualitez c'étoit le mépris du bien ; jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui. Il avoit commandé l'armée de France en Allemagne dans un tems où il pouvoit amasser des millions. Les dernières années de sa vie, il fut honnête & bienfaisant : il se fit aimer, & estimer également des Officiers & des soldats, & sur la gloire, il se trouva enfin si fort au-dessus de tout le monde que celle des autres ne pouvoit plus lui faire d'ombrage.

Lors

Lors que les Espagnols nous forcèrent de lever le siège de Valenciennes après avoir battu le Maréchal de la Ferté qui fut fait prisonnier; s'ils fussent venus attaquer, sans nous marchander, le reste de l'armée que conduisoit Monsieur de Turenne, je ne doute presque pas de nôtre défaite; tant l'épouvante étoit grande parmi nos troupes: mais ou le Prince de Condé ne fut pas cru, ou par un reste d'amitié pour sa patrie, compatible avec son honneur, il donna les mains à l'excès de prudence des Espagnols.

Le Maréchal de Turenne ayant eu avis huit jours après nôtre déroute, que l'on voioit paroître les premiers escadrons des ennemis, me commanda de faire monter à cheval sans faire sonner, & lui-même s'en alla au galop à nôtre grande garde. En passant par le camp de son Regiment de Cavalerie, il vit un Cheval-leger qui en sellant son cheval, chargeoit son bagage, il poussa à lui le pistolet à la main, & si le Cavalier ne se fût sauvé entre les jambas des chevaux, il l'eût tué. Cela persuada encore le Maréchal de l'épouvante de l'armée; de sorte qu'il m'ordonna d'empêcher qu'on ne montât à cheval. Ce fut à lui une action du jugement; car par le peu de précaution qu'il témoigna prendre à la vuë des ennemis, il rassura ses troupes. Il fit plus, car il m'ordonna de détacher 800. chevaux commandez par Rouvrai Mestre de camp, pour avec un sac de blé en croupe s'en aller par un grand détour ravitailler Condé, ce qui fut exécuté heureusement.

Il n'y a gueres au monde que le Maréchal du Turenne qui en présence des ennemis beaucoup



coup plus forts que lui, fît un détachement auffi confiderable que celui-là. Il faut bien poffeder la guerre, pour en ufer ainfi ; & ce font là des coups de Maître ; mais on n'aquiert cette grande habileté que par une longue expérience, & une grande pénétration à découvrir les deffeins des ennemis.

Une armée qui après quelque échec craint les ennemis en leur abfence, fe raffure en leur prefence, à moins qu'ils ne le combattent en arrivant.

C'eft une chofe d'un grand éclat, & prefque fûre de jetter beaucoup ou peu de Cavalerie dans une place autour de laquelle on n'eft point encore retranché. Mais il faut que le fecours qu'on y veut jetter, foit ou fort grand, ou fort petit, comme de deux ou de trois mille chevaux, ou de deux ou trois cens. Car le premier force avec hauteur ; & le fecond paffe prefque toujours fans réfiftance. La raifon pourquoi on n'en trouve point, c'eft que ceux qui veulent paffer ne cherchant point à combattre, il y a peu de gens qui oſent ſe détourner de leur poſte, pour aller chercher les ennemis.

Les jeunes Officiers qui font braves, ont de la peine à ſe réfoudre de ſe retirer devant les ennemis ; ils ne trouvent point de différence entre la retraite & la fuite, ou du moins ne la ſachant pas ils payent de courage, & font ferme mal à-propos au lieu de ſe retirer avec prudence.

On étoit tellement perfuadé de la grande capacité de Mr. de Turenne pour la guerre, que chacun ne ſongeoit qu'à exécuter ſes ordres, ſans examiner pourquoi il les donnoit.

Le

Le jour de la bataille de Dunkerque il fit dire à Lokart General des Anglois de se preparer pour le lendemain à la bataille, Fifica qui lui porta cet ordre de la part du Maréchal, voulut lui expliquer ses raisons ; mais Lokart répondit qu'il s'en fioit bien à Mr. de Turenne, & qu'il s'informerait de ses raisons au retour du combat.

Quelque tems avant que de donner bataille Mr. de Turenne n'ayant rien à faire, s'enveloppa dans son manteau & se coucha sur le table pour se reposer seulement ; car j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'ayant une bataille à donner six heures après, où sa vie étoit la moindre chose dont il s'agit, il pût dormir aussi tranquillement, que si le lendemain il n'eût eu rien à faire ; & quand on nous vint conter que le jour de la bataille d'Abelles, on eut peine à reveiller Alexandre. je crois que si cela fut, il faisoit semblant de dormir par vanité, ou qu'il étoit yvre.

Après une action chacun conte ce qu'il a fait de beau ou même ce qu'il n'a point fait. Les Consuls Romains après une bataille gagnée donnoient 24 heures aux moindres soldats, pour conter leurs prouesses, & c'étoit là leur premiere recompense.

Les soldats connoissent parfaitement le genie, les talens, & le degré de valeur des Generaux qui les conduisent, ils leur rendent justice, & les estiment quand ils sont estimables ; ils ne se rebutent point des fatigues ni des périls, quand leurs Chefs leur en montrent l'exemple. Lors qu'Alexandre voulut combattre ses ennemis il harangua ses troupes, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à marcher sur  
ses

ses traces ; qu'il combatroit à leur tête & à pied , pour être égal à eux en toutes choses , & pour n'avoir aucun avantage au-deffus d'eux dans le combat.

Le desintereffement est ce qui affectionne sur toutes choses les foldats à leurs Generaux. Mr. de Turenne fit la guerre en Allemagne dans un tems où il auroit pû y amasser des millions , pour peu qu'il eût voulu se prévaloir de ses privileges ; mais il se contenta d'en rapporter de la gloire , & l'estime de toutes les Nations par où il passa. Le Cardinal Ximenes se fit estimer , admirer , aimer des Espagnols , pour leur avoir distribué liberalement tout le grand butin qui se trouva dans la ville d'Oran , après qu'il en eut fait la conquête. La plupart de nos Generaux aiment assez la gloire , mais ils aiment aussi un peu trop l'argent , & mettent tout à profit.

Je me suis toujours étonné de la présomption de certaines gens qui se chargent sans hésiter de la conduite d'une armée , c'est qu'ils ne se connoissent pas assez eux-mêmes , ni l'importance de cet emploi. Il ne suffit pas pour cela d'être d'une naissance illustre : c'est peut-être un défaut parmi les François : les grands Seigneurs naissent Generaux ; leur qualité abrège les années de service. Mais pour être un bon Général , il faut avoir un esprit sublime & pénétrant , une fermeté à toute épreuve , une valeur accompagnée de prudence : tant de talens se trouvent rarement ensemble. Combien faut-il d'années pour former un Condé , un Turenne , un Charles de Lorraine , & quelques autres Generaux de ce mérite , dont le nombre est fort petit durant le cours de plusieurs siècles.

On

On trouve assez parmi nous plusieurs bons Capitaines très-capables de bien mener une troupe de Cavalerie, ou d'Infanterie pour harceler les ennemis, pour enlever un quartier, & pour faire quelque action hardie, qui n'est pas de longue haleine, & où il ne faut que de la valeur pour affronter les plus grands périls. Mais ces mêmes gens qui ont témoigné tant de courage, quand ils sont chargez d'une armée, ou qu'une affaire generale roule sur leur compte, ne savent plus où ils en sont; il semble que la tête leur tourne, & ils agissent comme s'ils n'avoient nulle expérience, à la guerre. Si ces sortes de gens connoissoient bien leurs véritables intérêts, ils laisseroient à d'autres le soin de conduire l'armée

Comme les Princes ne sont pas infailibles, ils se trompent assez souvent au choix de leurs Generaux. Les intrigues & les cabales des Courtisans élèvent à un emploi des gens qui n'en sont pas toujours dignes. Quelque action d'éclat où le hasard aura souvent eu plus de part que la conduite & l'expérience; fait préférer de certaines gens à d'autres qui ont beaucoup plus de mérite; & l'on expose ainsi les armées & la gloire de l'Etat à l'imprudence & à l'étourderie d'un General qui s'est poussé plutôt par le manège de la Cour que par un mérite solide. Bonnivet pensa perdre le Roiaume, en perdant la bataille de Pavie : ses mauvais conseils & sa mauvaise conduite furent la cause principale de cette grande déroute. Combien a-t-on vu d'exemples à peu près semblables ?

Si un General ne demeure toujours ferme & tranquile au milieu des plus grands périls,  
il

il ne pourra pas donner ses ordres avec tout le sang froid, & toute la présence d'esprit qui lui est nécessaire pour ne point faire de bevuës ou de contretemps. Le Marquis de Chamilli donna souvent des marques de cette intrepidité durant le siege de Grave qu'il défendoit contre les Hollandois. Ils s'étoient rendus maîtres d'un poste avancé très-considerable, & qui incommodoit la place. Il resolut de les en deloger à quelque prix que ce fût. Un des Officiers de la garnison lui demanda s'il ne vouloit rien perdre après trois mois de tranchée ouverte: non, Monsieur, lui repliqua Chamilli, & il faut sur le champ chasser les ennemis du terrain qu'ils viennent d'occuper. En effet il donna des ordres si precis, & prit des mesures si justes pour l'exécution de son dessein, que les Hollandois furent chassés de tous côtez & contraints d'abandonner le poste qu'ils avoient occupé; ils laisserent sur la place deux mille des leurs morts, ou blessez. On ne peut aquerir plus de gloire que Chamilli en aquit à la defense de cette place.

De la maniere que les places sont attaquées maintenant, on ne peut plus compter sur la force de leurs bastions ou de leurs remparts: mais du moins l'adresse, la valeur, la vigilance, l'habileté d'un Gouverneur peut en retarder la prise, & ruiner l'armée des ennemis, par la longueur d'un siege qui rebute les soldats. Calvo aquit beaucoup de gloire par la longue resistance qu'il fit au siege de Maftricht: il se servit utilement de toutes les connoissances qu'il avoit dans le métier de la guerre. Du Fay se signala de même au siege de

Philisbourg. Un des plus fameux sieges dont on ait jamais entendu parler, a été celui d'Ostende où les Hollandois firent perir un nombre infini d'Espagnols, qui s'opiniâterent à vouloir prendre cette place, & qui ne prirent qu'un monceau de pierres & de terre ; car toute la ville avoit été renversée. Ce siege nous rappelle le souvenir de celui de Tyr & de Sagonte si celebres dans l'antiquité ; mais apparemment nous n'en verrons plus de cette nature, par la differente maniere d'attaquer les places.

Ce n'est pas en massacrant un grand nombre d'ennemis qu'un Héros doit pretendre se signaler. Quand il les a vaincus & mis en deroute, il doit moderer l'ardeur du soldat qui s'acharne au carnage, & se contenter de l'honneur de la victoire. Feu Monsieur le Prince à la bataille de Rocroi sauva la vie à un grand nombre d'Espagnols que les François animez par le sang & par le souvenir de tant de maux qu'ils avoient soufferts, vouloient exterminer. Feu Monsieur de Lorraine avoit les mêmes sentimens, & donna en plusieurs rencontres des marques d'une grande clemence, s'opposant de toute sa force à la cruauté de certains Generaux de son parti qui vouloient se prevaloir de leur victoire, & massacrer impitoyablement des soldats qui n'étoient plus en état de se defendre.

Toutes les reflexions que je viens de faire, & les exemples que j'ai citez, font assez voir qu'un General d'armée doit avoir de grands talens, & de grandes vertus, pour être digne de son emploi ; la prudence doit être égale à son

son courage ; la fermeté dans les perils , l'habileté à bien se servir des conjonctures , la prevoiance à faire subsister ses troupes , & à dérober aux ennemis la connoissance de la situation où il se trouve ; mais sur tout qu'il ait de grands menagemens pour ses soldats , qui s'exposent à tant de fatigues , & qui sacrifient leur vie pour lui aquerir de la gloire.





# C R I T I Q U E

## DE QUELQUES EPIGRAMMES

Traduites

DE CATULLE, & de MARTIAL.

**L**E passé nous est échappé.  
*Compter sur l'avenir, on peut être trompé.  
 Le présent est à nous, & c'est la seule chose,  
 Dont un honnête homme dispose.  
 Puisque l'un n'est donc plus, que l'autre est in-  
 certain,  
 Vivons dès aujourd'hui, sans attendre à demain.*

Ces derniers vers sont vivement exprimez, & renferment la morale des Epicuriens qui croyoient que Dieu ne se soucioit gueres des affaires des hommes, & qu'il ne falloit attendre après la mort ni châtimens, ni recompenses. Nous voyons encore aujourd'hui plusieurs personnes dans ces sentimens, ou qui vivent du moins comme s'ils en étoient effectivement persuadez.

*Amince*



*Aminte en son particulier,  
 Ne pleure point la perte de son pere,  
 En public on l'entend crier,  
 Aminte se desespere.  
 Qui cherche avec trop de soin,  
 De paroître inconsolable  
 De douleur est incapable.  
 La douleur est veritable,  
 De qui pleure sans temoin.*

Que cette Epigramme represente parfaitement le caractère de la plûpart des femmes ! On croiroit en entendant les hauts cris qu'elles jettent à la mort de leurs époux qu'il faut les enterrer dans le même tombeau, tant leur douleur paroît naturelle & veritable. Mais les lamentations cessent dès-aussitôt que la foule s'est écoulée. Elles parlent d'un ton bien différent quand elles sont en liberté avec leurs amies. Elles ne sont pas long temps sans chercher qui les console ; & il y en a telle qui ne feroit pas grande façon de renouveler l'histoire de la Matrone d'Ephese.

*Vous êtes d'une étrange humeur,  
 Le secret ne vous sauroit plaire,  
 Iris, vous aimez l'adultere  
 Encor moins que le spectateur.  
 Prenez plaisir au mystere,  
 Il passe celui des sens,  
 Faites l'amour, j'y consens,  
 Mais cachez-vous pour le faire.*

Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on croire l'emportement & l'effronterie de quelques femmes de nôtre siecle ? Il semble qu'el-

les aient renoncé à toute pudeur, & qu'elles soient devenues plus effrontées que ces Romaines dont Martial se plaint si amèrement. Si elles ne veulent pas renoncer à leurs intrigues, au moins qu'elles gardent quelque bienfaisance, & qu'elles se menagent un peu avec le public. Mais ce sont des folles qui veulent se deshonorar de gayeté de cœur, le bruit qu'elles font est un ragout pour elles; le mystère leur pèse; elles aiment l'amour à tambour battant.

*Au moins cachez-vous pour le faire.*

*Vous avez bien de la beauté,  
Vous êtes à la fleur de l'âge,  
Mais vous gâtez cet avantage,  
Par l'excès de la vanité.*

*Tant que vous vous croirez des beautez le modèle,  
Vous ne serez jeune ni belle.*

C'est-à-dire, que vos agrémens, & votre beauté ne feront point tout leur effet, & ne vous rendront point aimable. Cet avis est excellent pour ces beautez fieres & précieuses qui croient meriter les hommages de tous les cœurs. Leurs grimaces étudiées, cet air de hauteur qu'elles affectent, leur rengorgement qui est un signe de leur vanité, tout cela les rend ridicules, & fait précisément le contraire de ce qu'elles prétendent. Mais on ne peut se défendre des charmes d'une grande beauté accompagnée de douceur & de modestie.

*Sais-tu bien pourquoi j'aime mieux,  
Te donner un Louis, que de t'en prêter deux?  
C'est, mon cher, qu'en une parole,  
J'aime mieux perdre une pistole.*

Le caractère de ces hardis emprunteurs est bien bas, & deshonorant. C'est une espece de larrons qui volent impunément sans craindre les recherches de la justice. Il y a un homme à la Cour, illustre par sa haute naissance, & très-agréable par son esprit, mais il emprunte à toutes mains sans jamais rendre; il en fait même des plaisanteries : quand j'ai besoin d'argent, dit-il, mon affaire est d'emprunter, mais quand on me l'a prêté, ce n'est plus mon affaire, c'est l'affaire de mes créanciers.

*En Damon tout est mystere,  
De tout il fait des secrets,  
Il dit tout bas que le Soleil éclaire,  
Que le temps est chaud, qu'il est frais.  
Cette manie est sans pareille,  
Il en fait son unique emploi.  
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille,  
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.*

Ces confidences ridicules marquent un esprit mediocre qui ne discerne pas les choses importantes des triviales; ou une sotte vanité qui fait croire à de certaines gens que tout ce qu'ils disent est de consequence & qu'il en faut faire mystere. Ils font souvent de grandes plaintes quand on a divulgué les bagatelles qu'ils avoient donné sous secret, qui ne valloient pas la peine d'être écoutées. Le commerce de telles gens est aussi fastidieux que toutes les choses triviales qu'ils vous disent à l'oreille avec un air mystereux.

*Tu travaille, & tu veux paroître surprenant,  
En disant des choses nouvelles,  
C'est être bien impertinent,  
Que de peiner aux bagatelles.*

Si les diseurs éternels de beaux mots favoient combien ils sont insupportables aux gens de bon goût, ils ne se donneroient pas tant de peine pour se rendre incommodes. Ils ne sont jamais dans leur naturel ; ils contrefont jusqu'à leur ton de voix ; ils cherchent de nouvelles expressions pour demander quelle heure il est, ou pour dire à un valet de moucher la chandelle. Graces à Moliere les précieuses se sont enfin défait de leur jargon ; mais il y a encore de certaines gens infectez de ce mauvais air, & qui ne sauroient se résoudre à parler comme tout le monde parle.

*Dieux ! que vous êtes important ,  
Par vos vers que vous voulez lire !  
Vous en accablez un chacun ,  
Oronte, on n'y peut plus suffire.  
Voulez-vous savoir combien  
Vous êtes insupportable ?  
Etant un homme de bien ,  
D'un bon cœur , juste , équitable ,  
On vous fuit comme le Diable.*

Il n'y a point d'autre parti à prendre avec ces Auteurs qui ont toujours les poches remplies de Sonnets , de Madrigaux, de Balades, & qui veulent bongré malgré les reciter à tous venans. Quel fleau pour la société qu'un homme qui a composé un livre, ou quelque ouvrage d'érudition ! Il faut avoir la complaisance de l'écouter & de l'admirer. Un Auteur charmé de ce qu'il écrit, croit qu'on a le même plaisir à écouter les lambeaux de son ouvrage, que lui à les reciter. Enyvré par les éloges de quelques femmes qui se piquent du bel esprit,

&

& d'être de fines connoisseuses, il ne s'aperçoit point du rôle qu'il joue, que les personnes raisonnables le regardent comme un pédant, & un fâcheux.

*Damon, ce n'est pas d'aujourd'hui  
Qu'aux vivans la gloire on refuse.  
Du vivant de Virgile on méprisoit sa Muse,  
Et du temps de Menandre on se moquoit de lui.  
Mes vers pourtant, si vous m'en voulez croire,  
De vous faire estimer ne vous empressez pas,  
Je quitte ma part de la gloire,  
Qui ne vient qu'après le trépas.*

La malignité des hommes est telle, qu'ils ne peuvent souffrir ceux qui se distinguent par quelque talent extraordinaire. Chacun a peur d'être effacé dans les choses où il croit exceller. Mais sur tout la nation des Poètes est une nation farouche & jalouse, qui ne peut souffrir de concurrens & de rivaux. Pendant qu'ils vivent on se déchaine contre leurs personnes; quand la mort les a enlevés on les regrette, & on admire leurs ouvrages.

*Damon nous disoit aujourd'hui,  
Qu'il ne soupoit jamais chez lui.  
Il disoit vrai; car en sa vie  
Il n'a soupé, si l'on ne le convie.*

Cette pensée exprime naïvement le caractère des parasites ou des avares, qui se refusent le nécessaire de peur de faire la moindre dépense; ils meurent de faim au milieu de l'abondance; mais quand ils mangent chez les autres, ils se dédommagent de l'abstinence qu'ils font dans leurs maisons.

*Sur tes obligeantes paroles,  
 Je t'ai demandé cent pistoles,  
 Dont je te veux montrer l'emploi.  
 Depuis dix jours tu te tourmente,  
 Tu t'enquiers, je languis moi-même dans l'attente.  
 Au nom de Dieu refuse-moi.*

On feroit plus obligé à de certaines gens d'un prompt refus, que des longueurs qu'ils apportent à accorder ce qu'on leur demande. Principalement ceux qui prêtent le doivent faire de bonne grace pour épargner la confusion & le chagrin de ceux qui sont réduits à emprunter. Toutes les précautions qu'ils prennent, & toutes les assurances qu'ils demandent les rendent haïssables, & inspirent de l'aversion pour la personne, dans le temps même qu'ils prêtent leur argent, parce qu'ils le font d'une manière basse, & qui marque une ame trop intéressée.

*Tout le monde estime mes vers,  
 On les apprend, on les recite,  
 Persuadé de leur mérite.  
 Le seul Tircis dont l'esprit de travers  
 Honore tout ce qu'il critique,  
 Est enragé quand on les lit,  
 S'étonne, palit & rougit,  
 Tircis à sa façon fait mon panegyrique.*

Quand des fots vous critiquent, il ne faut point s'en mettre en peine, parce que ce sont des fots. Il ne faut chercher d'approbation que celle des honnêtes gens qui ont du goût & de la délicatesse. Les envieux qui refusent des louanges légitimes à ceux qui les méritent,

ne

DE QUELQUES ÉPIGRAMMES. 83  
ne détruisent pas pour cela la bonne opinion  
que le public en a conçue. Il faut avoir de  
l'équité pour tout le monde ; empêchez qu'on  
ne s'apperçoive que leur mérite vous chagrine.

*Tu t'affliges toujours, & rien ne te console,  
Cependant ta fortune est en fort bon état,  
N'as-tu pas peur que cette folle  
Ne te traite comme un ingrat ?*

Telle est la destinée des hommes, ils ne  
trouvent point de situation, où ils puissent de-  
meurer en repos. Qui ne s'étonneroit de la  
bisarrerie de certaines gens à qui tout rit, qui  
nagent dans l'abondance, sans avoir aucune  
mauvaise affaire, & qui cependant demeurent  
en proie à une sombre mélancolie ? Ils se  
plaignent à tous momens d'une manière la-  
mentable de leur mauvaise fortune ; ils sont  
bien vêtus, bien logez, bien servis, rien ne  
leur manque ; cependant ils sont malcontents  
& inquiets ; ils mériteroient bien que la for-  
tune leur jouât quelque mauvais tour.

*Par vos achats que pouvez-vous prétendre ?  
De vos Louis vous trouverez le bout.  
Lycidas, vous achetez tout,  
Vous pourriez bien enfin tout vendre.*

Il y a des gens d'un certain caractère à qui  
tout fait envie ; on leur indique une belle ter-  
re, & une jolie maison à acheter ; ils n'ont  
point de repos jusqu'à ce qu'ils en soient en  
possession ; mais à force d'acquiescer ils se rui-  
nent ; & il leur arrive souvent la même cho-  
se qu'à celui qui fut contraint de vendre une

fort belle terre, pour payer la maison qu'il y avoit fait bâtir.

*Philis, on ne vous voit jamais,  
Sans quelque laide ou vieille Demoiselle,  
Ce n'est pas mal savoir vos intérêts,  
Par là vous êtes jeune & belle.*

C'est une adresse des Peintres, pour mieux faire paroître un visage jeune & fleuri, de peindre auprès un More, ou quelque vieille sèche & ridée; parce que ce contraste donne un nouveau lustre à l'objet principal. C'est aussi la politique de certaines Dames entêtées de beauté de choisir pour leurs compagnes ordinaires dans leurs carosses, ou dans leurs chambres, de vieilles femmes dont la laideur relève l'éclat de leurs couleurs. On se sert de tout pour se rendre plus aimable.

*Il ne m'entre point dans l'esprit,  
Quelles sont les Philis de tes billets la cause,  
Je sai seulement une chose,  
C'est que pas une ne t'écrit.*

Voilà une satyre fine & delicate de ces fanfarons qui se plaignent d'être trop aimables, & que les femmes les accablent de leur tendresse. Ils ont toujours les poches pleines de billets doux qu'ils ont écrit eux-mêmes, & qu'ils montrent à tous venans, comme des marques des faveurs de leurs belles qui ne pensent point à eux, & qui les laissent fort en repos. Il faut être bien sot pour jouer un personnage si ridicule, & prendre tant de peine pour tromper quelque duppe.

N'ai-



*N'aimez rien trop, bornez tous vos desirs,  
Et sur tout point de Chimene,  
Vous aurez moins de plaisirs,  
Mais vous aurez moins de peine.*

Cet avis est important pour vivre heureux & en repos. Ce n'est que pour se livrer trop à ses passions qu'on vit dans l'inquiétude. Ceux qui sont les maîtres d'eux-mêmes, & de leurs desirs, qui se sont gueris des femmes, ou qui n'en sont point leurs duppes, se sont affranchis d'une infinité de chagrins. C'est à ce propos qu'on peut dire que la peine passe le plaisir, & que le jeu ne vaut pas la chandelle.

*Vous avez des endroits aimables,  
Vous en avez d'insupportables,  
Je ne puis plus les endurer,  
Mais sans vous je ne puis durer.*

Il faut prendre les gens tels qu'ils sont avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez, & tâcher de se faire à leur caractère, & à leur génie. C'est trop de délicatesse de ne vouloir souffrir que des personnes triées & parfaites. C'est une recherche inutile; car il n'y en a point, non plus que de Phenix ou de pierre Philosophale. Mais pour nous accoutumer aux imperfections de nos amis, songeons qu'ils nous en pardonnent encore de plus considérables: telle est la loi de commerce.

*Dans l'espace de douze mois,  
Vous êtes douze fois malade:  
Pour vos amis, ils en sont aux abois,  
Vous les ruinez en marmelade,  
Ne soyez plus malade qu'une fois.*

Il ne depend pas de nous d'avoir une santé parfaite, & au-dessus de tous les accidens : mais le Poëte se moque ingenieusement de ces personnes lesquelles avec un teint-frais & de l'embonpoint se plaignent toujours d'être malades, afin que tout le monde les plaigne. Tantôt c'est la migraine, tantôt ce sont des vapeurs, ou quelque autre mal imaginaire. Il y a des femmes qui n'ont jamais dit toute leur vie qu'elles se portoient bien. C'est un raffinement d'une vanité ridicule pour donner à entendre que leur beauté n'est pas dans toute sa perfection, & que leur mauvaise santé l'empêche de paroître dans tout son lustre.

*En loüant tout le monde, Iris, vous offensez  
Les gens dignes d'être loüez,  
Qui devoient être distinguez.  
Quand vous êtes à tous si bonne,  
Iris, vous n'obligez personne.*

Ces loüangeurs éternels sont bien fades & bien insipides. Sans distinguer le caractère, ou le merite des personnes, ils disent les mêmes choses à tous venans; ils emploient les mêmes expressions & les mêmes exagerations pour une soubrette, que pour une femme de qualité; il vaudroit autant lui donner de l'encensoir au travers du vilage. Mais les hommes sont si fots, & si avides de loüanges qu'ils les avalent comme du Nectar, quelque mal assaisonnées qu'elles soient.

*Iris a contenté mes vœux,  
Ma passion est satisfaite,  
Cependant mon humeur coquette,  
M'empêche de me croire heureux.*

*Que*

*Que ma folie est extrême,  
Je la meprise & je l'aime.*

Si les coquettes favoient ce que pensent d'elles leurs amans qu'elles ont le plus favorisez, elles seroient bien plus retenues; & elles ne leur prodigueroient pas comme elles font leurs faveurs. Mais la plupart suivent en cela leur emportement; c'est plutôt debauche qu'une veritable tendresse. Les hommes d'un autre côté s'y attachent par le même motif; ils les meprisent, ils les déchirent, & cependant ils en sont les duppes, & ne peuvent s'en détacher.

*Mon ame est à ce point reduite,  
Par vôtre méchante conduite,  
Que je ne puis vous estimer,  
Quand vous deviendriez fort honnête,  
Ni m'empêcher de vous aimer,  
Quand vous seriez encor plus folle que vous  
n'êtes.*

Il y a des hommes tellement aveuglez de leurs passions qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvais tours que les femmes leur jouent, quoi qu'elles soient timpanisées dans tous les carrefours de la ville, & mêlées dans toutes les chansons satyriques. Quelques-uns qui voyent plus clair sont assez imbecilles pour les aimer encore, après avoir été convaincus de leur infamie. De telles gens sont inguerissables, & meritent bien d'être menez par le nez.

*En presence de son mari,  
Climene me dit pis que pendre,  
Ce maître fat en est ravi,  
Son plaisir ne se peut comprendre.*

*Mr. l'époux, vous êtes un grand sot,  
Si Climene ne disoit mot,  
Elle auroit de l'indifference,  
Dès qu'elle ne sauroit se reduire au silence,  
Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit,  
Elle fait voir son feu par son dépit.*

C'est une finesse usée que le fracas de certaines femmes contre les gens qu'elles aiment le mieux ; elles tâchent d'étourdir le public & lui donner le change, mais leurs soins sont assez inutiles ; on fait bien à quoi s'en tenir. Les fausses confidences qu'elles font à leurs époux endorment les pauvres gens qui n'ont pas le moindre scrupule du dereglement de leurs femmes, qui mettent par cet artifice leurs petites affaires à couvert.

*Philis est blanche, grande & droite,  
On n'en peut pas disconvenir,  
Qu'on puisse pour cela dire qu'elle est bien faite,  
On ne le sauroit sans mentir.  
Dans toute cette grande masse,  
On ne peut pas trouver la moindre grace,  
Mais dans Iris moins blanche, & moins grande  
qu'elle est,  
Tout est agrément, tout y plait.*

On ne sauroit dire précisément pourquoi certaines personnes qui devroient plaire ne plaisent point cependant ; on leur trouve de la beauté, de la taille, du teint ; mais il semble que leurs traits ne sont point faits les uns pour les autres. Quand on les examine en detail on y trouve du beau, mais l'assemblage gâte tout. D'autres au contraire avec des

de-

defauts visibles, un nez trop court, le teint médiocrement beau ne laissent pas d'avoir quelque chose d'agréable & de piquant. Le détail n'est pas avantageux ; cependant la personne plaît à tout le monde ; ce n'est point bizarrerie ; c'est un certain je ne sais quoi que l'on sent, qu'on ne fait exprimer, & qui fait le plus bel effet du monde.

*Philis dit le diable de moi.  
De son amour & de sa foi,  
C'est une preuve assez nouvelle.  
Ce qui me fait croire pourtant,  
Qu'elle m'aime effectivement,  
C'est que je dis le diable d'elle,  
Et que je l'aime éperduëment.*

Les amans sont incomprehensibles ; la jalousie & les soupçons sont qu'ils se dechainent ; mais ce dechainement est une marque sûre d'un violent amour. Les indifferens demeurent dans le silence, & voient l'infidélité d'un amant ou d'une maitresse, sans dire mot : au lieu que ceux qui ont encore quelque chose dans le cœur sont au desespoir, parce qu'on leur enleve quelque chose qu'ils regardent comme leur bien ; la douleur & le depot qu'ils en ont, les poussent à de terribles extremités pour se vanger.

Nos Poëtes modernes ont fait des choses où l'on trouve autant d'esprit & de delicatesse que dans les anciens. Je ne parle que de leurs bagatelles, & je n'entre point dans la discussion de leurs grandes pieces. Par exemple, je suis fort touché de l'építaphe qu'on fit pour Moliere, & j'y trouve beaucoup de finesse.

*Passant*

*Passant, 'ici repose un qu'on dit être mort,  
Je ne sai s'il l'est ou s'il dort.*

*Sa maladie imaginaire*

*Ne peut pas l'avoir fait mourir,  
C'est un tour qu'il jouë à plaisir,  
Car il aimoit à contrefaire.*

*C'étoit un grand Comedien:*

*Quoi qu'il en soit, cy git Moliere,  
S'il fait le mort il le fait bien.*

La pensée est heureuse par rapport au caractère du personnage qui étoit en effet un Comedien excellent. Ce qui donne encore un nouveau lustre à cette pensée, c'est que Moliere mourut en effet jouant la comédie du Malade imaginaire. Mais cette maladie ne fut que trop véritable pour le pauvre Comedien, qui ne contrefit le trépassé que trop au naturel.

L'építaphe qu'on fit pour Mr. de Turenne a quelque chose de grand & de noble, & marque les grandes qualitez de ce Héros, dont le Roi voulut distinguer le merite, en ordonnant que son corps fût porté à St. Denis.

*Turenne a son tombeau parmi ceux de nos Rois,  
C'est le fruit glorieux de ses fameux exploits.  
On a voulu par-là couronner sa vaillance,  
Afin qu'aux siecles à venir,  
On ne fit point de difference  
De porter la couronne, ou de la soutenir.*

Il est vrai que ce grand homme pendant qu'il a vécu a été un ferme appui de la couronne qu'il a soutenue par une infinité d'actions heroïques dans les temps les plus difficiles.

ciles. Le Roi ne pouvoit pas lui donner une marque plus éclatante de sa reconnoissance, que de lui assigner la sépulture au milieu de tous les Rois ses prédecesseurs.

L'esprit François brille jusque dans nos petits vers & dans nos chansonnettes, on en a fait une infinité sur toutes sortes de sujets, qui ont beaucoup de sel & d'agrément. J'aime assez un petit quatrain que fit Pelisson, pour marquer l'inconstance des amans.

*Où peut-on trouver des amans,  
Qui nous soient à jamais fideles,  
Il n'en est que dans les Romans,  
Ou dans les nids des tourterelles.*

Cette réflexion est bien capable de dégoûter les Dames ; car rien ne sert davantage à inspirer une violente passion que l'espérance qu'elle durera toujours ; c'est le jargon de l'amour & des amans qui pour embarquer la duppe, promettent à leurs maîtresses une amour éternelle : autant en emporte le vent.

On mit autrefois sous le portrait de feu Mr. le Prince de Condé des vers qui expriment assez bien le caractère de ce grand homme.

*De sa gloire la terre est pleine,  
Comme le foudre on craint son bras,  
Il a gagné mille combats,  
Et l'on doute encor s'il n'est pas,  
Plus soldat qu'il n'est Capitaine.*

On ne peut gueres mieux louer un Héros, ni en moins de paroles. Mr. le Prince méritoit toutes ces louanges-là ; personne n'a mieux

mieux entendu que lui le métier de la guerre. Il étoit sur tout incomparable dans les combats, il avoit toute l'ardeur & tout le sang froid qu'il est possible de désirer.

Voiture qui entendoit si bien l'art des fines loüanges, en a donné de fort exquisés à ce grand Prince, en disant,

*La Mort qui dans les champs de Mars,  
Parmi les cris & les allarmes,  
Le desordre de toutes parts,  
Le bruit & la fureur des armes,  
Vous parut si belle autrefois,  
A cheval & sous le harnois,  
N'a-t-elle pas une autre mine,  
Quand à pas lents elle chemine  
Vers un malade qui languit,  
Et semble-t-elle pas bien laide,  
Quand elle vient tremblante & froide,  
Prendre un homme dedans son lit?*

Il y a sans doute une grande difference entre mourir à petit feu, affoibli par une longue maladie qui vous mine peu-à-peu, ou mourir au milieu d'une bataille parmi le desordre, le fracas, le bruit des armes. On est tellement emporté par tout ce que l'on voit & ce qu'on entend, qu'on n'a pas seulement le loisir de songer au péril qui environne.

Un inpromptu ingenieux fait quelquefois autant de plaisir qu'une pièce de longue haleine. Quoi qu'on eût fait une grande quantité de vers sur la mort du grand Prince de Condé, Mr. le Prince d'aujourd'hui dit qu'il n'avoit rien vu qui lui plût sur le sujet de feu Mr. son pere, & qu'il donneroit volontiers  
mille



mille écus de quatre vers qui lui plairoient.  
Sur cela un homme d'esprit lui presenta quelques jours après, les vers suivans.

*Pour exprimer tant de vertus,  
Tant de combats, & tant de gloire,  
Mille écus! rien que mille écus?  
Ce n'est pas cinq sols par victoire.*

Je ne sai si l'Auteur a eu en effet les mille écus, mais l'on peut dire sans le flatter, que sa pensée est vive & pleine de feu, & qu'une louange exprimée de la sorte auroit bien réjoui feu Mr. le Prince, qui étoit un fin connoisseur.

J'ai déjà parlé d'une épitaphe de Moliere, qui fut fort estimée. En voici une autre faite par la Fontaine, dans un stile naïf & naturel.

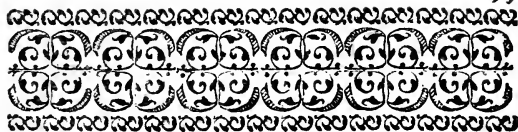
*Sous ce tombeau gisent Plaute & Terence;  
Et cependant le seul Moliere y git.  
Il les faisoit revivre en ses écrits,  
Par leur bel art réjouissant la France.  
Ils sont partis, & j'ai peu d'esperance,  
De les revoir malgré tous nos efforts,  
Pour un long-tems selon toute apparence,  
Terence & Plaute & Moliere sont morts.*

Rien ne plaît davantage que cette naïveté, & cette simplicité; il faut avoir l'imagination bien nette pour s'exprimer de la sorte.

*Quand sur un jeune cœur un amant qu'on estime,  
A pris quelque credit,  
On commence à douter si l'amour est un crime  
Aussi grand qu'on le dit.*

Ce quatrain peut plaire aussi par sa naïveté, il représente parfaitement bien le caractère des jeunes personnes lors qu'elles commencent à sentir les premières atteintes de l'amour qui efface d'un trait toutes les impressions que les mères, ou les gouvernantes y avoient jettées, par tant de belles maximes morales, & par tant de leçons de sagesse.





S'IL EST NECESSAIRE  
QUE LES  
GENS DE QUALITE'  
E'TUDIENT, ET A QUEL  
GENRE D'ETUDE  
ILS DOIVENT S'APPLIQUER.

**C**'Est une vieille erreur dont on est revenu maintenant, que l'étude n'est pas fort nécessaire aux personnes de qualité, que l'école du monde suffit pour leur former l'esprit & le goût, qu'ils peuvent aisément se passer de Latin, & de tout ce fatras de Sciences des Colleges, pour bien remplir tous leurs devoirs, & pour s'aquitter avec honneur des emplois auxquels ils sont destinez soit à la guerre ou à la Cour. L'étude des belles Lettres est maintenant regardée comme une chose nécessaire, & comme le plus grand ornement d'un homme d'honneur, dans quelque rang qu'il soit né. On ne peut ignorer sans quelque espece de confusion ce qui s'est passé  
dans

dans les siècles qui nous ont précédé ; ce qu'ont fait tant de grands hommes qui se sont rendus si célèbres par leurs belles actions ; ce qu'ont pensé tant de rares génies, qui nous ont laissé dans leurs ouvrages ce qu'ils ont imaginé de plus agréable, de plus fin, de plus utile, de plus sublime. Quoi que l'on voie quelquefois des personnes d'un temperament si heureux & avec des dispositions naturelles si avantageuses, qu'ils font sans le secours de l'étude & des Sciences ce que les plus sçavans pourroient à peine imaginer ; il faut néanmoins avouer que ces exemples sont assez rares, & que si ces mêmes personnes qui ont de si beaux talens naturels, prenoient le soin de les cultiver par l'étude des belles Lettres, leur esprit paroîtroit tout autrement. L'art perfectionne la nature ; l'esprit de l'homme sans le secours de l'éducation ressemble à un diamant brut, ou à une terre en friche. Si l'on voit quelquefois des personnes qui n'ont point étudié, briller davantage, & faire paroître plus d'esprit, que ceux qui ont passé toute leur vie dans les Bibliothèques, & qui se sont chargé la mémoire de tout ce que les Anciens & les Modernes ont laissé de plus curieux dans leurs ouvrages ; c'est qu'ils ont effectivement l'esprit meilleur ; & que les autres avec tout leur sçavoir ont de la peine à bien développer ce qu'ils savent : leur Science n'est qu'un amas confus de mille choses mal digérées & entassées sans ordre dans leur mémoire.

Les talens de l'esprit comme les autres biens sont des présens de la nature, qui ne dispense pas les thrésors également, les uns  
sont

sont partagez en ainez, les autres n'ont qu'un partage de cadets. Mais dans quelque rang que l'on se trouve, soit qu'on ait l'esprit sublime, ou qu'on ne l'ait que mediocre, il est bon de le cultiver par les Sciences; tout le secret consiste à choisir le genre d'étude auquel on se sent porté par son naturel. C'est ce que font les Espagnols, & la plupart des autres peuples de l'Europe; chacun fait choix d'une Science particuliere à laquelle il s'attache uniquement pour s'y rendre parfait. Les François plus brusques & plus impatiens effleurent toutes les Sciences, sans en approfondir aucune; ils s'ennuient des mêmes objets; ce dégoût fait qu'ils quittent ce qu'ils ont commencé pour passer à quelque chose de nouveau; ils font à peu près comme ceux qui commencent à jouer de quelque instrument, & qui n'apprennent qu'imparfaitement leurs pieces, parce qu'ils se dégoûtent de jouer trop souvent la même chose. L'impatience des François est un obstacle qui les empêche de rien approfondir, & de pousser une Science jusqu'à sa perfection. Mais après tout ce défaut ne laisse pas d'avoir son agrément, & son utilité pour le commerce & la société civile; parce que ceux qui savent un peu de tout, peuvent fournir à la conversation sur quelque matiere qu'on les jette: au lieu que ceux qui sont bornés à une seule Science, ne savent que dire, quand on traite des sujets qui n'y ont nul rapport: ils ressemblent en quelque façon à un excellent Joueur d'instrument qui ne sauroit qu'une piece; avec quelque perfection, & quelque délicatesse qu'il la jouât, on s'ennuieroit bientôt d'entendre toujours la même chose. Il lui

arriveroit ce qui arriva à cet habile Jouëur de lût qui vivoit du temps d'Auguste : on ne vouloit plus l'écouter, parce qu'on l'avoit trop entendu, & que l'on avoit les oreilles rebatuës deses pieces. Pour se consoler du caprice & du dégoût des hommes, il alloit jouer devant les statuës des Dieux.

La connoissance de l'Histoire est la Science qui convient le mieux aux personnes de qualité ; mais pour l'ordinaire, ils s'y prennent mal pour l'apprendre. Ils se contentent de se remplir la tête de faits extraordinaires, d'évenemens remarquables, de renversemens d'Etats : au lieu d'entrer dans le genie des Nations, afin de bien connoître leurs mœurs, & leur caractère, les ressorts de leur politique, & la source de ces grands évenemens qui frappent & qui étonnent le lecteur. Le but principal de l'Histoire est d'instruire & d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, ou l'horreur du vice par les exemples qu'on leur propose ; & c'est aussi la fin principale que chacun doit se proposer en étudiant l'Histoire. Par ce secours on connoit les belles actions que les grands hommes de l'antiquité ont pratiquées. Les Lacedemoniens avoient renoncé à toute autre étude pour s'appliquer uniquement à l'Histoire. Mais il ne suffit pas de se charger la memoire de la date des évenemens ; il faut appuier davantage sur les mœurs, pour se former sur ces grands modeles. De dix personnes qui liront Tite Live, Corneille Tacite, ou quelque autre Auteur, chacun y verra des choses différentes, selon le different esprit qui le guide. Les humeurs de chaque Nation, les Sectes diverses, les Loix, les

Cot-

Coûtumes que les Historiens nous peignent, peuvent servir à nous conduire dans nôtre état; les changemens qui arrivent à la fortune des Grands, leurs malheurs, les calamitez publiques doivent nous apprendre à supporter avec courage nos disgraces particulieres. Tant de noms celebres, tant de grandes actions ensevelies dans un oubli éternel nous font connoître la ridicule vanité de ceux qui songent à immortaliser leur nom. Le travail & la peine qu'il faut essuier en apprenant l'Histoire sont assez paieez par les nouvelles découvertes que l'on fait chaque jour dans ce vaste païs, & par tant d'évenemens divers qui surprennent l'esprit, & qui l'occupent agréablement.

L'étude des autres Sciences fait peut-être moins de plaisir, mais l'utilité qui en revient doit faire passer par dessus toutes sortes de difficultez. L'opinion que Louïs XI. avoit sur les Sciences a été condamnée de tout le monde. Il vouloit que son fils ne fût de Latin que ces trois ou quatre mots, *qui nescit dissimulare nescit regnare*, celui qui ne fait pas dissimuler ne fait pas regner. Quelques autres avant lui avoient eu la même pensée, & citent l'exemple de plusieurs grands hommes qui ont été fort ignorans. L'Empereur Trajan qui a gouverné l'Empire Romain avec tant d'éclat ne savoit rien. Occupé dès l'enfance au métier des armes il ne pouvoit tourner son esprit du côté des Sciences, & il n'avoit nul goût pour les belles Lettres. Agrippine mere de Neron, Princesse d'un esprit excellent, & la plus grande politique qui fut jamais, reprochoit souvent son fils de l'attachement qu'il avoit

pour les Savans & pour les Philosophes, & lui disoit en se moquant de lui, qu'un Prince destiné pour gouverner l'Empire du monde n'avoit pas besoin de tant de Philosophie. Ceux qui conspirerent contre Marc Antonin fonderent le pretexte de leur conjuration sur ce que ce Prince donnoit à l'étude, & aux Sciences le temps qu'il devoit employer à gouverner l'Etat, & à regler les affaires publiques. Quoi qu'il en soit de ces exemples, il est certain que l'autorité d'Agrippine, de Trajan, de Louis XI. & d'autres encore n'est pas d'un assez grand poids pour faire que l'on bannisse les Sciences d'un Etat bien policé. On pourroit citer une infinité d'exemples d'hommes célèbres qui ont excellé dans les Sciences. Alexandre, Alcibiade, Cesar, tout occupez qu'ils étoient de la guerre & de leurs conquêtes, ne laissoient pas d'avoir un amour tendre pour les belles Lettres. Les Historiens en parlant d'Hannibal ne nous le représentent d'ordinaire que comme un grand Capitaine, & un grand Politique, lequel joignant la ruse à la Science de la guerre mit plusieurs fois l'Empire Romain à deux doigts de sa perte. Cependant ce même Hannibal eut encore le temps de composer plusieurs ouvrages, & entr'autres une Histoire qu'il dédia aux Rhodiens.

Il faut en cela comme dans tout le reste garder des mesures. Il n'est pas nécessaire que les Princes & les personnes de qualité étudient comme des Docteurs, & comme ceux qui n'ont point d'autre ressource que les Sciences. Je ne serois nullement de l'opinion de Robert Roi de Naples qui disoit souvent qu'il



qu'il aimoit mieux les livres que sa couronne, & qu'il prenoit moins de plaisir sur le throne que dans sa Bibliotheque. Ce sentiment convient plutôt à un particulier, & à un homme privé qui ne doit répondre à personne de son loisir, qu'à un grand Prince tout dévoué au bonheur de ses peuples, & qui vit moins pour soi que pour le public. Depuis que Cesar se vit le maître du monde, il se donna entier aux affaires, & crut qu'il devoit moins s'appliquer à l'étude des belles Lettres qu'il avoit toujours fort cultivées pendant sa jeunesse; car l'Histoire nous apprend qu'étant jeune encore, il avoit composé des Poèmes & des Harangues fort éloquantes qui furent admirées dans le Barreau, desorte qu'il alloit de pair avec les plus fameux Poètes de ce temps-là, & qu'il auroit pû effacer l'éloquence de Cicéron même, quoi-qu'on lui ait donné par excellence le titre d'Orateur Romain. Cesar écrivit sur plusieurs matieres des Auspices, de l'Astronomie & sur divers autres sujets. Comme les Romains passoient successivement par toutes les Charges de la Republique, ils étoient obligez de s'exercer en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Après avoir brillé dans le Barreau, on leur donnoit le gouvernement des armées & des Provinces; on les faisoit Augures, c'est-à-dire Chefs ou Interpretes des ceremonies de la Religion. Les choses ne sont pas tout-à-fait maintenant sur le même pied: un homme choisit son emploi & s'y fixe pour toute sa vie; il est rare de voir des gens de robe quitter le palais, pour aller commander des troupes; ni les gens de guerre quitter l'épée pour endosser

une robe de Juge. Ceux qui sont appellex à l'état Ecclesiastique n'ont pas la liberté de le changer, pour embrasser un autre parti; desorte qu'il semble que l'on ait moins besoin d'avoir des connoissances si étenduës que du temps des Romains, puisque chacun peut se borner aux Sciences propres de son état, pour en faire son capital, & se contenter d'une legere teinture des autres Sciences, & des Arts liberaux, pour pouvoir en parler dans les conversations où l'on se trouve, & pour ne pas demeurer au filet par pure ignorance. C'est pourquoi je me contenterai d'en donner ici quelque idée, afin que les gens de qualité qui ne sont pas obligez d'étudier comme des pédans, puissent en parler quand la conversation roulera sur ces matieres. Il est honteux pour eux d'ignorer jusqu'au nom des Sciences, & de ne pas savoir distinguer les Arts liberaux d'avec les Arts mécaniques.

Entre les Arts liberaux que l'on compte jusqu'à sept, la *Grammaire* tient le premier rang, parce qu'elle contient les élémens de chaque Science. Il ne faut pas s'effrayer d'abord de ce mot de *Grammaire* qui n'est autre chose que l'art de parler & de s'énoncer. Ce terme vient d'un mot Grec, & signifie les caracteres de l'écriture, qui est une seconde maniere de communiquer ses pensées, & plus durable que la parole. Ces caracteres peints sur le papier nous aident à concevoir ce que les sons, ou les mots signifient. C'est l'avantage que les hommes ont par dessus les autres animaux, puis qu'ils peuvent se communiquer facilement leurs pensées par le moien de l'écriture, quelque éloignez qu'ils soient

les

les uns des autres, & c'est l'une des plus grandes preuves que l'on puisse apporter de leur Raison, & qu'ils ont une ame spirituelle. Mais comme ils sont composez d'une ame & d'un corps, que l'ame n'agit au dehors que par le secours des organes & des sens materiels, & qu'ils ne peuvent se communiquer leurs pensées immédiatement, & d'une maniere purement spirituelle à la façon des Anges, ils ont eu besoin de signes pour marquer ce qui se passe dans leur esprit. Le commerce que les hommes ont ensemble ne s'entretient que par la communication reciproque de leurs pensées qui se fait aisément par l'organe de la voix, par l'écriture, & par d'autres signes arbitraires que les hommes ont inventez pour faire savoir ce qu'ils pensent ou ce qu'ils desirent. C'est une chose merveilleuse que les mots prononcez par l'organe de la voix, ou peints sur le papier, tout materiels qu'ils sont, reveillent en nous des idées de choses purement spirituelles, & les communiquent à ceux auxquels nous parlons, & auxquels nous écrivons. Lorsque je prononce, par exemple, ou que j'écris, *je vous aime*, celui à qui ces paroles s'adressent, conçoit parfaitement ce que j'ai envie de lui faire entendre. On a été obligé d'inventer une infinité de mots, pour communiquer aux autres tout ce qui se passe dans nôtre esprit, & principalement les choses dont nous portons quelque jugement. Par exemple, en me promenant dans les Tuilleries, je me trouve charmé de la beauté d'un lieu si agréable, & je veux vous faire part de ma pensée. La maniere la plus aisée, & la plus courte pour vous

la communiquer, c'est de vous dire, voilà un beau jardin. Ces mots prononcez reveillent en vous la même idée qui est en moi, & vous portent à faire le même jugement que j'ai fait; d'autant que les paroles representent les choses de la maniere dont on les conçoit. Mais il faut que ces paroles soient liées ensemble pour faire un sens complet; car si je prononce séparément *jardin*, sans y joindre le mot *beau*, je ne ferai naître dans l'esprit de celui qui m'écoute que l'idée confuse d'un jardin en general, sans lui faire penser à la beauté des Tuilleries en particulier. La *Grammaire* donne les préceptes pour lier ensemble les mots avec ordre & methode. Les Langues vulgaires s'apprennent par l'usage; les Langues mortes comme le Grec, le Latin & les autres, s'apprennent par le secours des préceptes. La methode dont on se sert dans les Colleges est d'une longueur & d'une difficulté infinie, on embarrasse l'esprit des enfans d'un grand nombre de préceptes inutiles, dont ils ne retirent aucun fruit; aussi voit-on qu'après avoir languï pendant dix ans dans les Colleges, ils en sortent sans y avoir rien appris que quelques mots Latins, & quelques phrases qui ne leur sont pas d'un grand usage. Rien ne fait mieux voir l'inconvenient des préjugés & du faux respect qu'on a pour les Anciens, que la methode qu'on observe dans les Colleges pour instruire la jeunesse: on est contraint d'avouer que de fort habiles gens s'en mêlent, ils s'y consacrent, ils s'y devoient tout entiers, avec un esprit de desintéressement, & un zele qu'on ne peut assez louer; cependant on ne tire pas tout le fruit  
que

que l'on devoit de leur application & de leur zele, parce qu'ils ne veulent rien changer à la methode de leurs ancêtres; c'est toujours la même routine, un fatras de préceptes inutiles, embrouillez, fastidieux, sans art, sans ordre, & dont l'esprit des enfans est rebuté & étourdi. On perd je ne sai combien de temps à leur apprendre à faire des vers Latins, sans esperance que personne y réussisse; car le moien de faire des vers dans une Langue, sans savoir toutes les finesses, & toutes les délicatesses de cette Langue? Et quand même on réussiroit à faire des vers Latins, de quelle utilité cela pourroit-il être dans le siecle où nous vivons? Ce qui faisoit honneur il y a cent ans est en quelque maniere honteux aujourd'hui; on attache une espece de ridicule aux faiseurs de vers; c'est un talent qui n'est bon que pour les pédans. Je fais bien qu'il est nécessaire de prononcer les mots Latins selon la quantité, & d'observer les longues & les brèves; mais cet usage s'apprend bien plus aisément par la lecture des Poëtes que par tous les préceptes du monde. Nos Savans sont à peu près du même goût que les Lettrez parmi les Chinois; on leur a proposé des methodes plus courtes & plus faciles pour leur donner l'entrée aux Sciences, en les défaisant de ce prodigieux nombre de lettres dont leur alphabet est rempli, car on dit qu'ils en ont jusqu'à quatre-vingt mille; à peine toute la vie d'un homme peut-elle suffire pour apprendre à connoître tous ces differens caracteres, sans que ce travail immense soit suivi d'aucune utilité; cependant quand on insinue aux Lettrez de suivre la methode des Europeans, ils

s'y opposent, & disent qu'il faut que les jeunes gens suivent les traces de leurs ancêtres. Voilà le raisonnement que font les Savans des Colleges ; nos peres étoient sages, nous n'avons pas plus d'esprit qu'ils en avoient, ils se sont bien trouvez de leur methode, pourquoi la quitterions-nous pour introduire des methodes nouvelles ? On peut dire sans être trop critique, que ce raisonnement est détruit par l'experience, & par le peu de fruit que ce prodigieux nombre d'écoliers fait depuis si long-temps dans les classes. Tous les honnêtes gens se piquent aujourd'hui de faire apprendre le Latin à leurs enfans : je m'étonne que l'on ne se rebute du peu de fruit que l'on retire de tant de fatigues, & d'un temps si mal employé. Pour moi je suis très-persuadé par mon experience particuliere que rien n'est plus nuisible à l'avancement de ceux qui apprennent le Latin que de commencer par la composition ; c'est aussi la pensée du savant Monsieur le Fevre dans sa Methode pour les humanitez : cependant c'est la routine ordinaire des Colleges ; dès la sixième on fait des compositions Latines, & l'on donne le prix à celui qui compose avec plus d'élégance. Si l'on considéroit cette methode avec un esprit dégagé de tout préjugé, on la trouveroit extravagante ; Mais on suit les anciens sans examiner s'ils ont raison. Ceux qui apprennent l'Hebreu, l'Arabe, l'Espagnol, ou quelque autre Langue morte, commencent-ils par la composition ? Pourquoi faire une regle nouvelle en faveur du Latin ? Est-il possible de bien arranger les mots d'une Langue sans les entendre, & sans en connoître la force ? Mais

bien.

bien loin de songer à abréger le chemin, il semble que l'on ne cherche qu'à trainer les choses en longueur. Desorte qu'au bout de plusieurs années passées avec beaucoup de peine, de dégoût & d'ennui, on n'a nulle connoissance des Auteurs Grecs ou Latins : on ne fait pas même étudier, quoi qu'on ait employé tant de temps à apprendre les préceptes de ces deux Langues. L'objet de la *Grammaire* est d'arranger les paroles en observant toutes les regles d'une construction exacte.

La *Rhetorique* ou l'Art Oratoire apprend à parler avec éloquence, à choisir des termes propres & élégans, à bien placer les figures pour faire une impression plus vive, & plus forte dans l'esprit de ceux qui écoutent. Quoi que les Savans & la populace se servent des mêmes mots, cependant il y a une différence infinie dans leur langage ; cette différence ne peut venir que de l'arrangement & du choix des expressions dont ils se servent pour faire sentir ce qu'ils veulent dire. Pour l'ordinaire les gens de qualité même sans le secours de l'étude, & sans savoir les regles de la Rhetorique, parlent avec élégance & politesse sur toutes sortes de sujets. Quand les mots propres leur manquent pour exprimer ce qu'ils veulent dire, ils se servent de figures & de tours, & l'on croiroit à les entendre, qu'ils sont très-versez dans les principes de la Rhetorique. Les Maîtres de l'art ont imaginé un certain nombre de figures dont on se sert en donnant aux mots une signification étrangere & indirecte. L'idée que tout le monde a de la valeur d'Alexandre, ou de César ; de la sagesse de Caton, de l'éloquen-

ce de Cicéron fait que pour exprimer un homme hardi & genereux, un homme sage ou éloquent, on dit sans façon, c'est un Alexandre, c'est un César, c'est un Caton, c'est un autre Cicéron. *La Métaphore* est une des figures qui entre le plus souvent dans le discours, c'est quand on ôte à un mot sa signification naturelle, pour lui donner une signification figurée; c'est une image, ou une peinture qui nous représente les choses sous des couleurs étrangères. On est souvent contraint d'avoir recours à cette figure, parce que les Langues ne sont pas toujours assez fécondes pour bien exprimer tout ce que l'imagination produit. C'est dans l'invention de ces expressions métaphoriques qu'un homme qui écrit poliment fait paroître son bon goût; mais il en doit user sobrement, & quand les termes naturels lui manquent. Par exemple, pour exprimer que la vie humaine traîne après soi mille incommoditez, il dira élégamment, que *la vie est remplie d'épines*; ce terme nous rappelle l'idée de peines, de difficultez, de desagrémens. Pour peindre un homme artificieux, dissimulé, fourbe, on dira, *c'est un homme masqué*; car de même que le masque sert à couvrir le visage, & empêche qu'on ne puisse reconnoître celui qui le porte; ainsi les finesse, les déguisemens, servent à couvrir un fourbe, & le font quelquefois passer pour un honnête homme dans l'esprit de ceux qui n'ont point d'intérêt, ou qui ne prennent pas la peine de l'approfondir. Il semble que les figures soient plus propres aux piéces d'Eloquence & travaillées selon les preceptes de la Rhétorique, cependant on s'en sert par tout dans



dans le discours ordinaire, dans les Lettres familières, dans les conversations, sans songer que ce soient des figures. Ceux qui ne les connoissent pas s'en servent comme les autres; il semble que la nature les leur inspire. Il n'est personne qui n'emploie à tout propos *l'Hyperbole*. Cette figure est une image qui représente les choses plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans leur naturel. Si l'on n'en fait pas la définition, au moins on en connoit parfaitement l'usage. Par exemple, pour peindre un homme dont la taille est au-dessus de l'ordinaire, on dit *c'est un geant*; au contraire pour en peindre un autre dont la taille est au dessous de la médiocre, on dit, *c'est un pygmée*. Pour exprimer la vitesse d'un homme qui marche avec beaucoup de légèreté, on dira, *il va plus vite que le vent*. Pour exprimer la lenteur d'un autre qui marche pesamment, on dira qu'*il marche aussi lentement qu'une tortue*. Il n'est pas vrai qu'un homme aille plus vite que le vent & il n'est pas vraisemblable qu'il marche plus lentement qu'une tortue; mais on ne cherche pas une exacte vérité dans les figures. *L'ironie* est une figure dont tout le monde se sert dans le commerce du monde, & qui fait un bel effet dans les pièces d'Eloquence; cette figure blesse un peu la sincérité, & on l'emploie pour déguiser ses véritables sentimens. Par exemple, pour faire mieux sentir le ridicule d'un homme qui vient de dire une sottise, on se recrie, *cela est le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré*. Un homme qui ne s'apperçoit pas de l'impertinence qui lui est échappée, croit qu'on lui parle sincère-

ment, il avale cette loüange empoisonnée, comme du Nectar : mais ceux qui s'apperçoivent de l'*Ironie* ; ne peuvent s'empêcher de lui rire au nez. Il faut être bien bête, ou avoir un grand fonds d'orgueil, pour croire que des gens nous flattent, quand ils se moquent de nous. On ne peut être trop en garde contre ces louanges de contrebande, & contre ces personnes qui emploient si finement l'*Ironie* ; un sourire qui leur échappe, le ton de la voix, leurs clins d'yeux les trahiroient, pour peu que l'on y apportât d'attention. Il est absolument nécessaire de se servir de figures soit dans les pieces d'Eloquence, soit dans le langage ordinaire, pour peindre parfaitement les objets, & pour en imprimer une juste idée dans l'esprit de ceux qui écoutent parce que les paroles sont les images des pensées, elles doivent être proportionnées à la nature du sujet que l'on traite. Si l'on parle d'un homme qui n'a qu'une fortune mediocre, on dit communément *cet homme a du bien* ; mais il faut employer d'autres expressions pour peindre ces personnes heureuses, qui vivent dans l'abondance, & dans la splendeur. On dira avec cet Auteur si habile à peindre les mœurs, *le Ciel s'ouvre en leur faveur, les biens, les honneurs fondent sur eux, ils nagent dans la prospérité*. Ne diroit-on pas qu'on les voit nager dans les richesses comme ceux qui nagent en pleine eau ? C'est une expression familiere, & triviale de dire qu'un homme qui se mêle de faire des vers passe pour Poëte, & qu'il est regardé sur ce pied-là dans le monde ; mais il est bien plus élégant de dire d'une maniere figurée avec ce celebre Satyrique, *dès que l'im-*  
*pression*

*pression fait éclore un Poète.* Cette image est vive & remuë l'imagination; il semble que l'on voit naître ce Poète, comme un pouffin sort de sa coquille. On ne réüffit point dans ces expressions figurées sans avoir un genie heureux, beaucoup de feu & de vivacité. Quand on parle de sang froid, il n'est pas nécessaire, & même il seroit ridicule d'employer de grandes figures; mais elles sont nécessaires pour soutenir, & pour animer le discours, quand on parle d'une maniere passionnée. Il semble que ce ne soit plus le même homme lorsqu'il agit de sens rassis, ou que le feu de la passion le transporte, il ne voit plus les choses par les mêmes yeux, ni sous les mêmes attitudes, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Ce qui est étonnant, c'est de voir un homme passer tout à coup d'un état tranquille à une agitation inconcevable; les passions font sur son cœur & sur son esprit, le même effet que les vents font sur la mer; ils la soulèvent, ils la bouleversent, sans que rien puisse s'opposer à leur furie. Ce soulèvement & cette agitation de la mer est une image assez naturelle d'un homme transporté de quelque passion, & qui tâche d'inspirer ses sentimens à ceux qui l'écoutent; car s'il n'est bien pénétré lui-même de ce qu'il dit, toutes ses exclamations, toutes les contorsions de son corps, au lieu d'échauffer, ne feront que morfondre l'auditeur; si vous voulez que je pleure, il faut que je remarque dans votre discours les signes d'une douleur sincere. Voilà ce qui fait que l'on écoute avec tant de froideur ces fades & insipides Orateurs qui font tant de bruit, & qui se donnent de si  
grands

grands mouvemens dans les discours qu'ils font en public. Ce n'est en effet que du bruit que l'on écoute ; il semble qu'ils veuillent faire entrer à force de bras la contrition dans l'ame du pecheur. Un Auteur Espagnol a dit que la Langue Françoisë n'est bonne que pour parler de bagatelles ; peut-être n'en connoissoit-il pas assez toute la richesse, & toute la beauté. Ceux qui se plaignent de la sécheresse & de la sterilité de nôtre Langue, devroient peut-être plutôt se plaindre de la sécheresse & de la sterilité de leur genie. Nous pouvons dire sans nous flatter, que nos Poëtes & nos Orateurs ont égalé par la sublimité de leurs pensées , par la noblesse & la hardiesse de leurs expressions les plus grands hommes de l'antiquité. Il me seroit aisé de le justifier en faisant le parallele des uns & des autres ; mais ce n'est pas le lieu d'approfondir cette matiere dans un essai où je me borne à donner quelque legere idée de l'Art Oratoire dont le but principal est de prouver des veritez paradoxes, & dont tout le monde ne convient pas. Elles sont differentes des veritez Mathematiques qui sont tellement enchainées les unes dans les autres, que l'on est forcé malgré soi d'y souscrire, après avoir accordé quelques principes clairs & infailibles dont on fait voir la liaison & la conséquence avec la verité que l'on demontre. Mais dans l'Art Oratoire, on agit par conjectures ; il est necessaire d'employer toute la force de l'Eloquence pour enlever le suffrage de l'auditeur. L'Eloquence Chinoise est toute differente de celle qui est en usage dans l'Europe. Les Orateurs à la Chine exposent simplement le fait

fait qu'ils appuient de solides raisons, sans y employer le secours des figures, afin qu'ils ne paroissent pas avoir dessein de tromper, ou d'éblouir leurs Juges. On se sert maintenant de toute la pompe & de toute la force de l'Eloquence pour émouvoir, ou pour persuader l'auditeur. Ceux qui traitent de l'Eloquence, & qui ont voulu en donner des regles, pour le faire avec methode divisent leur matiere en trois parties, *l'invention*, la *disposition*, *l'élocution*; car la *memoire*, & la *prononciation* regardent plutôt l'Orateur même que l'Art Oratoire. Le genie ou l'adresse de l'Orateur paroît principalement dans l'invention de son sujet & des preuves qui l'établissent, & suppose qu'il ait une grande connoissance de l'Histoire, de la Fable, des Loix, de la nature, des coûtumes, des mœurs, des inclinations, du temperament, des passions des hommes, du caractère & de la portée de ceux à qui il parle, pour entrer dans leurs sentimens, & pour proportionner son discours à la capacité de ceux qui l'écoutent. On parle devant des gens de campagne d'un stile tout différent de celui dont on se sert à la ville, & devant des Courtisans d'une autre maniere que devant des Bourgeois. Le même discours qui frappe & qui persuade un Docteur, lequel voit la liaison & l'enchainement des preuves, paroîtra incomprehensible à des gens d'une érudition moins profonde; ce sera pour eux de l'Hebreu, ou de l'Arabe. Quand on s'est fixé à un sujet, & que l'on a trouvé les preuves principales qui l'appuient, on arrange, & l'on dispose ses matériaux à peu près comme l'on met en œuvre  
la

la chaux, le sable, le ciment, le bois, la pierre, le fer pour en faire un tout d'une architecture reguliere. Ainsi un discours oratoire est un assemblage de paroles choisies, de figures bien tournées & bien maniées, de sentences bien mises en œuvre. L'élocution est l'un des plus grands ornemens de l'Eloquence, quelque belle que soit une pensée, elle ne paroît que mediocre, si elle est mal exprimée. Une belle personne ne laisse pas d'être belle quoi qu'elle ne soit vêtue que de haillons; mais si l'on ajoute l'ajustement & la beauté des habits à sa beauté naturelle, elle paroît avec bien plus d'éclat, & elle fait beaucoup plus d'impression. Par exemple, pour représenter le caractère & les remords d'un Tyran qui a toujours devant les yeux l'image de ses cruautés, & qui est troublé incessamment par le souvenir de ses crimes, on diroit également, *tu seras toujours malheureux, tu traineras ta douleur par tout, tu ne te déroberas jamais à ta conscience; au milieu de la bonne chere tu ne boiras point de vin qu'il ne represente le sang des innocens que ta cruauté a repandu.* C'est une erreur grossiere de dire que l'on parle toujours bien pourvu que l'on se fasse entendre; il est certain que le choix des mots donne un grand lustre à la pensée. Pour peu qu'on y fasse attention il sera aisé de remarquer que les Orateurs anciens, & les modernes doivent à la beauté de leur langage, une grande partie de leur réputation. Sans remonter jusqu'aux siècles les plus reculez, sans qu'il soit besoin que j'aie cherché des exemples jusque dans Athenes, jusque dans Rome, il me seroit aisé de faire voir que

ceux

ceux de nos Orateurs qui ont mérité plus d'applaudissemens, ce sont aussi ceux qui ont eu plus de soin de la beauté de l'élocution, & qui parlent avec plus de justesse, plus de délicatesse, & plus de force. Quel plaisir d'entendre celui qui nous a donné de si beaux Panegyriques, dire en apostrophant les personnes mondaines qui ne songent à Dieu & à la retraite que quand le monde les abandonne, qu'elles ne sont plus en état de lui plaire, & qu'elles se voient à deux doits du tombeau : *O vous qui ne regardez le Ciel, qu'après que le monde a cessé de vous regarder, & qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours qui malgré vous ne sont plus propres à la vanité : femmes mondaines qui dans une retraite de bienfaisance, couvrant les restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchez & votre mort, que l'intervalle de quelques soupirs.* Quelles images, quelles expressions, quelle élocution ! Les choses les plus communes & les plus triviales deviennent riches & pompeuses entre les mains d'un habile Orateur. Celui que j'ai déjà cité fait la description d'un hôpital en des termes qui relevent infiniment sa matière : *Près des murs de cette ville Royale, dit-il, s'élève un vaste & superbe édifice que l'autorité des Magistrats & les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, & que Dieu par des moïens que la prudence humaine ne prevoit pas, & que sa Providence a marquez, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchemens du siècle, & le refroidissement de la piété. C'est là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que*  
l'igno-

*l'ignorance est instruite, & que chaque espece de misere de l'ame ou du corps trouve une espece de misericorde qui la soulage.* Les chardons deviennent des roses, l'argile & la bouë se changent en perles précieuses & en diamans par le genie & par l'adresse d'un excellent ouvrier qui fait bien mettre en œuvre ses matieres. Les Maîtres de l'art distinguent pour l'ordinaire cinq sortes de style, le clair, le laconique plein de pointes & de sentences, le probable, le pompoux, le poli, ou l'agréable. Le stile Asiatique est étendu & diffus, le laconique est trop court & trop ferré, celui qui tient le milieu entre ces deux extrémités me paroît le plus propre pour l'Eloquence. Tout le secret de l'Art Oratoire consiste à bien choisir ses mots, à les bien assortir, à les embellir par les ornemens qu'on leur donne, en se proportionnant toujours à sa matiere. Les grands sujets doivent être traités avec pompe & gravité, les petits avec délicatesse & subtilité, les mediocres avec moderation. L'experience fait assez connoître que le même discours étant prononcé fait plus d'effet & plus d'impression que quand on le lit sur le papier; l'action de l'Orateur remuë l'ame plus vivement, que ne fait une simple lecture. Il ne faut pas oublier de dire que les Maîtres de l'Art Oratoire le distinguent en trois genres, le *démonstratif*; c'est celui dont on se sert pour les panegyriques, ou les invectives, pour louer ou pour blâmer les personnes ou leurs actions. Le genre *délibératif* a pour objet de persuader, ou de dissuader. On s'en sert dans les Republiques, dans les Assemblées, dans les Conseils; ce

gen-



genre demande moins d'artifices, moins de subtilitez, & plus de raisons solides ; les hommes n'aiment pas qu'on leur impose, parce qu'ils veulent donner leur avis avec toute liberté. Comme les délibérations ne roulent que sur l'utile, ou sur ce qui peut causer quelque préjudice, les raisons d'interêt & les exemples sont d'un grand poids pour entraîner les suffrages. Le *genre judiciaire* a pour objet l'accusation, ou la défense des coupables : on examine d'abord par des conjectures, si le fait est comme on le suppose ; après cet examen on décide sur la nature du fait, & enfin on fait voir s'il est legitime, ou illegitime. Tout discours oratoire pour être fait selon les regles de l'art doit comprendre cinq parties ; l'exorde, la narration, la confirmation, la refutation, la peroraison, c'est-à-dire la conclusion de la piece. L'exorde ouvre le discours, c'est une preparation pour s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur, & pour le disposer à une attention favorable. La narration expose fidèlement le fait dont il s'agit ; elle doit être succincte, precise, vraisemblable, en termes propres & naturels. La confirmation appuie par des preuves les veritez que l'on veut établir, & dont on tâche de persuader l'auditeur. La refutation détruit les raisons qui les combattent, & que l'adversaire pourroit objecter. Enfin la peroraison ferme le discours, & ramasse en peu de mots tout ce qu'on a dit de plus fort, & de plus touchant, pour entraîner le consentement des auditeurs. Il ne faut point s'allarmer, ni s'étourdir de ces grands mots, comme s'ils renfermoient de grands mysteres. Les personnes

nes qui n'ont jamais entendu parler des regles de l'art, pratiquent toutes ces choses dans leurs affaires particulieres, quand ils veulent prouver quelque fait, ou se justifier de quelque accusation: sans le secours des préceptes de la Rhetorique, ils exposent le sujet de leurs discours, ils font valoir leurs preuves, ils en tirent les conséquences, & n'oublient rien de tout ce qui est capable de persuader. On met en pratique ces mêmes préceptes, naturellement, & sans s'en apercevoir dans les Lettres familières que l'on s'écrit, où il s'agit de quelque affaire, & où l'on veut prouver quelque chose que l'on prend à cœur; ce ne sont pas toujours ceux qui ont le plus étudié les regles de l'art, qui y réussissent le mieux. Les femmes sur tout ont mille adresses pour persuader ce qu'elles entreprennent, elles sont souples, insinuanes, flatteuses, & mettent en usage sans les connaître, tous les raffinemens de la Rhetorique la plus étudiée. L'Art Oratoire a plus de vogue dans les Republiques, où toutes les affaires importantes se mettent en deliberation, que dans un Etat Monarchique, où tout se regle par le pouvoir arbitraire, & par la seule autorité du Souverain. Les Republiques d'Athenes & de Rome ont produit un grand nombre d'Orateurs celebres: il faut que le climat ou le genie particulier de ces Nations y ait contribué plus que tout le reste; peut-être aussi que les grandes récompenses que l'on donnoit à ceux qui excelloient, les engageoient à faire des efforts extraordinaires; car l'Eloquence élevoit les hommes jusques aux plus grandes charges, & aux plus grands honneurs de

de la Republique. Nous n'avons point vu que les Republiques de Venise, ni de Hollande, quoi qu'on y parle & qu'on y agisse avec une entiere liberté, aient produit des Orateurs qui pussent entrer en parallele avec ceux d'Athenes, ou de Rome. L'Histoire nous apprend que Periclès avoit plus de pouvoir, & plus d'autorité dans Athenes, par son éloquence, que Pisistrate, par sa dignité, quoi qu'il eût usurpé la tyrannie, & qu'il se fût rendu maître des affaires & de la Republique. Demosthene balançoit par son éloquence, & par la force de ses raisonnemens le grand credit de Philippe de Macedoine, pour lequel il avoit une aversion invincible, craignant toujours qu'il n'asservît la Republique d'Athenes. Comme Demosthene avoit été l'ornement de la Grece, Ciceron le fut aussi de Rome par son éloquence qui le mit en parallele avec les plus grands hommes de l'Empire Romain, & qui l'éleva enfin jusqu'au Consulat. Il n'avoit épargné ni tems, ni soins pour se rendre parfait dans l'Art Oratoire; il alla jusqu'en Grece, & jusque dans l'Asie, pour étudier sous les plus fameux Orateurs de ce temps-là, Xénoclès, Denis, Menippe. A Rhodes il fut disciple d'Apollonius grand maître en l'Art Oratoire, lequel aiant entendu une harangue de son disciple, ne put s'empêcher de dire avec une admiration mêlée de douleur, que la Grece aiant été vaincuë par les armes des Romains, alloit perdre encore par l'éloquence de Ciceron, le seul avantage qui lui restoit sur ses ennemis. Peut-être que si l'on donnoit maintenant les mêmes recompenses aux Orateurs que l'on donnoit dans Rome,

& dans Athenes; si l'on eseroit de s'élever par l'éloquence aux premieres charges de l'Etat, ou de faire quelque grande fortune, peut-être verrions-nous de notre tems des Orateurs qui ne cederoient point à ces grands hommes que nous sommes contraints d'admirer, & de regarder comme des oracles. Mais les peines qu'il faut se donner pour se perfectionner dans l'Eloquence, sont trop mal recompensées, à peine peut-on gagner de quoi vivre honorablement dans un métier si laborieux. Les hommes ont maintenant le même genie, le même feu, les mêmes talens, les mêmes dispositions pour l'Eloquence, qu'ils avoient en ce temps-là, mais ils ne sont pas soutenus par les mêmes esperances. Les anciens pour représenter sous un hieroglyphe, le pouvoir & la force de l'Eloquence, ne donnoient ni bras ni mains aux statües de Mercure, parce qu'il étoit le Dieu de la parole, & que sans y employer d'autres secours il n'y avoit rien d'impossible à son Eloquence. Les grandes victoires qu'Alexandre & Cesar ont remportées, n'étoient pas moins des effets de leur éloquence que de leur valeur, & de leur bonne conduite. Avant la bataille ils animoient leurs soldats au combat par des discours si pathétiques, qu'ils ne pouvoient contenir l'ardeur que ces grands Generaux leur avoient inspirée. Aristophane qui n'étoit pas un grand *louangeur* comparoit l'éloquence de Demosthene au foudre à qui rien ne peut resister. Homere comparoit celle d'Ulysse à un torrent qui entraîne tout. Il semble que ce grand talent soit moins nécessaire aux personnes privées qu'à

qu'à ceux qui président aux affaires, & qui exercent de certains emplois dans la République.

La *Logique*, ou l'Art de raisonner est d'une plus grande étendue, & d'une plus grande utilité ; car il est très-important de raisonner juste sur toutes sortes de sujets, de discerner le vrai d'avec le faux, de bien connoître la liaison qui est entre les principes & les conséquences que l'on en tire, afin de ne pas prendre le douteux, l'équivoque, le vraisemblable pour le vrai. La *Dialectique* perfectionne en nous ce que la nature n'a qu'ébauché ; car quoi qu'elle nous ait fait raisonnables, notre Raison est incertaine, & mal assurée ; elle chancelle & s'égare à chaque pas, si elle n'est éclairée & soutenue par les préceptes de la *Dialectique*. L'expérience journalière prouve assez ce que je dis. Ceux qui n'ont nulle teinture de ces préceptes, marchent comme à tâtons, & ils ont toutes les peines du monde à se précautionner contre la fausseté des sophismes dont on les éblouit. La *Logique* naturelle peut nous être en cela de quelque secours ; mais on ne peut nier que l'art & les préceptes ne servent de lumière, & de guides à la Raison pour la conduire plus directement & plus exactement à la connoissance de la Vérité. Il est certain que tous les hommes sont naturellement Logiciens. Il n'y en a point d'assez grossier, ni d'assez stupide pour ne pouvoir faire quelque raisonnement sur des matieres proportionnées à ses connoissances : mais il n'est pas moins certain que l'art & la méthode perfectionne beaucoup cette *Logique* naturelle, & qu'elle regle les opérations de l'Entendement. Les maîtres de

cette Science en distinguent trois principales. Par la premiere, l'ame considere un objet d'une simple vûë, sans lui attribuer aucune qualité bonne ou mauvaise. Par exemple, en entendant prononcer le mot de rocher, l'ame se forme une idée de la chose, sans déterminer que ce rocher soit fort élevé, qu'il soit situé sur le bord de la mer ou ailleurs. De même en entendant prononcer le mot d'homme, elle conçoit l'idée d'un homme en general sans specifier s'il est habile, ou ignorant, si c'est un homme de bien, ou un méchant homme, & sans appliquer cette idée generale à aucun individu en particulier, à Pierre, ou à Jaques. Cette idée, ce regard, cette simple vuë, cette premiere notion, cette premiere apprehension detachée de tout raisonnement d'affirmation & de negation, & qui demeure comme suspendue, c'est ce que les Philosophes nomment la premiere operation de notre Entendement. La seconde avance, pour ainsi dire, d'un pas ou d'un degré; car elle ne se borne pas simplement à la premiere perception, ou à la premiere notion de l'objet, mais après y avoir réfléchi, elle forme un jugement déterminé, en attribuant à cet objet quelque qualité qui lui convienne, ou lui ôtant celles qui ne lui conviennent pas. Par exemple, après avoir considéré une boule, l'Entendement juge qu'elle est ronde, & non pas quarrée, ni platte : après avoir considéré une maison, il juge qu'elle est belle & reguliere, si elle est faite selon les regles de l'Art ; ou qu'elle est mal faite, si l'on n'y a pas observé les préceptes de l'Architecture. Lors que l'ame a envisagé son  
objet

objet par une simple vuë, lors qu'elle en a porté un jugement déterminé, elle n'en demeure pas là, mais par le secours de ces deux opérations elle forme un raisonnement parfait, & tire une conséquence. Ce raisonnement est la troisième operation de l'ame bien plus parfaite que les deux premières. Par exemple, aiant envisagé une maison, aiant jugé qu'elle est faite selon toutes les regles de l'Art, on conclut par une conséquence legitime que l'on s'y peut loger commodément. Le plus parfait des raisonnemens est le demonstratif, qui produit la connoissance de la Verité, par des causes naturelles, certaines, évidentes, immediates. Il y a deux sortes de demonstrations; la premiere fait connoître les effets par leurs causes naturelles, nécessaires & immediates. Si le Soleil est levé sur notre horizon, on peut conclure par une conséquence nécessaire, donc il fait jour; parce que le Soleil est le pere du jour & de la lumiere.

La seconde espece de demonstration fait connoître les causes par les effets. Quand on aperçoit de la fumée on peut conclure sûrement & sans craindre de se tromper qu'il y a du feu, puisque le feu est la cause naturelle de la fumée. La Logique sert non seulement à se bien conduire soi-même, elle sert aussi à conduire les autres en leur faisant connoître la verité. Quand je dis la Logique, je parle de la naturelle, comme de celle qui s'apprend par les préceptes; car nous voyons des gens qui par le seul secours de leur bon sens naturel, sans avoir jamais appris aucune règle jugent & raisonnent de tout avec autant de justesse, autant de délicatesse & de solidité.

que ceux qui font profession d'apprendre ces regles aux autres. Mais les préceptes nous rendent plus sûrs, & plus inébranlables. L'esprit de l'homme est borné, & il ne peut concevoir bien nettement les choses composées qu'en les considérant par parties & les unes après les autres. Nous n'avons pas de peine à concevoir distinctement les premiers nombres, dix, vingt, cent, mille: mais nous n'avons que des idées confuses, quand la somme va jusqu'aux millions de millions, & aux milliers. De même pour bien juger des parties du corps humain, il ne faut pas les considérer toutes en general & confusément, il faut les diviser & les séparer; examiner les propriétés des yeux, avant que de parler du nez, de la bouche, & des autres. Cette méthode est fort utile pour nous empêcher de faire de faux jugemens; parce qu'elle ôte la confusion qui s'engendre dans l'esprit par la multiplicité des objets. L'une des principales causes de nos erreurs, ce sont les préjugés auxquels nous-nous sommes accoutumés dès nos premières années, & dont nous avons toutes les peines du monde à revenir. Les objets extérieurs causent divers sentimens dans l'ame des enfans, par les impressions qu'ils font sur leurs organes; & comme leur Raison n'est pas encore assez développée pour connoître la véritable cause de ces effets, ils se laissent séduire par l'apparence; & ces premiers préjugés sont la source des faux raisonnemens qu'ils font dans la suite de leur vie. Ils se sont aperçus que toutes les fois qu'ils approchoient du feu, ils sentoient de la chaleur, ce sentiment leur a donné occasion de



de croire qu'il y avoit dans le feu quelque chose à peu près de semblable à ce qu'ils sentoient, & que la chaleur est effectivement dans le feu. Il faut être perpétuellement en garde contre les préjuges de l'enfance, pour s'empêcher de faire de faux raisonnemens. Ceux qui jugent avant que de bien examiner les choses, croient que la douleur qu'ils sentent en approchant trop près du feu, est dans la partie qui se brûle dans le pied ou dans la main; cependant ce sentiment de douleur n'est que dans l'esprit; mais il y est causé à l'occasion de l'impression que le feu a faite sur les parties extérieures de son corps. C'est effectivement le pied, ou la main qui se brûle, mais c'est l'ame qui sent la douleur; puisque le pied ni la main ne sont point capables de sentiment. Ce raisonnement paroît plausible à quiconque pourra se defaire des préjuges de l'enfance. Cela est si vrai que si le mouvement des parties extérieures n'est pas communiqué au cerveau, l'on ne sent aucune douleur, comme on le voit par l'exemple de ceux qui sont tombez en létargie, on leur enfonce le fer, on les brûle, mais ils ne sentent rien. On le voit encore plus clairement par l'exemple de ceux à qui l'on a coupé quelque membre, le pied, ou la main, ils avouent eux-mêmes qu'ils sentent encore quelquefois la même douleur qu'ils sentoient avant que leur main fût coupée. C'est une preuve évidente que ce sentiment est dans l'ame, & non pas dans la main, ou dans les autres parties extérieures. Une autre cause de nos erreurs est le mauvais usage que nous faisons des termes dont nous nous servons

pour exprimer nos pensées. Nous disons, par exemple, que l'œil voit, & que l'oreille entend. Ces expressions sont fort équivoques, & l'on court risque de se tromper lourdement, si on les prend comme le peuple. Il est certain que ce n'est point l'œil qui voit; puisqu'il n'est simplement que l'organe de la vue: ce n'est point l'oreille qui entend; elle est frappée par les sons, mais elle n'en a aucune perception. C'est donc l'ame, & non pas le corps qui voit & qui entend: mais on s'est tellement accoutumé dès l'enfance à croire que l'œil voit, que l'oreille entend, que la langue juge des saveurs, & le nez des odeurs, que l'on est tout étonné d'entendre les Philosophes tenir un autre langage, & l'on a bien de la peine à s'empêcher de les regarder comme des extravagans. Quand les Philosophes modernes nient, par exemple, que le feu soit chaud, ou qu'une pierre soit pesante, on ne croit pas qu'ils parlent sérieusement. Le meilleur remède pour éviter l'embarras, & pour se garantir de toute erreur, & de toute surprise, c'est de définir les noms, & de les expliquer dans le sens auquel on les entend. Que veulent-ils dire par les mots de *chaud*, ou de *pesant*? Selon le sentiment des nouveaux Philosophes qui raisonnent sur les principes de Descartes, ce qui est chaud n'a pas en soi une qualité semblable à ce que nous imaginons quand nous sentons de la chaleur: de même ce qui est pesant n'a pas en soi un principe intérieur qui le fait aller en bas, sans être poussé, ou entraîné par quelque autre corps. Ainsi quand ils disent que le feu est chaud, ils veulent dire seulement, qu'il est

propre à exciter en nous un sentiment de chaleur par l'impression qu'il fait sur les parties de notre corps sans qu'il ait rien en soi de semblable à ce que nous sentons, quand nous sommes auprès du feu. Ceux qui ont d'autres pensées, ne croient autrement que parce qu'ils n'ont pas bien examiné la chose, & qu'ils se sont laissé séduire par les préjugés de l'enfance. Ils croient qu'une pierre est pesante par un principe intérieur qui la porte vers le centre de la terre; parce qu'ils n'ont pas fait réflexion, & qu'ils ne se sont point imaginé qu'elle est poussée en bas par d'autres corps. Les erreurs des hommes viennent de ce qu'ils raisonnent sur de faux principes, & qu'ils prennent des choses douteuses & incertaines, pour des choses très-assurées & très-claires, comme on le voit dans l'exemple du feu. Personne ne doute qu'il ne soit chaud, mais avant que de l'affirmer, il est nécessaire de définir en quoi consiste la chaleur. Il est encore très-important lorsque l'on veut examiner une proposition dont la vérité n'est pas évidente, de trouver une proposition plus connue & plus sensible qui serve à expliquer & à éclaircir la première. Mais sur toutes choses il faut bien examiner la force des termes, dont on s'est servi pour exprimer la proposition. Il ne faut pas prendre dans un sens général un terme à qui l'on a donné une signification particulière; car on s'exposeroit souvent par là à faire de faux raisonnemens. Par exemple dans cette proposition, le Roi a promis des gouvernemens aux Officiers de son armée; Antoine est Officier de son armée; donc il lui a promis un gouvernement: la conséquence

ne vaut rien : il faudroit pour la rendre legitime que la premiere proposition fût generale, & conçue en ces termes : le Roi a promis des gouvernemens à tous les Officiers de son armée ; car alors Antoine y feroit compris comme les autres. Mais comme le Roi n'a promis des gouvernemens qu'à quelques Officiers privilegiez qui s'aquitteroient de leur devoir, & qui les meritoient par leurs services, on ne peut conclure affirmativement qu'Antoine fera de ce nombre.

Une faute assez ordinaire dans les raisonnemens est de supposer pour vrai ce qui est en question ; cependant les preuves que l'on apporte pour appuier quelque chose doivent être plus claires & plus connues que ce que l'on veut prouver. Il ne faut pas non plus tirer ses preuves d'un principe different de ce qui est en question : Car tous les raisonnemens que l'on fait de la sorte, ne font que battre la campagne, & ne vont point au but : on n'en est pas plus avancé, après avoir raisonné long-temps. L'Auteur de *l'Art de penser* a sagement remarqué que la sottise vanité fait souvent tomber les hommes dans des sophismes, & de faux raisonnemens. Ils ont honte de reconnoître leur ignorance, & ils inventent des causes imaginaires pour resoudre les difficultez qu'on leur propose. Ils ont recours à des termes generaux de vertu, de faculté, de qualitez occultes, quand ils voient des effets dont le principe leur est inconnu. Tout le monde fait par experience que le fer s'approche de l'aiman, que l'opium fait dormir, & que le sené purge. Les Philosophes qui sont trop vains pour avouer de bonne foi leur ignorance, se tirent  
d'af-

d'affaire le mieux qu'ils peuvent en disant qu'il y a dans l'aiman une qualité attractive, dans l'opium une vertu soporifique, dans le sené une faculté purgative. Voilà des termes specieux qui ne portent aucune lumiere dans l'esprit; car ce n'est rien dire sinon que l'aiman attire le fer, que l'opium fait dormir, que le sené purge, mais ce n'est nullement rendre raison de tous ces effets. Ceux qui se payent de mots ne vont pas plus loin, ils se contentent comme s'ils avoient trouvé la verité, & ils se croient savans à peu de frais. Il y en a d'autres, continuë le même Auteur, qui nous debitent de pures chimeres pour les veritables causes des effets de la nature qui nous surprennent. C'est ce que font les Astrologues qui rapportent tout aux influences des Astres; ils épouvantent le peuple par ces influences chimeriques, de sorte que quand on voit paroître quelque grande Comète, ou qu'il arrive quelque Eclipsé considerable, ils font entendre que le monde est menacé de quelque grande calamité. Cependant il n'y a aucune raison qui prouve que les Comètes, ni les Eclipses puissent causer quelque événement considerable, ni agir plutôt sur le corps d'un Prince, que sur le corps d'un miserable, comme si ces influences avoient quelque espece de discernement pour aller tomber sur le Palais d'un Roi, au lieu de tomber sur la cabane d'un Laboureur. Mais parce que les hommes ont vu arriver quelquefois des pestes, des guerres, & des famines après avoir vu paroître des Comètes & des Eclipses, ils ont attribué à ces phenomenes, la cause de ces calamitez; quoi que ce soit une chose pure-

ment naturelle qu'il meure quelque Prince, ou quelque personne considerable, après que la Comète a paru, sans qu'elle en soit la cause. Ceux qui donnent dans l'Astrologie Judiciaire vont encore plus loin ; car ils attribuent à ces influences chimeriques la cause des inclinations des hommes, vicieuses, ou vertueuses, & des événemens particuliers de leur vie. Les Insulaires de Ternate aux Moluques donnent de grandes marques de douleur, & font de grandes lamentations, quand il arrive sur leur horizon quelque Eclipse de Soleil un peu remarquable, persuadés que la vie du Roi est menacée. Les Romains qui n'étoient ni aussi grossiers, ni aussi ignorans que ces Insulaires, faisoient grand bruit avec des instrumens d'airain pendant les Eclipses de la Lune, prétendant par là la soulager dans le travail, & dans la douleur qu'elle souffroit. C'est une grande illusion de croire que l'Astrologie qui n'est fondée que sur des principes incertains & variables, puisse produire certainement des choses casuelles, & qui peuvent arriver, ou n'arriver pas ; & celles qui dépendent purement de la volonté de Dieu, ou de la liberté de l'homme, comme si elles pouvoient être causées par les corps, & les influences celestes. Celui qui a dit que si l'on veut juger des choses par le bon sens, on avouera qu'un flambeau allumé dans la chambre d'une femme qui accouche, doit avoir plus d'effet sur le corps de son enfant, que la Planete de Saturne, en quelque aspect qu'elle le regarde, & avec quelqu'autre qu'elle soit jointe, a dit vrai. Les Astrologues leurrent le monde avec les grandes promesses qu'ils font de penetrer dans l'avenir par l'inspection des

Astres

Astres, d'y découvrir les événemens de la vie des hommes, la fortune qu'ils doivent faire, le genre de leur mort, & le tems auquel elle doit arriver. Pour peu que l'on se servît des lumieres du bon sens & du raisonnement on découvreroit sans peine la vanité des Astrologues. Ils prétendent que le bonheur ou le malheur qui doit arriver aux hommes pendant le cours de leur vie, est attaché au moment précis de leur naissance, & à la situation où sont les Astres dans ce moment : les influences que ces Astres repandent alors sur un enfant qui vient de naître, lui imposent une espece de necessité de se marier dans un certain tems, de mourir dans un autre, de faire naufrage, de voler, d'être pendu. Quelles rêveries ! Il faut être bien duppe pour croire de pareilles sottises qu'ils débitent pourtant avec beaucoup d'assurance, & de hardiesse. Mais le moyen de trouver précisément ce point fatal qui entraîne toute la destinée des hommes ; car le mouvement des Astres est très-rapide, & quelque soin que l'on prenne pour les observer, quelque justes que soient les instrumens dont on se sert, quelque exactitude que l'Observateur y apporte, on ne peut gueres se flatter d'y réussir ; de sorte que si cette Science ne roule que sur la connoissance de ce point fatal, elle est appuyée sur une chose très-casuelle & très-incertaine, pour ne pas dire impossible. Les hommes se sont laissé séduire par plusieurs predictions vraies ou fausses que les Astrologues prétendent avoir faites. Richard Cervin ayant fait l'horoscope de son fils Marcel, reconnut qu'il parviendrait aux plus hautes dignitez de

l'Eglise. Cette prédiction fut imprimée à Venise trois ans avant que Marcel eût été élu Pape. On avertit Henri III. de se donner de garde d'une tête rasée : ce Prince fut poignardé par un Moine. Corneille Tacite rapporte que Tibere pour éprouver le savoir des Astrologues Judiciaires, les conduisoit sur un endroit de sa maison fort escarpé près le bord de la mer durant le séjour qu'il fit à Rhodes. Ceux qui l'avoient trompé par de fausses prédictions, il les faisoit jetter impitoyablement dans la mer pour les punir de leurs impostures. Un Astrologue nommé Trasyle, prédit un jour à Tibere qu'il parviendrait à l'Empire. Ce Prince pour éprouver si Trasyle étoit un imposteur comme les autres, lui demanda s'il connoissoit quel devoit être son sort : Trasyle pâlisant, & tout effraïé, avoua qu'il se croyoit menacé du plus grand peril qu'il eût couru de sa vie ; en effet Tibere avoit résolu de le faire jetter dans la mer. Alors reconnoissant la grande Science de l'Astrologue, il l'embrassa, & lui promit d'avoir soin de sa fortune, quand il seroit parvenu à l'Empire. Ce qui arriva à l'Astrologue Asclétarion sous le regne de Domitien paroît encore plus étonnant. Ce Prince demanda à l'Astrologue s'il avoit reconnu par les regles de son art de quel genre de mort il mourroit ; je serai mangé des chiens, répondit Asclétarion sans hésiter. Pour faire mentir l'Astrologue, Domitien fit allumer sur le champ un grand feu dans la place publique, & ordonna qu'on y jettât l'Astrologue ; ce qui fut exécuté ; mais un orage qui survint tout à coup, obligea tout le monde à se retirer ; la pluie éteignit les

flam-



flammes ; des chiens qui survinrent mangèrent le cadavre à demi brûlé d'Asclétarion. Qui pourroit douter après ces fameux exemples, du pouvoir de l'Astrologie ; Mais ne peut-on pas répondre qu'entretant de fausses prédictions que font les Astrologues, il ne faut pas trop s'étonner qu'il leur en échappe quelquefois de véritables ? Ne peut-on pas même dire que tous ces exemples sont supposés ? C'est une marque de la mauvaise opinion que l'on a des hommes, & du peu d'estime qu'on en fait, que de leur débiter sérieusement de pareilles rêveries. Il semble que les Astrologues regardent les hommes, comme autant de Marionettes que les Astres font mouvoir par leurs influences qu'ils reconnoissent comme le principe des inclinations des hommes, & comme la cause de leurs actions, & des événemens particuliers de leur vie, sans en avoir d'autre fondement, sinon qu'entre mille prédictions qu'ils ont faites au hazard, il en arrive quelqueune de vraie. Pour peu que l'on consulte le bon sens, & que l'on suive les règles de la Logique naturelle ou artificielle, on n'aura point de peine à se defaire de ces préjugés & de ces erreurs. L'Auteur de l'Art de penser que j'ai déjà cité plusieurs fois, dit que les Philosophes apportent souvent des causes chimeriques d'effets chimeriques, comme quand ils disent que les os sont pleins de moëlle, lors que la Lune est dans son plein ; il en est de même des écrevisses : mais on peut dire hardiment que tout cela est faux, comme on l'a remarqué par plusieurs observations. Les écrevisses, les os se trouvent vuides, ou pleins, dans tous

les temps de la Lune. Mais il arrive assez souvent que si quelque Auteur ancien cite une expérience, on la reçoit sans l'examiner. Cette docilité, ce respect que l'on a pour l'Antiquité, fait tomber dans l'erreur, en suivant les fausses observations de ceux qui se sont laissé abuser les premiers, & qui ont attribué à une cause chimerique des effets, dont ils ne pouvoient rendre raison autrement. Parce que l'on a remarqué dans la plupart des climats de l'Europe que la chaleur étoit excessive pendant la Canicule, on s'est imaginé que cette Etoile étoit la cause de ces chaleurs, on a cru sur leur bonne foi ceux qui l'ont dit les premiers; car beaucoup de Philosophes sont de naturel des moutons, tout le troupeau suit celui qui passe le premier. De même ces Messieurs souscrivent sans examen à une opinion établie par le suffrage de quelque grave Philosophe: mais de quelque poids que soit son sentiment, il ne peut prévaloir contre la vérité. Pour détruire les préjugés & la prévention où sont les hommes à l'égard de la Canicule, & la crainte chimerique qu'ils ont des malignes influences de cet Aitre, Gassendi a remarqué que cette Etoile étant située de l'autre côté de la Ligne, elle devoit agir plus fortement sur les climats, où elle est plus perpendiculaire, & néanmoins les jours que nous nommons caniculaires en Europe, sont le temps de l'hiver de ce côté-là. Cette observation est plus que suffisante pour affranchir les hommes de tant de vaines frayeurs & de toutes ces servitudes qui n'ont point d'autre fondement que certaines suppositions dont personne n'a jamais

serieusement éprouvé la vérité. Si nous croyons en Europe que la Canicule amène le chaud, les Peuples situés de l'autre côté de la Ligne, ont raison de croire qu'elle amène le froid.

Il est très-à-propos de considérer les causes des faux jugemens que font les hommes pour ce qui regarde la conduite de leur vie, & qui sont pour eux d'une plus grande conséquence, que les erreurs où ils tombent sur quelque point d'une Science stérile, & qui n'est pas d'un grand usage pour le commerce de la vie civile. On a eu raison de dire que l'esprit est souvent la dupe du cœur, & que nous jugeons des choses plutôt par rapport à nos desirs, que par rapport à la vérité, qui doit être cependant absolument indépendante de nos desirs. C'est par là que de certains vices passent pour légers parmi des Nations toutes entières, qui sont regardées avec horreur par d'autres Peuples. A parler en général, la fornication parmi les Italiens ne passe pas pour un grand péché; les autres Nations en jugent tout autrement. Il semble que les Dames en France ne se fassent pas un grand scrupule de médire; toutes leurs conversations roulent sur la médisance; les plus habiles à dauber le prochain passent pour les plus spirituelles, & les plus réjouissantes. Les Peuples du Nord ont d'autres péchés favoris proportionnés à leur climat & à leur génie: les plus honnêtes gens ne sont point honteux de s'enivrer: en France il n'y a guères que la canaille, & les portefaix qui tombent dans ces désordres; les préjugés de la Nation empêchent d'en connoître la laideur. Les passions font à peu près sur notre esprit

esprit le même effet que les préjugés.

L'aversion que nous avons pour de certaines gens empêche que nous n'apercevions les bonnes qualitez qui sont en eux, & que tout le monde y apperçoit. Au contraire l'amitié nous aveugle, & fait que les défauts des personnes que nous aimons, nous paroissent imperceptibles. Notre amour propre nous met à nous-mêmes un bandeau sur les yeux, & nous empêche de nous reconnoître tels que nous sommes; nous attribuons aux autres les imperfections qui ne sont que dans nous. Si nous disputons sur quelque fait, nous disons que ceux qui combattent notre sentiment, sont opiniâtres & entêtés. Voilà ce qui fait que les plaideurs s'obstinent à défendre de mauvaises causes; l'entêtement dont ils sont prévenus, les empêche d'apercevoir la foiblesse & la fausseté des preuves qu'ils emploient pour justifier leur droit prétendu; les Juges qui les examinent de sang froid, & avec un esprit affranchi de toute passion, en ont des pensées bien différentes. L'esprit de dispute étouffe les lumières de la droite Raison, & corrompt le jugement. Cela se remarque tous les jours dans ceux qui soutiennent en public quelque opinion; leur unique apprehension est qu'on leur fasse voir la vérité, quand elle est contraire à leur sentiment; ils crient, ils s'étourdissent; ils ont recours à cent faux-fuyants, de peur qu'on ne leur fasse voir la fausseté de leurs raisonnemens. Cependant que peut-on souhaiter de mieux que de se détromper quand on s'égare? Voilà ce qui fait que l'on s'obstine à soutenir de vieilles opinions, quoi que l'on en fasse voir la fausse-

té par le raisonnement , & par l'expérience. Quelle peine n'a-t-on point eu pour faire croire aux anciens Medecins la circulation du sang , & pour detromper les anciens Philosophes de l'horreur du vuide ? Ce n'est qu'après une infinité d'expériences que les premiers ont été enfin contraints d'avouer que le sang a une révolution circulaire dans le corps , que l'aliment ne se porte pas au foie par les veines mésentériques , & qu'il est conduit au cœur par les veines lactées & le canal thorachique. De même les Philosophes n'ont pû revenir de cette chimerique horreur du vuide à laquelle ils attribuoient tant d'effets surprenans , & que l'on explique d'une maniere si naturelle , & si plausible par la pesanteur de l'air. Ils n'ont pû revenir de leurs préjugés qu'après une infinité d'expériences sensibles qui les ont enfin convaincus. De peur d'être detrompez , ils en usoient à peu près comme les heretiques endurcis & obstinez , lors qu'on leur cite quelques passages de l'Ecriture qui combattent directement leurs erreurs , ils ne se mettent pas en peine de savoir le veritable sens de ces passages , tous leurs soins ne vont qu'à chercher des explications détournées qui favorisent leur entêtement & leurs erreurs ; & quand ils ont trouvé quelque subtile distinction pour éluder la force des raisonnemens de leurs adversaires , ils s'opiniâtrent à la dispute , sans vouloir envisager la verité qui se presente à eux , ni écouter les raisons qu'on apporte.

Ce n'est pas qu'on doive absolument blâmer les disputes : si l'on en faisoit un bon usage , elles serviroient à éclairer l'esprit , & don-

donneroient de grandes ouvertures pour éclaircir & approfondir les faits dont on ne convient pas. Le feu de la dispute réveille & ranime l'esprit, qui se sentant pressé fait des efforts inconcevables pour trouver des raisons, qu'il ne trouveroit jamais de sang froid. Mais il ne faut pas se mettre en garde contre la vérité, ni avoir honte d'avouer son erreur, quand on reconnoit de bonne foi que l'on s'est trompé. La faute de ceux qui s'engagent & qui s'opiniâtrent dans la dispute, est qu'ils se font un point d'honneur chimerique de soutenir leurs sentimens, & de ne jamais céder à leurs adversaires, quelque convaincantes que soient les raisons qu'ils leur apportent, de sorte qu'ils se mettent au dessus de la Raison en ne s'y rendant jamais. On fait assez par experience que les disputes en matiere de Religion n'ont jamais produit des effets fort avantageux; parce que les deux partis s'engagent dans la dispute avec une résolution déterminée de ne point changer de sentiment. Cependant les fruits de la dispute devroient être de terminer les différens qui en font le sujet, & l'on y réussiroit, si l'on vouloit de part & d'autre apporter ses raisons avec un esprit dégagé de toute passion, & de toute prevention, sans attachement aux intérêts de l'un ou de l'autre parti, & se soumettant à la Vérité, aussi-tôt qu'elle paroît. Il faudroit apporter le même esprit & la même docilité dans des disputes de moindre importance, qui rendent la plûpart des conversations si desagréables. Ne seroit-il pas bien plus à propos de céder, que de contester avec opiniâtreté? Les choses pour lesquelles on s'échauffe si fort, sont

sont assez frivoles pour l'ordinaire. Si l'on faisoit reflexion combien on se rend insupportable par cet esprit de dispute & de contradiction, on n'oublieroit rien pour se guerir d'un vice si incommode. Mais je ne sais comment les hommes se laissent follement entêter de leurs opinions, quelque extravagantes qu'elles soient: ils rebuttent toutes les raisons qu'on leur apporte, pour leur faire connoître la bizarrerie de leur mauvais goût. Les personnes fieres qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, & de leur suffisance, prennent toujours l'affirmative contre ce que les autres ont avancé; la résistance les anime, & les révolte. S'ils manquent de bonnes raisons pour appuyer leurs sentimens, ils se servent quelquefois de termes injurieux & méprisans, qui excitent l'aigreur, & l'inimitié de ceux qui se voient insultez de la sorte: si bien qu'une dispute frivole & fondée sur de pures bagatelles, devient une affaire serieuse, qui ne peut être terminée que par les soins & l'adresse des médiateurs, qui usent de mille detours & de mille formalitez pour assoupir cette querelle dans sa naissance.

Quoique les disputes aient été inventées pour rechercher la Verité, il est assez rare d'y réussir par cette voye, parce que l'on ne veut pas renoncer à ses préjugés, & que ce seroit une espèce de tâche, si l'on demeueroit dans le silence, desorte que l'on trouve toujours de quoi repartir; on aime mieux demeurer dans l'erreur, que d'avouer que l'on s'est trompé. L'Auteur de la nouvelle Logique a raison de dire, que si l'on ne s'est accoutumé par un long exercice à la posséder parfaitement, il est très-difficile qu'on en

ne perde de vue la Verité dans les disputes ; parce qu'il n'y a gueres d'action qui excite davantage les passions, l'ambition, l'amour de la gloire, la jalousie, le desir d'exceller au dessus de ses rivaux. Si le caractere d'un homme opiniâtre & entêté, qui se roidit contre la Raison, & qui ne veut jamais demordre de ses sentimens, est incommode dans la Societé civile, celui qui approuve tout, qui est toujours de toutes sortes d'avis, qui a une lâche complaisance pour tout ce qu'on lui dit, & qui y applaudit contre son propre sentiment, n'est gueres moins opposé que l'autre à la découverte de la Verité. La complaisance qu'ils ont de prendre pour vrai, ou du moins de faire semblant de prendre pour vrai tout ce qu'on leur dit, les accoûtume peu à peu à recevoir le mensonge comme la verité, & à être indifferens à l'un & à l'autre. Ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour reconnoître la verité, sont plus excusables ; ils se laissent éblouir par la fausse apparence des objets ; cette tromperie de sens se répand jusques sur l'esprit, & les empêche de raisonner juste. Ces erreurs ne sont pas les plus dangereuses, si elles ne sont pas accompagnées d'opiniâtreté. Ils en reviennent, quand on leur a desillé les yeux, & fait entrevoir leurs égaremens. Un moien infailible pour se garantir de l'erreur, est de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, qu'on ne la connoisse évidemment être telle. Mais la plupart des hommes se laissent trop aisément prévenir, & précipitent leurs jugemens, sans faire attention à toutes les circonstances de la chose qui leur est proposée. Cette prévention, ou cette précipitation leur  
fait



fait commettre bien des fautes, non seulement dans la recherche de la Verité pour ce qui regarde les Sciences, mais aussi dans la conduite de leur vie, & de leurs affaires domestiques. Descartes recommande très-expressément dans sa Méthode de ne laisser aucune ambiguïté dans les termes dont on se sert pour parvenir à la connoissance de la Verité que l'on recherche; d'observer de l'ordre dans cet examen en commençant par les choses les plus simples & les plus aisées, afin qu'elles servent comme de degrés pour monter à la connoissance de celles qui sont plus obscures & plus embarrassantes. Pour y réussir, il ne faut établir ses raisons que sur des principes clairs & évidens. On ne sauroit prendre trop de précautions pour donner de la justesse à l'esprit & pour empêcher qu'il ne se laisse éblouir par de fausses lueurs. Le principal avantage que l'on doit retirer des regles & des préceptes de la Logique, est de se tenir toujours en garde contre le mensonge & l'imposture, en appliquant ces regles & ces préceptes pour découvrir si ce que l'on nous propose pour vrai, l'est effectivement. Quand un terme est obscur & équivoque, il faut le définir pour en ôter toute l'ambiguïté & pour faire connoître en quel sens on l'entend. La plupart des disputes dans les Sciences & dans le commerce de la vie ne sont fondées que sur l'équivoque des mots que chacun prend dans des sens differens. Toute la dispute tomberoit dans un moment si on vouloit se donner le loisir de se bien entendre. Les femmes sont encore plus sujettes à ce défaut que les hommes, elles parlent toutes ensemble, sans

se vouloir écouter, & prétendent l'emporter par le bruit, sur la Raison. La plupart de ceux qui disputent sur les bancs, sont femmes à cet égard. Le grand bruit qu'ils font n'est que pour s'étourdir, & pour s'empêcher de connoître la Verité, & de se rendre aux bonnes raisons qu'on leur propose. Ils épargneroient leurs poumons, s'ils vouloient prendre la peine d'éclaircir l'ambiguité des termes, & de les définir par d'autres termes si clairs, que l'on ne pourroit plus s'y méprendre. Il-y a de certains principes, & de certains axiomes si évidens, & tellement connus par eux-mêmes, que ce seroit perdre le temps, que de vouloir les expliquer davantage. Si ces propositions claires & évidentes sont contestées par des personnes opiniâtres & ridiculement entêtées, il ne faut nullement s'en mettre en peine; ils nient de bouche des choses, dont ils sont persuadez interieurement. Un défaut ordinaire de la plupart des hommes est de ne se pas consulter eux-mêmes quand ils assurent ou qu'ils nient quelque chose, & sans faire reflexion à ce qui se passe dans leur esprit; car nous avons des idées si claires & si nettes de certaines choses, qu'il ne faut que les envisager par une simple vue pour être convaincu de la Verité. Nous avons encore d'autres secours pour parvenir à la connoissance de la Verité, qui sont nos Sens, notre Raison, le rapport que nous font des personnes sinceres, équitables, dignes de foi, & qui ont un grand éloignement de tout mensonge, & de toute tromperie. Quoi qu'ils aient toutes ces bonnes qualitez dans un degré éminent, ce qu'ils nous rapportent peut être sujet

jet à l'erreur ; parce qu'ils ne sont pas infail-  
 bles, & qu'ils peuvent se tromper dans les faits,  
 ou dans quelques circonstances des faits qu'ils  
 nous rapportent. Cependant il y a mille choses  
 dans le commerce de la vie civile que nous  
 devons croire sur la bonne foi des hommes,  
 & que nous ne pouvons savoir autrement.  
 Comment saurois-je qu'il y a eu autrefois un  
 Alexandre qui a remporté de grandes victoi-  
 res, & qui a détruit l'Empire des Perses ; que  
 Cesar a conquis les Gaules en dix années ;  
 que St. Louis, & Henri le Grand ont régné  
 en France dans des siècles différens ; puis-  
 que je n'ai pu être témoin oculaire de toutes  
 ces choses ? Il faut bien que je me confie sur le  
 témoignage des Auteurs contemporains qui  
 n'ont aucun intérêt à me tromper. Je dois  
 croire ces faits historiques aussi certains & aussi  
 indubitables, que si je les avois vus de mes  
 yeux ; parce qu'il est moralement impossible  
 que tant de témoins qui déposent unanime-  
 ment la même chose, aient pu s'accorder en-  
 semble, & se donner le mot pour mentir de  
 concert. Il y a en cela deux défauts à éviter, qui  
 sont également dangereux : le premier est un  
 excès de crédulité, par lequel on croit aveu-  
 glément & sans examen les choses les plus  
 apocryphes qui ne sont fondées que sur de sim-  
 ples bruits sans aucune autorité. C'est par cet  
 esprit que l'on a cru ingénument dans les  
 siècles passés tant de faux miracles dont des  
 Auteurs peu exacts & mal informés ont grossi  
 leurs Chroniques, en abusant de la bonne foi  
 du peuple qui donne aisément dans tout ce  
 qu'on lui raconte d'extraordinaire. On prend  
 maintenant de plus grandes précautions, &  
 l'on

L'on ne débite plus comme on faisoit autrefois, ces choses merveilleuses qu'après les avoir meurement examinées. L'autre défaut est un excès d'incrédulité. Ce vice est ordinairement attaché aux personnes suffisantes & presomptueuses, remplies de bonne opinion pour eux-mêmes, & qui craindroient de se rabaisser en croyant avec le peuple les choses les plus évidentes & les mieux attestées. Il faut en cela suivre les regles de la droite Raison & du bon sens pour ne se laisser pas prévenir par une presumption ridicule, ou une crédulité imbécille. Il ne faut pas chercher une certitude démonstrative dans la plûpart des événemens qui sont l'objet de la creance humaine. C'est assez d'une certitude morale. On ne peut être accusé de temerité en croyant ce que croient des personnes raisonnables & qui observent toutes les regles que prescrit la prudence humaine. Ce qui rend un fait moralement croyable, c'est quand il est attesté par plusieurs personnes dignes de foi, & dont on peut croire le temoignage sans être accusé d'imprudence, ou de legereté. Si leur temoignage est suspect, ou d'une autorité mediocre, on peut suspendre son jugement, & se donner le loisir d'examiner murement les circonstances du fait dont il s'agit. Cet examen est beaucoup plus difficile qu'on ne pense; puisque les mêmes faits sont rapportez différemment par les personnes intéressées. On chante le *Te-Deum*, & on allume des feux de joie dans les deux armées ennemies, après la bataille, chacun s'attribuant l'honneur de la victoire. Que si l'on a tant de peine à découvrir la vérité des choses qui se passent de

notre tems & presque sous nos yeux ; quel moyen de percer les tenebres de l'Antiquité , & de voir clair des histoires qui se sont passées il y a mille ans ? Les disputes qui s'élèvent quelquefois parmi les Savans sur des faits contestez , par exemple , si Madeleine sœur de Marthe , étoit vierge , ou si c'est la pechereuse qui menoit une vie mondaine & voluptueuse , & dont le Fils de Dieu avoit chassé sept demons ; si elle a abordé a Marseille avec son frere Lazare ; si l'Empereur Constantin a été baptisé par St. Sylvestre , ou par Eusebe Evêque Arien , qui le declare nettement dans son Histoire ; si Saint Denis l'Arcopagite est jamais venu en France , ou si c'est un autre Denis ; les disputes qui s'élèvent parmi les Savans sur ces faits , & les preuves qu'ils apportent de part & d'autre pour donner à leur opinion un air de Probabilité , ne déterminent pas assez notre esprit , & nous laissent toujours une espece d'incertitude , qui fait que l'on n'aquiesce qu'en tremblant à l'une ou l'autre opinion. Pour marcher avec quelque assurance dans ces routes incertaines , il faut également se garantir d'une sotte simplicité qui croit les choses les moins croiables ; & d'une ridicule force d'esprit qui fait profession de douter de tout , & qui veut assujettir les choses purement probables aux démonstrations Mathematiques. Les uns feroient scrupule de douter du miracle le moins averé , parce qu'il est raporté dans la Legende , ou dans quelque autre livre spirituel. Les autres croient se distinguer , en doutant de tous les miracles quelques preuves , & quelques autoritez que l'on apporte pour les persuader. Il y a de

l'extravagance à croire tous les bruits qui courent & tous les contes des bonnes femmes qui croient avoir été guéries miraculeusement, quand la fièvre les a quittées, après avoir fait une neuvaine devant les reliques de quelque Saint, quoi que peut-être il n'y ait rien d'extraordinaire dans cet événement. Mais seroit-ce une moindre extravagance de regarder tous les miracles comme des choses apocryphes, parce que l'on ne veut rien croire de tout ce qui est au-dessus de la Raison, ou parce que les Historiens en rapportent quelquefois de faux ? Les règles du bon sens & de la Logique peuvent encore servir à former le jugement que l'on doit faire des choses de l'avenir, en examinant murement toutes les circonstances dont elles sont accompagnées. On peut juger probablement de l'événement d'un procès par l'analyse des pièces fortes ou foibles que l'on emploie dans la plaidoirie.

La Logique ne donne pas seulement des règles pour connoître les bons raisonnemens, elle apprend aussi à connoître les faux que l'on nomme *Sophismes*, mais c'est plutôt pour les éviter que pour en faire. Ces faux syllogismes ont du rapport avec les véritables, & l'on y seroit souvent trompé si l'on ne se tenoit bien sur ses gardes. On pourroit en quelque façon les comparer aux singes qui ont quelque ressemblance avec les hommes ; mais c'est cette ressemblance même qui les rend encore plus ridicules. Le nom de *Sophiste* fut d'abord employé pour signifier ceux qui excelloient en quelque Art ou en quelque Science. Il passa ensuite des Professeurs de la Sagesse à ceux de l'Eloquence : mais depuis l'on s'en servit pour

dé-

dénoter les corrupteurs de l'une & de l'autre. Il n'est pas toujours aisé de démêler la vérité d'avec le mensonge. La fausseté est une espece de masque qui la couvre; il faut lever ce voile. De même que la Physique a des Chymistes, la Medecine des Charlatans, la Theologie des superstitieux, la Vertu des hypocrites, la Logique a aussi des Sophistes. Enfin il n'est gueres de Sciences dans lesquelles il ne se glisse quelque abus. Il est donc très-important de connoître ses tromperies, non pas pour s'en prevaloir, mais pour s'en garantir; comme on apprend à faire des armes plutôt pour s'empêcher d'être tué que dans l'intention de tuer personne. Les Medecins savent composer des poisons; mais leur but n'est pas d'en user pour empoisonner leurs malades.

Ceux qui n'examinent pas les choses avec une grande application, se laissent aisément éblouir par de fausses lueurs, & par les apparences de la vérité. La difference qu'il y a entre les noms & les choses, est souvent la cause de nos erreurs. Les *Sophistes* se prévalent de cette confusion pour tromper les simples, & pour jeter de la poussiere aux yeux, de sorte que dans l'embaras où on les jette, ils sont contraints d'accorder, & de nier la même proposition, de tirer des consequences évidemment opposées à la vérité, de nier des principes reçus de tout le monde. Les *Sophistes* ont recours aux artifices pour faire tomber dans le piège ceux contre qui ils ont affaire: ils envelopent leur pensée sous l'équivoque d'un mot ambigu: ils joignent ensemble des sens qui ne peuvent être vrais qu'étant divisez. Quand il est dit dans l'Evangile, les aveugles

voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, c'est-à-dire, que ceux qui étoient aveugles autrefois, voient clair maintenant; mais ce n'est pas à dire qu'ils voient clair étant encore aveugles. Il y a d'autres tromperies qui consistent dans des apparences extérieures. Lors que Jacob disoit à Isaac qu'il étoit son fils aîné Esaü, il le disoit à cause qu'il étoit revêtu de ses habits, & que ses mains couvertes de peaux de chevreau ressembloient aux mains velues d'Esaü. Les Peres de l'Eglise prétendent que ce Patriarche, ni sa mere, ne dirent point de mensonge en cette occasion; mais qu'ils se servirent d'un innocent artifice pour surprendre Isaac à qui son grand âge avoit affoibli la vue, & pour l'engager à donner sa benediction au cadet au préjudice de l'aîné. Un Saint Prelat nommé Felix étant interrogé par ses ennemis qui ne le connoissoient pas, s'il ne pouvoit point leur donner quelque idée de l'Evêque Felix, leur répondit qu'il ne l'avoit jamais vu en face. Saint Athanase poursuivi sur la mer par ses persecuteurs qui vouloient le faire mourir, fit tourner son vaisseau pour aller à la rencontre de ceux qui le cherchoient, & qui lui demanderent à lui-même s'il n'avoit point vu Athanase, il leur répondit froidement qu'il venoit de passer par là. L'Histoire Ecclesiastique fait mention d'un homme de bien, & qui avoit des sentimens très-orthodoxes, auquel des Dames de qualité & soupçonnées d'aimer les nouveautez en matiere de Religion avoient prêté l'original d'un livre d'Arius écrit avec beaucoup de politesse & d'élégance; mais avant que de lui mettre cet ouvrage entre les mains,



maines, elles exigèrent de lui une promesse expresse qu'il le leur rendroit fidèlement. Il n'eut pas de peine, en lisant ce livre, à découvrir le poison caché sous les fleurs : il auroit bien voulu ne le point rendre ; mais pour ne pas manquer à sa parole, il s'avisa d'un expedient qui le tira d'affaire : ce fut de coller toutes les feuilles du livre avec de la colle forte. Il le leur rendit en cet état ; mais elles n'en purent faire aucun mauvais usage, pour répandre le venin de la mauvaise doctrine dont ce livre étoit rempli.

Le moien le plus court & le plus aisé pour découvrir la fausseté des *Sophismes*, est de prendre chaque parole dans son sens précis & naturel, banissant toute équivoque, & toute ambiguïté. Il faut encore prendre garde si l'on ne met point dans la conclusion ce qui n'a point été mis dans les premières propositions. Par exemple, si après avoir établi pour principe, qu'il n'est pas permis de tuer, on venoit à conclure qu'il n'est pas permis de tuer ses ennemis à la guerre, ou en se defendant, la conséquence ne seroit pas legitime. Il y a plusieurs autres manieres de tromper par les *Sophismes* ; mais le bon sens aidé des lumieres & des préceptes de la Logique, peut aisément les decouvrir, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans un plus grand détail.

La *Physique* est plus curieuse & plus agréable que la Logique, mais elle est moins utile, & moins nécessaire, quoi qu'elle soit d'une fort grande étendue, & qu'elle renferme la connoissance de toutes les choses naturelles, selon l'étymologie de son nom. Son emploi est de rechercher toutes les proprieté

des corps entant que naturels. Les anciens Philosophes disoient que la matiere premiere est comme la base, le fondement, le premier principe de tous les êtres sublunaires. On ne peut douter que cette matiere premiere, telle qu'elle puisse être, n'ait été créée dès le commencement par la toute-puissance de Dieu, comme une espece de semence universelle, dont tous les corps ont été formez. Il y a bien de l'apparence que c'est ce que les Epicuriens veulent signifier sous le nom de matiere premiere, & les Cartesiens sous le nom de matiere subtile: toute la difference ne consiste précisément que dans les termes. Tous les êtres dont l'Univers est rempli, ont été formez & tirez de la matiere, à la reserve de l'ame des hommes, laquelle étant toute spirituelle ne depend point de la matiere, pour sa production, quoi qu'elle depende des organes materiels pour ses operations, depuis qu'elle est unie au corps d'un homme. Les plantes & les animaux sont formez par le moien des germes & des semences; ce sont les jeux de la nature qui embellit l'Univers par tant de merveilleuses productions, qui se succedent les unes aux autres pour la conservation du monde. C'est ce qui a fait dire aux Philosophes, que les œuvres de la nature sont les ouvrages d'une Intelligence parfaite. Il y a bien de l'apparence que sous le nom de nature ils designoient la Divinité, & l'être de Dieu, qui est en effet le principe & la source de tous les êtres. Ils disent encore que la nature ne souffre rien d'inutile ou de superflu, qu'elle n'agit point en vain, ni par hazard; qu'elle suit toujours les voies les plus cour-

courtes, les plus faciles, & les plus assurées, & qu'elle ne s'arrête que quand elle a donné à ses ouvrages la dernière perfection. Les Medecins prennent le mot de nature pour le temperament. Les Physiciens s'en servent pour signifier la generation des êtres qui dépendent de la matiere. Les anciens Philosophes expliquoient ces différentes générations d'une maniere plus simple & plus ingenue par le moien de leurs causes, dont les unes sont univoques, c'est-à-dire, qu'elles produisent des effets qui leur ressemblent; comme le feu produit le feu, un noiau de pêcher produit un pêcher. Les causes totales suffisent seules à l'entiere production de leurs effets; les causes partiales ont besoin de quelque secours. Le Soleil, par exemple, éclaire le Ciel & la Terre, sans avoir besoin du concours de quelque autre cause, mais il ne produit pas tout seul les raisins ou les olives. Les Philosophes modernes expliquent d'une maniere plus fine les effets de la nature, par le concours des atomes, ou par le mouvement de la matiere subtile, par les regles de la mechanique, sans avoir recours à un fatras de formes substantielles qui sont des êtres chimeriques, ou du moins qu'il est impossible de bien connoître & de bien definir. Quoi que les Philosophes aient dit que toutes les œuvres de la nature sont des ouvrages d'une parfaite Intelligence qui va toujours à son but par les voies les plus courtes, nous voions cependant qu'elle se trompe, & qu'elle s'égare quelquefois, comme il est aisé de le remarquer dans la production des monstres; ce qui arrive par l'excès, ou par le defaut de ma-

tiere, par le dérangement des qualitez, par la conformation de lieu où ils naissent, par la force de l'imagination, ou par quelque autre accident qui dérange l'œconomie; & qui traverse les intentions de la nature. Les Historiens sacrez & profanes font mention des Géans qui étoient des hommes monstrueux. Le Geant d'Arapha avoit vingt & quatre doits, six en chaque main, & six en chaque pied. Un autre avoit neuf coudées de hauteur sur quatre d'épaisseur. Goliath Geant des Philistins avoit neuf pieds de haut; la cuirasse dont il étoit couvert, pesoit trois cens livres, ce qui marque une force prodigieuse. Nos Historiens parlent d'un enfant issu d'un mariage illegitime, qui nâquit avec une tête, un cou, & des pieds d'oye. Ces productions monstrueuses pourroient bien être des effets de la justice de Dieu qui châtie les desordres des peres & des meres.

Tous les êtres agissent sans cesse, ou pour leur propre conservation, ou pour la propagation de leur espece. Les animaux privez de raison, & dont il a plu à quelques Philosophes modernes faire de pures machines, & de simples automates qui ne se remuent que par ressort, agissent par un instinct particulier qui les determine à une même chose. Cette hypothese d'automates, de machines, & de ressorts est plutôt un jeu d'esprit & une espece de Roman, que l'opinion d'un sage Philosophe qui pense serieusement à ce qu'il dit, & qui en est persuadé. Quand on considere tout ce que font les bêtes, il semble qu'il n'y ait pas une grande distance de leur imagination, ou de leur instinct à la Raison. L'industrie des chiens de chasse, des singes, des éléphants,

phans, des oiseaux quoi qu'ils paroissent les plus stupides de tous les animaux, marque en eux quelque sorte d'intelligence. Cependant les Philosophes modernes croient, ou font semblant de croire, que tout cela n'est qu'un jeu de marionnettes sans vie, sans connoissance, sans sentimens; de sorte que les cris & les plaintes d'un chien que l'on fouette, ressemblent au bruit que fait l'air poussé par quelque machine à vent, & ne sont nullement des signes de la douleur que souffre cet animal, puisqu'il ne sent rien. Les caresses qu'il fait à son maître, ne sont pas plus des marques de vie ou de connoissance, que le mouvement, les allées, & les venues d'une aiguille frottée d'aiman à l'approche du fer. Tant de mouvemens divers qui se remarquent dans les bêtes, ne procedent point d'un principe qui sent & qui apperçoit, ils sont causés uniquement par le concours & l'agitation des esprits: car, disent-ils, s'ils étoient produits par une ame, il faudroit que cette ame fût répandue par tout le corps de l'animal, & indivisible comme l'ame des hommes. Il faut que le même Principe qui voit, soit aussi le même que celui qui entend, comme il est évident que nous faisons toutes nos fonctions par le même principe. On a de la peine à accorder aux bêtes cette perfection qui marque la spiritualité de l'ame humaine. Lors que l'on coupe en deux quelque insecte, les deux parties séparées de la sorte ne laissent pas de se mouvoir, de sorte que si quelque ame est le principe de ce mouvement, il faut que cette ame soit divisible. Que si ce mouvement est causé par quelques

esprits, sans le secours d'aucune connoissance, ne peut-on pas conclure de là, que tous les autres mouvemens des bêtes se font aussi par le moien des esprits, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une ame? Tout l'embaras est de comprendre comment l'ame des animaux qui n'est que materielle, peut voir, entendre, sentir, & avoir d'autres operations, accompagnées de perceptions: ce qui semble ne pouvoir convenir qu'à une ame purement spirituelle. Car enfin les proprietétez que nous apercevons dans les corps, sont d'être étendus, d'avoir de certaines figures, de pouvoir être touchez, façonnez, d'être capables de l'impression du froid & du chaud, de pouvoir être mis en mouvement par le choc de quelque autre corps. Mais tout cela a-t-il quelque rapport avec les sensations, ou les perceptions, qui sont sans doute quelque chose de bien plus noble que d'avoir une figure, de l'étendue, ou du mouvement?

C'est une pure illusion d'apprehender que l'opinion qui exclut les ames dans les animaux puisse avoir des conséquences dangereuses pour les bonnes mœurs, & qu'elle favorise le libertinage. Quoi que les operations des bêtes se fassent par le moien des ressorts qui leur donnent le mouvement, il ne s'ensuit pas pour cela que les operations des hommes ne soient purement que mechaniques. On peut tirer les mêmes conséquences dans l'une & dans l'autre opinion; car si les bêtes font tout ce que nous leur voions faire, si elles ont des passions, si elles temoignent de la haine, ou de l'amitié, si elles se vangent, si elles flattent, si elles caressent, si elles font paroître de

la joie, ou de la tristesse, & que tout cela se fasse par le secours d'une ame purement materielle, ne pourra-t-on pas conclure aussi que l'ame des hommes est de la même nature? Ou que si l'on remarque quelque chose de plus parfait dans les operations des hommes que dans celles des autres animaux, cela depend de la perfection des organes, & que ces ames ne different entre elles que du plus ou du moins? Mais si les bêtes pensent, choisissent, se déterminent, se ressouvienent, comparent, sans avoir une ame spirituelle, ne pourra-t-on pas conclure de là, que toutes les operations que nous voions dans les hommes, ne prouvent point que leurs ames soient d'un degré supérieur à celles des autres animaux? De sorte qu'il n'y a pas plus de danger de priver d'ames les bêtes, que de leur accorder des pensées & des connoissances, & que les Libertins peuvent également se prevaloir de ces deux opinions, contre la spiritualité de l'ame des hommes. On s'est accoutumé dès l'enfance à croire que les bêtes pensent, quoi qu'elles n'ayent qu'une ame materielle. Cette opinion vieillit, & se meurt avec nous, sans que l'on prenne seulement la peine de l'examiner; de sorte que quand les Philosophes modernes se sont avisez de dire que les bêtes ne sont que de pures machines, qui se meuvent par des ressorts comme des marionnettes, on les a regardez comme des extravagans, & leur opinion comme un jeu d'esprit. En effet, disent-ils, peut-on soutenir avec quelque vraisemblance, que le levrier n'aperçoive pas le lièvre qui court devant lui, & qu'il suive avec tant de vitesse; que le chien couchant ne sen-

te pas la perdrix qu'il arrête; que les oiseaux dressez pour la chasse ne distinguent pas leur proie; que les chevaux de manège ne soient pas en quelque manière disciplinables, & qu'ils ne retiennent pas les preceptes que leur donnent les Ecuiers qui les dressent à faire tant de mouvemens si réguliers? Quels ressorts peut-on se figurer dans toutes les bêtes qui puissent être le principe de tant de mouvemens si justes, & si bien compassez que nous admirons en elles, & qui nous donnent tant de plaisir? Voilà qui est le mieux du monde. Mais par quel raisonnement pourra-t-on conclure que l'ame du levrier voit le lievre, & qu'elle le distingue d'avec les autres animaux, & que celle du cheval fasse toutes les réflexions qu'il faut, pour entendre les moindres signes de la voix de l'Ecuier, & pour retenir tous les préceptes du manège? Quelle délicatesse de discernement ne fera-t-on pas contraint d'admettre dans les éléphans, & dans les singes qui gardent si long-temps le souvenir des chagrins qu'on leur a causé, & qui ne manquent pas de se vanger quand l'occasion s'en présente? Ne fera-t-on pas contraint d'avouer que les ames de ces animaux sont plus parfaites que des êtres purement matériels, & qu'il n'y a que trop de ressemblance entr'elles, & celles des hommes? Cette espece de charlatans qui conduisent aux foires certains animaux dressez, leur font faire des choses qui approchent du prestige, & de l'enchantement. On en voit qui dansent au son des instrumens, qui tirent des armes à feu, qui font l'exercice de l'étendard, qui comptent, & qui répondent en leur manière, à toutes les



les demandes qu'on leur fait. Ces operations qui semblent être bien au dessus de la sphere des brutes, ne devroient-elles pas engager les Philosophes à reconnoître dans les bêtes une espece de raison imparfaite, au lieu de les priver de toute connoissance? On a vu des lions se jeter dans la mer pour suivre leurs maîtres qui s'étoient embarquez. On voit tous les jours des chiens dans l'embaras où ils se trouvent de choisir quel chemin ils doivent prendre, après avoir consulté & examiné, ils choisissent le bon, bien plus surement que ne pourroit faire l'homme le plus entendu.

Ceux qui prétendent que les bêtes ne sont que de purs automates, sont contraints d'avouër que ces operations si bien concertées marquent un principe qui agit avec connoissance de cause; mais ils répondent en même temps que ce principe est l'Auteur de la nature, qui a tellement disposé la machine, & qui lui a donné des ressorts capables de faire ce jeu que nous voions. C'est la difference qui se trouve entre les mouvemens des bêtes, & ceux des hommes qui agissent par connoissance de cause, & dont tous les membres sont soumis au commandement de la volonté. Nous voulons, par exemple, nous baisser pour ramasser quelque chose à terre, incontinent le genou se ploye, le corps s'incline, le bras s'allonge, par le mouvement des esprits qui sont renfermez dans la cavité du cerveau, ils s'insinuent par le conduit des nerfs jusque dans les muscles qu'ils font enfler; en s'enflant ils retirent les os des membres qui y sont attachez. C'est donc la volonté de l'homme qui regle & qui determine les mouvemens

de la machine. Mais les bêtes n'agissent pas & ne se déterminent pas de la sorte. Elles sont, pour ainsi dire, déterminées & comme emportées par les objets. Aussi-tôt qu'une souris paroît devant un chat, il est déterminé à courir après par la disposition de la machine de son corps. C'est ce qu'il plaît à quelques-uns d'appeler instinct. Tous ses membres sont disposez à la vue & à la rencontre de certains objets à faire de certains mouvemens selon les regles d'une parfaite mécanique que l'ouvrier a observées en composant la machine. Aussi voions-nous que les bêtes agissent toujours de la même maniere à la rencontre de certains objets. Si le chat est toujours disposé à courir après la souris, elle est aussi toujours disposée à fuir le chat par l'impression que fait cet objet sur l'organe de ses sens. Les anciens Philosophes disoient que les animaux avoient quelques connoissances sensibles qui leur faisoient fuir ce qui leur est contraire, & s'approcher de ce qui est convenable à leur nature. Les modernes prétendent que tous ces mouvemens sont purement mécaniques & dépouillez de toute connoissance. Ils ont des yeux, & ils ne voient pas, ils ont des oreilles, mais ils n'entendent pas. Ces sens extérieurs ne leur servent que de montre, & de parade; parce que pour voir, & pour entendre, outre l'action extérieure des objets sur les sens, il faut une perception intérieure de l'ame, dont celle des bêtes n'est nullement capable, étant toute matérielle. Il ne suffit pas pour voir un objet, que cet objet se peigne au fond de l'œil, puisque cela arrive sur un œil artificiel, & sur l'œil d'un mort :

voir

voir marque du sentiment. Ceux qui disent que les bêtes ont quelque connoissance, ne prétendent pas que ces connoissances soient spirituelles comme celles des hommes : ce sont des connoissances sensibles, & proportionnées à la perfection de leur être. Un chien distingue son maître au milieu d'une grande assemblée ; la vuë de cet objet fait à peu près sur le cerveau du chien la même impression que fait sur nous la vuë d'une personne que nous connoissons parfaitement. Cette premiere vuë peut n'être purement que sensible, & dépouillée de toute perception spirituelle. On peut dire à l'avantage de l'homme, qu'il reflechit sur ses propres pensées, qu'il les compare les unes aux autres pour choisir, pour en tirer des conséquences, & pour se déterminer après une mûre deliberation ; au lieu que les bêtes ne sont nullement capables de tous ces raffinemens ; quoi qu'en considérant toutes les manœuvres qu'on leur voit faire dans quelques-unes de leurs actions, on se sente porté à dire qu'elles deliberent, & qu'elles raisonnent. Un chien qui cherche son maître, traverse une riviere pour prendre le chemin le plus court ; mais il ne se jette dans l'eau qu'après avoir, pour ainsi dire, sondé le gué, & cherché l'endroit le plus commode pour la traverser. Quoi qu'il en soit, tous ces mouvemens se peuvent faire sans reflexion, & toutes ces operations ne sont point au-dessus de la matiere. L'objet agissant sur l'organe des sens y fait de certaines impressions qui sont les causes des mouvemens que nous apercevons dans les bêtes. Les anciens Philosophes & les modernes convien-

nent

nent que le corps des animaux est une machine remplie d'une infinité de ressorts très-propres pour toutes les actions que nous leur voyons faire. Les Cartesiens n'en demandent pas davantage pour expliquer par les regles de la mécanique & du mouvement toutes les opérations des bêtes, sans qu'il soit besoin de leur donner pour cela, ni ame ni connoissance. Aristote, & ses sectateurs outre les ressorts & la machine, disent qu'il y a un principe interne, une ame, une forme qui regle tout, qui conduit l'animal, & qui donne le branle aux ressorts. Comme on aime à outrer les choses, ceux qui disent que les bêtes n'ont ni ame, ni connoissance, prétendent aussi qu'elles n'ont point de sentiment, qu'elles ne souffrent pas plus de douleur quand on les bat, ou qu'on les écorche, qu'une montre dont on brise les ressorts. Que si un chien montre les dents à celui qui lui a jeté une pierre, ce n'est point par un sentiment de vengeance, ni que la pierre lui ait fait mal, puisque le chien n'a ni vie, ni sentiment; & que si on lui donne un coup de fusil qui l'étende tout roide sur le carreau, on ne le tue pas pour cela; on ne fait autre chose que déranger les ressorts qui empêchent le mouvement de la machine, comme si l'on donnoit sur une montre un coup de marteau qui en brisât tous les ressorts, & la mît hors d'état de marquer, ou de sonner l'heure. On ne fait si ceux qui débitent une pareille doctrine parlent sérieusement & s'ils le pensent comme ils le disent; du moins est il certain que ceux qui ne sont pas persuadés de leurs principes, les jugent dignes de risée, & qu'ils ne sauroient plier leur ima-

gination à croire que les bêtes ne sentent rien, qu'elles ne voient ni n'entendent, qu'elles ne vivent, ni qu'elles ne meurent pas.

La Physique ne borne pas ses connoissances aux êtres sublunaires, elle porte ses speculations pour contempler ces vastes corps qu'il sembloit que Dieu avoit voulu dérober à nos connoissances par ce grand éloignement qu'il a mis entr'eux & nous. Mais il arrive à la plupart des Philosophes à peu près la même chose qu'à celui qui se laissa tomber dans une fosse en contemplant les Astres; ce qui lui attira les railleries d'une bonne femme témoin de sa bêtise. Elle lui fit un reproche instructif, en lui disant qu'il devoit prendre un peu plus garde à ses pieds, & ne pas tant se mettre en peine de ce qui se passoit dans la Lune. Aristote a cru que les Cieux étoient composez d'une nature toute différente de celle des élémens, parce qu'il les croioit entièrement incorruptibles & inalterables. Les nouvelles découvertes ont fait connoître évidemment la fausseté de l'opinion d'Aristote. Depuis que l'on a inventé les Lunettes d'approche, on a fait de curieuses observations dans les Cieux, & dans les Astres. L'ambition des hommes est allée jusques à vouloir déterminer la grandeur de ces vastes corps qui roulent au-dessus de nos têtes, & à mesurer cette prodigieuse distance qui les separe de la Terre que nous habitons. Quelques-uns disent que le Soleil est cent soixante six fois plus grand que la Terre; qu'une Etoile de la première grandeur, car elles ne sont pas toutes égales, est cent sept fois plus grande que la Terre. La Lune est trente-neuf fois plus petite

te que le globe terrestre : il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle nous paroisse plus grande que les Etoiles qui sont infiniment plus éloignées de nous que la Terre. Plutarque rapporte que quelques Philosophes & entr'autres les Pythagoriciens, ont cru que la Terre étoit habitée par des hommes quinze fois plus grands que les hommes ordinaires. Il semble que ce soit un paradoxe de dire que le Soleil soit plus près de nous en hiver qu'en été, cependant quelques Auteurs qui ont fait ce calcul, assurent qu'il est plus près de notre Terre d'environ quatre cens mille lieues ; mais ses rayons ont moins de force pour l'échauffer, parce qu'il la regarde plus obliquement. C'est une chose plaisante que d'examiner tous les sentimens des Philosophes sur les corps celestes. Les Epicuriens croioient que le Soleil & les Astres étoient en effet tels qu'ils paroissent à nos yeux, ni plus grands, ni plus petits. Origenedisoit que c'étoient des animaux capables de vice & de vertu. Peut-être étoit-il de l'opinion des Stoïciens qui vouloient que le Soleil se nourrit des vapeurs de la Mer, la Lune des vapeurs des eaux douces, & les autres Astres des exhalaisons de la terre ; mais tout cela ce sont de pures imaginations qui n'ont aucun fondement raisonnable, aussi bien que ce qu'ils disoient que le Soleil ne s'écartoit point des deux Tropiques, pour avoir toujours de quoi vivre. D'autres encore plus extravagans ont cru que le Soleil n'étoit qu'un trou par lequel la lumière du Ciel Empyrée nous étoit communiquée. C'est une chose étrange, & qui fait bien voir la foiblesse de l'esprit humain, qu'il n'y ait point eu d'opinion si ridicule,

cule, qui n'ait eu ses partisans, & qui n'ait trouvé quelque créance parmi les hommes.

On peut dire sans offenser les Anciens, que les Philosophes modernes ont beaucoup raffiné sur eux pour ce qui regarde la connoissance des corps celestes. Les observations que l'on fait maintenant, sont bien plus justes & bien plus précises. Les Anciens ne pouvoient pas découvrir dans les Astres ce qu'on y a découvert depuis par le moyen des Télescopes, ou des lunettes d'approche. Ils n'avoient pas des instrumens aussi parfaits & aussi réguliers que nous les avons maintenant. Les Philosophes modernes se sont imaginé après Mr. Descartes que chaque Planette nage dans un tourbillon de matiere fluide, dont les parties détachées les unes des autres se meuvent toutes en un même sens, & suivent le mouvement general du Tourbillon; quoi qu'elles puissent avoir entr'elles des mouvemens particuliers. Un Tourbillon de vent est une infinité de petites parties d'air qui tournent en rond toutes ensemble, & impriment leur mouvement à tout ce qu'elles rencontrent. Ces Philosophes ajoutent que le grand amas de matiere celeste qui est depuis le Soleil jusqu'aux Etoiles fixes est d'une subtilité, & d'une agitation prodigieuse, & tourne en rond, emportant avec soi les Planettes, & les faisant tourner toutes en un même sens autour du Soleil qui occupe le centre, & qui est justement au milieu de cette matiere celeste, dont il est, pour ainsi dire, le maître.

Quelques Observateurs nous assurent que l'on a vu autrefois dans le Ciel des Etoiles fixes que l'on n'y trouve plus maintenant,  
com-

comme si elles étoient fonduës. Ils croient qu'elles se sont enfoncées dans la profondeur immense du Ciel, où elles se promènent hors de la portée de nôtre vuë. Les Météores, ce sont de certains corps élevez au-dessus de la Terre que nous habitons; ils se forment des exhalaisons de la Terre, & des vapeurs de la Mer. Les exhalaisons sont des particules de tous les differens corps terrestres, qui s'élevent en l'air, comme des souffres, des sels, des bitumes, & autres corps de différente nature plus ou moins combustibles. Les exhalaisons s'élevent en l'air plus difficilement que les vapeurs; & comme il faut plus de chaleur pour les mettre en mouvement, il s'en éleve davantage durant l'été. Quoi qu'il fasse souvent fort chaud dans la basse région, il ne laisse pas que de faire très-frais dans la moyenne, & encore plus dans la plus haute: parce que les rayons du Soleil ne font que passer dans ces regions, au lieu qu'ils se rassemblent dans la basse, où il y a toujours plus d'exhalaisons que dans les autres. Ces exhalaisons réchauffées par le Soleil, s'échauffent encore plus d'elles-mêmes, comme il arrive à toutes les autres matieres combustibles.

C'est sur ces principes que l'Auteur de *l'Usage des Globes celestes & terrestres* fonde l'explication qu'il fait des Météores. Il dit, par exemple, que le vent qui n'est qu'un air agité, se forme des vapeurs subtilisées, & rarefiées, qui prenant leur cours vers un même côté, chassent l'air avec beaucoup de force. Les vents impetueux sont froids & secs, parce que les vapeurs se mouvant toutes d'une même maniere agitent moins les petites parties



ties de nos mains ; & c'est dans ce moins de mouvement des petites parties de nôtre corps, que consiste la froideur que nous ressentons quand en hiver le vent de la gelée souffle avec grande force. Le tourbillon est une espèce de vent qui s'engendre de plusieurs nuées épaisses lesquelles poussent l'air qui est entre elles , & quelquefois avec tant de violence , principalement quand ces nuées sont poussées les unes contre les autres par plusieurs vents contraires , que l'air en prend un mouvement circulaire. C'est ce qui cause cette tempête nommée Ouragan qui est une espèce de vent si furieux qu'il renverse les maisons , arrache les arbres , brise les vaisseaux , & fracasse tout ce qui s'oppose à sa violence. Les vents ne s'élèvent jamais au-dessus de la seconde region de l'air , comme l'expérience le fait voir sur les plus hautes montagnes , dont le sommet n'est jamais troublé par le vent. Les Naturalistes ont remarqué que les années, où le vent a dominé davantage , sont les plus saines. Le vent qui est pour l'ordinaire assez modéré d'abord , s'augmente par les nouvelles exhalaisons qui se joignent aux premières. Les vents sont plus fréquens du côté de la mer , à cause des continuelles vapeurs qui en sortent. Il se trouve parmi les Lapons , & dans la Norvègue des Charlatans qui vendent le vent , & qui promettent aux Matelots de leur donner le vent dont ils auront besoin pour faire heureusement leur voyage. Cela n'est pas étonnant ; car les imposteurs ont recours à toutes sortes de ruses pour attrapper l'argent des duppes. Le merveilleux est qu'il se trouve des gens

gens assez fots pour donner leur argent avec tant de legereté, & qui ne se detrompent point apres avoir été abusez si souvent.

On ne peut douter que les exhalaisons & les vapeurs ne soient la matiere dont s'engendrent les Méteores. La rosée se forme des vapeurs qui s'élèvent de la Terre pendant la nuit : comme leur agitation est mediocre, elles ne montent pas fort haut, & retombent en petites gouttes d'eau qui paroissent le matin comme des perles, attachées à l'extrémité des herbes, & des feuilles des arbres. Les rosées sont plus frequentes durant le printems, parce que les vapeurs qui ont été élevées par la chaleur modérée du jour, s'épaississent par la fraicheur de la nuit. Les exhalaisons qui s'élèvent avec ces vapeurs sont très-subtiles ; leur eau est fort salutaire aux fleurs alors tendres & naissantes ; on l'emploie utilement à plusieurs usages ; bien des Dames s'en sont servies avec succès pour se blanchir & pour s'embellir le teint ; elles se sont fort bien trouvées de cette experience. La niée si funeste aux moissons est une espece de brouillard qui se forme pendant les grandes chaleurs de l'été. Les vapeurs & les exhalaisons dont elle est formée, sont quelquefois si corrosives, qu'elles gâtent, & brûlent les bleds, s'il survient du Soleil. Pour empêcher ce mauvais effet, il est bon d'allumer de grands feux de paille, du côté dont le vent souffle. La gelée est causée pour l'ordinaire par un vent violent du Septentrion, qui apporte un air plus froid, qui resserre & qui endurecit les petites parties terrestres & aquatiques. Les nuées, dit le même Auteur, se forment lorsque les va-  
peurs

peurs s'étant promenées long-temps dans l'air, leur mouvement vient à se rallentir, & leurs parties s'approchent les unes des autres; mais étant parvenues jusques à la moyenne region, elles se resserrent encore davantage, & forment des nuées que l'on voit marcher dans l'air, quand elles sont agitées par les vents.

La pluie n'est autre chose qu'une vapeur que le froid de la seconde region resserre. Si l'on en croit quelques Historiens, toutes les pluies ne se reduisent pas en eau; il a plu des cendres, de la laine, du bled, du sang, des grenouilles, des sauterelles; car tout ce qui peut être enlevé par les vents peut retomber sur la terre avec la pluie. En parlant de la pluie de sang, Gassendi a observé que c'est un excrement de quelques papillons qui lui donne cette teinture rouge, & que c'est pour cela qu'elle ne tombe jamais que vers la fin du mois de Juin. On croit que la plus grande pluie ne pénètre jamais plus de dix pieds en terre. La pluie se forme des nuées, lesquelles étant condensées par le froid se reduisent en eau, qui retombe en gouttes par sa propre pesanteur sur la terre. Les nuées poussées d'un país plus chaud, dans un plus froid, pour l'ordinaire se reduisent en pluie. C'est pourquoi il pleut assez souvent lorsque le vent du Midi souffle, & rarement lorsque le vent vient du Septentrion. De même le vent d'Orient n'amène gueres la pluie; elle est plus frequente quand le vent est Occidental, à cause que nous avons la mer de ce côté-là, & qu'il s'y élève une plus grande quantité de vapeurs, qui se changent en nuées, & que le vent nous amène. Quand la partie de l'horizon

son où le Soleil se leve, ou se couche, est peinte d'une couleur pâle, ou jaunâtre, c'est un signe que l'air est rempli de vapeurs, & un prognostic de mauvais temps. Au contraire quand cette partie de l'horison est peinte d'un rouge vif & éclatant, c'est une marque qu'il y a peu de vapeurs, ou d'exhalaisons dans l'air, qu'elles sont legeres & subtiles, & que par conséquent elles pourront être aisément dissipées par la chaleur du Soleil. La neige se forme par le grand froid des régions de l'air. Elle tombe sur la terre non pas tant par sa pesanteur naturelle, car elle est fort leger; que parce que les petits flocons dont elle est composée, sont chassés par le vent vers la terre. Comme les petites parties de glace qui composent ces flocons de neige, sont dures, solides, transparentes, & toutes de différentes figures, elles nous font avoir le sentiment de blancheur, en nous réfléchissant la lumiere de toutes parts. L'on voit quelquefois en Scythie, en Armenie, & ailleurs des neiges rouges: ce qui procede de la nature de l'exhalaison, qui leur communique cette couleur. Si le froid se rallentit, alors quelques flocons de neige se fondent, divident & separent ceux qui ne sont pas encore fondus, & y insinuent quelque peu d'eau, laquelle se gelant dans ces petits intervalles les rend plus pesans, & pour lors cette eau fondue, & la neige qui reste, tombe, comme il arrive quand il pleut & neige en même tems. La grêle s'engendre sous nos nuées en été, par l'air de la moyenne region, lors que cet air se trouve sous une nuée épaisse qui lui dérobe entièrement les rayons du Soleil, & qui lui com-

munique un grand degré de froideur. Alors si la nuée se dissout en pluie, les gouttes d'eau en passant par l'air sous cette nuée, s'y gèlent & tombent en petits morceaux de glace de la figure, & de la grosseur à peu près dont les gouttes d'eau seroient tombées.

Les Naturalistes mettent encore au nombre des météores de l'air une espèce de miel qui se forme d'une vapeur douce, mêlée de quelque exhalaison d'où procède ce suc agréable que les abeilles prennent sur les fleurs, pour le porter & le ramasser dans leurs ruches. Elles s'en nourrissent, & l'on croit que cette nourriture entretient leur vie plus long-tems que celle de tous les autres Insectes qui ne vivent gueres qu'un an ou deux, au lieu que les abeilles vivent jusqu'à dix ans. On trouve vers Colchos sur les feuilles des arbres, une espèce de miel qui cause une alienation d'esprit. Les soldats de trois Regimens de Pompée, pour avoir mangé de ce miel devinrent comme furieux. Apollonius rapporte que certains hommes d'Afrique composoient avec des fleurs un miel, qui ne cèdoit en rien pour la quantité & la qualité, à celui des abeilles. Peut-être que ces hommes avoient trouvé le secret de faire le sucre qui se tire de certains roseaux. Theophraste dans un Traité séparé spécifie de trois sortes de miel, celui qui naît sur les fleurs dont nous parlons, & qui est le véritable; un autre aérien, cuit par le Soleil au temps de la moisson, qui est la manne; le troisième qui vient dans les roseaux, & que nous appelons sucre.

Le tonnerre est le météore que les hommes redoutent davantage, & qui fait trembler les

plus hardis. Il s'engendre des exhalaisons que la chaleur de l'été élève en abondance. Lors qu'elles sont dans la moienne region, parmi les vapeurs qui s'y changent en nuées, elles se rassemblent, & se placent au centre de ces nuées, où elles s'échauffent encore de plus en plus, & enflent tellement la nuée, que quand d'autres nuées viennent à la choquer, elles la font crêver avec effort: c'est ce qui fait le bruit & les éclairs qui précèdent ce bruit; parce que la lumière étant une matiere plus subtile que l'air qui nous cause le sentiment de l'ouïe, va & se communique à nous avec plus de vitesse. La continuation, & la repetition du bruit du tonnerre vient d'une espece d'écho qui se fait dans les nuées. Quoi que l'on voye plusieurs éclairs, on n'entend pas toûjours le bruit du tonnerre; parce qu'alors la nuée a peu de vapeurs; ou s'il se fait quelque bruit dans les nuées, le trop grand éloignement empêche qu'on ne l'entende. Quand les chaleurs sont extrêmes on voit plusieurs éclairs sans entendre le bruit du tonnerre; parce qu'alors il s'élève beaucoup plus d'exhalaisons que de vapeurs. En effet quand on voit plusieurs éclairs sans bruit, il pleut rarement: parce qu'il n'y a pas assez de vapeurs qui sont la matiere de la pluie. Quand les éclairs sont accompagnez d'un grand bruit, c'est une marque qu'il y a beaucoup de vapeurs condensées autour de la circonferen-  
ce de la nuée, & déjà presque toutes formées en pluie qui s'augmente à chaque coup de tonnerre, qui ébranle, & secoue la nuée. Alors l'eau qui tombe par l'ébranlement de la nuée, doit tomber en gouttes extraordinairement grosses, lesquelles passent par la moienne

ne region de l'air, se convertissent quelquefois sur le champ par son grand froid, en une grêle si grosse, qu'elle fait des ravages épouvantables, & desole des Provinces entieres. Plus la nuée est condénée à sa circonferance, par les vapeurs, plus elle fait d'effort, quand elle crève, & plus elle pousse loin le feu, qui fait l'éclair. Il est quelquefois poussé avec tant d'impetuosité, qu'il vient jusque sur la terre, & alors il s'appelle la foudre, qui brûle, & renverse les édifices, met le feu par tout où elle passe, tuë les hommes, & les animaux. On a remarqué des effets si étonnans de la foudre, qu'il semble que quelque genie, ou quelque esprit malin s'en mêle, s'il est vrai comme plusieurs l'ont assuré, que le fer d'une épée se trouve quelquefois fondu dans son fourreau, & l'argent dans la bourse, sans que la bourse, ou le fourreau en soient endommagés : ce qui arrive lorsque les particules qui composent le feu, sont très-subtiles, de sorte qu'elles ne font point d'impression sur les corps qui ont suffisamment de pores, & assez grands pour leur faire passage; mais toute leur force agit sur les corps qui leur font quelque résistance. Au contraire, cette flamme brûle quelquefois les habits & le poil sans faire de mal à la chair : ce qui arrive lorsque les parties des exhalaisons qui composent cette espece de foudre, sont plus grossieres, étant grasses & huileuses. C'est ainsi que les Philosophes modernes, & entr'autres l'Auteur de l'Usage des Globes terrestres & celestes, expliquent ces prodigieux effets de la nature. Le peuple confond la foudre avec le tonnerre, comme si c'étoit le même météore. Cependant leurs effets sont dif-

ferens ; car le tonnerre fait le bruit, la foudre fait le fracas & le desordre. Il se forme une espece de tonnerre dans les abymes du Mont Vesuve, & dans d'autres gouffres de cette nature, dont les effets ne sont pas moins funestes que ceux du tonnerre qui se forme dans les nuées. En effet on entend dans ces gouffres un bruit épouvantable qui imite assez celui du tonnerre ; il en sort des feux & des flammes qui ravagent tout aux environs, & au lieu de pluie ce sont des cendres qui marquent un furieux embrasement. Les Romains avoient de grandes superstitions sur le tonnerre. Quand il tonnoit du côté gauche, ils croioient que c'étoit un bon augure. Cependant dans les assemblées generales, si le tonnerre se faisoit entendre à gauche, il falloit les dissoudre sur le champ. On dit que le tonnerre ne se fait pas entendre plus loin de soixante lieües, & que la foudre ne penetre pas plus de cinq pieds en terre. La Religion des Payens defendoit d'enterrer les corps frappez de la foudre, comme si c'eût été une marque que ceux qui perissoient de ce genre de mort, étoient des impies & des scelerats. Cependant Zoroastre, Tullus Hostilius, Strabon, les Empereurs Carus, & Anastase, Simeon Stylite perirent par la foudre. L'Empereur Auguste pour se garantir d'une mort si terrible, faisoit porter par tout où il alloit, des peaux de veau marin. Tibere son successeur prenoit une couronne de laurier, & se cachoit dans une cave profonde quand il tonnoit. Caligula se cachoit sous son lit quoi qu'il fît profession de mépriser les Dieux. Le dernier Comte de Guiche avoit des sentimens tout contraires à ceux de ces Empereurs Romains ; car il sou-

hai-



haitoit de perir d'un coup de tonnerre pour se delivrer des longueurs & du chagrin d'une importune maladie, & de ce lugubre appareil qui accompagne les morts ordinaires. L'Auteur de la nouvelle Logique dit en parlant des personnes qui sont dans une frayeur excessive, lors qu'ils entendent tonner, que si le tonnerre les fait penser à Dieu & à la mort, à la bonne heure; car on n'y sauroit trop penser. Mais si c'est le seul danger de mourir par le tonnerre qui leur cause cette apprehension extraordinaire, il est aisé de leur faire voir qu'elle n'est pas raisonnable. En effet de deux millions de personnes c'est beaucoup s'il y en a une qui meure en cette maniere; & même l'on peut dire qu'il n'y a gueres de mort violente qui soit moins commune. Puis donc que la crainte d'un mal doit être proportionnée non seulement à la grandeur du mal, mais aussi à la probabilité de l'événement; comme il n'y a gueres de mort plus rare, que de mourir par le tonnerre, il n'y en a gueres aussi qui nous dût causer moins de crainte; vu même que cette crainte ne sert de rien pour nous le faire éviter.

On voit encore dans l'air de tems en tems plusieurs autres phénomènes moins terribles que la foudre, & le tonnerre. Les Étoiles tombantes ne sont que de petits nuages qui renferment dans leur centre des exhalaisons, lesquelles à force de s'échauffer s'enflamment, d'elles-mêmes avec quelque effort. Le feu ne s'y met pas tout à coup, mais successivement, & paroît comme une fusée volante. Les feux follets que l'on voit sur la mer & sur la terre, aux environs des lieux marécageux se forment

dexhalaisons grasses & huileuses, dont les parties s'engagent facilement les unes dans les autres : ce qui fait qu'elles ont de la peine à s'élever, & que ces petits feux durent plus long-tems : ils sont très-susceptibles de toutes les agitations de l'air. L'arc-en-ciel n'est qu'une reflexion trompeuse de la lumière, qui nous fait voir plusieurs couleurs durant un tems pluvieux dans la partie de l'air opposée au Soleil. Le peuple prend ce bleu, ce rouge, cet orangé pour de véritables couleurs. Les Philosophes ne s'y trompent pas. Ils savent que ce sont seulement des couleurs apparentes formées par les rayons du Soleil qui tombent obliquement sur les gouttes de pluie, & qui après plusieurs réfractions & réflexions parviennent jusqu'à notre œil. Ce sont donc ces divers rayons de lumière ainsi modifiés qui nous causent les sentimens que nous avons de ces couleurs différentes. Les couronnes qui paroissent quelquefois autour du Soleil & de la Lune, viennent d'une nuée également épaisse par tout, composée de parties semblables, & réduites en forme d'arc : ce qui fait que les rayons de lumière, les traversant par tout également, font paroître les mêmes couleurs que dans l'arc-en-ciel, quoi que moins fortes. On voit aussi quelquefois autour du Soleil se former plusieurs faux Soleils que l'on nomme Parhélies, qui ne sont autre chose qu'une nuée composée de plusieurs superficies : ce qui fait que les rayons du Soleil y impriment autant de fois son image, à peu près de la même manière que l'on voit qu'un même objet se multiplie, quand on le regarde au travers d'une lunette à plusieurs facettes.

On

On remarque dans l'eau & sur la terre, comme dans l'air, plusieurs effets merveilleux, tirez des trésors de la nature, qui se joue dans les différentes productions qu'elle nous donne pour l'utilité & pour l'agrément des hommes. Quoi que le sel soit si commun, il n'en est pas moins estimable à cause de ses différens usages. Il est formé d'eau & d'exhalaisons de la terre, cuites & condensées par la chaleur du Soleil, qui réduit l'eau à cette consistance qui fait le corps du sel, après avoir fait évaporer ce qu'elle avoit de léger & de doux. C'est ce qui lui cause cette acreté, cette amertume, & ce goût que nous lui trouvons. Les peuples de l'Europe ne sauroient se passer de sel, parce qu'ils y sont accoutumés; les alimens leur paroissent fades, s'ils n'ont une pointe de sel. Les habitans de l'Amerique accoutumés à manger leurs viandes sans sel, ne peuvent souffrir tout ce qui est salé. Les François qui ont vécu long-tems parmi eux, ont de la peine à s'accoutumer aux viandes salées, quand ils retournent dans l'Europe. Parce que le sel est d'un fort grand usage, la nature l'a rendu fort commun; on en trouve par tout; la terre, la mer en fournissent; on en tire des cendres de diverses choses que l'on brûle.

Comme l'air & la mer ont leurs richesses, la terre a aussi les siennes; car elle nous fournit les métaux & les minéraux, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le vis-argent, l'étain, & mille autres choses utiles pour la conservation & l'agrément de la vie des hommes. Depuis que l'ambition & l'amour des richesses se sont introduits parmi eux, ils se

sont exposez à toutes sortes de perils, & à toutes sortes de fatigues, pour trouver l'or que la nature avoit caché dans les entrailles de la terre. Il y a de certaines rivières où on le ramasse, sans se donner tant de peine, avec des peaux de mouton; & c'est peut-être sur cela que la fable de la Toison a été fondée.

Ne sont-ce point aussi des fables que ce que les Naturalistes racontent de la plante nommée Sensitive, des poissons volans, qui vivent dans l'eau & dans l'air, des serpens aquatiques, & terrestres? Du moins est-il certain que la tortue vit dans l'eau, & sur la terre. Le castor est aussi un animal amphibie. Le cheval marin sort de l'eau pour venir paître sur la terre. Les Manichéens parmi leurs autres erreurs ont cru que les plantes étoient de véritables animaux; parce qu'elles meurent, ou de vieillesse, ou de mort violente; que l'on observe entr'elles le sexe différent, & qu'il y en a de mâles & de femelles: mais cette erreur a été condamnée.

Si les Manichéens ont mis les plantes au rang des animaux, d'autres ont accordé le raisonnement aux brutes, bien différens en cela des Philosophes modernes qui leur refusent avec une dureté impitoyable la vie & le sentiment. Pythagore, Platon & Galien ont cru que les bêtes raisonnoient, & que si les hommes avoient en cela quelque avantage sur elles, cette prééminence ne venoit que de la perfection de leurs organes. Le raisonnement sur lequel leur opinion est appuyée n'est pas fort convaincant. On voit, par expérience, disoient-ils, que les chiens, les chevaux,

les

les renards ont des accès de folie comme les hommes ; il faut donc qu'ils passent d'une extrémité à l'autre, puis que la folie est une privation de la Raison. Cette preuve est bien foible ; car comme la folie de ces animaux n'est qu'une folie apparente, ils n'ont aussi qu'une apparence de Raison. Quintilien disoit que les bêtes raisonnoient comme les hommes, & qu'ils n'en différoient que par l'usage de la parole. Cette difference est encore assez mal établie ; car si l'on en juge par les apparences, les bêtes ont une espece de langage pour se faire entendre. En effet on voit les pouffins accourir, sans y manquer, auprès de leur mere, quand elle fait de certains cris pour les appeller. Comme l'on encherit toujours sur les opinions, il s'est trouvé des Philosophes qui ont cru que les hommes étoient plus bêtes que les bêtes mêmes, & qu'ils profitent moins des experiences. Un loup, dit Polybe, ne tombepas deux fois dans la même fosse ; le chien craint le bâton, quand il a été châtié ; le renard évite le piège qu'on lui a dressé ; mais l'homme après avoir été pris pour duple plusieurs fois, se laisse encore tromper à la premiere occasion, & donne dans tous les panneaux qu'on lui tend.

Quand on considere cette difference étonnante qui se remarque entre les hommes, la vivacité des uns, la stupidité des autres, la pénétration, l'étendue, la force du raisonnement, les vuës, les lumieres des personnes spirituelles ; au contraire la grossiereté, le peu de sens, l'imbecillité des autres qui ne font presque aucun usage de leur Raison, on se sent naturellement porté à croire qu'il y a

de l'inégalité entre leurs ames, puisque leurs fonctions & leurs opérations sont si différentes. Cette question n'a point encore été déterminée ; mais la raison que l'on apporte de la différence des esprits, & de leurs opérations, de leur pesanteur, de leur agilité, ne prouve nullement l'inégalité des ames. Cette différence vient plutôt de la différente conformation des organes, ou de l'éducation, que d'un autre principe. On voit un décret de la Faculté de Theologie de Paris qui établit l'inégalité des ames sur une assez plaisante raison. Quelle apparence, disent ces Docteurs, de croire que l'ame de Judas fût aussi parfaite que celle de Jesus-Christ ? Ne pourroit-on pas appliquer le même raisonnement à d'autres sujets, & dire, quelle apparence, que l'ame de Neron fût aussi parfaite que celle de St. Paul, ou de Seneque ? Que l'ame de Therfite fût aussi genereuse que celle d'Achille ? Ces perfections accidentelles qui peuvent être causées par la différence des fibres du cerveau, des organes, de la nourriture, des emplois ne prouvent nullement une diversité essentielle entre les ames.

Les Philosophes modernes reprochent aux anciens, qu'ils expliquent tous les effets de la nature par des termes vagues & generaux, par des formes substantielles, par des qualitez dont personne n'a nulle idée, & qui ne laissent dans l'esprit aucune connoissance claire & distincte. Pour se sauver eux-mêmes du reproche qu'ils font aux autres, ils croient se tirer d'affaire par le concours des atomes, par le mouvement d'une matiere subtile, & par la recherche des causes immediates des effets  
dont

dont on leur demande l'explication, comme on le verra par plusieurs problèmes tirez de leurs livres. Ils disent, par exemple, que le flux & le reflux de la mer se fait par le pressement de la Lune & de l'air, qui pesant sur les eaux, les contraint de pancher d'un côté, lesquelles venant ensuite à heurter contre les côtes, & les premiers flots étant soutenus par les derniers, la mer s'enfle & se gonfle: mais elle s'en retourne par son propre poids, aussitôt que ses parties cessent d'être pressées. Comme la Terre se rencontre une fois chaque jour sous le globe de la Lune, cela fait que nous avons aussi tous les jours le flux: mais il tarde chaque jour de 50. minutes, d'autant que la Lune avance par jour de douze degrez & demi vers l'Orient: & ainsi quand la terre a fait son tour, il faut qu'elle fasse encore douze degrez pour venir sous la Lune. Le flux est plus grand aux nouvelles Lunes, ou quand la Lune est dans son plein, que lorsqu'elle est en quadrature, d'autant que son diametre n'étant pas si grand, elle cause un plus grand retrecissement à l'air, & pèse par conséquent davantage sur la mer. Le reflux est aussi plus considerable vers les équinoxes, parce qu'alors la Lune pousse l'air plus à plomb vers la terre. Les inégalitez du flux & du reflux sont incomprehensibles, & je ne crois pas qu'aucun Philosophe puisse se vanter avec quelque vraisemblance de les expliquer toutes, ni de donner de bonnes raisons pourquoi le flux ou le reflux n'est pas sensible dans toute la côte d'Italie, ni presque dans toute la Méditerranée. Dans la nouvelle France, la mer monte en cinq heures; & descend en sept: au contrai-

re à la côte de Bourdeaux le flux est de sept heures, & le reflux de cinq. Dans une certaine mer des Indes, la mer met quinze jours à monter, & quinze jours à descendre. A Dieppe les grandes marées sont deux ou trois jours après les nouvelles Lunes, & les pleines Lunes. Aux ports de Brétagne la mer s'enfle jusqu'à la hauteur de quatre vingt coudées. En d'autres endroits comme à Marseille, & ailleurs, à peine s'éleve-t-elle d'un pied, ou d'un demi pied. Il y a de certaines côtes où la mer vient avec tant de précipitation, qu'elle couvre en un moment tout le rivage. Vers les côtes de Flandres la mer se répand jusqu'à neuf mille pas. En Angleterre, la Tamise remonte jusqu'à cinquante mille pas. Il est assez difficile de trouver une cause qui explique des mouvemens si irréguliers. Les vents, selon qu'ils sont plus ou moins forts & contraires, ne contribuent pas peu à ces irrégularitez. Quelques-uns disent que le Soleil dilate les eaux par sa chaleur, & que comme elles occupent alors un plus grand espace, elles se repandent sur les rivages; mais qu'elles retournent enfin dans leur lit par leur pente naturelle. Les autres rapportent le principe du flux & du reflux aux divers changemens de la Lune à cause des rapports qui se trouvent entre les changemens de cette Planette & ceux de la Mer. Les Lacs, les Rivieres pour l'ordinaire n'ont point de flux & de reflux, parce que le corps de la Lune est bien plus grand, & presse également par tout.

Les Cartesiens pour expliquer la nature de l'eau, disent qu'il faut se figurer dans la terre plusieurs pores fort étroits, & remplis de



de la matiere du premier élément, qui ne s'y peut mouvoir avec liberté, à cause de leur petitesse. La froideur n'est pas plus naturelle à l'eau que la chaleur; parce que de sa nature elle est également susceptible d'un mouvement plus lent, ou plus fort. Etant gelée elle est froide, parce qu'alors elle est en repos. L'eau chaude vient à se refroidir; parce qu'étant agitée elle communique son mouvement aux corps voisins, & en perd par conséquent. La raison pourquoi l'eau est insipide & sans odeur, c'est que ses parties cedent & plient facilement, & ne peuvent ébranler les corps qu'elles heurtent, non plus qu'une corde que l'on jetteroit contre un corps dur. Ainsi quand l'eau s'applique à la langue, elle ne fait que glisser dessus, sans piquer.

Il faut raisonner tout autrement du sel qui est un amas de plusieurs petites parties longues & droites de la matiere du premier élément, qui s'est figée, & qui a pris la figure de sel, en passant par les pores longs & droits de la terre interieure. C'est ce qui cause sa dureté; parce que cette matiere n'a pas été obligée de se plier en plusieurs sens. Le goût piquant du sel vient de sa figure longue & droite, & comme elle est inflexible, elle a beaucoup de force pour ébranler les petits filets des nerfs de la langue. La vertu qu'il a de conserver & d'endurcir les viandes, vient de sa figure, & de sa roideur qui le rend capable de penetrer dans les pores des chairs auxquelles les parties du sel s'attachent, comme autant de petits clous inflexibles, & les retiennent unies ensemble. Par ce moyen elles empêchent que les autres parties plus sub-

tiles ne les dérangent. Le sel fait du bruit & petille, quand on le jette dans le feu, d'autant que quelques parties d'eau douce sont demeurées engagées entre celles du sel, où se trouvant trop resserrées, elles viennent à se dilater, quand une violente chaleur leur donne assez de force pour s'étendre, & pour rompre leur prison, ce qui ne se fait qu'avec éclat. Quand on les écrase, ils ne font point de bruit. Les viandes rôties ont plus de goût vers leur superficie ; parce que tout le sel qu'elles contiennent étant agité par la chaleur du feu, une partie se porte vers la surface, & s'y arrête. La fumée qui sort des viandes est causée par les parties les plus liquides qui s'en exhalent. L'huile est plus legere que l'eau à-cause de l'interruption qui est entre ses parties, & qui fait qu'elles contiennent moins de leur propre matiere, sous un certain volume, que si ces parties se pouvoient mieux arranger & être plus resserrées.

Rien n'est mieux imaginé que ce que disent les Cartesiens pour expliquer tous les effets que nous admirons dans l'aiman, supposé que l'on admette le jeu de leur matiere subtile. Il faut s'imaginer, disent-ils, que cette pierre est percée d'un nombre infini de pores paralleles entre eux, dont les uns ont la figure d'écrouës capables de recevoir les vis qui viennent du Pole Arctique : les autres ont la figure d'autres écrouës qui donnent passage aux vis qui descendent du Pole Antarctique. Tout cela n'est pas fort plausible, & il faut avoir une grande docilité pour les principes de Descartes. Ce grand Philosophe explique à peu près de la même maniere, la vertu

attractive de l'ambre, de la gomme, de la cire, & de la plupart des pierres précieuses, qui étant frottées attirent la paille, & autres corps légers. Cette vertu vient d'une fort subtile matiere qui est renfermée dans ces corps. En les frottant on ouvre les passages à cette matiere qui sort avec impetuosité, & pénètre les pores de ces petits corps.

Pour expliquer la lumiere & la chaleur du feu, les Cartesiens supposent qu'il est composé d'un grand nombre de petites parties terrestres, qui ont toutes une très-grande agitation. Ce mouvement actuel leur donne de la chaleur. L'effort que font ces petites parties pour pousser les boules du second élément les rend lumineuses. On a besoin d'un peu de lumiere pour voir clair dans ces mysteres. On tire du feu d'un caillou en le frappant avec de l'acier; parce que les parties du caillou sont tellement appuyées les unes contre les autres, & par le choc, elles se rapprochent tellement, qu'elles ne peuvent plus contenir que la matiere du premier élément: celles du second sont chassées. Il faut ajouter que comme les parties du caillou sont fort roides, elles font le ressort avec une vitesse incroyable; & parce qu'elles vont un peu trop loin, elles s'échappent de la masse, & volent en pirouettant, chassant les petites boules du second élément qui se présentent pour entrer, ce qui les fait paroître lumineuses. Il s'ensuit de là que le feu ne doit pas être de longue durée, si on ne lui fournit incessamment de la nourriture; parce que plusieurs petites parties terrestres qui le composent, se choquant les unes les autres, se divisent

vifent en d'autres parcelles encore plus petites, qui n'ont pas la force de réfister aux boules du fecond élément qui fe prefentent fans cefle pour l'éteindre. Outre cela ces mêmes petites parties repouffant les petites boules du fecond élément, paffent de tous côtez, & s'engagent dans les parties de l'air; où perdant leur mouvement, à force de le communiquer, elles prennent la forme de fumée. Les conditions que doivent avoir les corps propres à nourrir le feu font, 1. d'être d'une groffeur inégale, afin que les plus petites parties étant agitées les premières, elles puiffent fervir à ébranler les autres. 2. Que ces corps ayent les pores affez grands pour admettre les parties du troifième élément qui ont déjà la forme de feu; & enfin que ces corps ayent quelque liaifon, afin que les parties du fecond élément foient chaffées d'alentour, avant qu'ils foient tout-à-fait defunis. De là vient que le bois fec & les autres efpeces de bois qui ont de plus grands pores, brûlent plus facilement, que le verd, & les plus maffifs; d'autant que le bois verd, quoi qu'il ait des pores, ils font remplis d'une matiere bien plus difficile à chaffer, que l'air qui eft dans les pores du fec. Un linge trempé dans l'eau devienne fe brûle point, quoi qu'on l'enflamme; parce que le feu n'a de force que pour enlever les parties de l'eau de vie, fans pouvoir ébranler celles du linge, tandis qu'il contient dans fes pores, quelque autre corps que de l'air. Il faut l'avouër que toutes ces explications font fort ingenieufes: fi elles ne fatisfont pas entierement l'efprit; au moins donnent-elles de grandes ouvertures pour trouver les caufes

naturelles d'une grande quantité d'effets naturels que les anciens Philosophes n'expliquoient que d'une maniere vague, par leurs formes substantielles, & par de certaines qualitez qui ne donnoient nulle idée de la chose. Quand on leur demandoit, par exemple, pourquoi le feu brûle, ils ne repondoient autre chose, sinon que le feu a un principe interieur qui produit la chaleur : pourquoi l'aiman attire le fer ; c'est qu'il y a dans cette pierre une vertu attractive : pourquoi l'opium fait dormir ; c'est qu'il a une qualité endormante : pourquoi le sené purge ; c'est qu'il a une vertu purgative. Il est évident que ces reponses ne satisfont point, & ne disent rien autre chose que ce qui est en question. Au lieu que les Philosophes modernes entrent dans de plus grands détails ; & pourvu qu'on suppose avec eux le mouvement des atomes, ou de la matiere subtile le ressort ou la vertu élastique de certains corps, on expliquera d'une maniere mécanique beaucoup de phenomenes que l'on ne pourroit expliquer autrement. On a cru être obligé de rapporter leurs propres termes dans les exemples que l'on vient de citer ; de peur d'estropier, & de defigurer leurs explications, si on ne parloit pas leur langage, qui fait l'une des principales beautez de ces mysteres par la nouveauté des termes que l'on emploie à les expliquer, pour en donner une idée plus nette.

Ils disent encore que les feux souterrains viennent des minieres de bitume & de soufre, dont il s'évapore des exhalaisons qui peuvent remonter des cavitez souterraines, aux voutes desquelles elles s'attachent ; comme la  
suie

suie s'attache à nos cheminées. Ces exhalaisons se mêlent avec le nitre qui sort de ces mêmes voutes, & composent une espèce de croute combustible.

Pour expliquer l'origine des fontaines, les Philosophes ont imaginé que l'eau de la mer monte en forme de vapeurs dans le creux des montagnes pour y faire des fontaines, par le moien de la chaleur concentrée aux entrailles de la terre. Comme cette eau dilatée ne peut pas continuer commodément son cours, elle est forcée de monter, & de s'élever même quelquefois jusque dans l'air, pour y faire les neiges, les grêles, & les pluies. Ces vapeurs condensées fournissent l'eau des fontaines; parce que rencontrant les parties plus froides de la terre, quand elles sont parvenues vers sa surface, elles perdent la plus grande partie de leur mouvement; & comme elles n'en ont plus assez pour s'élever, elles glissent les unes auprès des autres, & composent de petites gouttes d'eau. Mais parce que le sel est plus pesant, il ne s'élève point; ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner que l'eau des fontaines soit douce, quoi qu'elle soit formée de l'eau de la mer qui est salée. On voit en de certains lieux, des fontaines dont les eaux ont la vertu de pétrifier, & qui se filtrant au travers des métaux & des minéraux, reçoivent des qualitez très-utiles pour la guerison de plusieurs maladies. Quelques Historiens rapportent que les eaux de la fontaine de Dodone éteignoit les flambeaux allumés, & allumoit ceux qui étoient éteints: mais l'on n'est pas obligé de le croire, & de s'en rapporter à la bonne foi de ces

Histo-

Historiens; non plus qu'à ce que Pline a écrit touchant la fontaine de Bacchus qui jettoit du vin tous les sept jours. Diodore de Sicile parle de la fontaine d'Ammon qui étoit froide le jour, & chaude la nuit, Jofephe dit que l'eau de la fontaine de Jerico puisée le matin, se rafraichissoit à l'air chaud de la journée. Les Medecins n'ont pu encore convenir entr'eux, ni determiner si l'eau des fontaines est préférable pour l'usage ordinaire à celle des rivières que le Soleil & le mouvement purifient, & rendent plus legere. On croit que l'eau de pluie, & celle des neiges fondues est la plus saine de toutes; parce qu'elle est la moins pesante. Quelques Philosophes soutiennent que le poids ne fait rien à la bonté de l'eau, & que celles qui s'échauffent ou se refroidissent le plutôt, sont les meilleures. Athenée rapporte que les eaux de la fontaine de Clitore inspiroient une si grande aversion pour le vin, que l'on n'en pouvoit pas même souffrir l'odeur.

Je ne fais si c'est une illusion, ou si l'apprehension que tant de personnes témoignent pour le ferein est bien fondée. Quelques Philosophes disent que les vapeurs dont le ferein est composé, peuvent être très-dangereuses, quand elles exhalent de quelque lieu infect. Mais c'est une erreur de croire, que l'on puisse s'en garantir, en se couvrant la tête, puisqu'il entre avec l'air dans les poulmons, par la respiration, de sorte qu'il peut corrompre la masse du sang.

Les acides sont les causes les plus efficaces pour dissoudre les corps durs. C'est sur ce principe que les Philosophes nous assurent que

que la salive contribuë beaucoup à la digestion ; parce qu'elle sert extrêmement à la division des viandes, lesquelles descendent dans le ventricule & les intestins, où le fiel qui y distille continuellement, acheve comme un dernier dissolvant de les digerer. Lorsque les alimens coulent dans les intestins, il s'en separe une portion qui se convertit en sang : elle doit être fluide, puis qu'elle sort du lieu où elle est par des pores que l'œil n'a pu encore découvrir.

Rien n'est plus ordinaire, ni plus naturel à tous les animaux, que la faim & la soif. Ces deux sentimens sont excitez par l'action des nerfs de l'estomac & du gosier. Lors que l'estomac est vuide, la liqueur qui a accoutumé d'y descendre des arteres, & qui sert à la digestion des alimens, ne trouvant pas sur quoi exercer son activité, agite & ébranle les nerfs de l'estomac ; & ce mouvement se faisant sentir jusqu'au cerveau, excite le sentiment de la faim. Lors que l'humeur qui a accoutumé de monter de l'estomac vers le gosier en forme d'une vapeur grossiere, pour y entretenir les parties dans l'humidité, étant trop échauffée, & trop agitée, & parce que son action n'est pas tempérée par celle de quelque autre liqueur, elle y monte en forme d'une vapeur trop subtile ; & au lieu d'humecter le gosier, elle l'échauffe, & le dessèche, y excite le sentiment de la soif. Pourvu que la faim ne soit que modérée, elle n'est point incommode. C'est un ragoût excellent pour faire trouver bon tout ce que l'on mange. On demanda un jour à Epicure ce qui étoit nécessaire pour vivre : du pain & de l'eau, repondit-



dit-il ; & que pour faire bonne chere, il y faloit le ragoût de la faim. Ce grand Philoſophe que l'on a accusé ſi mal à propos d'être un voluptueux outré, & un debauché, n'étoit nullement du ſentiment d'Archeſtrate qui parcourut la terre, pour manger de tous les bons morceaux qui ſe trouvent en chaque contrée. Socrate ſe promenoit après le diné, & diſoit que c'étoit pour faire meilleure chere à ſon ſoupé ; parce que la promenade lui aiguifſoit l'appetit. Seneque a écrit dans l'une de ſes Lettres, que l'on peut aiſément ſe paſſer dans la Republique, de ſoldats & de cuiſiniers. Il faut ajoûter à la penſée de Seneque, qu'on pourroit auſſi ſe paſſer de Medecins, ſi l'on vouloit être ſobre. La multitude des alimens, & tous les ragoûts dont on les empoiſonne, ſont la principale cauſe de nos maladies. Alexandre le Grand renvoia tous les patiffiers que la Reine de Carie lui avoit envoie, & lui dit que l'habitude qu'il avoit de ſe lever matin, & de faire beaucoup d'exercice, valoit mieux que tous les ragoûts du monde. On a remarqué que les Caldéens vivoient plus long temps & plus ſainement que les autres peuples ; parce qu'ils ne mangent que du pain d'orge, & qu'ils ne boivent que de l'eau. Nicolas de Damas rapporte que Camblite Roi de Lydie, ne pouvoit appaiſer la faim dont il étoit tourmenté ſans ceſſe, & qu'il mangea juſqu'à ſa propre femme. L'excès du vin n'eſt pas moins nuifible que l'excès des viandes : ſ'il fortifie le corps, il affoiblit l'eſprit. La bizarrerie de l'homme paroît extremement dans la diverſité des goûts, & des choſes que l'on mange. Les Tartares ne ſe ſervent point de

de pain ; ils disent que le bled n'est bon que pour nourrir des bêtes ; ils mangent la viande crüe & sans autre apprêt , que de la faire mortifier entre la selle & le dos de leurs chevaux. On trouve encore à présent des peuples entiers qui ne mangent jamais de chair des animaux ; & quand on leur demande pourquoi ils s'en abstiennent , ils répondent qu'ils ne sont pas des chiens , pour se nourrir de la sorte. Il y en a d'autres qui ne vivent que de sauterelles , & ils les trouvent excellentes. Si les hommes avoient toujours continué à manger du gland , & à boire du lait comme les premiers habitans de la terre , ils trouveroient encore cette nourriture fort bonne , peut-être se feroient-ils affranchis par là d'un grand nombre de maladies & d'infirmités ; car les alimens qui sont nécessaires pour entretenir la vie des corps , les détruisent par les excès , & par l'extinction de la chaleur naturelle.

Les Physiciens considèrent les maladies comme des effets naturels dont ils recherchent les causes. Ils disent que la fièvre s'allume dans le corps , par la corruption d'une petite portion du sang ou de quelque une des humeurs qui se mêlent avec le sang & qui est retenuë dans quelque endroit du corps. Cette humeur corrompue ne peut d'abord se dilater , mais dans la suite elle se dilate avec excès , & beaucoup plus que le sang. Cette humeur ainsi corrompue passant par le cœur avec le sang , empêche qu'il ne se dilate autant qu'il le devoit ; & cette contrainte cause la foiblesse du poux. Le frisson vient de ce que les esprits vitaux se mouvant moins vite que de coutume , la chaleur qu'ils entretiennent par leur

leur mouvement, se ralentit. Le tremblement qui accompagne le frisson est causé par la disette des esprits animaux, & par la diminution de leur mouvement; en sortant des muscles, ils tirent, & secouent alternativement les membres vers des parties opposées. L'ardeur de la fièvre qui succede au froid, est causée par cette matiere corrompue, qui ne peut se dilater, & qui s'embrase enfin, & fort plus vite que le sang n'a de coutume. Cela fait que le poux est plus frequent, & plus élevé; parce que le sang s'élance dans les arteres par des reprises plus souvent reiterées. C'est ce qui cause aussi cette chaleur extrême que l'on sent après le frisson; parceque le sang sortant tout bouillant est porté avec une grande vitesse vers les parties exterieures. On dort avec peine durant la fièvre. Cette difficulté vient de l'abondance des esprits animaux qui entrent dans le cerveau. Le sommeil est un assoupissement des sens exterieurs, necessaire au délassement, & à la conservation de la vie des animaux. Cet assoupissement est causé par les vapeurs qui montent du ventricule au cerveau, & qui bouchent les passages des esprits animaux, de sorte que les sens se trouvent comme perclus, & sans action. C'est ce qui fait que l'on s'endort aisément après le repas: parce que les fumées des viandes embarrassent les esprits, & en retardent le mouvement. Lorsque ces fumées se sont dissipées l'on se reveille; parce que les esprits animaux reprennent leur chemin vers les sens exterieurs. Les personnes qui travaillent beaucoup ont plus de besoin de dormir que les autres,

pour

pour reparer leurs forces épuisées par le travail. L'étude, la fatigue du corps, la fièvre amaigrissent ; parce que les parties du sang, qui doivent servir à la nourriture, ont trop de mouvement & ne s'arrêtent point : au contraire, elles s'exhalent en sueurs ou autrement : de même que pendant une chaleur extraordinaire de l'été, le suc de la terre, qui devoit nourrir les plantes, passe au travers de leurs pores, sans s'y arrêter. La fièvre ne seroit pas de longue durée s'il ne demeurait un certain levain dans l'endroit où l'humeur s'est corrompue, & lors que le sang en circulant, repasse par là, il s'y corrompt de nouveau. La fièvre dégénère en quarte, quand la portion du sang, qui croupit, a besoin de trois jours pour se fermenter, & devenir capable de couler avec le reste de la masse du sang. Il faut raisonner sur le même principe, pour les autres espèces de fièvres.

Parce que la fièvre est une maladie ordinaire, on s'y apprivoise, & on la redoute moins. Cependant c'est la fièvre qui fait mourir la plupart des hommes. Les autres maux deviennent considérables quand la fièvre s'y mêle. L'union de l'ame avec le corps est un mystère que les Philosophes ont bien de la peine à comprendre ; parce que l'ame, étant toute spirituelle, & le corps étant tout matériel, on ne sauroit se former une idée nette & distincte de ce nœud & de cette liaison qui les unit si étroitement. On n'a pas moins de peine à concevoir comment une goutte d'humeur, ou de sang extravasé, la pointe d'un fer, un verre d'un breuvage dont les qualitez sont trop chaudes ou trop froides, puissent altérer cette belle

de l'économie, & faire perir l'homme par la séparation de l'Ame d'avec le Corps, qui se quittent mutuellement, lorsque la chaleur naturelle vient à manquer. Hippocrate disoit qu'il comprenoit fort bien comment les hommes mouroient ; mais qu'il ne comprenoit pas qu'ils pussent vivre, parce que leur vie est attachée à des choses bien fragiles, à de petits filamens, à des veines imperceptibles. Les Medecins ne sont pas d'accord sur les qualitez du temperament le plus propre pour faire vivre les hommes long temps. Il est nécessaire que la chaleur naturelle soit nourrie & entretenue par l'humide radical. Quelques Medecins se sont imaginé que de tous les tempéramens le sanguin est le mieux disposé pour la conservation de la vie, parce qu'il est chaud & humide : le bilieux est chaud & sec : le phlegmatique, humide & froid : le melancolique, froid & sec. Peut-être que si chacun étudioit davantage son temperament, pour en corriger les défauts par un regime opposé, peut-être pourroit-on se prolonger la vie par artifice ; à moins, comme le disent quelques-uns, que nos jours ne soient comptez, & que la Providence n'ait déterminé à chaque homme en particulier le temps qu'il doit vivre, sans qu'il soit possible de prolonger ce terme. Nous ne sommes plus au temps des Patriarches, les hommes vivoient huit ou neuf cens ans ; leur vie a toujours été bornée depuis le déluge ; le nombre de ceux qui ont atteint l'âge de cent ans est petit. Notre Histoire fait mention du Chevalier Jean d'Etampes qui vécut, selon la supputation que quelques-uns ont faite de sa vie, environ

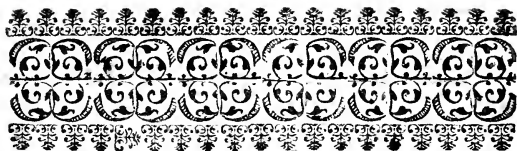
trois cens soixante & un an ; car il porta les armes sous Charlemagne, & mourut sous Louis VII. l'an mil cent trente-neuf. La vie humaine est remplie de tant de misères, que l'on ne doit pas souhaiter de la prolonger jusqu'à une vieillesse décrépite ; mais quelque malheureuse qu'elle soit, il n'est pas permis d'en abréger le cours avant le temps marqué par la nature, ou par la Providence de Dieu. La nature a en horreur ces morts violentes que l'on se donne par desespoir pour s'affranchir de ses malheurs. Les Stoïciens disciples de Zenon vouloient que leur Sage se fît mourir, quand la vie lui paroïssoit ennuyeuse. Zenon leur maître leur en avoit donné l'exemple ; car il s'étrangla après une chute, qu'il prit pour un avis que les Dieux lui donnoient qu'il devoit sortir du monde. Les Romains faisoient beaucoup de cas de ceux qui se donnoient la mort ; mais nos mœurs & nôtre Religion condamnent ces actions barbares. Songeons à faire un bon emploi de la vie que Dieu nous donne ; si elle est traversée par mille chagrins, mettons nos peines & nos disgraces à profit, en les recevant de la main de Dieu avec soumission, & les sanctifiant par notre resignation, & notre patience.

DISCOURS  
DU COMTE  
DE BUSSY RABUTIN  
A SES ENFANS  
SUR

Le bon usage des adversitez, & les  
divers événemens de la vie.







## AVERTISSEMENT.

**C**E n'est point pour faire connoître feu M<sup>onsieur</sup> le Comte de Bully, qu'on met au jour ce petit ouvrage; il est déjà assez connu par sa naissance, par ses emplois, & par ses malheurs. C'est plutôt pour apprendre au Public l'usage qu'il a fait de ses adversitez, & le bonheur qu'il a eu d'y trouver Dieu.

Tout le monde sait que c'étoit le plus bel esprit du Roiaume, & que personne n'a jamais ni pensé plus finement, ni écrit avec plus de délicatesse que lui: mais tout le monde ne sait pas, que sa disgrâce le tourna du côté de Dieu, & le mit dans le chemin de la pitié.

Peu de gens même savent, qu'il

## 198 AVERTISSEMENT.

*a toujours eu un fonds de Religion, & que depuis qu'il eut quitté la Cour, il devint véritablement homme de bien, regulier dans les exercices du Christianisme, amateur de la priere & de la parole de Dieu. Comme il étoit de bonne foi en toutes choses, sa devotion n'avoit rien de faux ni d'équivoque; & quand il prit le parti de la pieté, ce fut de tout son cœur qu'il le fit. Cela parut sur tout dans la frequentation des Sacremens dont il n'approchoit jamais qu'avec les sentimens d'une veritable penitence, principalement les dernieres années de sa vie.*

*Au reste, il ne se contentoit pas d'édifier sa famille par de bons exemples, il l'excitoit encore à la vertu par de bons discours; & comme les paroles passent, il s'avisa d'en composer un qui pût subsister. C'est celui-ci, qu'on peut regarder comme une espece de Testament, qui contient ses dernieres pensées, & qui marque les dispositions Chrétiennes, dans lesquelles il est mort.*

*Quoi*

*Quoi qu'il n'ait point songé à avoir de l'esprit dans ce Discours, on ne laisse pas de trouver, même dans ce genre d'écrire, l'agrément qu'il savoit donner à tout ce qu'il manioit : Et bien que l'histoire des Malheureux dont il parle, ne soit pas nouvelle, elle paroît toute nouvelle quand il la raconte.*

*Ce qu'il dit même sur son propre sujet, engage fort les Lecteurs, qui le voient par tout aussi éloigné de l'ostentation que de la fausse modestie. Il s'explique sur ses défauts avec une franchise, dont il y a peu d'exemples : & s'il est obligé de dire quelque bien de lui, en contant les actions où il a eu part, il le fait d'un air à ne révolter personne ; & on s'apperçoit qu'il le dit plus pour l'honneur de la Verité, que pour le sien propre.*

*Il n'y a pas lieu de craindre, d'être blâmé d'en trop dire d'un homme que ses ennemis mêmes n'ont pu se dispenser de louer & que tous les*

## 200 AVERTISSEMENT.

gens qui font gloire de bien écrire, ont regardé comme un modele inimitable de bon sens & de politesse. Il n'est point d'Ecrivain célèbre, qui ne lui ait fait justice sur ce point-là ; nos meilleurs ouvrages sont remplis de ses louanges. Mais personne n'en a fait un éloge si noble ni si juste, que l'Académicien qui lui a succédé, également illustre par sa naissance, par son esprit, par son savoir, & par sa vertu. Tout délicat qu'étoit Monsieur de Buffy en fait de louanges, il seroit content de celles que lui donne un homme d'un tel mérite ; qui seul pouvoit être son Panegyriste & son Successeur.



# L' U S A G E

D E S

# ADVERSITEZ,

O U

*Discours du Comte de Bussy RA-  
BUTIN à ses Enfans, sur les  
divers Evénemens de sa Vie.*

**Q**UAND je fais réflexion, mes En-  
fans, aux traverses de ma vie,  
que je considère les honneurs, les  
établissmens, & les grands titres  
de la guerre refusez à ma naissance, à mes  
services, & à mes emplois; je rends graces à  
Dieu d'avoir employé la mauvaise fortune  
pour m'attirer à lui, prévoiant que je me fe-  
rois perdu dans la bonne.

Je ne veux pas dire par-là que tous les gens  
heureux soient reprouvez; il n'y a jamais eu

une fortune si longue & si brillante que celle du Roi : cependant il n'y a jmais eu une plus solide vertu que la sienne. Je connois encore des gens à la Cour qui vivent dans les prosperitez comme des Anges, mais j'en connois fort peu, & ma fragilité me fait croire que je n'aurois pas été du petit nombre.

Outre le profit que je prétens tirer de mes disgraces ; je veux aussi, mes Enfans, vous en faire profiter, en vous faisant bien comprendre le peu de fonds qu'on doit faire sur les belles apparences de la fortune & sur la fortune même, non seulement par mon expérience, mais encore par celle de divers Malheureux des siècles passéz.

Je ne vous citerai point ceux que leurs crimes seuls ont rendus infortunéz ; ces gens-là ne sont pas à plaindre. Je ne vous parlerai que de ceux auxquels le merite ou quelque prétenduë offense a fait des envieux & des ennemis, ou de ceux que Dieu a voulu éprouver lui-même pour des raisons à nous inconnuës.





## J O B.

**J**E commencerai, mes Enfans, par le plus ancien & le plus célèbre des Malheureux. Job dont Moïse a écrit la vie, & qui fut le plus homme de bien & le plus riche Seigneur de son temps, a été affligé de toutes les manières qui peuvent mettre une grande vertu à l'épreuve. Le Démon que Dieu employa pour éprouver ce saint homme, lui enleva d'abord tous ses biens : il lui ravit en suite ses enfans ; & s'il lui laissa sa femme & ses amis, ce ne fut que pour augmenter ses peines : car celle-là bien loin d'être sensible à ce qui touchoit son mari, lui insulta dans son malheur, & lui reprocha même sa modération à l'égard de la Providence : ceux-ci, au lieu de le consoler, en usèrent avec lui inhumainement, jusqu'à l'accuser d'impiété, & à le charger de maledictions.

Un traitement si outrageux & si dur, joint aux douleurs qu'il souffroit, tout couvert d'un horrible ulcère, & réduit presque en un état de cadavre, fit qu'il s'oublia un peu, & qu'il se plaignit de sa mauvaise fortune. Mais revenu de ce petit emportement, il en demanda pardon à Dieu, & il adora tout de nouveau les ordres du Ciel sur sa personne, quelque rigoureux qu'ils fussent.

La main qui l'avoit frappé couronna enfin sa patience d'une longue suite de prosperitez. Il eut une nouvelle famille aussi nombreuse

& plus belle que la première, de plus grands biens qu'auparavant, avec une parfaite santé, & il vécut cent quarante-sept ans après ses malheurs qui en avoient duré sept.

Dans le fort de ses souffrances Job disoit souvent :

„ Si nous recevons les biens de la main du  
„ Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous  
„ pas les maux ? Le Seigneur nous donne, le  
„ Seigneur nous ôte ; sa volonté soit faite ,  
„ son saint nom soit benî.

Ce seul exemple de misère & de patience doit fermer la bouche à toutes les personnes affligées. Il faut souffrir comme lui sans se plaindre, & il faut dire même avec lui :

*Ce qui me console dans mes maux, c'est que le  
Seigneur ne m'épargne pas.*







## T O B I E.

**A**près Job, je ne trouve point de Malheureux plus illustre que Tobie, ni qui ait fait tirer plus d'avantage de ses malheurs, pour lui, & pour les autres. Il étoit de la Tribu & de la Ville de Nephthali, qui étoient dans la haute Galilée. Salmanasar Roi des Assyriens ayant pris Samarie, & Ozée Roi d'Israël, qui s'y étoit renfermé, Tobie fut du nombre des prisonniers qu'on y fit. Dès sa première jeunesse on ne remarquoit rien en lui qui se sentît de la foiblesse de cet âge. Il épousa Anne de la même Tribu, dont il eut un fils nommé Tobie comme lui. Pendant sa captivité à Ninive, Dieu lui fit la grace de se rendre tellement agréable au Roi Salmanasar, que ce Prince lui donna toute sorte de liberté, & le moien d'amasser jusques à dix mille talens. Il employa l'un & l'autre à instruire, & à secourir ses Compatriotes.

Salmanasar étant mort, & son fils voulant faire mourir les Juifs qu'il tenoit prisonniers, Tobie se sauva avec sa famille. Quelque temps après, ce saint homme qui se donnoit des peines incroyables à assister les malades & à enterrer les morts de sa Nation, revenant un jour fort las de ses emplois charitables, se coucha le long d'une muraille de son logis. Pendant son sommeil il lui tomba de la fiente d'hirondelle sur les yeux, dont il se trouva aveuglé à son réveil. Il supporta fort constamment

ment cette affliction, & ne cessa de louer Dieu tant qu'elle dura. Il en fut délivré enfin au bout de quatre ans que le jeune Tobie le guérit avec le fiel d'un poisson que l'Ange Raphael lui avoit donné pour cela. Il vécut encore quarante & deux ans après sa vue recouvrée, & dans un parfait bonheur qui ne finit qu'avec sa vie.

Voici ce qu'il dit à sa famille en mourant, & que je vous redis, mes Enfants, dans une pleine santé.

„ Servez Dieu en vérité, & n'oubliez rien.  
 „ pour vous efforcer de lui plaire. Agissez en-  
 „ tout avec justice. Faites l'aumône : si vous  
 „ avez beaucoup, donnez libéralement ; si  
 „ vous avez peu, donnez ce peu avec joie ;  
 „ car c'est le moyen de vous acquérir un tré-  
 „ sor pour le temps de votre nécessité : l'au-  
 „ mône délivre du péché, & donne une gran-  
 „ de confiance devant Dieu à celui qui la  
 „ fait. Fuyez toute sorte d'impureté, & gar-  
 „ déz une fidélité inviolable à votre fem-  
 „ me. Evitez l'orgueil dans vos paroles. Ne  
 „ différez pas d'un moment à payer ce que  
 „ l'on aura fait pour vous, & ce que vous  
 „ devez aux mercenaires. Ne faites à person-  
 „ ne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous  
 „ fît. Demandez toujours conseil aux per-  
 „ sonnes sages ; & aiant toujours Dieu de-  
 „ vant les yeux, bénissez-le sans cesse.

N'oubliez pas, mes Enfants, ces dernières paroles de Tobie, non plus que celles qui lui furent dites par l'Ange Raphael au sujet de son affliction :

*Parce que vous étiez agreable à Dieu, il a fallu que vous fussiez éprouvé.*



## DANIEL.

**V**Oici un Prince de la race Roiale d'Ezechias, que la naissance ni la vertu n'ont pas exempté des disgraces de la fortune. Il fut fait prisonnier dès l'âge de sept ans par Nabuchodonosor à la prise de Jérusalem, & enmené à Babylone avec tous ses Compatriotes. Dieu qui lui donna le don de prophétie à l'âge de douze ans, le fit par-là favori de Nabuchodonosor. Après la mort de ce Prince, son fils qui lui succéda eut autant d'amitié pour Daniel, qu'en avoit eu le Roi son pere. Le Peuple idolâtre ne pouvant souffrir le crédit de ce saint homme, lui fit un crime de sa Religion, & obligea le Prince de l'abandonner à leur rage. On l'exposa donc aux lions; mais Dieu le garentit tout à la fois de la fureur des bêtes féroces, & de celle de ses ennemis.

Il fut aussi en grande considération auprès du Roi Balthasar, & après lui auprès de Darius le Mede; ce qui aiant donné de la jalousie aux Grands de sa Cour, il fut encore une fois pendant six jours exposé aux lions, & encore une fois sauvé par la Providence. Après avoir passé le reste de sa vie en paix, il mourut sous l'Empire de Cyrus à quatre-vingt-cinq ans.

Quelque disgrâce qu'il nous arrive, il ne faut jamais, mes Enfans, désespérer de la protection du Ciel; & il faut espérer même que nous aurons lieu de dire à l'exemple de Daniel,

*Vous vous êtes souvenu de moi, mon Dieu; car vous n'abandonnez pas ceux qui vous aiment.*

D A-



## D A V I D.

**I**L semble que Dieu n'ait tiré David de la bassesse de son état, mes Enfans, que pour rendre son malheur plus éclatant, & pour apprendre aux Grands de la terre, que la couronne ne les met pas à couvert des disgraces de la vie.

Quoi que David ne fût que le huitième, & le dernier fils d'Isaï, il fut choisi de Dieu préféablement à ses frères, pour succéder à Saül dans le Roiaume d'Israël. Comme Saül étoit agité d'un mauvais esprit, qui ne lui donnoit point de repos, on lui conseilla d'entendre le jeune David, qui jouïoit fort bien de la harpe. Il le fit venir, il l'entendit; & l'harmonie ayant soulagé son mal, il le fit son Ecuyer. La Cour qui a tant de charmes pour tout le monde, n'en eut pas beaucoup pour un Berger, qui ne trouvoit rien d'égal aux douceurs de la vie champêtre. Ainsi David après avoir exercé quelque tems son nouvel emploi, s'en retourna chez son pere.

Cependant la guerre étant recommencée entre les Juifs & les Philistins, & les deux Armées se trouvant en présence, le Géant Goliath haut de six coudées, défia les Juifs pendant quarante jours à un combat singulier. Saül honteux pour ses Sujets, que pas un n'osât accepter le défi, dit publiquement qu'il donneroit sa fille aînée en mariage à qui tueroit le Géant.

Da-

David s'offrit à le combattre ; & quelque défiance qu'en eût Saül à cause de sa jeunesse, il le reçut faute d'autres. Le jour pris pour le combat , David se trouva entre les deux Armées avec sa houlette, sa fronde, & cinq pierres dans sa panetière ; dès le premier coup il donna dans le front du Géant, & le tua. Cette action épouvanta tellement les Ennemis, qu'ils prirent la fuite ; & les Juifs ne firent que tuer, & piller le camp des Philistins.

David ayant porté la tête de Goliath à Saül, ce Prince pour récompense lui donna mille hommes à commander ; mais l'amour que les Juifs firent paroître ensuite pour David, fut le commencement de son malheur.

La jalousie s'empara de l'esprit du Prince jusques-là, qu'un jour que David jouoit de la harpe devant lui, il voulut le tuer de sa propre main. David ayant évité le coup, jugea à propos de céder à sa mauvaise fortune, & se retira chez son pere. Néanmoins quelque tems après il fit supplier Saül de tenir la parole qu'il avoit donné de faire épouser sa fille aînée au Vainqueur de Goliath. Le Roi ne répondit rien là-dessus, & donna la Princesse à un autre. Cependant ayant appris que Michol sa seconde fille aimoit David, il la lui fit promettre à condition que ce jeune Guerrier tueroit de sa main cent Philistins, & lui en apporteroit des preuves indubitables, croiant par l'impossibilité de cette condition se defaire de David, ou se dégager de sa promesse. Contre l'attente du Prince, David fut assez heureux pour tuer deux cens Philistins, & en ayant convaincu Saül par des marques incontestables, Saül ne put s'empêcher de lui

accorder sa fille Michol; mais ce mariage n'ôta pas au Beupere la pensée de perdre son Gendre quand il pourroit.

Les Philistins aiant recommencé la guerre contre les Juifs, David les défit une seconde fois: mais ce nouveau service ne servit qu'à redoubler la haine du Roi contre lui, & il y eût succombé plus d'une fois, si Jonathas avec qui il avoit lié une amitié étroite, ne l'eût averti de tous les mauvais desseins de son pere. David bien loin de penser à se venger d'un ennemi, qui en vouloit à sa vie, fut deux fois maître de celle du Prince, sans se prévaloir de l'occasion. Il lui fit pourtant connoître qu'il avoit été maître de sa vie. Saül, qui lui vouloit ôter tout soupçon pour le mieux surprendre, lui témoigna tant de reconnaissance. & lui fit tant de protestations de l'aimer à l'avenir plus que ses propres enfans, qu'un autre que David, qui le connoissoit bien, y auroit été trompé. Cependant avec toute sa défiance il n'auroit pû résister aux attentats de Saül, si Dieu ne l'en eût garanti par les avis que Jonathas son fidelle ami continuoit de lui donner. Mais craignant enfin quelque surprise, dont il ne pourroit se défendre, il prit le parti de se retirer avec ses amis dans le desert de Pharan. Cette retraite ou plutôt cet exil volontaire ne le fit point oublier du peuple. Saül s'étant tué lui-même après la perte d'une bataille où Jonathas perdit aussi la vie, on jeta les yeux sur David pour le faire Roi: d'abord il fut reconnu par la Tribu de Juda, dont les autres Tribus suivirent bien-tôt l'exemple; car celui des enfans de Saül qui restoit l'aîné après la mort

mort de Jonathas, & que le reste des Juifs avoit reconnu pour Roi, aiant perdu la bataille & la vie contre David, tout le Peuple lui offrit la couronne d'Israël.

David ne fut guères plus heureux sur le trône qu'il l'avoit été dans une condition privée. Sans compter les suites funestes d'une passion, dont il ne fut pas garantir son cœur, & d'une vanité à laquelle il se laissa aller trop légèrement, ses propres enfans se soulevèrent contre lui, jusqu'à vouloir lui ôter le sceptre & la vie. Il souffrit dans un esprit de pénitence, toutes les adversitez dont Dieu l'affligea, & il appaisa enfin la colère du Ciel par ses larmes continuelles. Les dernières paroles qu'il dit à son fils Salomon, se sentant prêt de mourir, sont très-remarquables, & je ne puis m'empêcher, mes Enfans, de les mettre ici pour votre instruction.

„ Vous me voyez, mon Fils, sur le point  
 „ d'entrer dans le chemin par où il faut que  
 „ tous les hommes passent. Ayez de la fermeté & ne faites jamais paroître aucune faiblesse. Marchez constamment dans les voies du Seigneur, afin que toute votre conduite soit réglée selon les loix de la sagesse, & qu'en votre personne Dieu confirme la promesse qu'il m'a faite, que la couronne ne sortiroit jamais de ma maison, pourvu que mes enfans continuassent à le servir, & à marcher devant lui dans toute la sincérité de leur cœur.

Si je voulois vous rapporter tout ce qu'a dit David dans ses afflictions, il me faudroit copier une grande partie de ses Pseaumes admirables, qui sont pleins des sentimens d'une

ne ame parfaitement soûmise aux ordres de la Providence : je ne vous en dirai que ce qui a le plus aidé à ma résignation.

*Heureux celui que vous reprenez, Seigneur, & à qui vous enseignez par là vôtres loi.*

*Le Seigneur est proche de ceux qui sont dans l'affliction.*

*Ceux qui sement en larmes moissonneront en joie.*







## BOËCE.

**J**E passe beaucoup d'autres Malheureux du Vieux Testament, mes Enfans : je ne vous dis même rien de plusieurs du Nouveau, pour venir à un grand Ministre & à un grand Philosophe, qui ne trouva de ressource à ses malheurs que dans la véritable sagesse.

Il vivoit au sixième siècle ; il étoit de la race des Manliens, qui empêchèrent les Gaulois de prendre le Capitole. Il fut une fois Consul, & mérita de l'être toute sa vie. Etant devenu premier Ministre de Theodoric Roi des Gots, son mérite & sa faveur lui firent beaucoup d'envieux, qui après avoir essayé inutilement par diverses voyes de le ruiner dans l'esprit de son maître, lui supposèrent enfin des Lettres à l'Empereur Justin contre les A-riens, dont Theodoric étoit le protecteur, & par là ils obligèrent ce Prince de l'exiler à Pavie.

Quelque tems après Theodoric qui eût bien voulu ne pas perdre un homme du mérite de Boëce, lui fit proposer d'avouer les Lettres, pour lesquelles il l'avoit exilé, avec assurance de le rappeler & de le rétablir moiennant un tel aveu. Boëce qui étoit plein de probité & d'honneur, ne voulut pas mentir pour se tirer d'une méchante affaire : & sur cela il fut condamné à avoir la tête coupée.

pée. Ses malheurs ne lui abbatirent point le courage; il souffrit la mort avec une constance digne des Héros de l'ancienne Rome, & des Martyrs de la primitive Eglise.

L'ouvrage qu'il composa en prison, & qui a pour titre *Consolation de la Philosophie*, marque bien la force de son esprit, & la grandeur de son ame.

Quand on voit, mes Enfans, un aussi homme de bien que Boëce, être malheureux, il faut se souvenir de ce que Dieu dit lui-même.

*Ceux que j'aime, je les reprends & je les châtie.*





## BELISAIRE.

**C**E grand Capitaine dont je vais vous parler, mes Enfans, vous apprendra qu'il ne faut pas toujours compter sur les grands services qu'on a rendus à l'Etat; qu'ils sont souvent inutiles, & qu'ils nuisent même quelquefois plus qu'ils ne servent.

Pendant le règne de l'Empereur Justin, Bélisaire, homme de naissance, fut fait un des Gardes de Justinien, neveu de l'Empereur, & son présomptif héritier. Il ne fut pas longtems à la guerre sans s'y distinguer; de sorte que Justin l'envoia contre les Perses avec un corps de troupes, & mit auprès de lui le fameux Procope, pour lui servir de conseil.

Justinien étant devenu Empereur par la mort de Justin son oncle, Bélisaire gagna une bataille contre les Perses; quelque tems après il en perdit une autre contre eux: mais il fit la plus belle retraite qu'on puisse faire à la guerre, & ce sont de ces actions, qui faisant tort aux affaires du Prince, ne laissent pas de contribuer à la gloire de son Général. Le Peuple de Constantinople s'étant soulevé contre l'Empereur, peu de tems après le retour de Bélisaire, ce Capitaine appaisa la sédition, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller Justinien de l'Empire; mais les services d'un si fidelle Sujet ne se bornèrent pas là.

Cosroës Roi des Perses entre dans l'Empire Romain avec une armée formidable; Bélisaire

y court à la tête d'un petit corps, & arrête le Persan.

Aiant été fait ensuite Général d'une grande armée de mer, il passe en Afrique, prend Carthage, & monte sur le trône de Gilimer. Il avoit si bien discipliné son armée, qu'elle ne fit pas le moindre désordre à la prise de la Ville; le commerce ne fut pas même interrompu, & dans un changement si prompt de Gouvernement & de Maître, les boutiques demeurèrent ouvertes à la manière accoutumée.

Pour achever sa victoire, le Vainqueur poursuit le Roi des Vandales: après lui avoir pris ses trésors, il le prend enfin lui-même; & avec ce Prince captif, il entre en triomphe dans Constantinople, honneur que personne n'avoit reçu depuis six cens ans, que Tite & Trajan.

Une si grande prospérité donna du chagrin aux envieux de Bélisaire: ils entreprirent de persuader à l'Empereur, que ce Victorieux ne prétendoit pas moins qu'à la souveraine Autorité; mais Justinien n'en voulut rien croire, & l'envoia dans ce tems-là en Italie. La victoire le suit & l'accompagne par tout, il prend la Sicile sur les Gots commandez par Theodat. Il gagne une grande bataille contr'eux; il monte ensuite sur mer, il entre en triomphe dans Syracuse, & il y est fait Consul.

De-là il va assiéger & prendre Naples par assaut, il se rend maître de Rome, & les Peuples d'Italie lui viennent de tous côtez rendre hommage, malgré les Gots qui osent s'approcher de la Ville, & qu'il bat aux portes

tes de Rome avec tant de valeur & tant d'avantage, que l'Histoire louë cette action, comme une des plus belles de sa vie.

Les Gots cependant ne perdirent point courage; ils firent un dernier effort, & enfin assiégèrent Rome. Bélisaire soutint le siège en personne, & après mille petits combats pendant dix-neuf mois, il contraignit les assiégeans de se retirer. Ses ennemis ne pouvant ruiner sa fortune auprès de Justinien, usèrent d'artifice pour affoiblir sa réputation. Ils engagèrent l'Empereur à envoyer aussi en Italie l'Eunuque Narsès, grand Capitaine, afin qu'il partageât au moins la gloire de Bélisaire.

Narsès arrivé en Italie prétend commander un corps indépendamment. Bélisaire l'ayant appris lui envoie ses ordres, & en même tems la copie de sa commission, dans laquelle l'Empereur ne qualifie Narsès que Surintendant de ses Finances.

Justinien ayant rappelé aussi-tôt Narsès, Bélisaire prit Ravenne, & en même tems Vitigès que les Gots avoient élu pour Roi, après la mort de Theodat; mais ce succès n'empêcha pas, qu'il ne fût ensuite rapellé lui-même à Constantinople. Avant qu'il partît, les Gots lui offrirent le Roiaume d'Italie: il le refusa, & ils ne purent comprendre qu'il eût tant de modération dans le temps qu'on le rappelloit à la Cour, parce que sa fidélité étoit soupçonnée.

Enfin étant arrivé à Constantinople avec Vitigès, on ne lui accorda pas l'honneur du triomphe: comme on avoit fait à la prise de Gilimer: néanmoins il reçut des honneurs

équivalents. Quand il marchoit par les rues, le Peuple sortoit des maisons pour le voir, & il étoit d'ordinaire suivi d'une grande troupe de Getes, de Maures & de Vandales, qui le regardoient comme un prodige de valeur.

Bélifaire étoit grand, de bonne mine, aimé & adoré des Soldats, accessible à tout le monde comme s'il eût été un simple particulier. Jamais Capitaine ne fut plus libéral que lui aux gens de guerre. Il affistoit les bleffez de sa bourse : il recompensoit de bagues & de chaines d'or, ceux qui s'étoient signalez en quelque occasion : il réparoit les pertes de ceux qui avoient reçu quelque dommage à la guerre.

Il étoit sobre, il étoit chaste, & parmi un nombre infini de belles femmes qu'il prit prisonnières, il n'en voulut pas même voir aucune.

Il avoit un talent merveilleux, pour trouver des expédiens dans les rencontres fâcheuses ; il conservoit au milieu des plus grands perils un sang froid, que la valeur ne laisse guères ; il usoit de diligence & de lenteur suivant que le tems le requeroit.

Comme il gardoit toujours dans les grandes adversitez, quelque reste d'espérance, & une certaine présence d'esprit exemte d'agitation & de trouble, il ne perdoit jamais dans les prospéritez la retenue & la modération. Ce n'étoit pas sa rudesse qui tenoit les gens de guerre dans la crainte de le fâcher, c'étoit l'estime & le respect extraordinaire qu'ils avoient pour lui. Enfin il avoit toutes les qualitez d'un grand Capitaine, & même d'un homme digne de l'Empire.

Totila aiant rempli la place de Vitigès, fit en peu de temps de grands progrès sur les Romains. Bélisaire fut renvoyé aussi-tôt en Italie; mais comme l'Empereur ne lui envoya pas les secours nécessaires d'hommes, & d'argent, & que ce Général fut toujours beaucoup plus foible que Totila, il demanda son rappel, & il l'obtint.

Justinien le reçut fort bien & le fit Préfet du Prétoire; mais ne croyant pas avoir encore assez recompensé ses services, il le fit bientôt après Connétable de l'Empire.

Dans ce temps-là les Huns aiant fait irruption dans les terres des Romains avec une grande armée, Justinien (dont toutes les forces étoient en Italie sous Narsès) donna ordre à Bélisaire de marcher contre ces Barbares avec ce qu'il pourroit ramasser de troupes. Le Connétable ne put mettre ensemble que trois cens Cavaliers, mais vieux soldats accoutumés à combattre sous lui; & avec eux, & les Communes de dix lieues à la ronde, il marcha effrontément aux ennemis; & par sa bonne conduite, sa fermeté, & sa valeur, il les battit & les mit en fuite.

Cette dernière action fit beaucoup de bruit, & tant d'honneur à Belisaire, que ses ennemis à la Cour redoublèrent leurs efforts auprès de l'Empereur pour le perdre. Justinien, qui jusques-là avoit résisté aux soupçons qu'on lui avoit voulu donner de la fidélité du Connétable, succomba cette fois, & se laissa persuader que Bélisaire aspirait à l'Empire. Il lui fit donc crever les yeux, & le fit enfermer dans une Tour où ce grand Capitaine pour vivre, fut réduit à pendre un sac

au bout d'une corde, & à crier de temps en temps ;

*Donnez l'aumône au pauvre Belisaire, à qui l'envie, & non pas le crime a crevé les yeux.*

Il mourut là de misère avec la constance d'un Philosophe, & la résignation d'un Chrétien.

De quels malheurs, mes Enfans, l'infortune d'un homme, comme Bélisaire, ne console-t-elle point ? Et n'est-ce pas sur son sujet qu'on peut dire ce que dit Salomon :

*Le feu éprouve l'or, & l'adversité les grands Hommes.*







## S. LOUIS.

**J**E ne vous ai parlé jusques ici, mes Enfants, que de gens étrangers. Voici un de nos Rois également illustre par son esprit, par son courage, par sa sainteté, & par ses malheurs. C'est Louis IX. fils de Louis VIII. Il monta sur le trône entre onze & douze ans ; il étoit beau & bien fait, il avoit l'humeur douce & l'esprit bon : la Reine sa mère Blanche de Castille, Princesse de grande vertu ; avoit pris un soin tout particulier de l'élever dans la crainte de Dieu.

Le commencement de son règne fut aussi heureux, que la suite & la fin en furent malheureuses. Trois ans après son Sacre, le Comte de Bretagne prit les armes, s'étant ligué avec beaucoup d'autres Princes contre l'autorité de la Reine Régente. Le jeune Roi marcha en personne aux ennemis ; & par les avantages qu'il eut sur les Confederez, il les réduisit bien-tôt à lui demander la paix.

Quelque tems après, le même Comte mal-satisfait de ce que Thibaut Comte de Champagne n'étoit point entré dans la Ligue, lui déclara la guerre avec les Princes de sa faction. La Régente assista Thibaut, & le Roi voulut commander lui-même le secours contre les Princes liguez, qui se retirèrent dès qu'ils le furent à une journée d'eux.

Thibaut bien loin de reconnoître ce service, étant devenu Roi de Navarre s'allia avec

le Comte de Bretagne, contre la parole qu'il avoit donnée de ne le pas faire, & refusa à Louis les trois places qu'il lui avoit promises, par le dernier Traité qu'ils avoient fait ensemble.

Le Roi se mit en campagne, & par cette seule démarche obligea le perfide à tenir parole. Mais il pensa périr dans une autre occasion. Etant allé à Saumur avec un grand nombre de Princes, de Noblesse & de troupes, & y ayant fait une grande fête, & même des Chevaliers, il renvoia tout ce cortège, & ne garda que les Officiers de sa maison, avec lesquels il alla à Poitiers, pour y faire rendre l'hommage du à son frère le Comte de Poitiers, par tous ses Vassaux, entre autres par le Comte de la Marche. Celui-ci se repentant aussi-tôt de sa soumission, assembla tout ce qu'il put de troupes, & se posta à Lusignan à six lieues de Poitiers, d'où il tenoit le Roi comme assiégé. Louis eût bien voulu alors être à Paris, mais enfin il sortit de ce méchant pas par sa fermeté. Il alla à Lusignan trouver le Comte de la Marche, & lui parlant avec un air de maître, il l'empêcha d'oser rien entreprendre sur sa personne.

Le Comte ne fut pas long-temps sans se repentir encore d'avoir manqué une si belle occasion. Ayant pris ensuite les armes contre le Roi \*, dans l'espérance du secours que le Roi d'Angleterre lui avoit promis, Louis marcha contre lui, le battit avant que l'Anglois l'eût joint ; & allant à celui-ci, en présence de l'Armée Angloise, se saisit de la Ville de Taillebourg, & le jour d'après passa la Charente sur un pont où l'on ne pouvoit marcher que

que quatre de front. Il y eut là un rude combat où les ennemis eurent d'abord quelque avantage. Louis voyant ses gens plusieurs fois repouffez, mit pied à terre; & l'épée à la main força le passage. Cette action étonna de telle sorte les Anglois qu'ils se retirèrent assez vite & ne s'arrêtèrent qu'à Xaintes. Louis les poursuivit, & le lendemain le Comte de la Marche au desespoir de ses disgraces, engagea la bataille & pour comble de malheur, la perdit.

Louis aiant étouffé par-là toutes les semences de revolte, & mis la France dans une situation tranquille ne songea plus qu'à faire des préparatifs pour la Croisade, dont il avoit été élu le Chef par tous les Princes Chrétiens. Il partit au mois de Juin de l'année 1248. avec la Reine sa femme, & laissa la Reine sa mere Regente dans le Royaume.

Comme le dessein des Croisez étoit de conquérir les Saints Lieux, que le Soudan possédoit alors, Louis crut devoir commencer par l'attaquer dans l'Egypte. En y arrivant il prit Damiette, & battit les Sarasins en plusieurs rencontres, mais il tomba malade un peu après, & ce fut un contretemps fâcheux pour ses entreprises. Les Infidelles en profitèrent & reprirent Damiette sur lui. Ils le firent même prisonnier en s'opposant à son passage, lors qu'il voulut reprendre cette place: & c'est par-là que Dieu commença à éprouver la vertu d'un Prince que la droiture de ses intentions devoit, ce semble, mettre à couvert de ces sortes de disgraces. Au lieu de pouvoir suivre ses desseins, il se vit réduit à traiter de sa rançon, qui fut enfin taxée à huit cens mille besans

d'or, payable moitié comptant & l'autre moitié à Acre quand il y seroit arrivé.

On le voulut obliger par un serment qui lui parut un blasphême, de se remettre en prison, s'il n'accomplissoit pas les conditions du Traité. Il ne le voulut jamais faire, quoi que les ennemis le menaçassent de le tuer s'il le refusoit. Sa fermeté l'emporta sur leurs menaces, & lui mérita sa liberté. Il revint en France après de grandes fatigues, & une absence de six ans. Comme cette absence avoit causé beaucoup de desordres, il fit à son retour plusieurs Ordonnances pour la justice, & réforma encore sa vie toute sainte qu'elle étoit, pour obliger ses Sujets par un si grand exemple, à vivre avec plus de Religion & plus de régularité qu'ils ne faisoient. Le mauvais succès de sa première entreprise ne lui ôta point l'envie de faire un second voyage à la Terre Sainte. Pour y réussir plus sûrement, il en fit les préparatifs \* seize ans durant, & partit plein de confiance en la protection du Ciel. Mais le Ciel vouloit faire de Louis un Saint, & non pas un Conquérant.

Cette dernière Croisade fut encore plus malheureuse que la première. La peste s'étant mise dans l'armée Chrétienne, le Roi l'eut à son tour, & il en mourut; mais avec la fermeté d'un grand Prince, & avec la piété d'un grand Saint.

Lors qu'il se vit désespéré des Medecins, il fit appeller le Prince son Fils, qui lui succéda sous le nom de Philippe le Hardi, & il lui parla en ces termes:

„ Mon Fils, aimez Dieu de tout votre  
„ cœur, car sans cela il n'y a point de salut.

Ex-

„ Exposez-vous à tous les supplices imagina-  
 „ bles, plutôt qu'à faire un péché mortel. Si  
 „ Dieu vous envoyé quelque adversité, ren-  
 „ dez-lui-en grâces : supportez-la patiemment,  
 „ & croyez que c'est pour vous éprouver, ou  
 „ pour vous punir ; mais toujours pour vous  
 „ sauver : s'il vous comble de prospérité ,  
 „ humiliez-vous, mon Fils, & ne vous ser-  
 „ vez pas pour offenser le Seigneur, des mê-  
 „ mes biens que vous avez reçus de sa bonté  
 „ pour le glorifier. Confessez-vous souvent,  
 „ & vous servez de Confesseurs habiles, qui  
 „ puissent vous bien enseigner ce que vous  
 „ avez à faire & à éviter ; donnez-leur la li-  
 „ berté de vous parler, sans crainte de vous  
 „ déplaire, de ce qui regarde votre conscien-  
 „ ce. Soyez modeste à l'Eglise & n'y parlez  
 „ qu'à Dieu, principalement dans le temps de  
 „ la consécration. Assistez de tout votre pou-  
 „ voir, & néanmoins avec discernement, les  
 „ pauvres & les affligez. N'ayez que des gens  
 „ de bien dans votre maison, & sur tout au-  
 „ près de votre personne. Entendez souvent  
 „ la parole de Dieu. Ne souffrez point les mé-  
 „ disances. Faites châtier exemplairement les  
 „ blasphémateurs. Faites justice à tous vos  
 „ Sujets ; & jusqu'à ce que la vérité vous soit  
 „ bien connue, penchez du côté du pauvre  
 „ plutôt que du riche. Si vous savez assuré-  
 „ ment que vous avez du bien d'autrui, soit  
 „ qu'il vous vienne de vos ancêtres, soit qu'il  
 „ ait été pris de votre temps, rendez-le au  
 „ plutôt : si la chose est douteuse, éclaircis-  
 „ sez-vous-en par gens habiles. Tenez vos Su-  
 „ jets en paix, & sur tout les Ecclésiastiques.  
 „ Prenez l'avis des gens de bien dans la distri-

„ bution des Benefices. Ne faites point la guer-  
 „ re aux Princes Chrétiens, fans de grandes  
 „ raisons. Ne laissez point opprimer l'inno-  
 „ cent. Ayez soin que vos Tribunaux soient  
 „ remplis de personnes intégres. Ne vous  
 „ brouillez point avec le Pape; c'est le Pere  
 „ commun des Fidelles. Ne souffrez aucune  
 „ hereſie dans vôt're Royaume. Que la dépen-  
 „ ſe de votre maiſon n'aille point dans l'ex-  
 „ cès. Faites prier Dieu pour le repos de mon  
 „ ame dans toutes les Communautéz de vo-  
 „ tre Etat. Cependant, mon Fils, je vous  
 „ donne toutes les benediſtions qu'un bon Pe-  
 „ re peut donner à ſon cher enfant, & je prie  
 „ Dieu qu'il vous faſſe la grace d'accomplir  
 „ ſa ſainte volonté, afin qu'après cette vie  
 „ nous puiffions enſemble le voir, le louer,  
 „ & le benir dans les ſiècles des ſiècles.

Si ce grand Roi, toul Saint qu'il étoit, a été ſi  
 malheureux, qui peut trouver étrange de l'être,  
 & ne prendre pas en gré les aſſiſtions,  
 quand il voit la patience avec laquelle ce Prin-  
 ce perd des batailles, la liberté, & enfin la  
 vie pour la Religion?

Ce que dit l'Ecriture ſur les aſſiſtions con-  
 vient ici admirablement.

*C'eſt par les ſoufrances qu'il faut que nous en-  
 trions dans le Royaume des Cieux.*



# ENGUERRAND DE MARIGNI.

**P**Eut-être, mes Enfans, que les adversitez d'un Gentilhomme élevé par la Fortune au sommet des grandeurs, vous instruiront encore mieux de la vanité des choses du monde, que les malheurs d'un Souverain.

Enguerrand de Marigni, si celebre dans l'Histoire par ses prosperitez, & encore plus par sa disgrâce, étoit un Gentilhomme de Normandie. Son grand-pere de la Maison du Portier, ayant épousé une heritiere de la Maison de Marigny, en fit porter le nom à ses Descendans. Enguerrand son petit-fils n'avoit que vingt-deux ans, lors qu'il vint \* à la Cour de Philippe le Bel. Comme il avoit de la valeur, de l'esprit, du savoir & de l'éloquence, il plut d'abord au Roi qui le fit son premier Chambellan & Capitaine du Louvre. Sa faveur augmenta toujours : il fut grand Chambellan, puis Surintendant des Finances, & dans les vieilles Chroniques, il est qualifié Gouverneur de l'Etat & Coadjuteur du Royaume.

Il vivoit en homme de bien & en grand Seigneur, & sa magnificence éclatoit jusques dans les choses de pieté. Il fonda beaucoup d'Hôpitaux & beaucoup d'Eglises, entr'autres cel-

le de Nôtre-Dame d'Escouys , qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture.

Tancarville & Harcour deux grands Seigneurs de Normandie , ayant des differens considérables ensemble, leurs affaires furent portées au Conseil du Roi. Charles, Comte de Valois, frere de Philippe, soutenoit l'intérêt de Harcour, & Enguerrand celui de Tancarville. Charles s'échaufa un jour dans le Conseil, & dit quelque chose de piquant à Marigni. Ce Ministre lui repondit avec fermeté; & cette reponse jointe à la perte du procès de Harcour anima de telle sorte Charles contre Enguerrand, qu'il ne lui pardonna jamais. Philippe le Bel étant mort, Louis Hutin son fils lui succeda. Charles de Valois, Oncle du nouveau Roi, se trouvant en plus grande autorité sous lui que sous Philippe, resolut de perdre Marigni. Il dit donc & fit dire par ses Emissaires au Roi son neveu, qu'Enguerrand avoit pillé les coffres du Roi Philippe. On lui rebattit cela si souvent qu'un jour au Conseil, Louis demanda à Marigni ce qu'étoient devenues les Finances du Roi son pere, & qu'il vouloit qu'on lui en rendît compte. Enguerrand sans être embarrassé lui repondit qu'il étoit prêt à lui faire voir, quand il lui plairoit, l'emploi de l'argent que le feu Roi lui avoit confié. Il plaît au Roi, lui dit le Comte de Valois, que vous rendiez ce compte-là tout-à-l'heure. Cela ne sera pas si malaisé que vous croyez, Monsieur, lui répondit Marigni, mon compte ne contient que deux articles. Les deniers les plus clairs de l'épargne ont été mis entre vos mains, & j'ai employé le reste à payer les dettes du feu Roi.



Roi sur ses ordres. Vous en avez menti, lui dit le Comte de Valois. Enguerrand n'étant pas accoutumé à souffrir de pareils outrages, lui repliqua, c'est vous-même, Monsieur. Charles voulut tirer son épée; on l'en empêcha; mais il pressa tant le Roi son neveu de lui faire raison de l'insolence de Marigni, que ce Prince consentit à le faire arrêter. Il fut d'abord mis au Louvre, puis au Temple, ensuite à Vincennes, où l'on commença à lui faire son procès. Il y avoit quatre chefs d'accusation contre lui, d'avoir chargé les peuples d'impôts, d'avoir altéré les monnoyes, d'avoir volé de grandes sommes au Roi, & d'avoir dégradé ses bois.

Un Avocat fit valoir ces accusations devant Louis, les Princes du Sang & les Conseillers d'Etat étant assemblez à Vincennes. L'Accusé demanda qu'on lui permît de se deffendre, ce qu'on lui refusa; & sans preuves aucunes de tout ce qu'on avançoit contre lui, sans le vouloir même entendre, il fut condamné à être pendu; & cela s'exécuta au gibet de Montfaucon.

Dieu qui hait l'injustice & qui ne laisse gueres, même en ce monde, ces fortes de crimes sans châtiment, punit la plûpart des Juges, mais particulièrement Charles de Valois. Ce Prince étant tombé quelque temps après dans une maladie inconnüe aux Medecins, commença d'avoir des remords sur la mort d'Enguerrand: mais ses douleurs augmentant, & les prieres generales qu'il faisoit faire pour sa santé ne le soulageant point, non plus que les remedes naturels, il vit bien que la main de Dieu s'étoit appesantie sur lui;

& pour rétablir au moins l'honneur de la mémoire de Marigni, il fit déterrer ses os qui étoient aux Chartreux, & les fit porter solennellement à Notre Dame-d'Escouys, suivant l'intention de ce Ministre.

Charles ne se contenta pas de ces satisfactions, il voulut faire la réparation la plus authentique qu'un grand Prince fera jamais à un Gentilhomme. Il envoya dans toutes les rues de Paris de ses gens, qui donnoient l'aumône à tous les pauvres qu'ils trouvoient, & qui crioient à haute voix : *Priez Dieu pour l'ame de Monseigneur Enguerrand de Marigni, & pour la santé de Monseigneur le Comte de Valois*, & quelques jours après il mourut dans des douleurs insupportables.

Le Comte de Valois en offensant aussi cruellement qu'il fit Enguerrand, Premier Ministre, en présence du Roi son neveu, perdit le respect qu'il devoit au Prince : mais Enguerrand le perdit bien davantage, quand il répondit si insolemment à l'Oncle du Roi son Maître & en la présence du Roi même. Lors qu'il y a une aussi grande distance qu'il y en avoit entre Charles de Valois & Enguerrand, le Gentilhomme ne doit pas se croire deshonoré de souffrir quelque injure d'un Prince, particulièrement devant le Roi, qui est déjà assez engagé à faire faire satisfaction au Gentilhomme, sur-tout quand c'est son Ministre. Enguerrand eut donc tort en cette rencontre, & il meritoit une longue prison ; mais cela n'eût pas contenté la haine de Charles, qui vouloit sa mort, & qui ne pouvoit réussir dans son dessein sans lui supposer des crimes, ni sans l'empêcher de se défendre.

Dieu

Dieu voulut peut-être punir Enguerrand, tout homme de bien qu'il étoit, des défauts qui sont presque inséparables du poste où la Providence l'avoit mis; & peut être que sans une disgrâce si affreuse, il auroit eu peine à bien connoître le néant des grandeurs du monde: il pouvoit dire avec le Prophète,

*C'est pour moi un avantage, Seigneur, que vous m'ayez humilié.*





## LE ROI JEAN.

**C**E Prince est un rare exemple, mes Enfants, des mauvaises suites de l'imprudence & de la présomption, qui gâtent souvent le plus grand mérite.

Jean Duc de Normandie avoit déjà 42. ans, quand il succéda à Philippe de Valois son Père. Dès qu'il fut sur le trône, il traita du mariage de Madame Jeanne de France sa fille, avec le Roi de Navarre, qui n'attendoit que cette alliance pour faire assassiner le nouveau Connétable Charles d'Espagne. Et en effet le Roi n'auroit pas donné, comme il fit, abolition au Roi de Navarre d'un crime si noir, & qui lui faisoit perdre le premier Officier de sa Couronne, qu'il aimoit tendrement, si ce Prince n'eût été son gendre. L'impunité de cette action persuadant au Navarrois que le Roi le craignoit, & voulant profiter de cette prétendue foiblesse, il fortifia ses places de Normandie, prit des liaisons avec le Roi d'Angleterre, & alla dans la Navarre lever des troupes & de l'argent. Il voulut même faire assassiner le Roi, qui en étant averti, fit prendre & mourir les assassins; & pour n'être plus exposé à de tels dangers, il rétablit des Gardes à pié & à cheval auprès de sa personne. Je dis, il rétablit, car le Roi Gontran avoit le premier pris des Gardes pour se garantir des assassinats de Frédégonde, & S. Louis en avoit eu depuis, contre les mauvais desseins de la Comtesse de la Mar-

Marche, dequoi le peuple avoit un peu murmuré; mais le péril passé, ces deux Princes avoient cassé leurs Gardes, & le Roi Jean les garda toute sa vie.

Dans ce tems-là, le Roi d'Angleterre d'un côté entra en Picardie, & de l'autre le Prince de Galles en Languedoc. Charles Dauphin Duc de Normandie, mal satisfait alors de n'avoir pas assez de part dans les affaires, voulut se retirer auprès de l'Empereur son Oncle, avec beaucoup de grands Seigneurs du Royaume. Le Roi de Navarre le pouffoit encore à cela. Le Roi en ayant eu avis, n'eut pas de peine à faire entendre raison au Dauphin, en lui faisant connoître dans quel abîme de malheurs le Roi de Navarre avoit failli de le précipiter.

Cette dernière offense de la part du Navarrois fit tant d'impression dans le cœur du Roi, qu'y joignant l'assassinat de son Connétable, & le dessein contre sa propre personne, il résolut de s'en vanger. Ayant donc appris quelque tems après que le Roi de Navarre se devoit trouver à certain jour, avec ses Amis chez le Dauphin, dans le Château de Roüen, où ce Prince leur donnoit une grande fête, le Roi entra dans la salle du festin, armé de toutes pieces, fit arrêter devant lui le Roi de Navarre, & après avoir fait sur le champ couper la tête à tous les Amis de ce Prince, il le fit conduire dans la prison du Châtelet de Paris.

Cependant le Prince de Galles ravageoit le Berry, la Touraine & le Poitou. Le Roi marcha contre lui avec cinquante mille hommes. Le Prince de Galles qui n'en avoit que dix, se retrancha dans un lieu avantageux, & de-

man

manda la paix à des conditions raisonnables. Le Roi voulut que le Prince se rendit à discrétion, & sur son refus lui donna la bataille, la perdit, fut pris prisonnier, mené à Bourdeaux, & de là en Angleterre.

Il ne tint pas au Roi qu'il ne se fît tuer : ce ne fut qu'à l'extrémité, & qu'après avoir fait des merveilles de sa personne, qu'il se rendit.

Le Roi son pere aiant fait un Traité de paix avec le Roi d'Angleterre, les États Généraux de France ne le voulurent pas ratifier. Enfin après de grandes difficultez il se fit un Traité à Bretigni l'an 1360. par lequel le Roi cédoit au Roi d'Angleterre, une partie de son Royaume, & donnoit trois millions d'écus, pour le payement desquels on prit des termes, & on convint qu'en attendant qu'ils fussent expirez, le Roi pourroit retourner en France : que cependant il donneroit en ôtage quarante de ses principaux Barons, dont les deux conviendroient.

Le Roi partit donc de Calais quatre ans après sa prise à la bataille de Poitiers, & revint en France en 1360. A son retour il fit beaucoup d'Ordonnances contre les abus que les guerres avoient introduits, entr'autres il fit un Edit sévère contre les duels.

Ceux que le Roi avoit donnés pour ôtages, s'ennuyant fort en Angleterre après sept ans, le Duc d'Anjou qui en étoit un se sauva, & revint en France. Le Roi l'ayant appris ne le voulut pas voir, traitant les manquemens de parole, comme les plus grands crimes, & voulant montrer au Roi d'Angleterre que l'évasion du Duc d'Anjou n'avoit pas été concertée, avec lui. Cela même lui aiant fait faire réflexion

xion sur la peine que souffroient les ôtages, qui attendoient leur liberté depuis si long-tems, il résolut pour les délivrer, de retourner lui-même en Angleterre, jusqu'à ce qu'on eût payé ce qui restoit à payer de sa rançon.

Le Dauphin qui après la bataille de Poitiers avoit été déclaré Régent, eut beau vouloir dissuader le Roi son Pere, en lui disant qu'il trouveroit bien encore dans le Roiaume quarante ôtages, que le Roi d'Angleterre agréeroit en dégageant les premiers & les renvoyant en France; & qu'avant que ces derniers eussent demeuré sept ans en Angleterre, on auroit satisfait au Traité de Bretigny.

Toutes ces remontrances ne purent faire changer de dessein au Roi, & par là il laissa croire aux gens de bon sens, que c'étoit l'amour plutôt que l'honneur qui le faisoit retourner à Londres. Quatre mois après qu'il y fut arrivé, il tomba malade & mourut.

Ce Prince avoit du mérite, il étoit brave & libéral, jusqu'à l'excès, malheureux à la guerre, présomptueux, & ne croyant point de conseil, bon en second, méchant en premier, & par là plus propre à être un Particulier qu'un Souverain.

La perte de la bataille de Poitiers justifie bien le proverbe, qu'il faut faire pont-d'or aux ennemis, & ne les jamais reduire au désespoir. Mais la prison & la mort du Roi Jean font bien voir aussi que les grandeurs de ce monde ne sont pas fort solides, & que Salomon a eu raison de dire :

*Vanité des vanitez, & tout n'est que vanité.*

B U.



## B U R E A U D E L A R I V I E R E.

**S**il le mérite extraordinaire pouvoit garentir de la mauvaise fortune, je n'aurois pas aujourd'hui, mes Enfans, à vous parler des malheurs de Bureau de la Riviere. Ce Gentilhomme Bourguignon, qui fut premier Chambellan de Charles V. eut grand' part à la confiance de ce sage Prince, & un grand crédit, dont jamais Favorin n'a si bien usé que lui. Il avança autant qu'il put les personnes de mérite, & par là il ne se fit que d'honnêtes gens pour amis. Bien lui en prit: car Charles VI. étant monté sur le Trône, le Comte de Saint Paul accusa méchamment Bureau d'avoir eu intelligence avec les Anglois, & dit même au Roi qu'il lui feroit voir une Lettre de Bureau, qui le convainquoit de trahison. Ce jeune Prince qui ne connoissoit pas encore les assassinats de la plûpart des gens de la Cour, crût le Comte de Saint Paul sur sa parole, & alloit chasser injustement & destituer Bureau de la Riviere, lors que le Connétable de Clifson, son bon ami, qui en eut avis, fit de fortes remontrances au Roi, & lui fit connoître l'innocence de la Riviere, & la calomnie de Saint Paul.

Clifson devoit à Bureau l'épée de Connétable; mais en cette rencontre, il s'aquitia de  
l'o-



l'obligation qu'il lui avoit, & il servit bien le Roi, en l'empêchant de faire injustice à un homme de mérite, & des services duquel le Roi son Pere s'étoit si bien trouvé. Charles VI. même, quand il voulut mettre d'habiles gens dans son Conseil, fut fort heureux d'avoir encore en la\* personne de Bureau de la Riviere un homme capable d'en être le Chef. Bureau au reste dans son Ministère n'oublia pas ce service, quoiqu'il lui fût dû en quelque façon; & sa generosité † donna lieu à son malheur.

Craon ayant voulu assassiner le Connétable de Clifson, & l'ayant manqué, se sauva en Bretagne. Le Roi envoya demander cet assassin au Duc. Le Duc répondit qu'il n'étoit pas dans ses Etats. Sur cette réponse le Roi résolut de lui faire la guerre, & de marcher en personne à cette expédition. On crut bien que la Riviere n'avoit pas été contraire à ce dessein, s'agissant de venger le Connétable son ami. Cependant le voyage aiant été malheureux par la maladie extraordinaire où le Roi tomba les premiers jours de marche, les Oncles du Roi, qui en vouloient d'ailleurs aux Ministres, & sur tout à la Riviere, le blâmèrent fort d'avoir conseillé ce voyage, & résolurent de le perdre. Pour cela, ces Princes qui avoient pris en main le gouvernement de l'Etat, profiterent d'une des foiblesses du Roi, pour faire arrêter la Riviere. A la vérité six mois après, Charles dans un des bons intervalles de sa maladie, demandant des nouvelles de son Ministre qu'il ne voyoit plus, & ayant appris qu'on l'avoit mis

en

en prison, & même qu'on avoit confisqué son bien, il le fit metre en liberté, & lui fit rendre ses terres, dont les Princes s'étoient emparez. Mais comme il sentoît bien leur autorité; pour les contenter en quelque façon, il l'exila dans son païs, & la Riviere ne revint plus à la Cour.

Jamais malheureux n'a moins contribué à ses malheurs que celui-ci. Son mérite reconnu par tous les Historiens qui parlent de lui, le fait plaindre des honnêtes gens; & on a sujet de croire que l'illustre posterité, qui reste de lui en Bourgogne, est une recompense de la résignation, avec laquelle il supporta les disgraces. Car, si nous en croyons un Pere de l'Eglise,

*Les afflictions souffertes patiemment sont de toutes les choses de la vie celles dont Dieu nous tient compte le plus volontiers.*





# LE MARECHAL DE GYÉ.

ON se perd quelquefois à la Cour, mes Enfans, par trop de lumiere & de droiture. Pierre de Rohan Duc de Nemours, Comte de Guise & de Soissons, Seigneur de Gyé, a été un des hommes de son siècle, qui devoit, ce semble, le plus compter sur la bonne fortune. Il fut fait Maréchal de France par Louis XI. & fut l'un des quatre qui gouvernèrent l'Etat pendant la maladie du Roi Charles VII. son Lieutenant Général en Bretagne. Chef de son Conseil, Lieutenant Général de ses Armées en Italie, & il commandoit l'avantgarde à la bataille de Fornouë en 1495.

Louis XII. ayant succédé à Charles VIII. fut assez malheureux dans ses premieres guerres; & le chagrin du mauvais état de ses affaires l'ayant fait tomber malade, il fut à l'extrémité. La Reine Anne de Bretagne croiant qu'il n'en réchapperoit pas, songea à se retirer en Bretagne aussi-tôt que Louis seroit mort; & pour cet effet, elle commença par y envoyer tout ce qu'elle avoit de plus précieux. Le Maréchal de Gyé ayant avis de la marche de ses chariots, crut qu'il pourroit y avoir quelque chose, que le Successeur de Louis

Louïs feroit bien aife de trouver : il les fit donc arrêter, & par-là il encourut l'indignation de la Reine. Le Roi n'étant point mort de cette maladie, elle mit tout en œuvre pour perdre Gyé, & n'eut point de repos qu'elle n'eût obligé Louïs de lui abandonner un homme, dont la fidelité faisoit tout le crime. On rechercha la vie du Maréchal. & pour fatisfaire à la paffion de la Reine, le Roi ordonna le Parlement de Touloufe, comme le plus févère du Roiaume, pour faire le procès à ce vieil Officier de la Couronne.

Le Parlement ne put rien trouver dans fa conduite, qui fût digne de châtimement; & ce ne fut que par complaifance pour la Reine qu'on l'exilia de la Cour.

Le Maréchal fe retira en fa maifon du Verger, qu'il eut le loifir de rendre une des plus belles maifons de France; car les grands bienfaits des Rois fes Maîtres l'avoient fort enrichi, & pour cela il fit mettre par toute fa maifon en manière de devife :

*A bonne heure m'a pris la pluye,  
Dieu gard' de mal le Pelerin.*

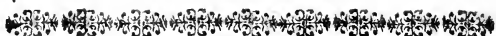
C'est un grand malheur à des Courtifans, quand le Maître fe laiffe gouverner: & que fur des points de conféquence à la réputation, ou à la fortune d'un homme de qualité & de fervices, comme étoit le Maréchal de Gyé, il ne fait pas au moins d'exaâtes perquifitions de la vérité des chofes qu'on lui a dites contre l'accufé.

Louïs XII. tout Père du Peuple en'on l'appelloit, entra trop aveuglément dans les fen-

timens de la Reine, en une rencontre où il s'agissoit de la ruine d'un homme si important à l'Etat. Nous sommes bien à couvert de pareils malheurs, mes Enfans: ce sont les fautes seules qui font faire dans le Règne où nous sommes, le procès aux gens, & non pas les haines, ni les mauvais offices des personnes les plus accreditées: mais les plus coupables mêmes doivent se consoler dans leur infortune, par la parole de David:

*Je porterai la colere du Seigneur, parce que c'est lui que j'ai offensé.*





# P H I L I P P E

## D E C O M I N E S.

**V**Ous allez voir, mes Enfans, le plus sage Politique de son siècle. Il eut du bonheur sous un règne épineux & délicat, & il tomba en disgrâce sous le règne suivant, où il paroïssoit que tant de prudence n'étoit pas si nécessaire.

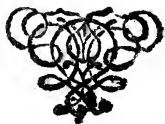
Philippe de Comines, Seigneur d'Argenton, étoit non seulement un homme d'esprit, qui savoit parler Allemand, Italien, Espagnol & fort bien François ; mais un homme de qualité, qui étant Sujet du Duc de Bourgogne s'attacha au service de Louis XI. duquel il fut gagner l'estime & la bienveillance. Il ne fut pas si heureux sous Charles VIII. car sur un simple soupçon d'avoir été dans les intérêts de Louis, Duc d'Orleans, qui fut pris à la bataille de S. Aubin du Cormier les armes à la main contre le Roi, on l'arrêta prisonnier, & sa prison dura trois ans. Il fut huit mois dans une cage, selon l'usage de ce tems-là, & le reste dans les prisons de Paris. On ne borna pas les peines de Comines à la perte de sa liberté ; on en voulut à sa vie, & comme on lui faisoit son procès, parmi les Avocats du Palais, il n'en pût pas trouver un seul qui osât être le sien, tant ils craignoient tous de fâcher les ennemis puissans qu'il avoit à la Cour. Il fut donc contraint de plaider lui-même sa cause, & il le  
fit

fit avec tant de force, & tant d'éloquence qu'on le mit en liberté : on le condamna seulement à quelque somme, pour sauver l'honneur du Ministère.

Les Mémoires qu'a laissez Comines, sont un ouvrage incomparable, qui a été traduit en quatre ou cinq Langues, & qui marque bien que celui qui l'a composé, avoit un grand sens avec un grand usage du monde.

Il n'est pas extraordinaire de voir que le Favori d'un Prince ne le soit pas de son Successeur ; car les nouveaux venus dans le Ministère se vengent ordinairement des prétendues offenses qu'ils ont reçues dans l'autre Gouvernement. Madame de Beaujeu, sœur de Charles VIII. le Cardinal Briçonnet & Etienne de Vair, qui gouvernoient l'Etat pendant la minorité du Roi, mirent, comme j'ai dit, Comines à de rudes épreuves : mais la tête ne lui tourna point ; il n'eut ni impatience, ni foiblesse, & il disoit souvent dans sa prison :

*Si je suis affligé, Dieu a ses raisons.*





# F R A N C O I S

## P R E M I E R.

**L** Es bonnes qualitez d'un grand Prince ne le sauvent pas toujours des traverses de la fortune, mes Enfans, sur-tout quand il pousse ses passions trop loin, & qu'il ne retourne point à Dieu après les premières fougues de la jeunesse, ou qu'il s'engage légèrement à des choses qui sont contre ses propres intérêts, & auxquelles un excès de probité ne lui permet pas de manquer. Afin que vous en jugiez vous-mêmes, je veux vous faire connaître ce Prince plus en détail, que je n'ai fait les autres célèbres Malheureux qui sont plus éloignez de nos temps & de nos mœurs.

Louis XII. qui n'avoit point d'enfans mâles, & qui n'espéroit plus d'en avoir, un peu avant sa mort fit épouser Claude de France sa fille à François d'Angoulême, héritier présomptif de la Couronne. Mais quelque temps après la Reine Anne de Brétagne étant morte, Louis ne desespéra pas d'avoir un fils par un second mariage; & dans cette vue, il épousa Marie d'Angleterre sœur de Henri VIII.

Comme François fut envoyé à Calais, pour recevoir cette Princesse, la plus belle de son temps, dès qu'il la vit il en devint amoureux. Elle le trouva aussi fort à son gré, & si du Prat n'eût retenu François par ses remontrances,



cès, ce Prince étourdiment se fût fait un Maître. Mais les réflexions qu'il fit l'arrêterent, & sur tout la connoissance qu'il eut de la passion, que Brandon Anglois homme de rien, avoit pour la Princesse Marie, laquelle il avoit suivie en qualité de son Chevalier d'honneur, sous le nom de Comte de Suffolc.

A la vérité, la crainte qu'eut François, que Suffolc qui n'avoit pas les mêmes raisons que lui de se contenir, ne lui fît quelque méchant tour, l'obligea de s'ouvrir à ce Comte. Je sai, lui dit-il, votre amour pour la Reine : si vous voulez me promettre d'en demeurer aux seuls desirs, je vous promets de mon côté de vous servir auprès d'elle, pour vous la faire épouser quand elle sera veuve. Suffolc promit ce que le Prince demandoit, & il ne manqua pas à sa parole. Louis étant mort six semaines après ses nûces, François devenu Roi tint aussi fort exactement la sienne : & malgré son Conseil qui lui représentoit que cela feroit tort à ses affaires, il prêtera son honneur à son intérêt, & fit épouser la Reine à Suffolc.

Dès qu'il se vit sur le Trône, n'ayant rien plus à cœur que le recouvrement de sa Duché de Milan, il marcha brusquement en Italie avec une grande armée, après avoir laissé la Régence à Madame sa Mere Louise de Savoye. Comme il étoit né brave, & que sa valeur animoit ses troupes, il prit sans résistance toutes les villes de Savoye & de Piémont, qui se trouverent sur son passage, & il arriva à Marignan le 10. d'Octobre à une lieüe de Milan.

Voiant que les Suisses, au nombre de qua-

rante mille, prétendoient s'opposer à son entreprise, il eut recours à la négociation. Mais le Cardinal de Sion, qui étoit dans les intérêts des Suisses, l'ayant rompuë, ils attaquèrent l'armée de France, sur les quatre heures du soir du treizieme d'Octobre. Le combat fut rude, & dura bien avant dans la nuit, les Suisses & les François pêle-mêle, les uns couchés auprès des autres sans se connoître. Le Roi passa la nuit armé de toutes pièces sur l'afût d'un canon, & la bataille recommença dès la pointe du jour. Les François la gagnèrent; mais ils perdirent quatre mille hommes de leurs plus braves gens, & la plûpart Princes ou Gentilshommes. Il demeura dix mille Suisses sur la place. Milan se rendit au Roi le lendemain du combat; mais le Duc Sforce s'étant enfermé dans le Château avec deux mille hommes, & les mines n'ayant rien fait, le Connétable de Bourbon fit sous le bon plaisir du Roi un Traité avec Sforce, par lequel celui-ci remettoit sa Souveraineté à François, moiennant de grandes pensions en France. Le Roi revint au mois de Décembre 1515. après avoir laissé le Connétable à Milan, & conféré avec le Pape à Boulogne, où se fit le Concordat.

Quoi que ce succès ne fût pas complet, il ne laissa pas de lui faire des envieux, & d'obliger les autres Princes à prendre des mesures contre lui.

Charles d'Autriche connu dans l'Histoire sous le nom de Charles-Quint, fut élu Empereur; & François qui avoit voulu l'être, chagrin de la préférence de Charles, se liguait avec Henri VIII. Roi d'Angleterre contre l'Empereur, Bien-

Bien-tôt après il alla lui-même en Flandres, reprit Moufon, brûla & démantela Bapaume, prit Bouchain, & Landrecy, & de là marcha à l'Empereur qui étoit à Valenciennes ; mais Charles ne l'attendit pas. Le Roi d'Angleterre devint lui-même jaloux des prosperitez de son ami, & fit contre lui une ligue avec l'Empereur.

Charles de Bourbon Connétable, fatigué de la haine de Madame, Mere du Roi, se joignit à eux ; & pour l'exécution du Traité, entra en Champagne au même temps que les Anglois entrèrent en Picardie, & les Espagnols en Guyenne.

François sans trop s'étonner de ces mouvemens, mit ordre à tout sur les frontières, & envoya l'Admiral de Bonnivet en Italie : il y fit d'abord de grands progrès, mais faute de savoir profiter de sa bonne fortune, non seulement il reperdit ses conquêtes en moins de temps qu'il ne les avoit faites ; mais il fut entièrement chassé d'Italie par Bourbon.

Ce Prince fier de ses avantages, & qui n'avoit plus rien à ménager, passa les Alpes, fond sur la Provence, & assiége Marseille. Le Roi marche à lui, & Bourbon se retire brusquement. François le suit à grandes journées : il laisse la Trimouille dans Milan avec six mille hommes, & il va assiéger Pavie. Une entreprise aussi imprévue que celle-là, alarma & réveilla les ennemis : ils assemblent toutes leurs forces pour secourir la place, & ils attaquent les lignes d'abord.

Ils sont repoussez en quatre endroits, & sur ces premiers avantages, François s'empporte, sort de ses retranchemens, fait l'avant-garde

du corps de bataille qu'il avoit voulu commander en personne; & trouble ainfi tout l'ordre, dont il étoit convenu dans le Conseil. Il fait encore pis par fa chaleur; car en se mettant entre son canon, & les ennemis, il rend ses batteries inutiles, qui auroient pû seules gagner la bataille, de l'aveu du Marquis de Pescaire.

Les François font par-tout leur devoir, nos Allemans se font tous tuer les uns sur les autres: mais nos Suiffes ne veulent pas tirer un coup de mousquet, & se retirent dans leur País sans combattre.

Le Roi après avoir rallié & remené trois fois à la charge les escadrons qui avoient été rompus, enfin blessé au bras gauche, à la main droite, & le visage couvert de sang d'un coup qu'il avoit reçu au front, son cheval tué sous lui, & lui tombé dessus, il est pris par Pomperan Gentilhomme François. Celui-ci proposant au Roi de le mettre entre les mains de Bourbon, François lui dit qu'il aimoit mieux mourir que de se rendre à un traître, & fit appeller Lanoi Viceroy de Naples, auquel il se rendit. On peut dire qu'une valeur mal ménagée a été en partie cause de sa disgrâce, & que s'il eût levé le siège à l'approche des ennemis, pour marcher à eux, comme ses vieux Capitaines le lui conseilloient, il n'auroit pas été aussi malheureux qu'il le fut.

On mena le Roi à Pisqueton, où l'Empereur lui ayant fait proposer des conditions disadvantageuses, il lui fit répondre, que plutôt que de les accepter, il passeroit sa vie en prison. Il fut mené ensuite à Madrid; & comme il étoit gardé étroitement, cela l'obligea d'es-

d'essayer à corrompre ses Gardes. L'Empereur ayant appris que le Roi en avoit gagné quelques-uns, le fit resserrer davantage, dont François eut tant de chagrin, qu'il en tomba fort malade. Charles craignant de perdre une si grosse rançon, donna des espérances au Roi d'une liberté prochaine, en le resserrant moins, ce qui rétablit en peu de temps sa santé.

L'année suivante on fit le Traité de Madrid, tel qu'il plut à l'Empereur. Ainsi le Roi sortit de prison après y avoir été treize mois, & les deux Princes ses Enfans furent donnez en ôtage en attendant l'accomplissement des conditions.

Dans ce temps-là le Roi ayant appris que l'Empereur le traitoit d'homme sans foi sur l'inexécution d'une partie du Traité de Madrid, lui envoya un cartel pour se battre contre lui, à quoi Charles répondit qu'il acceptoit le défi, après que François auroit exécuté tout ce qu'il avoit promis. Enfin François donna douze cens mille écus à l'Empereur, & retira ses Enfans d'Espagne.

Ce fut alors que le Roi, qui tout guerrier qu'il étoit, avoit de l'amour pour les belles Lettres, commença à les faire fleurir en France, faisant du bien aux Savans & aux gens d'esprit qui devinrent tous ses Panegyristes.

Pendant qu'on le loüoit dans son Royaume l'Empereur le décrioit dans les Païs étrangers; mais il avoit au fond si bonne opinion de la generosité du Roi, qu'il le pria de lui prêter de l'argent, & sa gendarmerie, François averti des mauvais discours de Charles, lui répondit sur le chapitre de l'argent, qu'il n'étoit pas un Banquier, & sur celui de ses troupes, qu'il

ne les prêtoit non plus que son épée

L'amitié que François avoit pour Henri VIII. qui s'étoit soustrait à l'obéissance de l'Eglise, & la tendresse qu'il avoit pour Marguerite de Valois, Duchesse d'Alençon sa Sœur, un peu persuadée que la Doctrine de Luther étoit bonne; ébranlerent en quelque sorte le Roi sur sa Religion, mais il ne succomba pas, & il répondit au Roi d'Angleterre, qui le pressoit fort de secoüer à son exemple le joug de Rome, qu'il étoit son ami jusques aux autels.

Les troubles que le Luthéranisme commençoit à exciter dans l'Allemagne, lui parurent favorables pour tenter tout de nouveau la conquête du Milanez, dont ni ses disgraces ni ses amours ne lui avoient pas fait perdre la pensée. Il demanda passage au Duc de Savoye; & sur le refus de ce Prince, l'Admiral de Brion entra dans son Pais avec une grande armée, & conquit tout le Piémont. Les ennemis qui ne pûrent résister au Roi dans leurs Etats, prirent le parti de l'attaquer dans les siens. L'Empereur, dont le Marquis de Saluces avoit pris les intérêts, assiége lui-même Marseille; Nassau prend Guise, & met le siège devant Peronne; Montecuculli empoisonne le Dauphin à Tournon; Crouy ravage la frontière de Picardie. Peu de temps après le Roi tombe dangereusement malade, & d'une maladie qui est le fruit ordinaire des plaisirs.

Ces adversitez ne l'abbatoient point; mais elles ne le faisoient pas assez retourner à Dieu, ni penser à réfléchir sur la colère du Ciel, en se corrigeant de ses faiblesses, &

en faisant de bonnes œuvres. Au reste s'il n'étoit pas assez Chrétien, il n'étoit peut-être que trop homme d'honneur pour ses intérêts.

Tous les méchans tours que Charles lui avoit joués, ne l'empêcherent pas après la paix faite de donner passage à ce Prince, pour aller appaiser une grande sédition arrivée en Flandres, & de lui faire tous les honneurs dont il se put aviser. Pour obtenir cette grace, l'Empereur avoit fait au Roi beaucoup de promesses, & il manqua à toutes, jusques-là même que l'année d'après, il fit assassiner deux Ambassadeurs que le Roi envoyoit, l'un au Grand-Seigneur, & l'autre aux Venitiens. Cependant quoi qu'alors Charles Quint fût engagé dans la guerre d'Afrique, François eut la générosité de ne rien entreprendre contre lui en son absence. A la vérité dès que l'Empereur fut de retour, le Roi pour venger le droit des gens violé en la personne de ses Ambassadeurs l'envoya défier à un combat singulier, & mit contre lui cinq armées sur pied. Charles & Henri se liguerent alors contre la France. Le Roi malgré leur ligue fit fortifier Landreci en sa présence. Un mois après l'Empereur l'assiégea en personne: mais le Dauphin lui fit lever le siège, & lui presenta la bataille qu'il refusa. Le Comte d'Enguien gagna en Italie la bataille de Cerizolles; & après tant d'avantages, François eût aisément repris le Milanez, si dans ce temps-là Charles & Henri ne fussent entrez en France.

L'Empereur prit Luxembourg, que Furstemberg avoit manqué, & ensuite plusieurs Places de Champagne. Comme il s'étoit

beaucoup avancé, & que les vivres lui manquoient, il auroit pû être défait par l'armée Françoisé, si la Duchesse d'Etampes Maîtresse du Roi, qui se vouloit faire un ami de Charles, prévoyant la mort prochaine de François, n'avoit ménagé à l'Empereur la reddition de Château-Thierry, & sauvé son armée par les bleds qu'il y trouva. La nouvelle qu'eut le Roi en même temps que les Anglois avoient pris Boulogne, l'obligea de faire la paix avec l'Empereur; & Henri restant seul fut contraint lui-même de la faire avec le Roi. La paix generale donna lieu à François de songer aux affaires de la Religion. Il mit tout en œuvre pour arrêter le cours de l'hérésie, qui s'étoit déjà fort répandue dans la France: il usa même de remèdes violens, par le conseil du Cardinal de Tournon, jusqu'à faire brûler grand nombre d'hérétiques. Mais ce zèle indiscret bien loin de détruire l'hérésie, ne servit qu'à la multiplier, & à l'étendre davantage. Quoi que Henri la protégéât, sa mort ne laissa pas de donner un fort grand chagrin au Roi, qui le regardoit comme son second contre l'Empereur, & la mélancolie aigrissant son vieux mal, lui causa une fièvre lente, qui le consuma peu à peu.

Il finit sa vie avec beaucoup de fermeté & de piété. Avant que de mourir, il recommanda fort à son fils de soulager le Peuple, & il lui dit que les François étant les meilleurs sujets du monde, ils meritoient d'autant plus d'être bien traités, qu'ils ne refusoient rien à leur Roi dans ses besoins.



Ce Prince n'avoit point eu jusqu'alors ion pareil en magnificence, en clémence, & en liberalité. Il eut peu d'égaux en valeur, en favoir, & en facilité de bien parler. Il ne lui eût rien manqué s'il eût été plus prudent à entreprendre, & plus constant dans ses entreprises; plus Maître de ses Maîtresses, & moins gouverné de ses Favoris. Ces deux derniers défauts venoient de trop de bonté; mais les grands Rois évitent ces fortes de bontez, comme des foiblesses.

Jamais régne n'eut un plus beau début, que celui du gain de la bataille de Marignan: mais après cela jamais régne ne fut plus rempli d'embarras & de malheurs, que celui de François Premier. Sa prison, ses maladies, les trahisons de ses Maîtresses, la mort du Dauphin, Prince de grande espérance, Charles-Quint, Henri VIII. & les Princes d'Italie liguez contre lui, & la rebellion d'un Prince du Sang fort brave, premier Officier de la Couronne, tout cela est le comble de l'adversité; mais les malheurs de la vie présente soufferts avec une parfaite résignation aux ordres du Ciel & dans un véritable esprit de pénitence, épargnent bien de plus rudes peines en l'autre monde, que celles que François a souffertes en celui-ci. C'est la pensée d'un Roi penitent, que Dieu lui-même éprouva en tant de manières, & qui fut faire un si bon usage de la mauvaise fortune. Il disoit dans ses plus grandes afflictions:

*Le Seigneur m'a châtié; mais il ne m'a pas livré à la mort.*



# SAMBLANÇAI.

**S**Amblançai ne vous paroîtra pas, mes Enfans, dans une si grande élévation qu'Enguerrand de Marigni ; cependant l'injustice qu'on lui fit me paroît bien égale. Quand il plaît à Dieu, l'innocence ne fait pas toujours la bonne fortune.

Jean de Beaune Seigneur de Samblançai, homme de naissance & de mérite, fut Surintendant des Finances pendant le Règne de François Premier. Il reçut ordre du Roi en 1522. d'envoyer le plutôt qu'il pourroit trois cens mille écus à Lautrec, Général d'Italie ; & le lendemain de cet ordre, Madame Mère du Roi alla elle-même à l'Epargne, demander à Samblançai tout ce qui lui étoit dû de pensions, de gratifications, de revenus du Valois, de la Touraine & de l'Anjou, dont elle étoit Doüairière. Le Surintendant lui représenta que toutes ces sommes épuiseroient l'Epargne, & qu'elle favoit bien qu'il avoit reçu ordre du Roi, d'envoyer au-plûtôt trois cens mille écus à Lautrec ; qu'il y alloit de sa tête s'il y manquoit. Madame lui dit qu'elle avoit assez de crédit auprès du Roi pour le sauver s'il lui faisoit plaisir & que s'il la refusoit, elle n'en avoit pas moins pour le perdre. Samblançai lui demanda donc ses quittances. Madame les lui donna de sa main, & d'autant plus facilement qu'elle favoit que Gentil premier Commis de l'Epargne étoit amoureux d'une de ses Filles d'honneur, par le moyen

de laquelle elle retireroit bien-tôt ses quittances.

A la fin de la campagne, Lautrec étant revenu à la Cour, le Roi le reçut fort mal, & lui demanda raison de tant de places qu'il avoit perduës. Lautrec lui dit que toute son Infanterie s'étoit débandée faute de payement. Cependant, repliqua le Roi, je vous ai envoyé trois cens mille écus. Lautrec l'assûra qu'il n'en avoit rien touché. Sur cela le Roi aiant fait venir Samblançai, ce Ministre découvrit ce qui s'étoit passé entre Madame & lui, le lendemain du jour qu'il reçut l'ordre de faire toucher cette somme à Lautrec. Le Roi envoya querir Madame, & le Surintendant redit au Roi devant elle ce qu'il lui avoit dit en son absence. Madame qui savoit qu'on ne la pouvoit convaincre, lui en donna le démenti, & demanda justice au Roi de l'outrage que lui faisoit son Ministre. Le Roi qui avoit toujours aimé Samblançai, qui même l'appelloit son Pere, & qui eût bien voulu qu'il se fût justifié, lui commanda donc d'envoyer querir les quittances qu'il disoit avoir de Madame. Le Surintendant manda à Gentil son premier Commis de les prendre à l'Epargne, & de les lui apporter. Gentil lui étant venu dire devant le Roi, qu'il n'avoit point trouvées ces quittances, on congédia le Surintendant, & il fut arrêté dans l'antichambre.

Le Chancelier du Prat, créature de Madame, & de son côté jaloux du crédit de Samblançay, lui choisit des Commissaires, & se mettant à leur tête, il le fit condamner à être pendu.

Neuf ans après Madame mourut ; & comme

me en ce temps-là même on fit le procès à Gentil, & qu'il fut aussi condamné à être pendu, on ne douta point que Madame n'eût dit au Roi, qu'il lui avoit aidé à faire mourir injustement Samblançay. La mort de Gentil justifia par tout le Royaume la memoire du Surintendant.

Samblançai ne pouvoit éviter sa perte: car s'il eût refusé Madame, elle lui eût encore bien moins pardonné. Mais il valoit mieux périr en obeïssant à son Prince, qu'en faisant quelque chose contre son devoir par une foible complaisance. Il y a dans la vie des conjonctures facheuses, où quelque parti que l'on prenne, l'on a tout à craindre également. Il y a aussi des hommes que la Providence ne sauve qu'en leur laissant faire de faux pas: il faut pour leur salut qu'il leur en coûte & leur fortune & leur vie. C'est après tout une heureuse destinée, que d'arriver au port par le naufrage, & c'est alors qu'on peut dire avec David:

*C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance & vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains*



## LE DUC DE BELLEGARDE.

C'Est bien sur le sujet du Duc de Bellegarde, mes Enfans, qu'il ne faut pas croire un homme heureux avant la mort. Celui-ci le fut les soixante premières années de sa vie; & de là jusques à la quatre-vingt-sixième, un des plus malheureux hommes du monde.

Roger de Saint Lari fut amené sous le nom de Bellegarde en 1583. à la Cour de Henri III. par son Cousin le Duc d'Epemon, Favori de ce Prince, auquel Bellegarde plut tellement que le Duc son Patron en devint un peu jaloux; & ce ne fut pas tout-à-fait sans raison. Car en fort peu de tems le Roi fit Bellegarde Chevalier de ses Ordres, premier Gentilhomme de sa chambre, & Grand-Ecuyer de France.

Le changement de Prince & de gouvernement ne changea rien à sa fortune. Henri IV. le conserva dans ses Charges, & eut toujours beaucoup de considération pour lui. Louis XIII. le fit Duc & Pair, & Gouverneur de Bourgogne; & croyant qu'un homme aussi sage que Bellegarde auprès de Gaston de France, Duc d'Orleans son Frère, pourroit contribuer à la bonne conduite de ce jeune Prince, il le fit premier Gentilhomme de sa chambre. Cependant Puilaurens Favori de Monsieur,  
le

le Président le Coigneux son Chancelier, & quelques brouillons de sa Maison, l'animant contre le Cardinal de Richelieu, sur les mauvais traitemens que ce Ministre obligeoit le Roi de faire à la Reine sa Mere Marie de Medicis, le Duc de Bellegarde ne le put empêcher de sortir de France, & de prendre les armes contre le Roi. Il le suivit donc comme le principal Officier de sa Maison, & voilà le commencement de la décadence d'une des plus belles fortunes que la Cour ait jamais vuë.

En ce temps-là, le Duc de Montmorenci, qui étoit dans les interêts de Monsieur, donna le combat de Castelnau, où aiant été pris, il eut la tête coupée. Monsieur fit sa paix: le reste de ses Officiers eut une abolition, mais on exila Bellegarde, que le Cardinal de Richelieu craignoit, & on lui ôta son Gouvernement de Bourgogne.

Pendant son exil qui fut en Nivernois, je l'allois voir quelquefois; car outre qu'il étoit dans la Lieutenance de Roi qu'avoit mon Père, j'étois encore son Filleul. Il me faisoit mille caresses, me disoit entre autres choses qu'il me souhaitoit autant de bonne fortune toute ma vie, qu'il en avoit eu durant les soixante premières années de la sienne.

Après quelque tems de son exil, le Cardinal de Richelieu qui avoit donné le jeune Effiat, sous le nom de Cinq-Mars, pour Favori à Louis XIII. obligea le Duc de Bellegarde de vendre à ce Favori sa Charge de Grand-Ecuyer.

Ce vieux Seigneur demeura encore long-tems dans son exil après sa démission, & ne re-

revint à la Cour qu'en 1644. dans la Régence d'Anne d'Autriche; mais il mourut bientôt après.

La vie de Bellegarde commença par des prosperitez qui furent longues, & qui par là lui firent bien plus sentir ses disgraces. Celles-ci pourtant durèrent assez, pour qu'elles lui pussent tenir lieu de penitence & servir à son salut, selon la divine Parole :

*Ne vous étonnez pas des afflictions; elles vous arrivent, de peur que vous ne perissiez parmi les tempêtes du monde.*





## LE M A R E' C H A L DE BASSOMPIERRE.

**I**L n'y a peut-être rien, mes Enfans, qui nuise plus à un Courtisan, que la réputation d'homme à bons mots; ni qui contribue moins à la fortune, que l'attachement pour les femmes même les plus puissantes à la Cour. Vous en jugerez ainsi, quand je vous aurai parlé de ce Maréchal.

François de Bassompierre, d'une Maison originaire d'Allemagne, mais établie depuis quelques années en Lorraine, vint assez jeune en France. Son esprit, sa politesse, sa grande dépense, & sa libéralité le distinguèrent bien tôt dans la Cour de Henri IV. dont il fut un des principaux ornemens.

Pendant la Regence de Marie de Medicis, il eut un procès contre Mademoiselle d'Entragues, qui prétendoit être sa femme. Bassompierre l'ayant gagné, il envoya à son Avocat mille pistoles pour son plaidoyer. Celui-ci qui trouvoit la reconnoissance excessive, lui renvoya son argent, & lui manda qu'il ne lui falloit pas tant. Bassompierre reprit ses mille pistoles, & quelque tems après ayant obtenu de la Regente une charge d'Avocat Général au Parlement de Rouen, dont il auroit eu quarante mille écus s'il l'avoit voulu vendre,



dre, il en fit expédier les provisions au nom de son Avocat, & les lui porta lui-même. L'Avocat qui avoit voulu faire le généreux sur les mille pistoles, ne fut pas assez fou pour refuser l'établissement de sa fortune. Il faut dire la vérité en faveur de Bassompierre; il y a bien de la grandeur dans l'ame d'un particulier, qui fait une action comme celle-là.

Si Bassompierre eut l'ame grande, il eut aussi l'esprit galant. Jamais homme n'eut tant de réputation auprès des Dames que celui-là: il n'en a guères trouvé de cruelles, & les plus honnêtes ne croyoient pas déroger à leur vertu d'en être recherchées, qui est ce qu'on appelloit, être servies, en ce tems-là.

Dans les guerres qu'eut Louis XIII. contre les Huguenots, Bassompierre se signala fort. Mais comme il reconnut qu'en France les Charges aidoient beaucoup au mérite, il acheta celle de Colonel Général des Suisses, & ce poste avec ses services lui valut le bâton de Maréchal de France.

Le Cardinal de Richelieu devenu Premier Ministre, ne songea qu'à éloigner les vieux Seigneurs de la Cour, qui l'aient vu dans une moindre fortune, ne lui paroissent pas avoir toute la dépendance qu'il lui falloit. Bassompierre fut un de ceux qui déplaçoit le plus au Cardinal. Sa familiarité auprès du Roi, sa liberté de parler, & de dire ce qu'on appelle de bons mots, le firent craindre & haïr de ce Ministre. Mais on croit que la véritable raison de sa disgrâce fut celle-ci. Le Roi étant fatigué de l'empire qu'il avoit laissé prendre au Cardinal sur son esprit, & aiant un jour demandé à ceux de son Conseil, qu'il

savoit n'aimer pas ce Ministre, de quelle manière il s'en pourroit defaire, les uns furent d'avis qu'on lui fît son procès; les autres qu'on l'exilât; Bassompierre qu'on le mît en prison pour toute sa vie. Le Cardinal aiant su par quelque faux frere, ce qui s'étoit dit dans ce Conseil, où le Roi ne s'étoit déterminé à rien contre lui, il eut assez de crédit sur l'esprit de son Maître, pour l'obliger dans la suite par de bonnes raisons, ou sous de specieux pretextes, de châtier chacun de ceux qui avoient opiné contre lui, par la même peine à quoi ils l'avoient condamné. Ainsi Bassompierre fut mis à la Bastille, où il fut quatorze ans; & d'où il ne seroit jamais sorti, si le Cardinal avoit pû lui survivre. Toutes les femmes de la Cour l'oublierent presque dès qu'elles le virent malheureux; ou si quelques-unes penserent à lui, leurs soins & leurs bons offices lui furent entierement inutiles.

Pendant sa prison on l'obligea de se defaire de sa charge de Colonel des Suisses, pour quatre cens mille livres, entre les mains du Marquis de Coislin, homme de merite, & l'un des plus dignes parens du Cardinal.

A la mort de ce Ministre, Bassompierre fut mis en liberté, & mourut peu de tems après qu'il fut rentré dans sa Charge, par la destitution de la Chastre, qui l'avoit eüe après la mort de Coislin.

Les Courtisans dont les Maîtres se laissent gouverner, sont bien à plaindre. Louïs XIII. étoit gouverné autant que Louïs XII. mais heureusement pour nous, mes Enfans, tous les Louïs ne se ressemblent pas en toutes choses.

ses. Du reste à regarder les choses chrétiennement, la disgrâce de Bassompierre fut une bonne fortune pour lui: il eut le tems de penser à l'Eternité durant une si longue prison, & de se dire souvent à lui-même;

*La figure de ce monde passe.*





## LA CHASTRE.

**V**Ous verrez, mes Enfans, par les malheurs de la Chastre votre parent, combien il est difficile aux gens mêmes qui ont le plus d'esprit, de prendre un parti sûr dans des conjonctures délicates.

Edme de la Chastre vient à la Cour de Louïs XIII. sous le nom de Comte de Nancé. En y arrivant il achéta cent mille écus une des deux Charges de Maître de la Garderobe. Il n'eut pas de peine à en avoir l'agrément; car outre sa naissance il étoit un des plus jolis Cavaliers de son temps.

A la mort du Marquis de Coislin, Colonel General des Suisses, la Chastre eut l'agrément de la Reine Regente, Anne d'Autriche, pour rembourser cette Charge aux héritiers de Coislin.

Bien-tot après le Cardinal Mazarin & le Duc de Beaufort disputant entre eux à qui auroit la premiere place dans le Conseil de la Reine, la Chastre parent & ami du Duc se déclara pour lui. Ce Prince s'étant mal conduit pendant cette concurrence, fut arrêté, & mené au Bois de Vincennes; & la Chastre eut ordre de se défaire de sa Charge entre les mains du Maréchal de Bassompierre, qui l'avoit vendue pendant qu'il étoit à la Bastille, au Marquis de Coislin.

La Chastre au desespoir de sa destitution, suivit en qualité de volontaire, le Prince de  
Con-

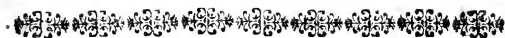
Condé à la campagne de Norlingue : il reçut à la bataille un coup de pistolet à la tête, dont il vint mourir à Philisbourg entre mes bras, après avoir fait tous les actes d'un bon Chrétien.

Si le Cardinal Mazarin eût été déclaré Premier Ministre, & qu'en cette qualité la Chastre eût pris un parti contre lui, personne ne le pourroit excuser ; & moi-même son Cousin germain & son bon ami, je le condamnerois comme un autre, parce qu'un Premier Ministre est l'homme du Roi.

Mais le Cardinal & le Duc étant encore alors deux particuliers, qui disputoient entre eux, à qui auroit la première place, c'étoit assez au Cardinal Mazarin, de se venger de son Rival par la prison, sans ruiner la fortune de la Chastre, pour avoir été dans les intérêts de son parent & de son ami.

Dieu voulut par cette disgrâce attirer la Chastre à lui, qui par les prospérités qu'il méritoit, se fut peut-être perdu. Car suivant le témoignage du Saint Esprit en plus d'un endroit de l'Écriture :

*L'affliction est le chemin le plus sûr, pour rentrer dans son devoir & pour retourner à Dieu.*



# R O G E R

## D E R A B U T I N ,

### C O M T E D E B U S S Y .

**J**E vous ai fait voir, mes Enfans, une partie des plus célèbres malheureux, qui aient été dans les siècles passez, je n'ai plus qu'à vous parler de moi. Comme je fais mieux ce qui me touche, que ce qui regarde les autres, & que vous y devez même prendre beaucoup plus d'interêt, j'entrerais dans un plus grand détail de ma vie. En vous parlant de ces hommes que leurs malheurs ont rendu fameux, j'ai commencé par vous apprendre leur naissance: je ne vous dirai pas la mienne, mes Enfans; car vous la savez: mais pour vous porter à ne jamais rien faire qui en soit indigne, je vous recommanderai seulement de ne point oublier qu'en l'an mil cent dix-huit Mayeul de Rabutin étoit un des grands Seigneurs du Mâconnois, que ses Descendans ont toujours eu de bonnes & de grandes alliances, & même que Hugues de Rabutin, bisayeul de mon grand-pere, épousa en 1460. Jeanne de Montagu, fille unique & héritière de Claude de Montagu, Prince de la Roiale Maison de Bourgogne, de laquelle Princesse vous êtes descendus.

Pour venir à moi, vous saurez que mon Pere après m'avoir tenu quatre ans au Collège

ge de Clermont, me mena avec lui en 1634. au siege de la Motte en Lorraine, où son Regiment d'Infanterie servoit dans l'armée que commandoit le Maréchal de la Force. J'étois premier Capitaine dans ce regiment, n'y ayant point encore alors de Lieutenans Colonels, ni de Drapeaux blancs dans les Regimens nouveaux.

Après la prise de cette place, l'armée passa en Allemagne. Mais mon Pere qui me trouva trop jeune, pour faire ce voyage sur l'arrière-saison, car je n'avois que treize ans, me renvoya à Paris, où ma Mere me mit à l'Academie. Je n'y fus que six mois, n'étant pas disciplinable après avoir commandé des gens de guerre.

Les Arrière-bans de France ayant eu ordre de marcher \* en Lorraine, sous la conduite des Gouverneurs & des Lieutenans de Roies des Provinces, mon Pere se mit à la tête de la Noblesse de Nivernois, à laquelle il joignit deux cens hommes de recrue pour son Regiment, qui étoit dans Epinal, & il me laissa le soin de cette Infanterie. Nous joignîmes l'armée du Roi, commandée par le Duc d'Angoulême, & par le Maréchal de la Force, qui étoit campée au village de Manieres. L'armée du Duc Charles de Lorraine étant alors à Rambervilliers entre la nôtre & Epinal, je ne pus joindre le corps du regiment de mon Pere, qu'après que le Colonel Gassion, qui fut depuis Maréchal, l'eut retiré d'Epinal.

La campagne finie on mit le Regiment de mon Pere en quartier d'hyver à Huilecour, un grand Bourg sur la Meuse. Mon Pere

M 2

qui

\* Mai 1635.

qui vouloit que j'aprissè mon métier , me laissa cet hyver à son Regiment, qui en valut mieux & moi aussi : car dès-lors je m'appliquai tout de bon à m'instruire des devoirs d'un homme de guerre, & je fus assez heureux pour ne pas travailler en vain. Comme je me sentoís de l'inclination aux Lettres, je ne laissois pas de lire quelquefois les ouvrages d'esprit qui me tomboient entre les mains ; & ce fut en lisant l'Ode de Racan adressée à mon Pere, que je commençai à goûter la Poësie Françoisè. Cette petite piece est si morale & si belle, que je ne puis me dispenser de vous en faire part.

## O D E

### A LEONOR DE RABUTIN

Comte de Buffy.

**B**U S S Y, notre Printemps s'en va presque  
 expiré ;  
 Il est temps de jouir du repos assuré,  
 Où l'âge nous convie.  
 Renonçons aux grandeurs, qu'insensèz nous  
 suivons,  
 Et pensons tout de bon aux biens de l'autre vie,  
 Lors que nous le pouvons.

Donnons quelque relâche à nos travaux passez,  
 Ta valeur & mes vers ont eu de nom assez  
 Dans le siècle où nous sommes.  
 Il faut se reposer, & pour vivre contents,  
 Acquérir par raison ce qu'enfin tous les hommes  
 Acquierent par le temps.

Que



Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,  
 Pour mourir tout en vie au milieu des hazars  
 Où la gloire te mène ?

Cette mort qui promet un si digne loyer,  
 N'est toujours que la mort, qu'avecque moins  
 de peine

On trouve en son foyer.

Que sert aux Courtisans ce pompeux appareil,  
 Dont ils vont dans la lice éblouir le Soleil  
 Des trésors du Pactole ?

La gloire qui les suit après tant de travaux,  
 Se passe en moins de temps que la poudre qui  
 vole

Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever ces murs audacieux  
 Qui de nos vanitez font voir jusques aux Cieux  
 Les folles entreprises ?

Maints Châteaux accablez deffous leur propre  
 faix,

Enterrent avec eux les noms & les devises  
 De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le tems qui nous est limité;  
 Quittons ce fol espoir, par qui la vanité  
 Nous en fait tant accroire.

Que Dieu soit désormais l'objet de nos désirs.  
 Il forma les Mortels pour jouir de sa gloire,  
 Et non pas des plaisirs.

L'année \* suivante le Marquis de la Force,  
 fils du Maréchal, qui fut depuis Maréchal lui-  
 même, commandant les troupes de Lorraine,  
 eut avis que Colorado l'un des Officiers Gé-  
 néraux de l'armée de l'Empereur s'avançoit

M 3 avec

\* Mars 1636.

avec dix-huit cens Chevaux, pour effayer de lui enlever des quartiers. Il marcha à lui avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, le défit près de Baccaras, & le fit prisonnier : nôtre Regiment fut de la partie.

Après ce combat le Marquis me renvoya conduire un convoi de vivres & de munitions de guerres dans le Château de Moyen, ce que j'exécutai aisément n'y ayant plus d'ennemis en campagne.

A la fin de Mai l'armée du Roi entra dans le Comté de Bourgogne en deux corps; l'un avec Henri de Bourbon, Prince de Condé, entra par Auxonne, & l'autre avec le Marquis de la Meilleraye, depuis Maréchal, entra par Pontalier. La Meilleraye prit la ville de Pesme: il y mit le Regiment de mon Pere que je commandois.

Le Prince de Condé, que la Meilleraye avoit joint, assiegea Dole, & comme les ennemis s'assemblerent au mois de Juillet pour la secourir, on ne jugea pas que je fusse à couvert d'une insulte dans Pesme, qui ne valoit rien, & on m'en retira pour me faire aller à Dole. Il est vrai que nos mines n'ayant rien fait, & d'ailleurs le Prince ayant reçu des ordres pressans & reïterez de lever le siege, parce que les ennemis étoient entrez en France, & qu'ils avoient pris la Capelle, le Catelet & Corbie, nous nous retirâmes de devant Dole le lendemain de la Nôtre-Dame d'Août.

La Cavalerie des ennemis, à la tête de laquelle étoit le Duc Charles de Lorraine, nous suivit jusques aux grands bois d'Auxonne, & comme jusques-là, nous passions dans une petite plaine entre deux taillis, ce fut l'Infanterie qui fit cette retraite, & on la commit au Regiment de Navar-

Navarre, & au Regiment de mon Pere, qui s'en aquitérent bien.

D'Auxonne on nous détacha douze Regimens d'Infanterie, sous Lambert Maréchal de Camp, & nous joignîmes l'armée du Roi, commandée par Gaston de France, Duc d'Orleans, à la fin d'Août dans la plaine de Roye en Picardie.

La première action de cette armée fut le siège de Roye. On ne daigna pas y faire de tranchées, mais on battit la place avec douze canons, qui ayant fait une brèche raisonnable, je fus détaché avec quatre cens hommes pour l'assaut. Il est vrai qu'heureusement ou malheureusement pour moi, la place se rendit comme j'étois sur le bord du fossé de Roye. Nous allâmes assiéger & prendre Corbie, qui dura le reste de la campagne.

\* Je marchai avec le Regiment de mon Pere au rendez-vous de l'armée, qui étoit à Rethel, j'y trouvai le Cardinal de la Valette, qui la devoit commander. Il me reçut fort bien; me dit qu'il étoit ami & serviteur de mon Pere, & me demanda s'il y avoit long temps que j'eusse perdu ma Mere. Je lui répondis qu'elle vivoit encore. Il m'en parut un peu surpris. Je ne pensois pas, me dit-il, qu'une Mere laissât aller son Fils à l'armée aussi jeune que vous êtes. Mais il fut bien plus étonné, quand je lui dis que j'avois déjà fait trois campagnes.

Nous assiégeâmes Landreci le 22. de Juin, nous y ouvrimus la tranchée le 9. de Juillet, & la Ville se rendit à ma seconde garde après quatorze jours de tranchée ouverte, qui fut le 22. Après la prise de cette place, dont on don-

na le Gouvernement à Vaubecour, nous allâmes assiéger & prendre la Capelle. Rambures Mestre de Camp du regiment des Gardes, & Buffy Lamet tous deux Maréchaux de Camp y furent tuez. En 1638. mon Pere fit au mois de Janvier la démission de son Régiment entre les mains du Roi, qui me le donna nonobstant ma grande jeunesse.

Quelque temps après j'eus une querelle au sortir de l'Hôtel de Bourgogne, dont je vous veux dire le détail, mes Enfans, pour vous faire remarquer combien le peu de soin qu'on avoit de faire observer l'Edit contre les duels, que Louis XIII. avoit fait un peu auparavant, rendoit brutale la Noblesse, sans parler des malheurs qu'en souffroit l'Etat; & combien la fermeté du Roi son fils sur ce chapitre lui sauvera de braves gens, & lui attirera de bénédictions.

Un jeune Gentilhomme Gascon nommé Busc, me tira à part au sortir de la Comédie, pour me demander s'il étoit vrai que le Comte de Tianges eût dit qu'il étoit un yvrogne, & son cadet un fou. Je lui répondis que je voyois si peu le Comte de Tianges que je ne savois pas ce qu'il disoit. Busc me repliqua que le Comte étoit mon Oncle, & que ne pouvant avoir d'éclaircissement avec un homme qui étoit en Province, il s'adressoit à moi. Je crus que c'étoit proprement une querelle d'Allemand, que ce Gentilhomme me vouloit faire. Puis que vous me pressiez de répondre pour mon Oncle de Tianges, lui dis-je, je vous dirai que quiconque l'a fait parler de la sorte a menti C'est mon Frère, me répondit-il, qui est un enfant. Il lui faut donner le fouet,

foüet, lui répondis-je: mais il a menti comme un grand homme, & en disant cela nous mîmes tous deux l'épée à la main. C'étoit dans la rue que cette action se passoit, & il y avoit tant de spectateurs qu'on nous séparabien-tôt.

Nous fûmes quatre jours à nous chercher; après lesquels un Gentilhomme, que je ne connoissois point, me vint trouver pour me dire qu'ayant appris que j'avois querelle avec Busc, & que nous nous cherchions, il me venoit offrir de m'apprendre où étoit Busc, pourvu que je voulusse me servir de lui; & que ne connoissant ni l'un ni l'autre que de réputation, il avoit eu inclination de me servir. Je lui rendis mille grâces des marques de son amitié, & je le suppliai de considérer que j'avois déjà quatre de mes amis auprès de moi; que ce seroit une bataille, si je recevois l'honneur qu'il me vouloit faire; mais que je lui en étois autant obligé que s'il l'avoit fait. Il me témoigna être content de mes raisons, & il ajouta, puisque je ne puis être des vôtres, Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que j'aie à offrir mes services à Monsieur de Busc, & que je lui apprenne où vous êtes.

J'estimai le procédé de ce Gentilhomme, & nous ne fûmes pas long-temps après cela sans voir Busc passer en carrosse devant mon logis, avec quatre hommes, entre lesquels étoit mon Aventurier. Je les suivis à cheval avec mes amis auprès du Bourg la Reine. Là choisissans tous ensemble un endroit pour nous battre, nous vîmes venir à toute bride un Cavalier, qui crioit d'aussi loin qu'il se put faire entendre, tout beau, Messieurs, tout beau. C'étoit Laigue qui ayant eu avis de cette querelle

le, venoit pour servir Busc. Comme il se trouva avoir un homme plus que moi, nous résolûmes ensemble que j'enverrois un de mes amis à Paris en chercher un, & cependant de nous en aller au Bourg la Reine, dans une hôtellerie, faire collation.

Mon ami ne sachant à l'heure qu'il étoit où en trouver, personne ne gardant son logis l'après-dînée, à moins que d'être malade, s'alla mettre sur le Pont-neuf, où il ne fut pas un quart d'heure; qu'il vit passer un Mousquetaire du Roi qu'il ne connoissoit pas: il l'aborda en lui disant la peine où j'étois d'avoir un ami pour m'aider à vuider une querelle, & qu'à sa mine on jugeoit bien qu'il ne refuseroit pas un emploi comme celui-là, ni un homme comme moi. Le Mousquetaire le remercia de la bonne opinion qu'il avoit de lui, & monta derriere lui en crouppe.

Comme il étoit assez tard quand ils sortirent de Paris, ils s'égarèrent: de sorte que nous autres voyant la nuit sans avoir de nouvelles de celui que j'avois envoyé, nous résolûmes tous de concert de rentrer dans la Ville, où nous serions moins au hazard d'être arrêtés; & dans ce temps-là Busc & moi nous étant trouvez seuls à parler ensemble, il me proposa de me défaire de mes amis, & qu'il se déferoit des siens, & de nous rendre le lendemain aux barrières du Louvre, parce qu'autrement il seroit bien difficile que lui ou moi eussions terminé notre combat les premiers, & que nous ne serions pas satisfaits si on nous venoit separer. J'en demeurai d'accord & nous convinmes de nous trouver le lendemain à huit heures du matin devant le Louvre à cheval, avec cha-

chacun un Laquais seulement. Tout cela s'étant fait ainsi, nous nous en allâmes sur le chemin de Vanvres, où nous mîmes l'épée à la main; & parce que le Soleil donnoit dans la vûe de Busc, quand il étoit le long du chemin, il se tourna & se mit à dos un fossé, qui separoit le chemin d'avec le Pré aux Clercs; de sorte que je fus contraint de me tourner aussi, & de me mettre à dos un rideau qui bordoit le chemin de l'autre côté. Au second coup que je lui portai, je lui perçai le poulmon, & comme je m'étois fort avancé sur lui, je voulus rompre la mesure sans songer au rideau que j'avois derrière moi: si bien que je tombai à la renverse. Busc que le sang commençoit à suffoquer, se jette sur moi, & en me disant de demander la vie, me veut donner de l'épée dans le corps. J'esquive le coup qui ne m'éfleure que les côtes, & de peur qu'il ne redouble, j'empoigne son épée par la lame: il me l'arrache en me coupant tous les doigts, & me la porte à la gorge. Je lui demande la vie, & lui rends mon épée. Il se relève, & tombe de l'autre côté, en jettant un bouillon de sang par la bouche. Je lui reprends son épée & la mienne; ie le laisse étendu sur la place le croiant mort; & je me retire à l'Hôtel de Condé. Cependant Busc ne mourut de ce coup là que six mois après.

Par ce que je viens de vous dire, mes Enfants, vous voyez les pernicieuses suites de la tolerance des duels, & combien la fausse valeur étoit alors à la mode.

Au mois de Mai je marchai avec mon Régiment en Champagne au rendez-vous de l'armée, que devoit commander le Maréchal de

Châtillon, qui alla assiéger Saint Omer. Pour moi, comme je fus à une journée de Guise, je reçus ordre par une Lettre de cachet d'entrer dans cette place, sur l'avis que le Roime marquoit avoir eu que les ennemis avoient dessein de l'assiéger: cependant ils ne parurent pas.

A la fin de la campagne on m'assigna mon quartier d'hiver dans le bourg d'Ay. Pendant que j'y étois un Gentilhomme de ce pais-là, appelé le Baron de Soudé, prétendant que je lui avois promis d'exempter de logement un Bourgeois d'Ay, chez qui on n'avoit pas laissé de loger, me fit appeller en duel. Nous nous battîmes avec des seconds, & Jumeaux de la Maison du Prat, qui étoit le mien, ayant desarmé son homme nous vint séparer. Cette maudite coûtume étoit si établie, que pour la moindre bagatelle on étoit obligé de tirer l'épée.

J'eus ordre l'année suivante au mois d'Avril de marcher avec mon Regiment aux environs de Rethel, pour servir dans l'armée que devoit commander le Maréchal de Châtillon; mais au commencement de Mai je reçus un contre-ordre, pour marcher aux environs de Vitri, où s'assembloit l'armée que devoit commander Feuquieres.

Quelques jours après nous allâmes assiéger Thionville. Nos lignes n'étant pas commencées, Feuquieres eut avis que Picolomini Général de l'armée d'Espagne marchoit à nous, & qu'il devoit le lendemain être en présence.

La premiere pensée de Feuquieres, fut de venir mettre dès la pointe du jour son armée en bataille au poste de mon Regiment, qui étoit



toit sur l'avenue de Longwy, par où il avoit avis que les ennemis devoient venir. Il changea la nuit ce dessein mal propos ; car Piccolomini ayant d'abord attaqué & battu le quartier de Navarre ; qui étoit un peu sur madroite, ensuite le mien, & puis celui du Regiment de Beauce, il marcha au quartier du Roi, où Feuquieres avoit assemblé le reste de son armée, qui n'ayant point de confiance en son Général, fut entièrement & facilement défaite : Et moi qui m'étois retiré par les vignes au quartier du Roi, avec quatre cens hommes qui me restoit de douze cens que j'avois le matin, je fus défait une seconde fois. Je ne fus ni pris ni blessé, mes Enfants, quoi que je fusse aux endroits où l'on bleffoit, & où l'on prenoit les gens. *Mais est bien gardé que Dieu garde.*

La Cavalerie Françoisé ne fit rien qui vaille, l'Infanterie guéres mieux ; & l'on s'en prit au Comte de Grancey, Maréchal de Camp, depuis Maréchal de France, & au Marquis de Praslin, Mestre de Camp Général de la Cavalerie, qui en furent mis à la Bastille.

Feuquieres qui étoit un fort brave homme, ne voulut pas survivre à la faute qu'il vit bien qu'il avoit faite. Il se fit prendre après avoir eu les deux bras cassez de coups de mousquets, dont il mourut en prison.

En 1640. les Maréchaux de Chaulnes, de Châtillon & de la Meilleraye assiégèrent Arras. Les ennemis s'étant venus poster devant nos lignes, avec une grande armée, empêchèrent les convois de passer, & par là reduisirent la nôtre à la dernière extrémité.

Le Roi qui étoit alors à Amiens, ramassa

dix-sept à dix huit mille hommes, ou de sa Maison, ou des garnisons, ou des troupes qui étoient parties tard de leurs quartiers, comme mon Regiment, & donna cette armée à commander au Hallier, depuis Maréchal de l'Hospital. Nous conduisîmes donc au camp devant Arras le plus grand convoi que j'aye jamais vu, sans que les ennemis osassent venir à nous.

A la vérité la honte de voir prendre cette place en leur présence sans se mettre en état de l'empêcher, les obligea de faire une attaque en plein midi à nos lignes, lors que l'armée du Roi étoit plus forte de dix-huit mille hommes qu'elle n'avoit été six semaines auparavant. Cette attaque eut le succès à quoi je croi qu'ils s'attendoient. Arras se rendit dès le lendemain.

A la fin de cette campagne aiant eu ordre de quartier d'hiver à Moulins en Bourbonnois, je m'y rendis, & de là j'allai trouver mon Pere en Bourgogne. Pendant mon absence, mon Regiment fit le faux-saunage aux environs de Moulins. L'Adjudicataire des Gabelles en aiant fait plainte au Conseil, & demandant de grands dédommagemens de sa ferme, je reçus une Lettre de cachet, pour aller rendre compte à la Cour de la conduite de mon Regiment. Je partis en poste. En arrivant je fus arrêté & mené à la Bastille, où l'on m'envoia deux Conseillers d'Etat pour m'interroger. Je demurai d'accord de tout ce qu'ils me dirent qu'avoient fait mes Soldats, & j'ajoutai qu'il s'en falloit prendre à celui qui les commandoit, si on lui en avoit fait des plaintes, & qu'il n'y eût pas mis ordre;

dre; que pour moi qui n'y étois pas, & qui n'étois pas obligé d'y être, je n'avois nullement à répondre de ces desordres.

Mes Juges ayant fait leur rapport à la Cour, on vit bien qu'il n'y avoit rien à faire contre moi, par les voies de la Justice; de sorte qu'on ne se servit plus que de celles de l'autorité, & je demurai cinq mois en prison, par la haine qu'avoit contre mon Pere, Des-Noiers Secrétaire d'Etat pour la guerre, sur qui le Cardinal de Richelieu se déchargeoit de beaucoup d'affaires, comme le Roi faisoit sur ce Cardinal.

Voilà, mes Enfans, le commencement de mes malheurs, & je voudrois bien n'avoir pas plus donné lieu aux autres qu'à celui-ci. Mais en cette rencontre j'admirai les secrets de la Providence, qui confondit les desseins de nos Ennemis, lesquels croiant faire une grande peine à mon Pere, en m'ôtant la liberté, me sauverent peut-être la vie; car mon regiment fut défait à la bataille de Sedan, pendant que j'étois à la Bastille. Je sortis de prison après cela, à condition que j'irois servir à la tête de ce qui restoit de mon Regiment.

Le traitement que je venois de recevoir fit douter la Cour que je voulusse servir d'avantage: & en effet je quittai en 1642.

J'épousai l'année d'après Gabrielle de Toulangeon, fille d'Antoine de Toulangeon, Gouverneur de Pignerol, homme d'un mérite distingué, & qu'on eût bien tôt élevé aux grands honneurs: mais il mourut en 1633. laissant un garçon & une fille de Françoise de Rabutin sa femme, qui demeura Veuve fort jeune, & qui fut fort recherchée; mais que sa tendresse pour ses enfans empêcha de se remarier.

\* J'achetai alors la Charge de Capitaine Lieutenant des Chevaux-Legers d'Ordonnance de Henri de Bourbon, Prince de Condé, & la Reine Regente me donna † ensuite la Lieutenance de Roi de Nivernois, vacante par la mort de mon Pere, qui l'avoit achetée.

Je ne puis passer outre, mes Enfans, sans vous témoigner la douleur que me causa la perte d'un Pere que j'aimois beaucoup ; ni sans vous dire qu'étant à l'extrémité, il me fit avec le meilleur sens du monde un discours sur la conduite que je devois avoir. Son discours se reduisit à trois points ; le premier fut la crainte de Dieu ; le second le soin de mon honneur plus que de ma vie ; le troisiéme le service du Roi. Ce sont trois choses essentielles que je vous recommande aussi moi-même, & que vous sur tout, mon Fils aîné, ne sauriez vous mettre trop dans l'esprit.

Pour revenir où j'en étois, comme je marchois en Allemagne avec la Compagnie du Prince, pour servir dans l'armée qu'y devoit commander le Duc d'Anguien son fils, je tombai malade, & cela fut cause que je ne me trouvais pas à la bataille de Norlingue : mais je fis le reste de cette campagne dans l'armée du Maréchal de Grammont, jointe à celle du Maréchal de Turenne. Car le Duc d'Anguien étoit rentré en France fort malade, après le gain de cette bataille.

Nous prîmes Hailbron & Wimfen, & nous allâmes achever le mois de Septembre dans le Rosengarten, qui est un beau país de quatre à cinq lieües à la ronde aux environs de Hal.

Après quinze jours de séjour en cet endroit,  
les

les Maréchaux aiant avis que l'armée de Baviere forte de trente mille hommes, nous alloit tomber sur les bras, nous remarchâmes nuit & jour du côté du Rhin, & nous n'eumes point de repos que nous ne fussions sous Philipsbourg. Nous y arrivâmes le 20. d'Octobre, & nous rentrâmes en France au mois de Novembre.

L'année suivante 1646. aiant été fait Conseiller d'Etat, je prêtai serment entre les mains du Chancelier Seguier, & je pris ensuite ma place au Conseil.

Au mois de Mai je marchai avec la Compagnie du Prince en Flandres où le Duc d'Orléans étoit Généralissime, le Duc d'Anguien Général sous lui, & sous ce Prince les Maréchaux de Grammont & Gassion.

Nous prîmes d'abord Courtrai, & malgré l'armée d'Espagne, qui s'étoit mise en devoir de nous donner bataille à la plaine de Bruges, pour nous empêcher de joindre les Hollandois, nous nous fîmes passage, & nous joignîmes nos Alliez.

Dans cette marche le Chevalier d'Isigni, Guidon des Gendarmes d'Anguien, & mon ami particulier, eut une querelle pour un verre d'eau, au pied de la lettre. Je le servis de second, je blessai mon homme au bras, que je desarmai, & j'allai separer les autres. Celui contre qui le Chevalier d'Isigni se battoit, me dit qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne m'eût épargné la peine de les aller separer. Le Chevalier qui étoit un garçon fier & audacieux, lui répondit brusquement: il a bien moins tenu à moi, mais je n'ai pû aller si vite en avant que vous êtes allé en arrière.

L'au-

L'autre souffrit cela sans repliquer. Il est vrai qu'il envoya le lendemain dire au Chevalier, qu'il se vouloit battre avec lui à coups de pistolet à pied, seul à seul. Le Chevalier accepta le parti & fut tué.

Voilà un homme de qualité fort brave, qui dans un Regne comme celui-ci, n'auroit pas fait une fin si malheureuse ni si peu utile à son Maître.

Ces deux combats se firent pendant le siege de Bergue-Saint-Vinox, que nous prîmes en quatre jours.

De-là nous allâmes assiéger Mardick, qui nous donna bien de la peine, quoi que ce ne fût qu'un grand Fort de terre; y aiant deux mille cinq cens Espagnols dedans, que l'armée des ennemis commandée par Caracene, & campée aux portes de Dunkerque, relevoit par un canal, de même que nous relevions nos gardes.

Huit jours après la tranchée ouverte, les ennemis firent une grande sortie sur la tranchée du Duc d'Anguien; & comme j'y soutenois, avec la Compagnie du Prince son Pere, le regiment de Vatteville, Suisse, qui avoit fait la garde; & que l'action fut considerable, par les choses que fit le Duc, & par le nombre des gens de qualité qui y furent tuez ou blessez; je veux vous en dire le détail, mes Enfans.

Le Regiment de Vatteville aiant lâché le pied, & aiant été poussé en un moment par un détachement de deux cens hommes, soutenu de deux bataillons Espagnols de cinq cens hommes chacun, je marchai à eux, & lors que j'en fus à deux cens pas, je laissai la  
moi-

moitié de ma Compagnie en présence des ennemis ; & avec l'autre je pris par derrière leurs gens détachés , qui avoient déjà rasé la tranchée , laquelle n'étoit que de fable , & j'en eus assez bon marché.

Comme je rétablissois les Suisses à la tête de la tranchée , le Duc d'Anguien y vint de son quartier à toute bride. Dès qu'il y fut arrivé , je lui dis ce qui s'étoit passé , & je retournai joindre l'autre moitié de ma Compagnie , où je ne trouvai rien à faire , qu'à tenir les ennemis en respect par ma présence , à les empêcher de troubler le rétablissement de tous les postes des Suisses que le Duc achevoit , & à tâcher de les obliger par mon opiniâtreté à se retirer les premiers.

Lors que nous en étions-là , le Duc de Nemours accompagné de six autres Volontaires des plus grands Seigneurs de la Cour , vint me proposer à la tête de mon escadron , d'enfoncer ces bataillons , pour les faire rentrer dans leurs dehors.

Quoi que cette proposition me parût folle , d'aller avec cinquante Maîtres attaquer deux bataillons , dont le dernier rang joignoit leur pallissade , qui avoient mis un genou à terre , & qui par là étoient couverts des grandes rondaches qu'avoient leurs Officiers à leur tête , je n'y pûs résister , la chose m'étant proposée par un jeune Prince , brave comme étoit le Duc de Nemours ; & je crus qu'à vingt-cinq ans que j'avois alors , ma prudence auroit pû être mal interprétée.

Nous marchâmes donc aux deux bataillons , qui firent une salve , dont le Duc de Nemours eut la jambe percée , le Prince de Marcillac l'épaule , le Duc de Pont de Vaux  
la

la machoire cassée, & Laval fut blessé au dessus de la hanche. De cette décharge, le Comte de Fleix de la Maison de Foix, la Roche-guion fils de Liancour, premier Gentilhomme de la Chambre, reçu en survivance, & le Chevalier de Fiesque, furent tuez.

Tout ce fracas ne m'ayant coûté que deux chevaux tuez sous moi, je ne fus pas moins opiniâtre qu'auparavant, à vouloir lasser les ennemis. Et en effet ils commençoient à se retirer dans leur contrescarpe, lors que le Duc d'Anguien, qui avoit achevé de rétablir les Suisses dans leurs postes, m'envoya le Comte de Monbas, Mestre de Camp du Regiment Roial de Cavalerie, me commander de sa part, de me retirer à mon épaulement; & me dire que s'il avoit à prendre un second dans l'armée, il n'en choisiroit point d'autre que moi.

Il n'y a que les gens fort sensibles à la gloire, qui puissent comprendre la joye que donnent en pareille rencontre, les loüanges d'un Prince de la valeur du Duc d'Anguien. Il me mena & me présenta le lendemain au Duc d'Orleans, auquel il conta l'action, en lui disant: il y seroit encore, si je ne l'eusse envoyé querir.

Mardik s'étant rendu, le Duc d'Orleans retourna à la Cour. Aussi-tôt après nous marchâmes à Furnes, que nous prîmes d'abord.

Le 15. de Septembre le Duc d'Anguien alla reconnoître Dunkerque. Il prit pour son escorte les Gendarmes & les Chevaux-Legers de sa Maison, qui consistoient en six Compagnies. La Cavalerie des ennemis sortit dans les Dunes, où après avoir escarmouché quelque



que tems avec nous, elle nous suivit à notre retraite, dont le Duc me chargea par préférence à mes Anciens. Je m'en acquittai heureusement, & je n'eus qu'un cheval blessé sous moi.

Sur la fin de Septembre nous fîmes le siège de Dunkerque, & nous le prîmes l'onzième d'Octobre.

J'écrivis alors le detail de la campagne à votre Tante de Sevigny, mes Enfans, dans une Lettre moitié vers, & moitié prose, & comme cette Lettre lui plût, je croi que vous ferez bien aise de la voir.

Du Camp de Honds-Cotte le 21.  
d'Octobre 1646.

*A Vous qui aimez les détails, Madame, je m'en vais vous en faire un de notre Campagne, c'est-à-dire, un éloge de Mr. le Duc.*

Il fit d'abord le siège de Courtray,  
Il y signala sa prudence;  
Sans cela, pour dire le vrai,  
Nous fussions retournés en France.  
Quoi que tout cède à son grand cœur,  
Que rien n'égale sa valeur,  
Peut-être en a-t-on vu jadis d'aussi brillante.  
Mais il est encore inouï  
Qu'à l'âge où la bile regente,  
On ait été jamais aussi prudent que lui.

*Il est certain, ma chere Cousine, qu'on n'a jamais vu tant de conduite avec tant de jeunesse.*

Après

Après cette expédition  
 Nous marchâmes à la Bruyere,  
 Pour y faire la jonction  
 De ces gros avaleurs de biere.  
 Un Prisonnier nous dit d'un cœur sincere,  
 Que l'Archiduc la veille opinoit au combat ;  
 Car c'est en ces grands coups d'Etat  
 Que le Conseil d'Espagne hazarde :  
 Mais qu'ayant su de grand matin  
 Que le Duc avoit l'Avantgarde,  
 Il avoit changé de dessein.

*Nous avions donné rendez-vous aux Hollandois  
 au canal de Bruges, pour leur prêter six mille  
 hommes, afin qu'ils fissent une diversion conside-  
 rable. Les ennemis qui en voyoient la conséquen-  
 ce, s'étoient postez à l'entrée de la plaine, pour  
 s'opposer à notre jonction ; mais la nouvelle qu'ils  
 eurent, que Monsieur le Duc avoit l'Avantgar-  
 de, les obligea de se retirer sous les murailles de  
 Bruges.*

De la plaine marchant & les jours & les nuits,  
 Et par une chaleur mortelle,  
 Un de mes meilleurs amis  
 M'engagea dans sa querelle.  
 Quoi que rien ne fût plus léger  
 Que le sujet qui nous put obliger  
 De faire voir notre courage,  
 Mon ami deux fois se battit ;  
 La première il eut l'avantage.  
 Mais comme seul à seul il revint au Conflit,  
 Il fut tué, dont ce fut grand dommage.  
 A Bergue-Saint-Vinox on fit ces deux combats,  
 On en fit même encore d'autres,  
 Que je ne vous conterai pas,

Com-

Comme moins sanglans que les nôtres;  
 Mais enfin Saint-Vinox privé de tout secours  
 Ne dura pas plus de deux jours:  
 Et de là, de Mardick nous fîmes l'entreprise.  
 Si je voulois vous faire le portrait  
 Des hazards que courut le Prince avant la prise,  
 Je n'aurois jamais fait.  
 Ce fut là que pour mon bonheur  
 L'Ennemi rasant la tranchée  
 Devant ce Prince j'eus l'honneur  
 De tirer une fois l'épée.  
 Ce fut en cette occasion  
 Qu'il fit lui-même une action  
 Digne d'éternelle mémoire;  
 Et que m'ayant d'honneur comblé,  
 Il se dechargea de la gloire  
 Dont il se trouvoit accablé.

*Je ne vous saurois dire, ma chere Cousine, combien Monsieur le Duc prôna le peu que je fis en cette sortie; mais ce qui la rendit plus considerable, ce furent les choses qu'il y fit, & la mort, ou les blessures des gens de qualité qui s'y trouverent; & tout cela me fit honneur, parce que je commandois.*

Mardick enfin s'étant rendu,  
 Gaston se retira rempli de renommée.  
 Mais il n'emporta pas ni toute la vertu;  
 Ni tout le bonheur de l'armée.  
 Le Prince malgré ce départ,  
 En eut encor une assez bonne part:  
 Car sans laisser reprendre haleine  
 Aux Ennemis qu'il insulta,  
 A la barbe de Caracene  
 Il prit Furne, & l'accommoda.

*Pendant qu'il fortifiait cette place, il prit ses mesures avec la Cour & avec les Hollandois, pour faire le siège de Dunkerque.*

La Rochelle des Pais Bas,  
 Cette inexorable Pucelle,  
 Eut pour mon Prince des appas  
 Qui le firent amoureux d'elle.  
 Cet Amant par mille travaux  
 Ota l'accès à ses Rivaux  
 Tant sur la terre que sur l'onde,  
 Et pressa la Place si fort,  
 Qu'il fit douter à tout le monde  
 S'il n'iroit point de Dunkerque à Nieuport.

*Il est vrai que ce siège alla fort vite, & que sans le mauvais temps, nous aurions pu entreprendre encore quelque chose de considerable.*

Sans les eaux, le froid, & le vent,  
 Seules ressources de l'Espagne,  
 Mon Prince eût poussé plus avant  
 Les merveilles de sa Campagne.  
 Et moi je finirois mes récits de combats,  
 Et l'éloge de Son Altesse,  
 En vous parlant de ma tendresse  
 Si je n'étois un peu trop las.

\* Le Duc d'Anguien étant devenu Prince de Condé, par la mort du Prince son Pere, commanda l'armée de Catalogne, & fit le siège de Lérída, que nous levâmes un mois après la tranchée ouverte, par la désertion de notre Infanterie.

En 1648. il commanda l'armée de Flandres,

\* 1647.

âpres, & cominença la campagne par assiéger Ypres. Comme après la mort de ma Femme, je lui avois confié un dessein qu'on m'avoit fait prendre d'enlever une Veuve, qui avoit quatre cens mille écus de bien, il me donna la capitulation de cette place à porter à la Cour, pour que j'eusse un prétexte de retourner à Paris, sans faire soupçonner mon entreprise. Elle échoïa & je retournai au mois de Septembre à l'armée, où j'arrivai un mois après la bataille de Lens.

Je n'avois garde, mes Enfans, d'oublier cet événement de ma vie; car je suis bien aise de vous faire remarquer, que les mauvais succès suivent d'ordinaire les desseins violens. Celui-ci me coûta quinze cens pistoles, & fit que je manquai de me trouver à une bataille où j'aurois pû aquérir de l'honneur.

Je n'ai que faire non plus de dire qu'une telle entreprise fut ridicule. Dès que je me suis résolu d'en faire le recit, je me suis attendu qu'elle seroit condamnée; mais cela ne m'a point fait de peine; car je crains plus de mentir que d'être blâmé. Il faut dans l'Histoire une certaine sincérité que je ne trouve nulle part. Je n'ai encore vu personne qui se soit mêlé de faire des Mémoires, confesser qu'il ait fait une faute. On fait de même que dans le Roman où l'on ne dit pas les choses comme elles ont été, mais comme elles ont du être. Aussi ne croi-je de ce que la plupart de ces façons de Héros me disent d'eux, que les choses qu'en ont dit de fidèles Historiens. Pour moi quand j'avouë mes fautes, ce n'est pas que je ne les pûsse deffendre en sorte que j'imposerois peut-être au public; mais il me

Tom. III. N fau-

faudroit parler contre mon sentiment ; & si je ne suis pas content de moi, il m'importe fort peu que les autres le soient. Je suis absolument incapable de goûter le plaisir d'une réputation que je sentirois bien n'avoir point méritée. Un libreaveu de mes fautes ne vient pas aussi d'éfronterie , au contraire j'en ai de la honte & du repentir, mais je sais qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, & puis que je veux parler de moi, j'en veux dire le mal comme le bien : il ne tiendra qu'aux Lecteurs d'en faire leur profit, d'imiter l'un & d'éviter l'autre.

L'année suivante 1649. fut fameuse par les troubles que causa la Fronde. La veille des Rois le Roi sortit la nuit de Paris, & se retira à Saint Germain : tout ce qui ne l'avoit pas accompagné eut de la peine à sortir de la Ville. Enfin je me sauvai deux jours après, & j'allai trouver le Prince de Condé à Saint Germain, qui me commanda d'aller en Bourgogne, pour lui amener sa Compagnie de Chevaux-Legers. j'arrivai avec elle avant la fin de Janvier au siège de Paris, & trois mois après la paix se fit.

Le Comte de Harcourt commandant cette campagne l'armée de Flandres, je servis sous lui avec la Compagnie du Prince de Condé.

A la fin de la campagne, le Prince pour le service & pour la personne duquel j'avois toujours eu une inclination particulière, & qui me traitoit avec froideur depuis deux ans, pour mettre en ma place Guitaut Cornette de sa Compagnie, me fit proposer de traiter avec lui de ma Lieutenance : ce que je fis. Mais avant que le terme que j'avois donné à Guitaut

tant pour me paier fût expiré, le Prince fut arrêté le 19. de Janvier 1650. & je fus après cela obligé de hazarder ma fortune & ma vie pour un Prince qui m'avoit préféré un homme lequel n'en étoit pas encore digne à son égard.

Dans ce temps-là, ma Mere & le Grand-Prieur de France mon oncle songerent à me remarier, parce que je n'avois que des filles de Gabrielle de Toulangeon; & me proposerent Mademoiselle de Rouville.

Pendant qu'on traitoit mon mariage, la Guerche mon parent m'engagea fort imprudemment à servir dans une querelle le Marquis de Lusignan son neveu, que je n'avois jamais vu, & que je ne vis jamais depuis ce combat. Nous le fîmes à Montfaucon six contre six, & ce que je croi qui ne s'étoit jamais vu, les deux auteurs de la querelle, Lusignan & Marins se batoient à cheval, parce que Marins disoit qu'il étoit estropié, & nous autres dix nous nous battions à pied. Nous tirâmes parole des gens que nous servions, que si nous avions fait plutôt qu'eux, comme il y avoit grande apparence, ils finiroient leur combat dès que nous leur crierions de le finir, & ils nous tinrent parole. Tandis qu'une aussi pernicieuse coutume que celle-là est établie, on n'y trouve rien à redire; car l'usage est au-dessus de la raison, & empêche même qu'on ne fasse des réflexions: mais lors qu'un Prince sage & ferme a déraciné ce maudit usage, on ne peut s'étonner assez qu'on se soit laissé emporter à une fureur si brutale..

\* J'épousai donc Louise de Rouville, fille de Jacques de Rouville, Chevalier d'Honneur

neur de Madame, Duchesse de Montpensier, & d'Isabelle de Longueval.

Je ne fus pas plutôt marié que je m'allai jeter dans Monrond, & quinze jours après j'ouvris la guerre en Berry, par enlever un Regiment d'Infanterie, mais elle ne fut pas de longue durée. Le Prince de Condé aiant été mis en liberté après un an de prison, je lui allai rendre mes devoirs. Il commença par me remercier de ce que j'avois fait pour lui, & en même temps il me demanda si je ne voulois pas achever le traité fait avec Guitaut. Cette impatience me toucha vivement, & outré de douleur je donnai ma démission à Guitaut, mais dans la réflexion je me trouvai trop heureux, d'avoir une rencontre honnête, de sortir d'un attachement qui m'avoit coûté un crime. Le Prince même pour qui je le fis, s'est tiré dès qu'il a pû, du méchant pas où il s'étoit engagé, & après avoir essayé de réparer le passé par des services signalez, il a témoigné au Roi en mourant un sincere repentir, d'avoir été assez malheureux pour lui déplaire.

Pour moi, qui ne me suis trouvé que cette fois-là engagé contre le service du Roi, je résolus fortement alors, que ce seroit la seule de ma vie. Dieu m'a fait la grace d'avoir été ferme sur ce chapitre, sur lequel mes malheurs m'ont mis à la dernière épreuve.

Le Roi aiant été déclaré Majeur le septième de Septembre en 1651. & le Cardinal ayant toujours des ombrages du Prince de Condé, ce Prince ne crut plus pouvoir trouver de sûreté à la Cour; il se retira à Monrond d'où il m'écrivit un billet, par lequel il me prioit de l'aller trouver.

Je



Je fus fort embarrassé sur ce que j'avois à faire; car si d'un côté le Prince m'avoit témoigné peu de bonté, de l'autre il revenoit à moi dans un état où il avoit besoin de ses amis & de ses serviteurs; & le ressentiment du traitement que j'avois reçu de lui, me paroissoit devoir le céder à la générosité d'un galant homme.

Dans cet embarras je me sentis comme inspiré d'aller à ma Chapelle, où après m'être jeté à genoux, & avoir prié Dieu de m'éclairer sur ce que j'avois à faire en une rencontre de cette importance, je m'en revins dans ma chambre relire le billet du Prince. Il est vrai qu'en l'examinant, je m'apperçus que ce billet n'étoit que signé de lui; & que tout le reste étoit de la main de Lenet, qui avoit contrefait son écriture, & qui m'en écrivoit un autre de la sienne naturelle.

Cela me fit juger que le billet du Prince ne venoit pas de son cœur, & que c'étoit Lenet qui lui avoit conseillé de m'écrire. De sorte que prenant mon parti sur le champ, je renvoyai au Prince son courier sans réponse.

Je ne suis pas mieux persuadé que je mourrai un jour, que je le suis que Dieu eut ma prière pour agréable, qu'il m'ouvrit les yeux sur le billet du Prince, & qu'il ne voulut pas ajoûter à mes autres malheurs, celui de porter si long-tems les armes contre mon Maître. Ma fidélité eut sa récompense sur le champ; dans ce temps-là même le Roi m'envoia le brevet de Maréchal de Camp, que je n'avois pas demandé.

Cependant le Cardinal Mazarin qui de concert avec la Cour étoit sorti de France, il y

avoit un an, y rentra alors avec un corps de cinq à six mille hommes, pour aller joindre le Roi à Poitiers. J'envoiai au Cardinal un Gentilhomme sur sa route, par lequel je lui offris le passage de la Charité. Mon Envoié le rencontra à Pont-sur-Yonne, d'où après m'avoir remercié de mes offres par une réponse honnête, il me manda que je saurois à Vierzou, où il me convioit de le voir, les raisons qu'il avoit de ne point passer à la Charité. Je m'y trouvai à jour nommé; & j'y reçus mille assurances de son amitié, & des témoignages qu'il rendroit au Roi en ma faveur.

Dans ce temps-là Paluau, depuis Maréchal de Clerambaut, bloqua Monrond: & comme il étoit à mon choix de servir de Maréchal de Camp à ce blocus, ou à ma Charge de Lieutenant de Roi en Nivernois, Paluau trouva plus à propos pour le bien du service, que je demeurasse à Nevers, ou à la Charité, d'où je l'assisterois mieux de toutes choses. Et en effet, pendant le blocus ou la tranchée ouverte à Monrond qui durèrent onze mois, je levai vingt Compagnies d'Infanterie, dont j'envoiai quinze à Paluau, cinq de Cavalerie, de huit que je mis sur pied. Je lui renvoiai tout le canon de batterie que j'avois dans le Château de Desise. J'eus soin de tirer des Villes du Nivernois, l'argent que la Cour ordonnoit pour la subsistance de son armée; & enfin sur l'avis que j'eus par deux Officiers Généraux de l'armée du Prince de Condé, qu'il avoit résolu de secourir Monrond dans la fin d'Août, je marchai avec trois cens Gentilshommes, & trois Compagnies de mon Régiment de Cavalerie, qui étoient restées auprès  
de

de moi, & j'arrivai à Monrond un jour avant le secours du Prince, commandé par Briord Gentilhomme de Bresse, homme de merite & de valeur, qui ne jugea pas à propos d'attaquer le camp de Paluau. Il se retira le 27. d'Août, & Monrond se rendit le dernier du mois.

Mais pour raconter les choses dans l'ordre, il les faut reprendre de plus haut, & vous dire que le Roi étoit parti de Poitiers dès le commencement du mois de Mars\*, & qu'il étoit venu sur les bords de la riviere de Loire. Pendant qu'il y fut jusqu'au 15. d'Avril, le Cardinal Mazarin me manda de lui envoyer en diligence quarante mille rations de pain, dont il m'envoioit l'argent. Je lui en envioai cinquante deux mille, & je lui renvoiai son argent; les Villes de Nevers & de la Charité m'ayant fait présent de ce pain.

Une autre fois il me demanda des armes, l'Infanterie n'en ayant presque point. Je lui envoyai par l'Abbé de Drouët, & par Louvat douze cens mousquets ou fusils.

Vous trouverez un jour dans une de mes cassettes, mes enfans, vingt Lettres du Cardinal pleines de remercimens, d'assurances de son amitié, & de loüanges de mes services. Mais en attendant je suis bien aise de vous en rapporter une ici, qui vous fera juger combien je fus malheureux alors, puis qu'après tant de belles promesses de sa part, je n'eus pour toute recompense que l'agrément d'une Charge pour mon argent.

\* 1652

## LETTRE DU CARDINAL.

A Blois ce 24 de Mars 1652

MONSIEUR,

*J'ai lu avec plaisir la Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire du 16. de ce mois, & j'ai rendu compte à Leurs Majestez de ce qu'elle contenoit. Elles ont entierement approuvé tout ce que vous avez fait, & veritablement on ne sauroit agir avec plus de zele, d'adresse & de vigueur que vous faites pour le service du Roi. Je vous suis très-obligé en mon particulier de la bonté que vous avez, de vouloir inspirer aux autres les mêmes sentimens obligeans que vous avez pour moi; & je vous conjure en échange de croire que personne ne sera jamais avec plus d'estime, & de passion que je suis, du meilleur de mon cœur,*

MONSIEUR,

Vôtre très-affectionné serviteur,

LE CARD. MAZARINI.

Mais pour revenir maintenant à Monrond, dès qu'il fut rendu, je pris la poste pour en aller porter la nouvelle au Roi, qui étoit alors à Compiègne. Le second jour j'arrivai à Ville-Neuve-Saint-George, où les Maréchaux de Turenne & de la Ferté étoient campez. Le lendemain, comme j'allois monter à cheval pour mon voiage de la Cour, les ennemis

se vinrent poster à la vuë de notre armée, & se retrancherent en arrivant.

Le Maréchal de Turenne, qui se trouvoit ferré entre les rivières de Seine & d'Yonne, vit bien alors la délicatesse de son poste. Il me demanda plusieurs fois quand je croiois que les troupes de Monrond le pourroient joindre. Je lui dis que je ne pensois pas qu'elles se hâtassent fort ; & comme il me parut que cela lui faisoit de la peine, je lui offris de les aller faire partir, & de les faire venir à lui en diligence , pourvu qu'il voulût mander à la Cour la nouvelle que j'y allois porter ; & que c'étoit pour rendre un plus grand service au Roi, que j'avois changé de dessein. Il accepta mes offres avec joye, & il écrivit devant moi tout ce que je pouvois souhaiter, & après avoir assuré qu'il n'oublieroit jamais le plaisir que je lui allois faire, il fit partir à l'heure même son Courier pour Compiègne. Il me donna un ordre pour Paluau, de lui envoyer incessamment tout ce qu'il pouvoit de ses troupes, & il me pria de faire rendre à Poillac, Maréchal de Camp, un ordre de le joindre promptement avec douze cens hommes qu'il commandoit, entre Seine & Yonne. Je partis, & en moins de dix jours je fis venir au Maréchal six mille hommes plus qu'il n'avoit quand je le quittai.

A mon retour à la Charité, je trouvai des Lettres pour moi de beaucoup de gens. Corbinelli homme de naissance & de mérite que j'avois envoyé depuis un mois au Cardinal, me mandoit que S. E. avoit dit, que je lui avois promis d'assister Monsieur de Paluau au siège de Monrond, & que je lui avois bien te-

nu parole. Il ajoûtoit que tout le monde disoit à la Cour, que c'étoit moi qui avois pris Monrond.

Je trouvai encore une Lettre de Marigni ce célèbre Frondeur, qui étoit de mes amis il y avoit long-temps, & qui s'étoit donné au Prince de Condé depuis la guerre civile. Comme cette Lettre est curieuse, je la rapporterai ici avec ma réponse.

A Paris ce 18. de Septembre 1652.

*J*E suis trop votre serviteur, Monsieur, pour ne vous pas donner avis de ce que je sai qui vous regarde. On a dit à Monseigneur que sans vous Monrond auroit été secouru, & j'ai bien vu qu'il le croyoit; car il a témoigné de la chaleur contre vous. Il dit que vous pouviez bien servir le Roi, sans vous attacher si fort que vous avez fait, au Mazarin son ennemi déclaré; & qu'il s'en souviendrait un jour. En effet, Monsieur, vous voulez bien que je vous dise, que vous deviez considérer que le Cardinal n'aura qu'un tems, & que S. A. S. durera toujours par lui ou par sa Famille.

MARIGNY.

Je lui fis aussi-tôt cette réponse.

A la Charité ce 23. de Septembre 1652.

*O*N me fait trop d'honneur, Monsieur, de croire dans votre Parti que j'ai empêché Monrond d'être secouru: cette gloire n'est due qu'à Monsieur de Paluan. Je ne vous dis pas cela pour m'excuser auprès de Monsieur le Prince, auquel, hors  
l'inté-

*l'interêt du service du Roi, je dois toute sorte de respect, c'est seulement par la raison qu'il faut rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar.*

*Au reste, je ne croirois pas tout autre que vous, qui me diroit que Monsieur le Prince, plein de raison comme je le connois, trouve mauvais que je fasse mon devoir dans la dernière regularité. Je vous le dis nettement, Monsieur, je n'entends point les ménagemens en matière de guerre, non plus qu'en matière de Religion, & je suis persuadé que comme les tièdes ne gagneront pas le Roiaume des Cieux, les Patelineurs sur le courage & sur le service ne seront pas Maréchaux de France.*

*Pour les considérations que vous me voulez donner sur l'avenir, elles ne m'empêcheront pas de croire que Monsieur le Prince, quand le Roi lui aura pardonné quelque jour, dira comme Louis XII. que le Roi de France ne vange point les querelles du Duc d'Orleans.*

Après que j'eus séjourné huit jours à la Charité, j'en repartis pour aller trouver à Bouillon le Cardinal Mazarin, qui étoit encore une fois sorti du Royaume de concert avec la Cour. Il me reçut comme je le pouvois souhaiter; & quatre jours après je revins à Paris où le Roi venoit de rentrer.

\* Le Cardinal étant revenu en France, j'allai au-devant de lui jusques à Rethel, d'où je le suivis au siège de Château-Portien, & à celui de Vervins, & le second de Février j'arrivai à Paris avec lui.

Quelque temps après j'eus l'agrément du Roi pour le Gouvernement du Nivernois. Cette affaire manqua par l'intrigue de la Prin-

celle Palatine qui y mit de grandes oppositions : j'en eus d'abord du chagrin ; mais cela me fit plaisir dans la suite : car je fus par là en état de traiter avec le Maréchal de Clémambaut de sa Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie legere ; & lors que je remerciai le Roi de l'agrément de cette Charge, en presence de la Reine & du Cardinal, la Reine dit que personne ne pouvoit mieux que moi faire la Charge où j'allois entrer ; & le Cardinal ajoûta que j'avois fort bien servi toute ma vie , & sur tout dans cette dernière guerre.

J'allai aussi-tôt me faire recevoir dans l'armée que commandoit le Maréchal de Turenne. J'aurois fait plus sagement si avant que de partir de la Cour, j'avois demandé au Maréchal son agrément pour aller servir sous lui. Ce manque de civilité joint au chagrin que je lui donnai, en ôtant le commandement de la Cavalerie à Esclainvilliers sa créature, fit qu'il me reçut froidement. Peut-être eussai-je pu regagner le cœur du Maréchal, si j'eusse été ployant & souple ; mais une gloire mal placée me fit trop sentir sa froideur. Je m'en plaignis. Le Maréchal le sachant, outre le sujet de chagrin qu'il avoit contre moi, s'imagina encore que je le haïssois, & voilà une des sources de mes malheurs ; car il se crut tout au moins dispensé de faire valoir mes services à la Cour.

Au reste, mes Enfans, la justice que je fais à tout le monde, m'oblige de marquer ici en peu de mots le caractère du Maréchal de Turenne, tel que je l'ai compris, & de vous donner moi-même l'idée que vous devez avoir d'un homme si illustre.



Il s'étoit trouvé en tant d'occasions à la guerre, qu'avec un bon jugement qu'il avoit, & une application extraordinaire au métier, il s'étoit rendu un des plus grands Capitaines de son siècle.

A l'ouïr parler dans un Conseil, il paroïsoit l'homme du monde le plus irrésolu : cependant quand il étoit une fois pressé de prendre son parti, personne ne le prenoit ni mieux ni plus vîte.

Son véritable talent, qui est à mon avis le plus estimable à la guerre, étoit de bien soutenir une affaire en méchant état. Quand il étoit le plus foible en présence des ennemis, il n'y avoit point de terrain, d'où, par un ruisseau, par une ravine, par un bois, par une éminence il ne fût tirer quelque avantage.

Jusques aux huit dernières années de sa vie, il avoit été plus circonspect qu'entreprenant, mais voyant que la témérité réussissoit quelquefois, il se ménagea moins, & comme il prenoit mieux ses mesures que les autres, il gagna autant de combats qu'il en donna.

Sa prudence venoit de son temperament ; & sa hardiesse de son experience.

Il avoit l'ame grande, & une grande étendue d'esprit, capable de gouverner un Etat aussi bien qu'une armée. Il n'ignoroit pas les belles Lettres : il savoit quelque chose des Poëtes Latins, & mille beaux endroits des Poëtes François : il aimoit les bons mots, & s'y connoissoit fort bien.

Une de ses grandes qualitez, c'étoit le mépris du bien. Jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui.

Il aimoit les femmes, mais sans s'y attacher.

Il aimoit assez les plaisirs de la table, mais sans débauche, & il étoit de fort bonne compagnie. Il faisoit mille contes, il se plaisoit à les faire, & il les faisoit bien.

Les dernières années de sa vie il fut honnête & bienfaisant; il se fit aimer & estimer également des Officiers & des soldats, & sur la gloire il se trouva enfin si fort au dessus de tout le monde, que celle des autres ne pouvoit plus l'incommoder.

Comme le Duc de Joyeuse, Colonel de la Cavalerie, servoit dans l'armée de Flandres, j'allai servir en Catalogne, sous le Prince de Conti, & je fus fait alors Lieutenant Général, de sorte que je suis dès 1690. le plus ancien Officier Général d'armée, sans excepter les Officiers de la Couronne.

Nous prîmes cette Campagne là Ville-Franche & Puycerda, & nous battîmes huit cens Chevaux des Ennemis, qui avoient investi Roses.

Le Prince m'envoya ensuite prendre cinq Châteaux dans la plaine de Puycerda, & dans les montagnes du Capfir.

Vous trouverez dans une de mes caassettes, mes Enfans, beaucoup de Lettres du Prince de Conti, qui marquent une fort grande amitié pour moi, & en attendant que vous les trouviez, je vous en rapporterai ici deux qui vous persuaderont de ce que je vous dis, & qui vous feront voir le caractère de l'esprit du Prince.

Mais pour vous faire entendre le sujet de sa premiere Lettre, vous saurez qu'après que nous eumes pris Ville-Franche, le Prince m'envoya avec quatre cens Chevaux & mille hommes de pied reconnoître Puycerda. Et sur ce que je lui mandai, que s'il pouvoit y faire passer  
du

du canon seulement de huit livres de bales, je lui répondois qu'il prendroit cette place, qui étoit à mon avis ce qu'il pouvoit faire cette Campagne de plus honorable pour lui, il envoya Merinville Lieutenant Général, & Biragues Lieutenant Général de l'artillerie, avec dix Commissaires pour reconnoître le pais; après quoi il m'écrivit la Lettre suivante. Pour mieux l'entendre, il faut encore que vous sachiez que le Prince qui aimoit à rire, badinoit toujours avec moi, & parce que je logeois au Temple chez mon Oncle, qui étoit Grand-Prieur de France, il avoit trouvé plaisant de m'appeller son Templier.

A Ville-Franche ce 21. de Juillet 1654.

*ENfin, mon pauvre Templier, le canon ne sauroit passer. Le chemin a été couvert toute la journée d'Officiers Généraux & de Commissaires, pour essayer d'y faire une dernière tentative: mais en vain, & ce n'est pas ouvrage de Mortel. On m'a dit qu'un Dieu envieux de la prospérité de Biragues avoit rendu ces montagnes inaccessibles. Enfin s'il est permis de citer Ovide:*

*Non est mortale quod optas.*

*Sérieusement j'en suis enragé. Mais à quoi bon se desesperer? Biragues en a pris la commission, & moi celle de vous mander d'être, avec tout ce que vous avez de gens, Vendredi au soir à Vinssas. Monsieur de Marins s'y doit rendre le même jour, & moi aussi. Vous pouvez vous rendre entre-ci & ce temps-là où vous jugerez à propos. Je suis Serviteur du Temple.*

ARMAND DE BOURBON.

Le canon n'ayant pû passer par le droit chemin de Ville-Franche à Puycerda, on fut obligé de le faire passer par la Comté de Foix, & cela nous fit prendre la Place.

La Campagne finie, je pris congé du Prince, qui me recommanda fort de lui écrire en Languedoc où il alloit tenir les Etats : je le fis, & voici une des réponses que j'en reçus.

A Montpellier le 2. de Mars 1655.

*J' Ai une extrême joye toutes les fois que je reçois de vos Lettres. Vous voyez bien que cela veut dire que je prétends que vous m'écriviez souvent ; car comme vous savez, j'aime fort qu'on me fasse bien aise. Je pense que vous le serez un peu de savoir, que je serai bien-tôt à Paris. En attendant mandez-moi de toutes sortes de nouvelles.*

*Au reste je ne sai où trouver des amitez qui puissent bien exprimer ce que je sens pour vous. Je vous assure, mon cher Temple, que cela va au delà de toutes choses ; & que j'écrirai pour vous avoir en Catalogne, avec le même empressement que je ferois pour avoir dix mille hommes de pied plus que je n'ai. Aimez-moi toujours, mon cher, & me croyez plus à vous que je ne vous le puis dire.*

ARMAND DE BOURBON.

Le Duc de Joyeuse Colonel de la Cavalerie, ayant été tué cette dernière campagne au siège d'Arras, le Roi donna sa Charge au Maréchal de Turenne, mais à condition que pendant la guerre, il n'en feroit pas les fonctions,

ni n'en prendroit pas le titre, à cause de la Religion. Cela fut heureux pour moi, qui jusques à la paix de 1659. ai toujours fait la Charge de Colonel, comme celle de Mestre de Camp Général.

\* Cattelneau la Mauvissiere, depuis Maréchal, aiant été chargé de conduire un grand convoi de Saint-Quentin au Quesnoi, quoi que je fusse Lieutenant Général comme lui, je voulus être de la partie, & témoigner qu'où il s'agissoit du service du Roi, & d'acquérir de l'honneur, je ne trouvois pas honteux d'obéir, pour une action seulement, à mon camarade. Ainsi je ne fis en ce voyage que ma Charge de Mestre de Camp Général.

La mort du Duc de Joyeuse me fit prendre la pensée d'aller servir de Lieutenant Général, & faire ma Charge de Mestre de Camp Général en Flandres, dans l'armée que commandoit le Maréchal de Turenne. Nous commençames la campagne par le siège de Landreci, où la prise de la contrescarpe à ma première garde; l'attaque de la demi-lune à la seconde; & le logement sur la brèche à la troisième, plurent tant au Maréchal, que pour peu que je lui eusse témoigné de dévouement, & ne vouloir m'avancer que par ses bons offices, j'en aurois fait mon ami & mon Patron: mais la Providence en avoit ordonné autrement; & je crus sans trop de raison, que mes services seuls m'avanceroient assez.

Sur la fin de cette campagne nous prîmes Condé, & pendant ce siège je fis un fourrage du côté de Valenciennes, auquel sans perdre ni cheval ni Fourrageur, une partie de ma Ca-

valerie s'enfuit à la vue des Ennemis, par le mauvais exemple d'un nommé Campferant, qui commandoit le Regiment du Roi. Il ne resta à la retraite auprès de moi, que le Duc de Coislin; Vivonne, depuis Maréchal; & Manicamp, tous trois Capitaines dans le Regiment Roial. Le Duc de la Rochefoucaut, en ce tems-là Prince de Marcillac, ne m'auroit pas, non plus qu'eux, abandonné, s'il n'avoit été obligé de se retirer pour un coup de mousqueton dans la cuisse, qu'il avoit reçu à l'escarmouche de nos gens détachés.

De Condé nous allâmes prendre Saint-Guilain, où le Roi se trouva: après quoi nous revinmes dans les quartiers de fourrage, d'où je demandai au Cardinal de me faire servir l'hiver sur la frontiète. Il me le promit, & ne le fit pourtant pas.

Au commencement de Mars 1656 on eut avis à la Cour que les Ennemis se préparoient à insulter Condé. Sur cela le Maréchal de Turenne se rendit à Amiens, & moi avec lui: mais aiant appris que les Ennemis s'étoient retirez sur le bruit de notre marche, nous nous retirâmes aussi.

Dans ce tems-là, je fis présent au Cardinal de quatre Compagnies, qui me restoient de mon Regiment d'Infanterie, dont il composa son Regiment de la Fère, & dont je n'eus qu'un remerciement.

La Campagne de 1656 nous assiégeâmes Valenciennes, l'armée de la Ferté delà l'Escaut, & celle de Turenne en deçà. Quelques jours après la tranchée ouverte, les Ennemis attaquèrent les lignes du Maréchal de

la Ferté, & les forcèrent à notre vuë, sans que nous le pûssions secourir, n'ayant point de pont de communication sur l'Escaut, & nous nous retirâmes au Quesnoi. Le Maréchal de Turenne me commanda de faire la retraite, ce que je fis avec quinze escadrons Lorrains.

Cette campagne est si belle pour le Maréchal de Turenne, & il y donna tant de marques de sa prudence & de son habileté, que je ne saurois me tenir dans les bornes que je m'étois prescrites, ni m'empêcher de vous en faire le détail, mes Enfans; & d'autant plus que les Historiens ne vous diront pas ce que je vais vous apprendre.

Le Maréchal donc se vint poster entre le Quesnoi & la forêt de Mormaux, la droite au bois, & la gauche à la ville, une petite ravine devant lui.

De toute l'armée de la Ferté, il ne se trouva avec nous que cinq cens hommes, commandez par le Marquis d'Uxelles, & sous lui par Bellefonds. Le reste de ce qui n'avoit pas été tué aux lignes, ou qui n'avoit pas été pris, s'étoit sauvé à Condé. L'épouvante étoit fort grande dans nos troupes. Le 18. de Juillet les Ennemis se vinrent poster devant nous, la ravine entre deux. Le Maréchal avec qui je dinois me commanda de faire monter la Cavalerie à cheval sans faire sonner. J'en donnai l'ordre à Saint Martin Maréchal de Logis Général de la Cavalerie; & le Maréchal de Turenne allant au galop à notre garde & moi avec lui, il vit, en passant par le camp de son Regiment de Cavalerie, un Cheval-leger qui en sellant son cheval

val chargeoit sa valise. Il poussa à lui le pistolet à la main; dans la colere où il étoit, il l'auroit tué, si le Cavalier ne se fût sauvé entre les jambes des chevaux.

Cela persuada le Maréchal de l'épouvante de l'armée, & l'obligea de me commander d'empêcher qu'on ne montât à cheval, & de faire seulement que chacun tint par la bride son cheval sellé.

Ce fut au Maréchal une action de jugement; car par le peu de précaution qu'il fit voir à ses troupes, qu'il prenoit à la vue des ennemis, il rassura l'armée.

Lors que nous fûmes à la grande garde, je détachai des gens pour l'escarmouche qui fut assez vive. Nous y eumes quelque avantage; de sorte que cela redonna un peu de cœur à nos troupes, & leur fit attendre avec assez de fermeté la bataille pour le lendemain, dont pas un de nous ne doutoit, & ce qui nous le faisoit croire si assurément, c'est que les Ennemis n'avoient qu'à prendre la tête du défilé qui étoit entre eux & nous à un quart de lieuë sur la droite du Quesnoi, & venir à nous après cela en pleine bataille.

Cependant le 19. le Maréchal ne voyant aucun mouvement du côté des Ennemis sur les huit heures du matin, jugea bien qu'ils ne vouloient rien hasarder, & qu'ils n'étoient ainsi venus à nous que pour nous amuser, pendant que leurs préparatifs se faisoient derrière eux, pour retomber sur Condé. Dans cette pensée il m'ordonna de détacher huit cents Chevaux, commandez par un Mestre de Camp, & de leur faire porter à chacun un sac de bled en croupe, pour s'en aller par



un grand détour ravitailler Condé, qui sans cela eût été bien-tôt affamé par le debris de l'armée de la Ferté, qui y étoit entré. Il n'y a guères de Capitaine autre que le Maréchal, qui en présence des Ennemis beaucoup plus forts que lui, & des Ennemis victorieux, fît un détachement aussi considerable que celui-là. Il faut bien posséder la guerre pour en user ainsi, & ce sont là des coups de Maître.

Le lendemain 20. de Juillet les Ennemis battirent aux champs à la pointe du jour, & s'en allèrent faire le siège de Condé. Dix jours après le Maréchal alla camper à Barlemont, où le Cardinal lui envoya des recrues, lesquelles avec beaucoup de soldats, de notre Cavalerie & de notre Infanterie, qui s'échappoient tous les jours des prisons des Ennemis, rétablirent en peu de temps une bonne partie de l'armée de la Ferté.

Alors sachant que les Ennemis n'avoient pas ouvert la tranchée, à cause du grand corps de troupes, qui étoit dans Condé, & que la Place leur auroit trop coûté à prendre de force, il résolut de faire une diversion pour remplacer cette perte, ou pour obliger les Ennemis, qui vouloient prendre Condé à discretion, de lui faire une composition honnête.

Il partit donc le 14 d'Août de Barlemont, & arriva le 17 devant Saint Venant, qu'il fit mine d'assiéger. Cela eut l'effet qu'il s'en étoit promis: les Ennemis qui furent notre dessein en furent plus traitables, & reçurent à de meilleures conditions, le Passage qui commandoit dans Condé.

Le Maréchal l'ayant appris vint camper à Lens, où nous séjournâmes le reste du mois d'Août.

d'Août. Le dernier de ce mois-là aiant eu avis que les Ennemis venoient à nous , & qu'ils étoient déjà à Fampou , il ne crut pas les devoir attendre à son camp ; car sa gauche étant à Lens , & sa droite au ruisseau de Souché , il prêtoit le flanc aux Ennemis.

De s'aller poster à Souché le long du ruisseau , les ennemis se venant mettre de l'autre côté , ils auroient eu l'éminence sur nous ; les bords de ce ruisseau étant bien plus relevez du côté d'Arras , que de celui de Lens , de sorte que le Maréchal s'alla poster à la Bussière , à une lieüe de Bethune.

Les Ennemis avertis de notre marche , passerent le défilé de Souché , & campèrent dans la plaine de Lens , & le 3. Septembre ils nous envoyèrent reconnoître. Sur les cinq heures du soir on me vint avertir que les Ennemis pouffoient la garde qui étoit sur le côteau de Houdin ; j'y courus , & ayant fait monter à cheval le corps de cavalerie le plus proche de cette garde pour la soutenir , je la trouvai un peu rapprochée du camp , je la remis à son poste , & j'appris du Marquis de Paloiseau , qui la commandoit , que c'étoit un escadron d'Officiers qui les avoit pouffez. J'en vins rendre compte au Maréchal , lequel jugeant que si les ennemis se faisoient du poste de Houdin , ils nous ôteroient la communication d'Arras , notre seule ressource pour les vivres & pour les munitions de guerre ; il me commanda de faire marcher à l'heure même l'aîle droite de Cavalerie , & de me saisir du poste de Houdin à demi-lieüe de notre camp , & il fit suivre l'Infanterie : tout cela se fit le même jour.

Cependant le Prince de Condé nous croyant campez près de la Buffiere, sur le rapport de ceux par qui il avoit fait pousser notre garde, & trouvant qu'il n'y avoit autre chose à faire, que de se saisir du poste de Houdin, fit résoudre les Espagnols à le venir prendre.

Il est vrai que le 4. nous aiant vus de loin dans leur marche, sur l'éminence de Houdin ; ils furent fort surpris, & après une longue halte, pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire, ils se vinrent poster devant nous à la Buffiere.

Ils avoient à dos un gros ruisseau, qui faisant un coude à leur droite la couvroit : elle nous approchoit plus que leur gauche, & de ce côté-là il n'y avoit rien entre eux & nous.

Notre aîle droite étoit sur des hauteurs presque inaccessibles, hors par notre aîle gauche : le même ruisseau de la Buffiere étoit derriere nous ; mais la tête de l'éminence que nous occupions étoit si étroite & il y avoit si peu d'espace entre notre premiere & notre seconde ligne, que cela nous auroit pû préjudicier considérablement dans un combat.

Entre la gauche des Ennemis & notre droite, il y avoit de grands ravins qui se défendoient d'eux-mêmes ; de sorte que l'on ne pouvoit venir à nous que par notre gauche : cela obligea le Maréchal de faire un retranchement toute la nuit de ce côté-là flanqué de petits redens.

Le lendemain 5. de Septembre, nous nous préparâmes à la bataille, & nous l'aurions eüe si le Prince de Condé en eût été cru. Le 6. les Ennemis ne décampèrent point. Le 7. ils se retirèrent par le chemin par où ils étoient

étoient venus. Le Prince de Condé se chargea de faire la retraite. Le Maréchal avec les quatre escadrons de la grande garde les suivit de près ; & me commanda de le soutenir avec l'aîle droite de Cavalerie : ce que je fis, mais il ne s'y passa rien.

Le poste de Houdin, dont le Maréchal se faisoit, fut l'action d'un grand Capitaine, qui ne perd aucun de tous les avantages qu'il peut prendre.

Le 8. nous vinsmes camper à Aubigni : nous y séjournâmes huit jours, pendant lesquels le Maréchal mit ordre, que toutes choses fussent prêtes pour un dessein qu'il avoit.

Le 16. nous partîmes d'Aubigni avec toute la Cavalerie, & nous vinsmes camper à Miraumont : l'Infanterie venant après nous à ses journées.

Le 17. nous vinsmes camper à Vermand. Le 18. nous passâmes à Saint-Quentin ; & nous vinsmes nuit & jour investir la Capelle. Chamilly Gentilhomme de Bourgogne en étoit Gouverneur pour le Prince de Condé : il n'y avoit pas cent hommes de garnison dedans. Le Maréchal qui pouvoit en bien moins de temps, & avec moins de fatigue tomber sur cette Place, s'il eût passé par le droit chemin, aima mieux en faire une fois autant, pour dérober sa marche aux Ennemis, & leur ôter par là le moyen de mettre des gens dans la Capelle.

Nous fîmes trente lieües en trois jours. En arrivant assez matin devant la Capelle nous commençâmes à nous retrancher tant que la journée dura & à l'entrée de la nuit nous allâmes mettre le dernier rang de nos  
esca-

escadrons sur la contrescarpe de la Place.

Le lendemain nous fîmes la même chose. Comme je venois de monter mon Biouac avec l'aîle droite de la Cavalerie, Chamilly le fils qui commandoit le regiment de Cavalerie de Condé dans l'armée du Prince, donna dans le quartier de l'Islebonne, avec deux cens Chevaux. Ce quartier n'étant pas encore à cheval y monta à la hâte; mais Chamilly entra dans la Place avec soixante Maîtres; le reste aiant été pris, ou s'étant retiré.

Et sur cela il faut remarquer, que c'est une chose presque inmanquable de jeter beaucoup, ou peu de Cavalerie dans une Place investie, autour de laquelle il n'y a point encore de circonvallation: mais il faut que le secours qu'on veut jeter soit ou fort grand, comme de mille, quinze cens, ou deux mille Chevaux; ou petit, comme de cent cinquante, ou deux cens Maîtres. Car le premier passe avec hauteur, & le second passe presque toujours, sans qu'on y ait pris garde, & sans résistance; & la raison qui fait qu'on n'en trouve point, c'est que ceux qui veulent entrer dans une Place ne cherchent point à combattre, & que les escadrons postez ne quittent pas leurs postes la nuit, pour s'aller opposer d'un côté, tandis qu'on peut passer de l'autre.

Les ennemis nous voyant engagez à la Capelle. firent le siège de Saint-Guilain; mais quelques jours après jugeant bien que nous aurions pris notre Place, avant qu'ils eussent pris la leur; ils en levèrent le siège, & vinrent camper à Avesne, d'où ils furent tranquilles spectateurs de la prise de la Capelle.

Il faut avouer à la gloire du Maréchal de Turenne, que sa bonne conduite rétablit les affaires qui étoient en fort méchant état au commencement de la campagne.

En 1657. le Maréchal de Turenne assiégea Cambrai; mais le Prince de Condé y étant accouru avec deux mille Chevaux, avant que nous eussions commencé nos lignes, y entra lui-même, & nous nous retirâmes.

Après cela le Maréchal de la Ferté assiégea, & prit Monmedi. Pendant ce siège l'armée de Turenne couvroit celle de la Ferté.

Quand ce Maréchal eut pris la Place, nous le quittâmes pour aller prendre Saint-Venant, & pour faire lever le siège d'Ardres au Prince de Condé. De là nous allâmes prendre la Motte-au-bois, & aussi-tôt après nous marchâmes aux Ennemis pour leur donner bataille; mais les trouvant derrière la Colme, rivière non-guéable, nous nous retirâmes, & nous vîmes prendre les Forts d'Ouate, de Linck, & de Mardick, & nous nous retirâmes en France.

Le Maréchal de Turenne étant parti de Paris les premiers jours de Mai 1658. pour aller assembler l'armée aux environs d'Amiens, je partis deux jours après lui.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette campagne, il faut reprendre la chose de plus haut, & savoir que l'année 1656. les Espagnols avoient concerté avec Cromwel Protecteur d'Angleterre un Traité, par lequel entre autres conditions l'attaque de Calais par armes communes étoit stipulée. Que cette Place devoit demeurer aux Anglois, & qu'en attendant qu'elle fût prise, Dunkerque

que leur devoit être remise comme par forme de nantissement.

Il faut encore savoir, que quelques différens ayant arrêté la conclusion de ce Traité, le Cardinal Mazarin avoit habilement pris cette conjoncture, pour faire un Traité avec Cromwel, sur le modele de celui des Espagnols, par lequel lui nous devoit aider à prendre Dunkerque; & nous, lui mettre cette Ville après l'avoir prise.

Ce dessein étoit aussi difficile à exécuter qu'il y en aura jamais. Attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Bergues, Furnes, & Nieuport, c'étoit être assiégé, en faisant un siège; car toutes ces Places faisoient une circonvallation autour de la nôtre. Les attaquer aussi les unes ou les autres, c'étoit avertir les ennemis de se précautionner sur Dunkerque, & ainsi rendre cette Place imprenable, ou du moins en retarder fort la prise. L'attaquer à la fin de Mai, il n'y avoit point encore de fourrages du côté de la Mer. Attendre plus tard, c'étoit donner le loisir aux Ennemis de défendre leurs canaux en corps d'armée; c'est-à-dire, hazarder une bataille en lieu défavantageux.

Cependant le Cardinal ayant fait humainement tout ce qui se pouvoit faire pour surmonter ces obstacles, & se confiant en sa fortune, & en la conduite du Maréchal de Turenne, le chargea d'assiéger Dunkerque.

Celui-ci partit donc d'Amiens le 14. de Mai avec l'armée qu'il commandoit, & marcha du côté du vieux Hesdin, & d'Auschy-les-Moines, d'où il étoit en passe de continuer; comme il fit, sa marche vers Dunkerque par

Merville, & ne laissoit pas de donner jalousie en plusieurs endroits aux Ennemis. Ceux-ci qui devoient tirer plusieurs consequences de sa marche, n'en firent pourtant qu'un jugement, savoir que le Roi justement irrité contre deux Rebelles de son Royaume, qui par une infidélité sans exemple & sans fondement, s'étoient saisis de Hesdin après la mort de Bellebrune qui en étoit Gouverneur, avoit résolu de le reprendre de force, ou de donner chaleur par l'approche de son armée à une négociation qu'il avoit toujours continuée avec eux, dès qu'ils avoient donné les premiers signes de leur défection. Ces Rebelles étoient la Riviere, Lieutenant de Roi de la Place, & Fargues, Major : le premier, Gentilhomme & brave, mais de petit sens ; l'autre sans naissance, avec beaucoup d'esprit, & de fermeté.

Veritablement ce n'étoit pas sans raison, que les Ennemis s'étoient persuadés, que nous avions dessein sur cette Place. Ils trouvoient ce crime si noir, & d'une conséquence si dangereuse, que bien que notre armée commençât à laisser Hesdin derrière soi, ils ne pouvoient encore se desabuser.

Le Maréchal de Turenne arrivant près de Bethune, chargea le Marquis de Créqui, qui en étoit Gouverneur, d'envoyer des partis de sa garnison au delà de la rivière de la Lys, pour apprendre des nouvelles : & sur ce que l'un d'eux lui rapporta qu'il y avoit un corps de troupes au Mont-Cassel, il s'imagina que ce pouvoit être des gens, qui sur l'opinion du siège de Hesdin auroient marché de ce côté-là, & dans cette pensée il détacha le  
Mar-



Marquis de Créqui avec un corps de troupes, pour enlever celles qui étoient au Mont-Cassel.

Il le suivit avec quelques Regimens, & laissa venir l'armée après lui, avec ordre à la Cavalerie de laisser à Montreuil leurs plus gros bagages, & en arrivant à Cassel, il prit ce qu'il y trouva d'Ennemis. Il y séjourna le 22. de Mai pour y attendre les équipages & l'artillerie, à cause des pluies continuelles qui avoient rompu les chemins. L'après-dînée du même jour il fit marcher la seconde ligne droit à Bergue, & le lendemain il la suivit avec les autres troupes. Il arriva sur le midi devant cette Place, d'où il découvrit le país d'entre Dunkerque & Bergue si fort inondé par les écluses que les Ennemis avoient lâchées, qu'il sembloit impossible d'assiéger l'une ou l'autre de ces Places, d'autant que les eaux empêchoient la communication de l'Armée avec Mardick, qui étoit absolument nécessaire.

Cependant ces difficultez ne le rebutant pas, il prit une redoute sur la rivière de la Colme, que les Ennemis appelloient la redoute de Bentismuler, & il decouvrit ensuite un chemin vers Mardick, lequel véritablement étoit tout rompu.

Le 24. du même mois, il fit prendre à chaque Cavalier une fassine pour reparer ce chemin, & ayant avec cela pris quelque Infanterie, il se saisit d'un grand Fort, que les Ennemis n'avoient pas encore bien achevé, mais sans lequel n'ayant pas Bergue, il ne pouvoit se rendre maître de Dunkerque. Le 26. il fit prendre à l'armée les postes autour de Dunkerque, & prit son quartier dans les

Dunes du côté de Nieuport, tandis que la Flote Angloise, composée de vingt voiles tenoit la mer. Le 27. on commença des ponts sur les canaux pour la communication des quartiers, & eu même temps on commença les lignes. On fit une estacade sur l'estran du côté de Nieuport, qui entroit dans la mer à marée basse.

Le pain de munition, l'avoine, le foin, & toutes les munitions de guerre nous venoient de Calais par les barques Angloises, & lorsqu'on en eut suffisamment pourvû le camp, on ouvrit la tranchée la nuit du 4. au 5. de Juin.

Le septième sur les quatre heures du soir les Ennemis firent une grande sortie de cinq à six cens Chevaux, & de mille hommes de pied sur la tranchée, du côté de l'estran. Le Comte de Soissons, le Marquis de Crequi, & le Comte de Guiche y coururent, & s'y signalèrent. Les deux premiers y eurent leurs chevaux tuez sous eux, & le dernier la main percée d'un coup de mousquet.

J'arrivai au camp le 9. de Juin. Le 12. le Maréchal de Hoquincourt, que sa mauvaise conduite avoit jetté parmi les Ennemis, vint reconnoître nos lignes & poussa nos gardes, suivi de cent cinquante hommes, Officiers ou Volontaires. Humieres Lieutenant Général de jour, & le Comte de Soissons, de qui le Regiment de Cavalerie étoit de garde avec deux escadrons, y coururent & faillirent à y être pris; car ils attendirent trop tard à faire retirer la garde, & firent une fois ferme au delà d'un petit fossé, au lieu de le mettre devant eux; & cela ne manque jamais d'arriver aux jeunes

Officiers qui sont braves, quand il faut qu'ils se retirent devant les Ennemis : ils ne trouvent point de différence entre la retraite & la fuite, ou du moins ne la sachant pas, ils payent de courage.

Du Bourg Page d'Humieres fut pris derrière lui. Mollondin, Mestre de Camp du Regiment des Gardes Suisses, qui étoit campé le long de la ligne en cet endroit, proposa au Comte de Soissons son Colonel Général, de faire sortir vingt Suisses, & de les mettre derrière la pointe d'une Dune qui flancoit le chemin par où venoient les Ennemis. Le Comte le trouva bon ; & un moment après ces Suisses ayant fait une décharge, le Maréchal d'Hocquincourt reçut un coup de mousquet dans le ventre, dont il alla mourir une heure après dans une Chapelle où ses gens le portèrent.

Le même jour le Maréchal de Turenne ayant remarqué deux Dunes assez proches du quartier du Roi, d'où les Ennemis nous pouvoient incommoder, s'ils s'en faisoient, résolut de les occuper, & pour cet effet, il y fit travailler incessamment l'Infanterie, à laquelle il voulut commettre ce poste.

Le lendemain seizième de Juin les Ennemis se vinrent camper dans les Dunes à trois quarts de lieuë de nous. L'après-dînée le Maréchal de Turenne étant monté à cheval & moi avec lui, nous primes le Regiment de la Villette, qui avoit la garde sur le chemin de Furnes, & avec lui nous avançâmes le plus que nous pûmes : il remarqua entre autres choses, & me fit remarquer, que les Ennemis avoient fait un pont sur le canal de Furnes : il ne douta

point sur cela qu'ils ne voulussent bien-tôt attaquer nos lignes, & il revint tout court au camp, résolu, à ce qu'il medit, de leur donner le lendemain bataille.

Dans ce dessein il ordonna quatorze compagnies des Gardes Françoises, pour la garde des tranchées, & six escadrons à la queue, & Pradel Lieutenant Colonel des Gardes & Lieutenant Général des armées du Roi, pour les commander. De plus il ordonna deux Regimens d'Infanterie, & quatre escadrons sous Marins Lieutenant Général pour la garde du camp, & il fit l'ordre de bataille ainsi. Treize escadrons à la première ligne de l'aîle droite, & treize à la gauche; entre ces deux aîles onze bataillons, dont il y en avoit quatre Anglois. Ceux-ci voulurent avoir la gauche de l'Infanterie; & quoi qu'elle appartînt de droit au Regiment de Picardie, le Maréchal de Turenne fit entendre raison à ce Regiment, & ne voulut pas en cette rencontre mécontenter un Corps aussi considerable que celui des Anglois.

A l'aîle droite de la seconde ligne, il ordonna dix escadrons, & neuf à l'aîle gauche. Entre ces deux aîles il mit sept bataillons, dont il y en avoit trois Anglois. Il mit le Corps des Gendarmes entre les deux lignes d'Infanterie, & il composa le Corps de réserve de quatre escadrons. Toutes les troupes destinées pour la bataille pouvoient se monter à six mille Chevaux, & neuf mille hommes de pied.

Le jour d'une bataille le plus ancien Officier Général choisit son poste, & ainsi des autres suivant leur ancienneté: c'est l'ancien ordre de la guerre. Cependant Crequi, Humières,

res, Gadagne, Varennes, & Bellefonds, dont les provisions de Lieutenans Généraux étoient de même jour, & qui devoient tirer au sort, comme cela se pratique par un méchant usage, eurent leurs postes prescrits par le Maréchal de Turenne, qui avoit accoutumé de donner les emplois aux gens suivant le talent qu'il leur connoissoit. Et en effet, il me paroît fort juste qu'un Général chargé des événemens, choisît pour l'exécution, des personnes dont il soit sûr en quelque sorte, & qu'il ne s'attache pas à un rang que le hazard ou la faveur leur a peut-être fait avoir.

Le Maréchal de Turenne donna à Crequi, & à Hamieres l'aîle droite de la première ligne à commander, & à Varenne l'aîle gauche, sous Castelnau Général en chef: à Gadagne l'Infanterie de la première ligne, & il envoya Bellefonds dans le Fort de Bergue: cependant il le remit après, sur les remontrances que celui-ci lui fit, à la tête de l'Infanterie de la seconde ligne. Il mit Equancourt à la tête de l'aîle droite de la Cavalerie de la seconde ligne, & Schomberg à la gauche. La Salle Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi, fut mis à la tête de la Gendarmerie, & Richelieu à la tête du Corps de réserve.

Ces ordres étant donnez, le Maréchal me commanda de faire venir au quartier du Roi, toute la Cavalerie qui étoit le long de la ligne de là les canaux, & fit le même commandement pour l'Infanterie aux Majors de brigade. Ensuite il donna charge à Fisica d'aller trouver Mylord Lokart Général des Anglois, & de lui dire de sa part de se préparer à la bataille pour le lendemain.

demain, & les raisons qu'il en avoit. Lokart répondit à Fisica qu'il s'en fioit bien au Maréchal, & qu'au retour du combat, s'il en revenoit, il s'informerait de ses raisons.

Comme le Maréchal se disposoit à se reposer sur la Dune, Talon Intendant de l'armée, lui vint montrer une Lettre qu'il venoit de recevoir du Cardinal, par laquelle ce Ministre mandoit que Monsieur de Turenne en favoit plus qu'un autre à la guerre; mais que s'il osoit dire son avis en cette rencontre, il lui sembloit qu'il falloit donner bataille. Le Maréchal chargea Talon de mander au Cardinal, qu'il étoit bien aise que la résolution qu'il avoit prise, fût autorisée par le sentiment de Son Eminence.

N'ayant plus rien à faire, il s'enveloppa dans son manteau, & se coucha sur le sable, Castelnaud & moi auprès de lui. Une heure après on le vint éveiller en lui amenant le page d'Humieres, qui avoit été pris derriere son Maître le jour d'auparavant, & qui venoit de se sauver du camp des Ennemis. Ce petit garçon qui avoit du sens, dit au Maréchal que les Ennemis ne se défiant point de lui, l'avoient laissé promener par leur Camp, qu'ils n'avoient point encore de canon, ni toute leur Infanterie; mais que le bruit étoit parmi eux, que cela arriveroit dans deux ou trois jours, & qu'aussi-tôt après ils attaqueroient nos lignes; qu'ils s'étoient toujours avancés, pour donner courage aux assiégés, & pour rallentir nos attaques par leur présence.

Le Maréchal se fit redire la nouvelle du canon, nous disant que s'il eût encore été à  
pren-

prendre son parti, cela l'y auroit déterminé ; & après il se recoucha pour se reposer seulement : car j'ai trop bonne opinion de lui pour croire , qu'ayant une bataille à donner six heures après, où sa vie étoit la moindre chose dont il s'agît, il pût dormir aussi tranquillement , que si le lendemain il n'avoit rien eu d'extraordinaire à faire ; & quand on me vient conter que le jour de la bataille d'Arbelles, on eut peine à éveiller Alexandre, je croi que si cela fut, il faisoit semblant par vanité de dormir, ou qu'il avoit fait débauche la veille.

Pour moi qui suis naturel , j'avouë que je ne dormis qu'une heure : après qu'on m'eut éveillé je ne pûs me rendormir, & ne sachant à quoi passer le reste de la nuit, je m'en allai à ma hutte me faire faire la barbe. Après cela je montai à cheval, & je m'en allai à la tête du camp, où je trouvai le Regiment du Roi, à cinq cens pas de ma hutte, qui ne faisoit que d'arriver. Je me mis à sa tête, & comme j'étois prêt à sortir des lignes, le Maréchal de Turenne arriva accompagné de Crequi, d'Humieres, & de beaucoup de Volontaires. Où se mettra Monsieur de Buffuy aujourd'hui, me dit-il ? A la tête du Regiment du Roi, Monsieur, lui répondis je, je n'ai point d'autre poste à prendre que celui-là, si vous le trouvez bon. Volontiers, repliqua-t-il ; mais je vous demande cela, parce que Monsieur de Crequi doit commander l'aîle droite. Nous nous accommoderons bien tous deux, lui dis-je, Monsieur ; & ensuite le Maréchal passa outre.

Le Roi ayant fait dès l'année 1657. Castelnau & le Marquis d'Uxelles Lieutenans Gé-

néraux en chef, tous les Lieutenans Généraux leurs confreres, se retirèrent de l'emploi: & j'aurois fait comme les autres, si je n'avois eu ma Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie legere, à laquelle je m'étois réduit, & laquelle obéit aux Lieutenans Généraux; & c'est ce qui obligea le Maréchal de Turenne de me demander, où je me mettrois ce jour-là, ne sachant si comme un des anciens Lieutenans Généraux, je ne prétendois pas commander l'aîle droite.

Je m'attendois que le Marquis de Crequi, qui m'avoit fait demander mon amitié la dernière Campagne, par le Comte de Guiche notre ami commun, se trouvant honoré de me commander, moi son ancien de quatre années, n'en abuseroit pas, & m'en feroit un petit compliment, qu'il auroit dû même faire à un Lieutenant Général fait après lui. Cependant il ne me dit pas un mot.

Nous avions fait sept lignes de nos treize escadrons, parce que les Dunes nous pressant sur la gauche, & les petits Watergans sur la droite, nous n'avions eu place que pour deux escadrons de front, & vingt-cinq pas devant moi marchoient en deux petits corps, cent hommes d'Infanterie du Regiment de Montgomeri, commandez par deux braves Capitaines, l'Estan & Bénac. Nous avions cinq pièces de Campagne, & le Regiment d'Infanterie de Brétagne étoit à la queue de nos escadrons, pour nous servir aux occurrences.

En cet ordre nous marchions aux Ennemis au petit pas, & le premier bataillon des Gardes Françaises se réglant sur nous, le reste de la ligne se réglant chacun sur la droite,



On auroit tiré au cordeau notre avantgarde, quoi que les Dunes dans lesquelles elle étoit, l'empêchassent de se voir.

Un moment après faisant réflexion sur la maniere, dont nous allions attaquer les Ennemis, il me parut que si nous faisions passer le regiment de Brétagne sur notre droite au delà des petits fossés, il pourroit faire sa décharge en flanc sur la Cavalerie du Prince de Condé, qui avoit l'aîle gauche de l'armée d'Espagne; & qu'après cela j'en aurois meilleur marché. Je proposai la chose à Crequi, lequel en demeura d'accord, & envoya dire à d'Escouet Lieutenant Colonel du Regiment de Brétagne, de le faire avancer sur notre droite. Cela fait, le Marquis de Crequi prit sur la gauche dans les Dunes, & je ne le revis plus dans le combat.

Dans ce tems-là, il passa un Cavalier devant moi assez bien fait & bien monté, venant de l'aîle gauche, qui me dit tout haut que Castelnau avoit déjà battu les Ennemis à son aîle. Moi qui ne savois pas la disposition de l'armée d'Espagne, je crus que le Maréchal de Turenne avoit envoyé ce Cavalier à la droite, pour donner de l'émulation aux troupes par ce discours, & un autre à la gauche, pour dire que nous avions battu le Prince de Condé. Cependant je relevai la nouvelle devant les Officiers, qui étoient auprès de moi, comme si je l'avois crue.

J'ai déjà dit que l'opinion qu'avoient eu les Ennemis, que leurs approches de nos lignes animeroient les assiégés, & nous les feroient attaquer plus mollement, les avoit obligez de s'avancer avant que leur artillerie & une partie de

leur Infanterie fussent arrivées, dans la créance que nous ferions comme à Valenciennes, où nous les avions vus devant nous pendant dix jours sans aller à eux. De sorte que lorsqu'ils nous virent sortir de nos lignes ce matin-là, ils furent extrêmement surpris ; & il n'y eut pas un soldat de nos deux premiers escadrons, qui ne jugeât à leur contenance embarrassée, & qui ne dit même, que c'étoient des gens battus : notre canon éclaircissoit fort les rangs de leur Cavalerie, & le Prince de Condé avoit fait mettre ventre à terre aux enfans perdus.

Lorsque le Régiment de Bretagne s'étoit venu mettre sur notre droite, le Prince avoit fait faire le même mouvement à un Régiment d'Infanterie, que nous vîmes descendre de la Dune qui étoit à sa droite. Pour la droite de l'armée des Ennemis qu'avoient les Espagnols, elle étoit sur de hautes Dunes, qui formoient un croissant, dont la pointe droite avançoit bien plus que la gauche, & ce fut la raison pour laquelle Castelnau les combattit, un peu avant que nous en vinssions aux mains avec le Prince de Condé.

Comme je fus à deux cens pas des Ennemis allant à la charge, je rencontrai un fossé, qui bien qu'il fût petit, ne laissa pas de défordonner mes Escadrons en le passant. Je crus que les troupes du Prince ne perdroient pas un si beau temps de me charger : cependant bien loin de le faire, leurs Enfans perdus se levèrent, firent leur décharge par manière d'aquit, & jetant leurs armes à bas, s'enfuirent au travers de leur Cavalerie. Leurs deux premiers Escadrons

drons tournèrent le dos, sans tirer un coup de pistolet; de sorte que nos gens redoublant de chaleur par la fuite des Ennemis, comme il arrive d'ordinaire, lâchèrent la bride après eux. Pour moi, qui me doutois bien que la chose n'en demeureroit pas là, connoissant le Prince comme je faisois, je retins l'escadron de main droite, à la tête duquel j'étois: mais celui de main gauche, & celui qui le suivoit, se débandèrent avant que j'y pûsse mettre ordre. Véritablement le Prince accompagné de Colligny, de Boutteville depuis Maréchal & Duc de Luxembourg, & de Meille, revint à la tête de deux escadrons frais; qui trouvant les notres en desordre, les ramenèrent battant deux cens pas.

Voiant quel'orage venoit tomber sur moi, & m'étant apperçu dans ce temps-là que je n'avois plus que trois escadrons ensemble; je me jettai sur la droite où le terrain s'élargissoit un peu, & faisoit comme un coude du côté des Ennemis. Je fis faire un demi-carcot à mes escadrons, pour faire tête au chemin, & pour le laisser libre à nos deux escadrons rompus, & je chargeai le Prince en flanc dans le même temps que le bataillon des Gardes Françoises, qui étoit sur la Dune joignant le chemin, & qui faisoit comme une espece d'amphitheatre, fit une décharge sur les Ennemis, dont je pense qu'il n'y eut pas un coup qui ne portât. Le cheval du Prince fut tué, ses Officiers Généraux pris, blessés ou tués: se sauva qui put de ses troupes. Mais comme les Gardes Françoises me virent marcher de leur côté, ils prirent mes escadrons pour ennemis,

&

& détacherent une manche de Mousquetaires, qui venant à moi m'alloient faire essuyer une rude salve, si je ne me fusse fait connoître. Ce fut là que nous nous rencontrâmes Gadagne & moi; & qu'après nous être embrassés, chacun de nous s'en retourna achever ce qui lui restoit à faire.

Mes cinq escadrons étoient fort diminuez. On avoit tué & blessé quelques uns de nos gens, & beaucoup s'étoient retirez avec les prisonniers qu'on avoit faits. Dans ce temps-là m'appercevant qu'un Regiment d'Infanterie des ennemis tâchoit de regagner le pont qu'ils avoient sur le canal de Furnes, je coupai droit à ce pont où je fus plutôt que lui; & je pris ce Regiment entier. C'étoit le même Regiment que le Prince de Condé avoit fait descendre de la Dune au commencement de la bataille, pour l'opposer au Regiment de Bretagne.

Mais pour revenir aux huit escadrons qui manquoient à l'aîle droite, il faut sçavoir que le Marquis de Crequi les avoit pris avant le combat, & qu'il les avoit postez dans les Dunes, pour prendre son parti suivant les occurrences, du côté de notre aîle gauche. Voici comment Castelnau medit, que la chose s'étoit passée.

Les Anglois à la tête desquels étoit Mylord Lockart, grimpèrent à la Dune, sur laquelle étoit le Regiment Espagnol de Dom Gaspar Boniface; & s'animant par des cris, le second rang soutenoit le premier avec la croûte du mousquet, & ainsi des autres. Cependant avec toute leur hardiesse, ils auroient été battus si notre Cavalerie de l'aîle gauche, qui étoit  
sur

sur l'estran, n'avoit passé par derrière la Dune, & n'avoit pris les Espagnols à revers, dont il en fut tué cinq cens sur la place.

Dom Juan d'Autriche fit une grande faute de ne point mettre de Cavalerie sur l'estran, & la raison, à ce qu'on nous dit, fut que lors qu'il avoit mis son armée en bataille, la marée étoit haute, & que le canon de l'armée navale des Anglois donnoit dans les Dunes & pouvoit incommoder ses escadrons ; mais il falloit faire ce qu'on appelle la guerre à l'œil, & changer les ordres, à mesure que les choses changeoient. Castelnau fit fort bien son devoir, & Varennes sous lui. Le Comte de Soissons, la pique à la main à la tête des Gardes Suisses, rompit l'Infanterie qu'il chargea. Pour le Maréchal de Turenne, il fut toujours derrière la première ligne à observer tout ce qui se passoit dans les Dunes ; car pour les deux aîles de cette ligne, il falloit qu'il s'en reposât sur la conduite des Officiers Généraux qui les commandoient, il lui étoit impossible de les voir, l'exécution ne lui coûta rien. Pour le dessein & pour la conduite de cette entreprise, depuis le commencement de la campagne jusques au jour de la bataille, c'est l'ouvrage d'un grand Capitaine.

Si nous eussions perdu cette bataille, il n'y a jamais eu une défaite plus générale qu'eût été la nôtre. Nous étions au milieu des places des ennemis, enfermez de la mer, & des canaux.

Sur le midi nous rentrâmes dans les lignes, & j'allai dîner chez le Maréchal. Je le trouvai avec la joye que méritoit un aussi heureux succès. Chacun à ce repas contoit ce qu'il

qu'il avoit fait de bien, ou peut-être ce qu'il n'avoit pas fait. Comme le Maréchal me regardoit sur cela en souriant, je lui dis qu'il savoit bien que les Consuls Romains après une bataille gagnée, donnoient vingt-quatre heures aux moindres soldats, pour conter leurs aventures; & que c'étoit là leur première récompense.

Je suis bien aise, mes Enfans, de vous parler en cet endroit de ceux qui parlent ou qui écrivent de batailles. Ce sont d'ordinaire des gens qui n'ont jamais été à la guerre: car il est fort rare de trouver des Xenophons, des Césars & des Monlucs. Ces gens qui n'ont jamais rien vu, écrivent sur les mémoires de ceux qui distribuent la gloire à leurs amis, ou qui se la donnent souvent à eux-mêmes sans raison, & qui ne disent rien de ceux qu'ils n'aiment ou qu'ils ne connoissent pas; quoi que peut-être ils méritent des loüanges.

Ces sortes d'Historiens ne doutent pas qu'un homme qui s'est trouvé dans un combat, ne sache assurément tout ce qui s'y est passé. Cependant ils devroient savoir que cet homme étoit peut être à l'arrière-garde, ou même à la seconde ligne, comme à la bataille de Dunkerque, d'où l'on n'avoit pas seulement vu les ennemis: & que quand il auroit été à l'avant-garde, il n'a peut-être vu que devant lui, & même a-t-il fallu qu'il ait conservé un grand sang froid, pour avoir vu nettement ce qu'il a vu, & pour en faire un récit fidèle. Pour ce qui s'est fait ailleurs, il n'en sauroit parler que sur le rapport d'autrui, qui peut être faux.

Ces réflexions m'ont rendu incrédule sur le dé-

détail des batailles, ou des rencontres que je lis ou que j'entends conter, ou du moins m'en font douter; & je ne crois plus en ces matières, que ce que j'ai vu exactement, ou que ce que j'ai appris de personnes bien dignes de créance.

Le lendemain 15. de Juin le Cardinal Mazarin envoya un de ses Gentilshommes à l'armée, faire compliment aux Officiers Généraux, qui étoient à la première ligne le jour de la bataille, & répondant à ce que je lui avois écrit quelques jours auparavant, il me fit un compliment comme aux autres. Je vous veux encore rapporter ici cette Lettre, mes Enfans; afin que vous jugiez si j'eus raison d'espérer alors, qu'il me rendroit auprès du Roi la justice qu'il m'avoit promise.

A Calais le 15. de Juin 1658.

**M**ONSIEUR.

*Pour répondre à votre dernière Lettre, je vous dirai que bien que je souhaite fort de m'employer aux choses, qui peuvent être de votre satisfaction, il m'est impossible en ce qui est de la proposition que vous me faites, de faire du Regiment de la Ville de le Regiment de Mestre de Camp Général.*

*Je vous confirme ici le compliment que j'ai donné ordre à un de mes Gentilshommes de vous faire pour le bien que vous avez servi le jour de la bataille. J'en ai rendu compte à leurs Majestez. Elles en ont témoigné beaucoup de satisfaction. Il est bien difficile que servant de la manière que vous faites, le Roi vous puisse oublier, & ne vous pas donner des marques de sa reconnaissance*  
dans

*dans les occasions. Pour moi j'y contribuerai de tout mon pouvoir ; je me souviendrai toujours des preuves que vous m'avez données de votre amitié dans tous les temps, & vous verrez que je suis de tout mon cœur.*

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,

LE CARDINAL MAZARINI.

Le 16. de Juin Castelnau regardant avec peu de precaution, un travail que les ennemis avoient fait nouvellement, fut blessé d'un coup de mousquet au ventre, pour lequel on le porta à Calais, où il mourut avec la triste consolation d'être fait Maréchal de France, étant abandonné des Medecins.

Avant sa mort j'avois écrit au Cardinal, & je l'avois supplié de demander au Roi en ma faveur, si Castelnau venoit à mourir, le Corps de réserve qu'il commandoit. Cependant on le donna au Marquis de Crequi, & je commençai à connoître en cette rencontre, que les promesses du Cardinal étoient fivoles.

Le 23. de Juin que nous avions un logement à la faulxbraye de la pointe de la demi-lune, Dunkerque se rendit, & les Ennemis en sortirent le 25. Le Marquis de Leyde Gouverneur, qui avoit été blessé dans un logement où les Italiens de la garnison avoient lâché le pié, mourut le 23. plein d'honneur, pour avoir déjà en 1646. fort bien deffendu Dunkerque contre le Prince de Condé, Général de l'armée du Roi alors. Le



Le Roi qui étoit venu de Calais le 24. vit sortir le lendemain les Ennemis de la place, laquelle on mit entre les mains des Anglois, suivant le Traité fait avec eux.

Je partis du camp le 27. avec deux mille Chevaux, pour aller investir Bergue-Saint-Vinox, & l'armée m'ayant suivi, on ouvrit la tranchée le même jour. Le lendemain sur le midi, les ennemis aiant fait une sortie, j'y courus, & m'en revenant après que nos gens les eurent repoussez, je trouvai le Roi qui alloit du côté de la Ville d'où les salves continuoient encore. J'admirai le sang froid, dont sa Majesté me parla en cet endroit; car les bales siffoient autour de nous, & nous passioient de beaucoup. La fermeté d'un grand Roi, qui s'expose sans nécessité, est un bel exemple à des gens de guerre de ne pas craindre le péril.

Quatre jours après, Bergue se rendit. La mort de Castelnau ne m'exposant plus alors à lui obéir en qualité de Lieutenant Général, je demandai une Lettre de service à la Cour, & je l'obtins. Le 4. de Juillet étant de jour, j'allai investir Dixmude, qui se rendit le même jour à moi.

Deux mois après, les chaleurs & les fatigues m'ayant donné la fièvre, je me fis porter à Calais, pour m'en faire traiter. J'eus encore la fièvre six semaines; mais quand elle m'eut quitté, elle me laissa dans un si grand abattement, que les Medecins m'ordonnerent de changer d'air. Je partis donc de Calais à la fin d'Octobre, pour aller chez moi.

En 1659. on fit la paix avec l'Espagne, & le mariage du Roi avec l'Infante. La paix fut  
le

le comble de mes disgraces ; car pendant la guerre mes services me soutenoient contre mes ennemis , au lieu que la paix me mettoit à leur discretion.

Le Roi résolut en 1662. de faire une promotion de Chevaliers du S. Esprit. Etant alors malade à Paris, je reçus une Lettre du Maréchal de Turenne , par laquelle il me pressoit d'aller à Fontainebleau où étoit la Cour, & où ma présence , me mandoit-il, étoit nécessaire dans la conjoncture présente. Je partis aussi-tôt. Le Maréchal me vint voir dès qu'il fut que j'étois arrivé , & me dit qu'il falloit que je visse promptement le Roi, qu'il ne croyoit pas que sa Majesté me refusât un honneur que les Mestres de Camp Généraux de la Cavalerie avoient toujours obtenu ; que j'étois en plus forts termes qu'eux , parce que lui ne pouvant être Chevalier à cause de la Religion , je representois encore le Colonel ; que ces raisons-là avec l'état où j'étois , toucheroient assurément le cœur du Roi

J'allai donc au Louvre, où jedis à Sa Majesté que je savois bien que personne n'avoit droit de prétendre des graces , que de sa bonne volonté , que cependant les Mestres de Camp Généraux de la Cavalerie legere avoient toujours été faits Chevaliers aux promotions, lors même qu'il y avoit des Colonels qui pussent avoir l'Ordre: qu'outre cela je pouvois assurer Sa Majesté que j'avois quatre raisons, que pas un Gentilhomme du Roiaume n'avoit toutes ensemble que moi; qui étoient, la naissance, de longs services à la guerre, une grande Charge qui avoit toujours procuré cet hon-

honneur, & de n'avoir jamais reçu aucun bienfait de la Cour.

Le Roi m'écouta paisiblement, mais il ne me fit pas la grace que je lui demandois. J'en fus vivement touché, & d'autant plus que ne m'en trouvant indigne par aucun endroit, je ne doute pas qu'on ne m'eût rendu de mauvais offices auprès de Sa Majesté.

\* Les années suivantes comme le Roi fit assiéger & prendre Marfal, par le Maréchal de la Ferté, j'y allai faire ma Charge de Maître de Camp Général † Comme on résolut aussi la guerre contre le Pape Chigi, le Maréchal du Pleffis-Praslin fut nommé pour Général, & moi pour aller faire ma Charge dans cette armée: mais la paix se fit pendant que nous étions en chemin pour cette entreprise.

Au mois de Mai de la même année, la Cour étant à Fontainebleau, je demandai au Roi le rétablissement de ma pension de Maître de Camp Général, qu'on m'avoit supprimée à la paix de 1660. quoi que ce fût une pension attachée à la Charge. Sa Majesté m'ayant dit qu'elle verroit, je priai le Tellier Secrétaire & Ministre d'Etat de l'en faire souvenir. Il le fit, & me dit deux jours après, que le Roi lui avoit répondu, qu'il rétablirait cette pension s'il étoit content de moi; mais que j'avois fait des plaisanteries de gens qu'il aimoit. Je priai encor le Ministre de dire à sa Majesté que si elle me vouloit faire la grace de m'entendre, je me justifierois. Il me le promit; cependant je fus quinze jours sans avoir de réponse. Enfin le Roi commanda au Duc de Saint Aignan, de me dire qu'il s'étoit

s'étoit éclairci de ce qui me regardoit, & qu'il étoit desabusé. Dieu fait la joye que j'en eus ; mais j'en voulus remercier Sa Majesté, & comme cette conversation fut considérable. mes Enfans , je vous en veux faire le détail.

Je dis donc au Roi : je viens rendre de très-humbles graces à Votre Majesté, SIRE, d'avoir bien voulu s'éclaircir sur mon sujet, & d'avoir trouvé par là ma justification. Oui Busly , me dit le Roi, avec un visage ouvert, je suis desabusé. Et moi, Sire, lui répliquai-je, je suis transporté de joye. Il y a trois semaines que je ne fais que languir. Votre Majesté ne daignoit pas jeter les yeux sur moi. J'aime autant qu'elle me fasse mourir que de ne me plus regarder : & en disant cela les larmes me vinrent aux yeux. Le Roi me voyant ainsi, m'en parut touché & me dit : je vous regarderai maintenant, mais promettez-moi que vous ne ferez, ni ne direz jamais rien qui me puisse déplaire. Moi vous déplaire, lui dis-je, je suis bien malheureux, qu'il semble que vous doutiez que je songe à autre chose qu'à plaire à Votre Majesté. Mais vous me le promettez, me dit le Roi. Oui, Sire, de tout mon cœur, lui repondis-je, mais je demande en même temps une grace à Votre Majesté ; c'est que comme je ne doute pas que mes ennemis ne fassent d'autres tentatives après de vous pour me nuire, je vous supplie très-humblement de dire au Duc de St. Aignan ou à moi ce qu'on aura dit à Votre Majesté, afin que je l'éclaircisse de la vérité. Oui, Busly, me dit le Roi, je vous le promets.

Après

Après cela, mes Enfans, je vous laisse à juger si j'eus tort de croire, comme je fis, qu'ayant de longs services à la guerre, une grande Charge, & des assurances de la bouche de mon Maître, qu'il ne me condamneroit pas sans m'entendre, ma fortune alloit devenir meilleure. Cependant ma pension ne fut point rétablie, ce qui devoit, ce me semble, être la suite de ma justification.

Après la mort de Perrot d'Ablancourt, homme d'esprit, & un des quatante de l'Academie Françoisë, ces Messieurs me firent l'honneur de me choisir pour remplir sa place.

\* Le jour que je fus reçu au nombre des Academiciens, je fis selon la coûtume un petit Discours en forme de remerciement que je joins ici, afin que vous voyiez comment un homme de ma profession doit s'acquitter de ces sortes de choses.

## MESSIEURS,

„ Si j'étois à la tête de la Cavalerie, & que  
 „ je fusse obligé de lui parler, pour la mener  
 „ au combat, la créance où je serois qu'elle  
 „ auroit quelque respect pour moi & que de  
 „ tous ceux qui m'écouteront, il n'y en  
 „ auroit peut-être guères de plus habile, me  
 „ le feroit faire sans être fort embarrassé. Mais  
 „ ayant à parler devant la plus célèbre Assem-  
 „ blée de l'Europe & la plus éclairée, je vous  
 „ avoüe, Messieurs, que je me trouve un  
 „ peu étonné, & que si quelque chose me  
 „ rassure, c'est que je crois que vous êtes  
 „ *Tom. III.* P „ trop  
 „ \* Janv. 1665.

„ trop justes pour ne pas excuser les fautes  
„ d'un homme, lequel a fait toute sa vie, un  
„ métier, véritablement qui donne de la ré-  
„ putation, mais qui d'ordinaire ne donne  
„ guères de politesse. C'est dans cette con-  
„ fiance, Messieurs, que je viens vous ren-  
„ dre mille graces de l'honneur que vous  
„ m'avez fait, de me recevoir dans une Com-  
„ pagnie qui a un Protecteur aussi illustre &  
„ d'un mérite aussi extraordinaire que celui  
„ qu'elle a; & de me donner moi-même par les  
„ connoissances que je pourrai acquérir avec  
„ vous, de me rendre digne de bien servir  
„ le plus grand Prince du monde.  
„ Je fais bien, Messieurs, qu'il aime pré-  
„ férablement à toutes choses, les actions où  
„ il y a du courage; mais je fais bien aussi  
„ qu'il estime fort les choses où il y a de l'es-  
„ prit; qu'il s'y connoît mieux qu'un homme de  
„ son Royaume, & qu'il fait cas enfin des  
„ habiles gens aussi bien que des braves. Pour  
„ moi, Messieurs, après avoir fait jusques-  
„ ici tout ce que j'ai dû pour mériter par la  
„ guerre l'estime de Sa Majesté; en attendant  
„ les occasions de recommencer, j'essayerai  
„ avec vous de me rendre capable d'autres  
„ emplois, qui pour être moins brillans ne  
„ laissent pas d'être aussi utiles à notre Maî-  
„ tre. Cette espérance, Messieurs, me flatte  
„ si fort que je vous proteste que personne ne  
„ recevra jamais avec plus de reconnaissance  
„ que moi l'honneur que vous me faites au-  
„ jourd'hui; & qu'on ne peut être plus que  
„ je suis, Votre très-humble & très-obéissant  
„ serviteur.

Au

Au mois d'Avril 1665. on donna au Roi une Histoire manuscrite, qui couroit dans le monde sous mon nom. C'étoient les amours généralement connus de deux Dames, que j'avois écrites pour m'amuser & pour en divertir quelques-unes de mes amies, dont l'une à qui j'avois prêté cette Histoire, l'avoit fait copier. Je me plaignis d'elle un peu rudement; & cela l'obligea de rendre cette Histoire publique, après y avoir gâté les portraits des gens considérables, dont je parlois, pour m'en faire des ennemis.

Le Roi fut persuadé de cet assassinat, lors que je lui eus mis entre les mains l'original de ce manuscrit, relié & tout écrit de ma main. Ce fut le lendemain du jour que j'eus appris qu'on lui en avoit donné une copie changée en beaucoup d'endroits.

Cependant la Justice de Sa Majesté demandant de satisfaire ceux que ce Manuscrit falsifié avoit offensés, il m'envoya arrêter & conduire à la Bastille le 17. Avril 1665.

Le même jour le Duc de Saint Aignan allant faire compliment à Madame de Buffy sur cet événement, lui conta qu'il avoit pris la liberté de demander au Roi, si dans l'affaire pour laquelle il m'avoit fait arrêter, il y avoit quelque chose contre sa Personne, parce qu'en ce cas-là il m'abandonneroit, sinon qu'il supplioit très-humblement Sa Majesté de trouver bon qu'il lui parlât quelquefois d'un ami malheureux, qui ne meritoit pas de l'être; & que le Roi lui avoit répondu qu'il lui en pouvoit parler quand il voudroit, & qu'on ne m'avoit arrêté, que parce que ce manuscrit m'avoit fait tant d'ennemis, que sans cet-

te précaution j'eusse couru risque d'être affaîné.

Au bout de six semaines le chagrin de ma prison me fit malade; & puis le chagrin d'être malade avec celui d'être prisonnier, & le refus qu'on fit à ma femme de la permission de me voir, augmentèrent ma maladie. Il n'est pas concevable combien je m'ennuyois. Si les jours en prison durent des mois aux gens qui se portent bien, ils durent des années aux malades; encore eussai-je pris patience, si j'eusse su le temps que j'y devois demeurer: quand on en voit le bout, chaque jour passé est une diminution à votre peine; mais quand on en est incertain, chaque jour n'est qu'autant de rabbatu sur votre vie. Alors j'eusse beaucoup mieux aimé avoir une fièvre continuë, qu'une maladie de langueur, parce que dans la première on a la tête si remplie de vapeurs que l'esprit ne souffre point; mais dans l'autre l'esprit a toute la liberté qu'il faut pour faire enrager son homme.

Pendant ma maladie, la prison, la solitude & le chagrin, à moi qui aime naturellement la liberté, la joye, & la compagnie; d'ailleurs la vuë fort éloignée de la guerre, les traitemens que j'avois reçus après avoir servi fort long temps, le peu d'apparence d'être mieux traité à l'avenir, mes affaires domestiques en desordre; tout cela me fit venir la pensée de me defaire de ma Charge: & voici de quelle maniere je m'y conduisis.

Je priai Baïsemaux Gouverneur de la Bastille, de dire au Roi que je le suppliois très-humblement de me pardonner, & de me rendre



dre ma liberté en considération de mes longs services ; que si la Justice n'étoit pas encore entièrement satisfaite, je lui offrois de me démettre de ma charge, comme un châtiement que je m'imposois à moi-même, pour sortir plutôt de la disgrâce & de ma prison. Je fus assez long-temps à me déterminer à cela : J'apprehendois le blâme de mes amis, mais enfin je crus qu'ils se payeroient de ces raisons, lors que je les leur dirois.

Je savois bien qu'il étoit fort rude de perdre le fruit de trente & une années de services, en me défaisant d'une grande Charge, que j'avois exercée treize ans durant, & de quitter par-là mes prétentions aux avantages qu'elle me devoit procurer, mais il étoit encore plus rude d'être en prison : enfin il n'y a que ceux qui n'y ont point été, qui trouvent étrange qu'on fasse toutes choses pour en sortir.

Au reste, mes Enfans, quelque affreux que fût pour moi le séjour de la Bastille, ce ne fut point l'amour de la liberté, qui me fit écrire au Duc de Saint Aignan, une Lettre de satisfaction à l'égard du public & des personnes intéressées dans mon manuscrit, ce fut le seul amour de la justice, & le regret sincere de ma faute qui m'obligea à faire cette démarche, lors que je n'espérois presque plus rien ; & que je ne voyois aucune apparence à mon élargissement. Quoique cette Lettre soit devenue publique, je veux vous la laisser comme un monument de mon repentir. Je vous ai déjà dit quelque chose de ce qu'elle contient, mais les redites là-dessus ne doivent pas vous être importunes.

# LETTRE

## AU DUC DE S. AIGNAN.

*Du 12 de Novembre 1665.*

MONSIEUR,

„ Le temoignage que les gens de bien doi-  
„ vent à la verité , à leurs amis & à leur ré-  
„ putation m'oblige aujourd'hui de vous é-  
„ claircir de ma conduite & du sujet de ma  
„ disgrâce. Ne vous attendez pas à une jus-  
„ tification : je suis trop sincere pour m'ex-  
„ cuser quand j'ai tort , & c'est tout ce que  
„ je pourrai gagner sur la douleur que j'ai de  
„ ma faute, de ne me pas faire devant vous  
„ plus coupable que je ne suis.

„ Pour entrer donc en matiere, je vous di-  
„ rai , Monsieur, qu'il y a cinq ans que ne  
„ sachant à quoi me divertir à la campagne  
„ où j'étois, je justifiai bien le proverbe, que  
„ l'oisiveté est mere de tout vice. Car je me  
„ mis à écrire une Histoire, ou plutôt un Ro-  
„ man satyrique, veritablement sans dessein  
„ d'en faire aucun mauvais usage; mais seu-  
„ lement pour m'occuper alors, & tout au  
„ plus pour le montrer à quelques-uns de mes  
„ amis, pour en donner du plaisir, & m'attirer  
„ de cette part quelque louange de bien écrire.  
„ Cependant avec l'innocence de mes inten-  
„ tions, je ne laissai pas de couper la gorge  
„ à des gens qui ne m'avoient jamais fait de  
„ mal, ainsi que vous allez voir par la suite.

„ Com-

„ Comme les véritables événemens ne  
 „ sont jamais assez extraordinaires pour diver-  
 „ tir beaucoup ; j'eus recours à l'invention  
 „ que je crûs qui plairoit davantage, & sans  
 „ avoir le moindre scrupule de l'offense que  
 „ je faisois aux interessez, parce que je ne fai-  
 „ sois cela quasi que pour moi, j'écrivis mille  
 „ choses que je n'avois jamais ouï dire. Je  
 „ fis des gens heureux qui n'étoient pas seu-  
 „ lement écoulez, & d'autres mêmes qui  
 „ n'avoient jamais songé de l'être ; & par-  
 „ ce qu'il eût été ridicule de choisir deux  
 „ femmes sans naissance & sans mérite, pour  
 „ les principales Heroïnes de mon Ro-  
 „ man, j'en pris deux auxquelles nulles  
 „ bonnes qualitez ne manquoient, & qui  
 „ même en avoient tant, que l'envie pouvoit  
 „ aider à rendre croyable tout le mal que j'en  
 „ pouvois inventer.

„ Etant de retour à Paris, je lûs cette His-  
 „ toire à cinq de mes amies, l'une desquei-  
 „ les m'ayant pressé de la lui laisser pour deux  
 „ fois vingt-quatre heures, je ne m'en pûs ja-  
 „ mais défendre. Il est vrai que quelques jours  
 „ après on me dit, qu'on l'avoit vuë dans le  
 „ monde, & j'en fus au desespoir. Je suis  
 „ assuré que celle à qui je l'avois prêtée, &  
 „ qui en prit copie, le fit par une simple cu-  
 „ riosité, sans intention de me nuire ; mais  
 „ elle avoit eu pour quelque autre la même  
 „ fragilité que j'avois eu pour elle. Je l'al-  
 „ lai trouver aussi-tôt ; je lui en fis mes plain-  
 „ tes : au lieu de m'avoüer ingenuement son  
 „ imprudence, & de concerter avec moi les  
 „ moyens d'y remédier, elle me nia effronté-  
 „ ment le fait, me soutenant que mon ma-

„ nuscrit n'étoit point public , & que s'il  
„ l'étoit, il falloit que je l'eusse prêté à d'au-  
„ tres qu'à elle. L'assurance avec laquelle  
„ elle me parla , & le désir que j'ai d'ordina-  
„ re que mes amis n'ayent jamais tort avec  
„ moi, m'ôtèrent mes soupçons. Cependant  
„ je ne sai comment elle fit , mais enfin le  
„ bruit de cette Histoire cessa pour quelque  
„ temps, après quoi une de ses amies s'étant  
„ brouillée avec elle, me montra une copie  
„ de ce manuscrit qu'elle avoit faite sur la  
„ sienne. Ce fut alors que le dépit d'avoir été  
„ si souvent trompé par une de mes amies,  
„ qui me faisoit outrager deux femmes de qua-  
„ lité par sa trahison, me fit emporter con-  
„ tre elle. Et comme on ne se fait jamais af-  
„ fsez de justice, pour souffrir sans vengeance  
„ le ressentiment des gens qu'on a offensés,  
„ elle ajoûta ou retrancha dans cette Histoire  
„ ce qu'il lui plut, pour m'attirer la haine de  
„ la plupart de ceux dont je parlois. Et cela  
„ est si vrai, que les premières copies qui fu-  
„ rent vûes n'étoient pas falsifiées ; mais si-  
„ tôt que les autres parurent, comme chacun  
„ court à la satire la plus forte, on trouva  
„ fades les véritables, & on les supprima com-  
„ me fausses.

„ Je ne pretens pas m'excuser par-là ; car  
„ quoi qu'effectivement je n'aye dit que du  
„ bien des gens que cette honnête amie a mal-  
„ traittez , je suis pourtant cause du mal  
„ qu'elle en a dit. Non contente d'avoir em-  
„ poisonné cette Histoire en beaucoup d'en-  
„ droits , elle en composa ensuite d'autres  
„ toutes entières sur mille particularitez qu'el-  
„ le avoit sûes de moi, dans le temps que  
„ nous

„ nous étions amis, & qu'elle assaisonna de  
 „ tout le venin, dont elle se put aviser.  
 „ Cependant lors que j'appris qu'une His-  
 „ toire couroit sous mon nom, & que même  
 „ mes ennemis l'avoient donnée au Roi;  
 „ quoique je n'eusse qu'à nier, j'aimai mieux  
 „ faire voir l'original à Sa Majesté, & me char-  
 „ ger de ma véritable faute, que de me lais-  
 „ ser soupçonner d'une autre que je n'avois  
 „ pas commise. Vous savez, Monsieur, qu'au  
 „ retour du voyage de Chartres, pendant le-  
 „ quel le Roi avoit lû cette Histoire, je vous  
 „ priai de donner à Sa Majesté mon original  
 „ écrit de ma main, & relié. Il prit la pei-  
 „ ne de le lire; mais quoi qu'il trouvât une  
 „ grande difference entre l'original & la co-  
 „ pie, il ne laissa pas de juger que l'offense  
 „ que je faisois à deux femmes de qualité &  
 „ celle que j'étois cause qu'on avoit faite à  
 „ d'autres méritoient châtement. Il me fit  
 „ arrêter, & donnant cet exemple au public  
 „ il satisfit en même temps au ressentiment  
 „ des gens interessez, & à sa propre justice.  
 „ Mes ennemis me voyant à la Bastille  
 „ crurent que la prison me mettoit hors d'é-  
 „ tat de me défendre. & qu'ils pouvoient  
 „ impunément m'accuser. Ils dirent donc au  
 „ Roi que j'avois écrit contre lui: mais Sa  
 „ Majesté, qui ne condamne jamais personne  
 „ sans l'entendre, les surprit fort en m'en-  
 „ voyant interroger par le Lieutenant Crimi-  
 „ nel. Je me disposai, sans hésiter un mo-  
 „ ment, à répondre devant lui, & sans vouloir  
 „ faire la moindre protestation; ne croyant  
 „ pas en être moins Gentilhomme, & croyant  
 „ par là rendre plus de respect au Roi. Après

„ qu'il m'eut fait reconnoître l'Histoire écrite  
„ de ma main, je veux dire l'original dont  
„ je vous viens de parler, il me demanda si  
„ je n'avois rien écrit contre le Roi. Je lui  
„ répondis qu'il me surprenoit fort, de faire  
„ une telle question à un homme comme moi.  
„ Il me dit qu'il avoit ordre de me le demander. Je repondis donc que non & qu'il  
„ n'y avoit pas trop d'apparence qu'ayant servi  
„ 27. ans, sans avoir eu aucune grace, étant depuis douze ans, Mestre de Camp Général de la Cavalerie legere & attendant tous  
„ les jours quelque recompense de Sa Majesté je voulusse lui manquer de respect, que  
„ pour détruire ce vraisemblable-là, il falloit ou de mon écriture, ou des temoins  
„ irreprochables: que si l'on me produisoit  
„ l'un ou l'autre en la moindre chose qui choquât le respect que je devois au Roi, & à  
„ toute la famille Royale, je me soumettois  
„ à perdre la vie; mais que je suppliois aussi  
„ Sa Majesté d'ordonner le même châtement  
„ contre ceux qui m'accuseroient sans me  
„ pouvoir convaincre. Je signai cela, & le  
„ Lieutenant Criminel me disant qu'il l'alloit porter au Roi, je le priai de dire à Sa  
„ Majesté que je lui demandois très-humblement pardon d'avoir été assez malheureux  
„ pour lui déplaire.

„ Depuis ce temps-là n'ayant vu ni le  
„ Lieutenant Criminel, ni aucun autre Juge,  
„ j'ai bien crû qu'une si noire & si ridicule  
„ calomnie n'avoit fait aucune impression,  
„ dans un esprit aussi clairvoiant & aussi difficile à surprendre que celui du Roi

„ Mais, Monsieur, personne ne connoît si  
„ bien

„ bien que vous, la fausseté de cette accusation;  
 „ car outre que vous voyez comme tout le  
 „ monde, le peu d'apparence qu'il y a; c'est  
 „ que vous avez été plusieurs fois témoin du  
 „ profond respect, de l'estime extraordinaire,  
 „ de l'admiration, & même, si je l'ose dire,  
 „ de la tendresse que j'ai pour le Roi. Je vous  
 „ ai souvent dit que je le voyois tous les jours,  
 „ que je l'étudiois, & que tous les jours il  
 „ me surprenoît par des qualitez merveil-  
 „ leuses que je découvrois en lui. Vous pou-  
 „ vez vous souvenir, Monsieur, qu'un jour  
 „ transporté de mon zèle, je vous dis que puis-  
 „ que la paix ne me permettoit plus de hazar-  
 „ der ma vie pour son service, je voulois  
 „ le servir d'une autre maniere; & que com-  
 „ me un des Capitaines d'Alexandre avoit é-  
 „ crit l'Histoire de son Maître, il me sembloît  
 „ qu'il étoit juste, qu'un des principaux Offi-  
 „ ciers des armées du Roi écrivît une aussi  
 „ belle vie que la sienne. Je vous priaï de le  
 „ dire à Sa Majesté, Monsieur, & quelque  
 „ temps après, vous me fîtes savoir sa répon-  
 „ se, dans laquelle sa modestie me parut ad-  
 „ mirable.

„ Après cela, Monsieur, peut-on m'atta-  
 „ quer sur le manque de respect à mon Maî-  
 „ tre, & ne croiez-vous pas que si mes enne-  
 „ mis avoient fû tous les témoignages par-  
 „ ticuliers, que je vous ai si souvent donnez  
 „ de mon zèle extraordinaire pour la person-  
 „ ne de Sa Majesté, & que vous avez eu la  
 „ bonté de lui faire connoître, & ne croiez-  
 „ vous pas, dis-je, qu'ils auroient cherché  
 „ d'autres foibles en moi que celui-là? Je n'en  
 „ doute point, Monsieur, mais Dieu a confon-

„ du leur malice. Vous verrez qu'ils n'auront  
„ fait autre chose, que de m'avoir donné un  
„ honnête prétexte en vous écrivant ceci, de  
„ faire souvenir le Roi de tous les sentimens  
„ de respect & de vénération, où vous m'avez  
„ vû pour Sa Majesté.

„ Cependant, Monsieur, j'attens avec une  
„ extrême résignation à ses volontez la grace  
„ de ma liberté, & j'ai d'ailleurs un si grand de-  
„ plaisir d'avoir offensé des personnes qui ne  
„ m'en avoient jamais donné de sujet, que si  
„ ma prison ne leur paroïssoit pas une assez rude  
„ penitence, je serai toujours prêt de faire tout  
„ ce qu'elles souhaiteront de moi pour leur en-  
„ tiere satisfaction, leur étant infiniment obligé,  
„ quand elles me pardonneront, & ne leur sa-  
„ chant pas mauvais gré, quand elles ne le fe-  
„ ront pas.

„ Je sai bien qu'il y a dans mon procedé plus  
„ d'imprudence que de malice ; mais l'innocen-  
„ ce de mes intentions ne console pas les gens  
„ que j'affassine, puis qu'ils font aussi bien as-  
„ sassinez que si j'en avois eu le dessein.

„ Ce que l'on peut dire en deux mots de tout  
„ ceci, c'est que le public en me condamnant,  
„ doit me plaindre, mais que les offensez peu-  
„ vent me haïr avec raison.

„ Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru vous de-  
„ voir apprendre de mes affaires, pour vous  
„ montrer par le libre aveu que je fais de ma  
„ faute, & par le grand repentir que j'en ai com-  
„ bien je suis éloigné d'en commettre jamais de  
„ pareilles, ni de fâcher qui que ce soit mal à  
„ propos.

„ Mais vous allez encore mieux voir par le  
„ raisonnement que je vais faire, combien je  
„ suis



„ suis persuadé qu'il ne faut jamais rien écrire  
 „ contre personne ; car si on n'écrit que pour  
 „ soi, c'est comme si on le pensoit ; si c'est  
 „ pour le montrer à quelqu'un, il est infail-  
 „ lible qu'on le saura tôt ou tard ; si la chose  
 „ est mal écrite, elle fera de la honte ; s'il  
 „ y a de l'esprit, elle fera des ennemis ; cela  
 „ est tout au moins inutile s'il est secret ; &  
 „ dangereux s'il est public. Mais ce que je de-  
 „ vois dire avant toutes choses, c'est qu'en  
 „ attirant la colère de Dieu & celle du Roi,  
 „ on s'expose aux querelles, aux prisons & à  
 „ d'autres disgraces. Si je ne vous connois-  
 „ sois bien, Monsieur, j'apprehenderois qu'en  
 „ vous paroissant aussi coupable que je le suis,  
 „ cela ne me fît perdre votre estime & votre  
 „ amitié : mais je n'en suis point en peine,  
 „ parce que je sais que vous connoissez le fond  
 „ de mon cœur ; que vous savez qu'il y a des  
 „ gens plus long temps jeunes que d'autres ;  
 „ & que si j'ai été de ceux-là, les mauvais suc-  
 „ cès & les châtimens de mes fautes, vous  
 „ doivent empêcher de douter que je ne sois  
 „ fort changé. Je suis &c.

Le 2. de Decembre 1665 le Marquis de Lou-  
 vois me vint demander de la part du Roi la  
 démission de ma Charge, en faveur du Duc  
 de Coislin, pour quatre vingt-quatre-mille é-  
 cus qu'on avoit dit à Sa Majesté qu'elle avoit  
 coûté. Je lui dis que j'en avois donné quatre-  
 vingt-dix mille écus, & qu'il le pouvoit sa-  
 voir de la Maréchale de Clérambaut. Il me  
 répondit qu'il me conseilloit de recevoir le  
 prix que le Roi avoit réglé, & que lorsque je  
 serois sorti de prison, je trouverois une occa-

sion de demander à Sa Majesté les six mille écus de surplus.

Le lendemain j'envoiai au Roi ma démission par Madame de Buffy, en l'honneur de qui on peut dire que pendant tout le tems que je fus à la Bastille, elle ne garda point de mesures sur les importunités qu'elle fit au Roi, pour obtenir ma liberté; & ce fut parce qu'elle représenta si bien à Sa Majesté le méchant état où m'avoit mis une fistule que j'avois, que le Roi m'envoia Valot son premier Médecin, & Felix son premier Chirurgien, sur le rapport desquels on me mit en liberté pour me faire traiter dans Paris.

Après m'être assez bien rétabli pendant un mois, je demandai au Roi permission de changer d'air pour achever de me remettre. Sa Majesté me le permit, & j'ai été dix-sept ans exilé. Pendant les douze dernières années de mon exil, je fus obligé de tenir Madame de Buffy à Paris, & vous ma fille de Montataire auprès d'elle, pour solliciter les affaires de ma maison, & je vous mis alors, mes Fils, l'un à l'Académie & l'autre au Collège. Pour vous, ma fille de Colligni, qui ne m'avez point quitté tant qu'a duré mon exil, & qui m'avez toujours tendrement assisté de vos soins, & même de votre bourse dans mes besoins, vous avez été toute ma consolation, & je prie Dieu qu'il soit votre récompense.

En vous quittant, mes Fils, je vous donnai une petite instruction que je suis bien aise d'insérer ici; car vous, mes Filles, vous en pourrez aussi profiter.



# INSTRUCTION

*Pour se conduire dans le monde.*

**J**E veux vous donner quelques leçons, mes Fils, & quelques règles générales qui en attendant que vous appreniez par vous-mêmes à vivre dans le monde, vous mettent à couvert des moqueries qu'il faut d'ordinaire effuyer quand on y entre; si l'on n'y est conduit par les conseils de quelque bon ami, qui ait de l'expérience.

Comme tout ce qu'on fait ne réussit pas, quelque précaution qu'on y apporte, si Dieu n'y met la main, il faut commencer par le mettre de votre côté en le craignant, l'aimant de tout votre cœur, & le priant de vous assister dans votre conduite.

Après cela, il faut que vous soyez doux, complaisans, insinuans & honnêtes avec tout le monde; en un mot que vous ayez envie de plaire & de vous faire aimer.

L'image du vice faisant d'ordinaire plus d'impression sur l'esprit pour l'en détourner, que la peinture de la vertu n'en fait pour la faire suivre, je veux vous faire le portrait d'un impertinent, d'un jeune homme, par exemple, qui plein de soi-même se donne de grands airs, se carre en marchant, parle haut, & d'un ton décisif; qui veut être toujours plaisant, toujours briller; qui croyant que rien ne cache tant le bon esprit que le silen-

ce,

ce, a toujours la bouche ouverte pour débiter un nombre infini de fadaïses, qu'il prononce pourtant avec une autorité railleuse, comme s'il y avoit bien du mystere; qui ne laisse pas dire un mot à quoi il n'ait quelque épi-gramme en prose à repliquer; à qui on ne sauroit dire une chose si incontestable, dont il veuille demeurer d'accord, & qui ne songe pas tant à connoître si elle est vraie, qu'à voir si on la peut contredire; qui croit en conversation qu'on lui derobe son bien, quand on prend la parole, & dont la memoire est comme une épée entre les mains d'un furieux; un homme qui aime le jeu, & qui ne perd point sans quereller ceux qui le gagnent. Voilà les dehors du sot dont je vous ai promis le portrait, mes Enfans, auquel je suis assuré que vous ne voudrez pas ressembler. En voici maintenant l'intérieur qu'il faut encore éviter avec plus de soin.

Premierement, un malhonnête homme ne craint point Dieu, & quand il le prie c'est en public, parce que ce n'est plus la mode d'être impie, & que le Roi par son exemple & même par ses bienfaits, mene les gens en paradis.

Cet impertinent n'a point d'amis; il a une sotte gloire, qui l'empêche de faire des avances pour en acquérir, & quand le hazard lui en a donné quelques-uns, il ne les ménage point; & à la premiere occasion, où l'infidélité lui seroit utile, il deviendrait infidelle. Il est menteur, ou par vanité, ou parce qu'il croit embellir un conte; & à ce propos, mes Fils, je vous dirai que vous ne sauriez trop prendre garde à vous faire une grande reputation de sincerité. Souvenez-vous que quand une fois on a donné mauvaise opinion de soi sur ce sujet, il ny

a pas moien d'en revenir : cependant on ne sauroit croire combien il y a de choses capables de faire ce méchant effet. Encore même qu'on n'ait pas intention de déguiser la verité, le plaisir de dire des choses extraordinaires, la crainte qu'un conte où vous serez embarqué ne soit pas trouvé bon, en disant les choses comme elles sont, fait qu'on ajoute & qu'on invente, dans la pensée que ceux à qui on parle prendront cela pour bon ; & ne démêleront pas le vrai d'avec le faux, on se trompe ; la verité a un certain air qui ne se peut donner au mensonge, & nous n'avons encore vû personne se mêler d'encherir sur une histoire où de l'amplifier, qui n'ait été reconnu pour ce qu'il étoit.

Les gens de votre age, mes Enfans, sont fort sujets à ce défaut, & s'ils ne sont extraordinairement sur leurs gardes, ils y tombent infailliblement. Il ne suffit pas pour s'en garantir, d'en avoir l'intention en general : si vous vous contentez de cela, vous y tomberez ; car dans la chaleur du discours, les résolutions ne sont gueres presentes, & bien loin de les observer, on ne se souvient pas seulement de les avoir faites.

Il faut donc avoir recours à des remèdes plus particuliers & plus précis, comme par exemple, de se faire une regle de parler peu & de se reduire sur ce sujet, aux termes de ce que la nécessité & la bienfance demandent ; de faire peu d'histoires, & de se bien mettre dans l'esprit, que c'est par ses actions & par sa conduite & non pas par ses paroles, qu'il faut songer à se faire valoir : Ne vous pressez point d'avoir de l'esprit, c'est-à-dire, de le  
mon-

montrer : si vous en avez, vous trouverez assez d'occasions de le faire paroître, sans les chercher avec trop d'empressement.

Je ne vous ai point encore parlé de la conduite que vous devez avoir touchant votre dépense, mes Enfans : cependant c'est un article considerable. Il faut en cela vous regler sur votre bien, avec économie, pour n'être point exposé à vivre aux dépens de ceux qui seroient d'assez bonne volonté pour vous prêter.

Ne dépensez point en bijoux ni en bagatelles ; car il vaudroit mieux même manquer du nécessaire, que de vous exposer à être escroc.

Il faut encore, mes Fils, que vous ayez soin de marquer le réglemeut du dedans par celui de l'extérieur. Quand on aime l'ordre, on l'aime en tout, & on ne sauroit se négliger en quoi que ce soit, sans donner lieu d'en tirer de méchantes conséquences, ainsi quoi que la propreté semble ne regarder que le corps, elle ne laisse pas de faire juger de l'esprit, & comme c'est la premiere chose qui frappe les yeux, il faut en avoir d'autant plus de soin, que ce sont les premieres impressions, qui disposent à juger des gens bien ou mal.

Ne craignez point la peine ; il faut avoir de l'activité pour faire sa fortune, beaucoup de prudence à la Cour, l'esprit souple, & une noble ambition qui vous fasse faire votre devoir, à chacun dans votre état.

Je ne vous estimerois, ni ne vous aimerois pas, mes Fils, si je pouvois croire que vous ne songeassiez point à vouloir aller aux plus grands honneurs de la Guerre & de l'Eglise, ou à mourir en chemin. Dans la profession des armes les Amez & les Claudes de votre Maison,

si fameux dans les Histoires, se sont signalez; dans l'Etat Ecclesiastique votre grand oncle l'Abbé de Buffy, étant devenu Chef d'Ordre, n'a pû faire du côté de la fortune que ce qu'il a fait: & votre grand oncle, le Grand-Prieur de France, ne fût jamais parvenu à cette dignité, s'il ne fût jamais sorti de sa Commanderie de Normié & de Pontaubert.

Ne vous contentez pas de passer les yeux sur ce Discours, relisez - le de tems en tems, & songez que les honnêtes gens se font à force de réflexions, & que le plus grand bonheur qui vous puisse arriver, c'est qu'on vous oblige d'en faire.

**P**ENDANT les dix-sept années de mon exil, il ne s'est passé aucune campagne où je n'aye offert au Roi de le servir depuis la qualité de Lieutenant Général jusqu'à celle de Volontaire. Il a toujours reçu mes Lettres, grace que les Rois ne font jamais aux exilés ni aux prisonniers, qui ne parlent à leurs Maîtres que par placets; & cette distinction m'a fort aidé à prendre patience; la moindre bonté de la part de Sa Majesté m'en faisant oublier toutes les rigueurs.

Je n'aurois pas résisté à l'ennui d'une si longue oisiveté, après avoir passé toute ma vie dans l'action, si je ne m'étois donné de l'emploi en mettant en ordre les Memoires que j'avois faits de ce qui m'est arrivé à la Cour & à la guerre, & de ce qui s'est passé depuis ma disgrâce.

Vous serez peut-être étonné, mes Enfans, de trouver dans ces Memoires tant d'éloges de celui qui pour faire justice m'a fait tant de peine. Mais quand vous ferez reflexion à la droiture de mon cœur, qui ne m'a jamais permis

mis de taire le merite où je l'ai trouvé, vous cesserez d'être surpris, & d'autant plus que ce Prince, dont je dis tant de bien, est le Maître que Dieu m'a donné, qu'il a un mérite qui force même ses ennemis à lui donner des louanges; qu'il est aimable, & que la justice que je me suis toujours faite, me l'a laissé toujours aimer. J'ajoute à ces considérations ce que je lui ai une fois écrit, que j'espérois qu'il seroit cause de mon salut; & en effet par le peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse me sauver dans les embarras du monde, je me suis senti plus obligé au Roi de m'avoir mis dans le chemin de la vertu, que s'il m'avoit fait Maréchal de France.

La mort de Madame Henriette d'Angleterre fut un nouveau malheur pour moi. Elle m'avoit rendu plusieurs bons offices auprès de Sa Majesté; & j'en esperois d'autres d'elle. Car outre qu'elle avoit joint à beaucoup d'esprit des manières qui la faisoient aimer & respecter de tout le monde, elle étoit née généreuse & bienfaisante. Du reste cette mort me valut bien des Sermons. Une jeune Princesse belle & heureuse, qui meurt à vint-six ans avec toute la fermeté & tout le Christianisme des gens détrompez du monde, est un exemple, dont Dieu me fit la grace d'être sensiblement touché.

Mes reflexions aidées des lumières du Ciel, me mirent alors l'esprit un peu en repos sur ce qui regardoit ma fortune; & quand je faisois des pas pour la rétablir, c'est que je devois cela à ma Famille & à mon honneur; mais je le faisois sans impatience.

Jem'occupois à considérer la folie des hommes



mes si ardens & si empressez pour des établissemens qui durent si peu. Je n'amusois à embellir mes maisons. J'entretenois un commerce regulier avec mes amis, & les jours se passoient sinon avec d'aussi grands plaisirs que j'en avois eus à la Cour, au moins avec mille fois plus de calme. J'adoucissois mes maux par l'esperance, à quoi, graces à Dieu, je suis fort sujet. Je me disois souvent que tout finit, les disgraces aussi bien que les prosperitez, & que si je me trompois, j'aurois la consolation en mourant de finir une vie, qui auroit toujours été malheureuse.

Je me trouvai les années suivantes dans une tranquillité qui me surprenoit. Quand je songeois à mes services & aux injustices de la fortune, vis comme je suis, je ne me reconnoissois pas. Ma fermeté & ma patience ne pouvoient pas être l'ouvrage du raisonnement; c'est à Dieu seul aussi que j'en dois toute la gloire.

On m'envoya en ce temps-là un Traité contre les bals, qu'on disoit être du Prince de Conti Armand de Bourbon. Il me parut beau, & je serai bien aisé de vous dire mon sentiment sur cette matière.

J'ai toujours crû les bals dangereux. Ce n'a pas été seulement ma Raison qui m'en a fait croire, ç'a encore été mon expérience; & quoi que le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit être de plus grand poids. Je sai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux là que d'autres; cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent. Ce ne sont d'ordinaire

dinaire que de jeunes gens qui composent ces fortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danse échaufferoient des Anachorettes. Les vieilles gens qui pourroient aller au bal sans intéresser leur conscience seroient ridicules d'y aller; & les jeunes gens, à qui la bienséance le permettroit, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien, & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais.

En 1673. le Roi me permit d'aller à Paris pour quelque temps, travailler moi-même à mes affaires. En 1676. Sa Majesté me fit la même grace. Et en 1681. il me permit le séjour de Paris pour toujours: mais en 1682. le 12 d'Avril, le Roi me fit la grace de me rappeler à la Cour.

Depuis le jour que je fus arrêté jusques à celui où je revis le Roi, le Duc de Saint Aignan ne perdit pas une occasion de parler à Sa Majesté de mes intérêts, & fit taire de certaines gens qui ne paroissoient de mes ennemis, que parce que j'étois malheureux. Ce fut encore par lui que le Roi me fit dire le 8. Avril 1682. que je me trouvasse à son lever le douzième, & que je n'en parlasse à personne, parce qu'il vouloit surprendre tout le monde sur mon retour.

Je me jettai donc ce jour-là aux pieds du Roi, qui me reçût si bien que ma tendresse  
pour

pour lui me ferra le cœur au point de ne parler, & de ne n'exprimer ma joye & ma reconnaissance, que par mes larmes.

Je fus huit jours fort content de ma Cour, après lesquels je m'apperçûs que le Roi évitoit de me regarder. Lors que j'eus fait encore deux mois durant de pareilles observations, je voulus éprouver si je ne m'éclaircis pas davantage en parlant à Sa Majesté. Il est vrai qu'il me répondit si froidement, que je ne doutai pas de quelque nouvelle disgrâce.

Vous pouvez juger, mes Enfans, quelle fut ma douleur en cette rencontre; elle fut telle que je m'absentai cinq ans de la Cour, ne pouvant supporter les froideurs d'un Maître, dont le bon accueil avoit encore augmenté ma tendresse; & à ce sujet j'admirai la conduite de la Providence sur moi, me souvenant que le jour que je vis le Roi après 17. ans d'exil, je priois Dieu en allant à St. Germain de ne me pas laisser long-tems à la Cour, pais dangereux aux gens qui veulent marcher dans les voyes du Seigneur, s'il prévoyoit que je n'y fissé pas mon salut.

Le chagrin ranima tellement la fistule qui m'avoit si fort tourmenté à la Bastille, qu'on fut obligé de me faire l'operation en 1683. Je fus soixante-cinq jours au lit, après lesquels je me fis porter à Buffy.

Pendant ma maladie, je ne cessois point de faire des reflexions sur mon rappel à la Cour, dont les belles apparences avoient duré si peu. Je me consolais assez de n'y pas demeurer; car je ne pouvois douter que Dieu prévoyant ma fragilité en ce pais-là n'eût exaucé ma demande: mais comme je ne lui avois pas demandé

mandé qu'il employât, pour m'en dégouter, les manières dont le Roi me traitoit, elles m'étoient insupportables.

Ce fut en ce temps-là, mes Enfans, que le Roi exécuta le grand dessein, qu'il méditoit depuis plusieurs années d'abolir dans son Royaume la Religion prétendue Reformée, ou du moins den'y souffrir que la Véritable. Il commença par la revocation de l'Edit de Nantes, & après il mit tout en œuvre pour faire que ses Sujets Huguenots ouvrirent les yeux à la vérité. Le zele que j'ai toujours eu pour la Religion Catholique, dans laquelle Dieu m'a fait la grace de naître, se redoubla alors en moi, si je l'ose dire, mes Enfans, & je ne pus m'empêcher dans les rencontres de parler de controverse à ma maniere. Je le fis sur tout au regard du Comte. d'Olon votre parent, & je lui écrivis une Lettre que je suis bien aise de vous laisser.

## L E T T R E AU COMTE D'OLON.

A Chafeu ce 8. de Decembre 1685.

**A**près ce que M. l'Evêque d'Autun vous a dit de la part de Dieu, Monsieur mon Cousin, & ce que vous a dit Monsieur de Harlay de la part du Roi, il me semble qu'il seroit inutile de vous parler davantage, sur un chapitre qu'ils ont traité à fond avec vous. Aussi ne le ferois-je pas si la proximité du sang, & l'amitié que nous nous som-

sommes promise ne m'obligeoient de vous faire en cette conjoncture quelques petites remontrances.

Vous savez comme moi, Monsieur, que Blaise de Rabutin, pere de notre grand'tante Benigne de Rabutin, étoit de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Il n'y a pas cent ans que ce Blaise-là vivoit, & ce fut environ dans ce temps-là que votre Bisayeul, tout au plus, se fit de la Religion Prétendue Reformée.

Pouvez-vous croire que le motif de son changement fût la découverte de la Verité, & n'avez-vous pas au moins lieu de douter qu'il eût les mêmes raisons d'ambition, ou de mécontentement de la Cour, qu'eurent les Condez & les Collignis?

Si vous examinez la conduite de tous ces premiers Reformez, soit Princes, soit Gentilshommes, menu peuple, gens d'Eglise, ou gens de guerre, pour la source de leur changement, vous trouverez dans les uns des interêts mondains, & dans les autres l'amour de la nouveauté. Mais quand quelques-uns auroient été persuadez que leur Religion fût la véritable, & qu'avec de grandes lumieres ils auroient mené une vie exemplaire, appartient-il à des particuliers de réformer l'Eglise? Cela se peut-il faire légitimement hors des assemblées ordonnées par le Chef, qui sont les Conciles.

Pour moi si l'on me proposoit de changer ma Religion pour prendre celle des Turcs ni les promesses, ni les menaces ne m'ébranleroient pas, & avec la grace de Dieu que j'implorerois, j'irois au martyre s'il le falloit. Mais si avec toutes les raisons que j'aurois de douter dans votre Religion, au cas que j'en fusse, & avec toutes les apparences que la Catholique est bonne; si, dis-je, je voyois mon Prince résolu de me la faire prendre,

*je ne balancerois à le contenter, qu'autant de tems qu'il en faudroit pour m'instruire, & si je suis aussi mutin qu'un autre.*

*D'ailleurs nous convenons vous & vous des mêmes principes, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Passion & de la Resurrection de Notre Seigneur; le reste est si peu de chose en comparaison de ces mysteres, que cela ne vaut pas la peine d'en dédire son Maître. Au nom de ce même Dieu en qui nous croyons vous & nous, je vous conjure, mon cher Cousin, d'écouter toutes les raisons divines & humaines qui vous pressent de changer. Qu'un faux honneur ne vous rende point opiniâtre: si sur cela vous avez de la delicatesse, l'exemple de tant de gens de courage, de tant de gens de qualité, & de tant de gens habiles vous la devoit ôter. Ce même esprit qui vous fournit tant de raisons, pour appuyer votre croyance, vous doit montrer toutes celles que vous avez de revenir à nous. Encore une fois, mon cher Cousin, je vous conjure d'y penser, & de croire que c'est de tout mon cœur que je vous conseille; & comme je me conseillerois moi-même, si j'étois en votre place; car personne ne vous aime, & ne vous estime plus que je fais, & n'est plus que moi, &c.*

Après avoir souffert cinq ans dans mon exil volontaire plus que je n'avois fait en dix-sept dans mon exil forcé, je pris la pensée de retourner à la Cour en 1687. pour vos interêts, mes Enfans. A mon arrivée le Roi vous donna une Abbaye, mon Fils, & quand j'en remerciai, il eut la bonté de me dire que c'étoit bien peu de chose. Je fus trois mois à Versailles, pendant lesquels je representai quelquefois au Roi le miserable état de mes  
af-

affaires; & qu'il m'étoit dû quatre vingt mille francs de mes appointemens de Mestre de Camp Général: mais Sa Majesté ne m'en parut pas alors touchée.

Le temps que je fus à Paris ce voiage-là, je le passai chez vous, ma Fille de Montataire, & je me souviendrai toujours de la maniere obligeante dont vous me reçûtes vous & votre marî, & du soin que vous eûtes de moi.

Je repartis de la Cour en 1688 & j'allai chez vous à Colligni, ma Fille, d'où après la prise de Philisbourg, voiant que la guerre alloit recommencer, j'écrivis au Roi, & je lui offris mes services toujours en quelque qualité qu'il lui plairoit. Il me parut enfin que mes offres avoient touché Sa Majesté. Car peu de temps après il vous donna deux mille livres de pension, mon Fils, & une Compagnie dans un bon regiment de Cavalerie; & le lendemain à votre Frere un Prieuré meilleur que son Abbaye.

Au commencement de 1689. le Roi fit une promotion de Chevaliers du Saint Esprit; je fis souvenir de moi Sa Majesté en cette rencontre. Cela fut inutile, & je pris patience.

Au mois de Septembre de la même année j'écrivis au Roi de chez vous, ma Fille de Colligni, pour lui offrir mes services après la perte de Mayenne, & au mois de Janvier 1690. nous eûmes tous sujet de nous réjouir, mes Enfans, de la bonne fortune de votre sœur de Colligni, qui recueillit en ce temps-là pour son fils la succession du Comte d'Alets son beau-pere, qui laissoit de grands biens à son petit-fils de Colligni votre neveu; & ce fut alors que sa Mere & lui furent obligez de prendre

le nom d'Alets au lieu de celui de Colligni, parce que les aînez de la maison de Langhac ont toujours porté le nom d'Alets depuis trois cens ans, que cette terre est dans leur Maison.

Au mois d'Avril de la même année je retournai à la Cour, offrir moi-même au Roi les services que je lui avois offerts par tant de Lettres ; il me reçut fort agreablement, & pendant les deux mois que je fus à Versailles, Sa Majesté me traita toujours si bien, que si j'avois pû y demeurer plus long-temps, je l'aurois fait.

Jusques-ici, mes Enfans, je vous ai parlé de ma conduite à la Cour, & à la guerre ; mais je ne vous ai rien dit proprement de mes mœurs : cependant c'est un chapitre sur lequel j'ai à vous entretenir. Celui de la guerre & de la Cour ne regarde que la fortune ; celui des mœurs regarde la fortune & le salut.

Il n'est pas, mes Enfans, que vous n'ayez fû que j'ai eû de l'attachement pour les femmes & la réputation d'être médisant, & vous avez vû vous-mêmes ma pente à la colére.

Pour l'amour il est vrai que je n'y ai été que trop sujet, & quoi qu'il ne m'ait jamais fait perdre aucun temps à la guerre, il m'en a fait perdre à la Cour, où je ne devois songer qu'à faire des amis, & ne point donner lieu aux gens qui ne m'aimoient pas, de dire, comme je sai qu'ils ont fait, que j'aimois trop mes plaisirs.

Les dépenses excessives sont encore inséparables de l'amour ; & je ne trouve rien de plus vrai que cette parole du Sage, *la maison du voluptueux ne prosperera point.*



Je ne pretens pas, mes Fils, vous rendre des brutaux avec les Dames par mes conseils; au contraire je vous convie d'être toujours avec elles honnêtes & polis; mais seulement d'éviter un trop grand commerce.

Pour la réputation d'avoir été médisant, je ne la méritois pas dans toute l'étendue qu'on me l'a donnée. On a dit que j'étois un milanthrope, un homme qui faisois profession de déchirer tout le monde: rien n'est plus faux que cela.

J'avouë que quand on me faisoit du mal, ou qu'on en disoit de moi, non seulement je le rendois, mais que je le rendois avec usure dans les rencontres; cependant mon ressentiment ne m'a jamais rien fait inventer contre personne; & ma justice naturelle m'a même fait dire du bien, quand j'en ai trouvé à dire, de ceux de qui j'avois dit le mal que j'en faisois.

Lors que le Maréchal de Turenne, par des dégoûts qu'un Général peut donner à des Officiers Généraux qu'il n'aime pas, ne m'a pas obligé de l'aimer, j'ai essayé de lui trouver des ridicules, ne pouvant le décrier sur la guerre; car sur cela ses meilleurs amis ne feront jamais plus d'honneur à sa vertu & à son héroïsme que j'en ai toujours fait.

Après tout, mes Enfans, j'ai eû tort avec le Maréchal: je devois dissimuler les chagrins qu'il me donnoit; & ne pas tirer au bâton avec un homme de ce credit-là, mon Général, qui pouvoit ou faire valoir, ou taire mes services.

Je me suis quelquefois moqué des présomptueux, qui avoient quelque endroit ridicule,

mais jamais des sottes gens qui se faisoient justice.

Pour ma colére, vous en avez souvent été témoins, mes Enfans, & quoi qu'elle ait toujours été fort courte, un mot qu'elle m'a quelquefois fait dire, m'a pû faire un ennemi, qui ne me le pardonnera jamais.

Tout cela, mes Enfans, ne vaut rien devant Dieu ni devant les hommes. Ce sont ces vices qui ruinent toujours la fortune des gens : car les hommes ne pardonnent point ; & qui ruineroient aussi toujours leur salut, si Dieu ne pardonnoit quand on l'en prie ; & c'est ce qui me fait espérer d'être un jour sauvé, après avoir vécu pécheur & misérable.

Je ne prétends pas parler à vous, mes Enfans, qui vous êtes consacrés à Dieu ; c'est à vous à me prêcher. Mais vous, mes Enfans, qui êtes dans le monde, c'est à vous à qui je voudrois bien faire craindre les malheurs que causent l'amour, la médifance, & la colere.

Je ne doute pas que ma mauvaise conduite ne m'eût encore attiré de plus grands malheurs que les miens : & qu'enfin Dieu ne m'eût abandonné, si je n'avois toujours eû un fonds de Religion, & une devotion particuliere à la Sainte Vierge. Ce sont assurément ces sentimens-là qui m'ont fait survivre, non seulement à presque tous mes contemporains ; mais encore à un nombre infini de gens plus jeunes que moi. Dieu a voulu récompenser d'une longue vie, un bon cœur que je ne tiens que de lui, & par là me donner moien de faire pénitence. Cependant comme la Providence ne s'en fie pas tout à fait à moi, elle m'envoie de temps en temps de petites peines qui me font plus méri-

mériter en les souffrant avec patience, que si elles étoient de mon choix.

Vous voyez bien par la manière dont je vous parle, que ma disgrâce m'a servi à l'égard de Dieu; & m'a fait retourner à lui. Il me manquoit encore de goûter les lectures saintes; c'est à vous, ma Fille d'Alets, à qui j'ai l'obligation de m'en avoir donné le goût, & Dieu vous en benira.

Vous ne sauriez vous imaginer, mes Enfants, quelle consolation j'ai trouvé en lisant la Sainte Ecriture & les Pères; & cela, joint aux bons exemples de Madame de Buffry, m'a mis dans le chemin de la vertu, où je sens plus de douceur & plus de paix, malgré ma mauvaise fortune, que je n'en ai jamais senti dans les plaisirs & dans les honneurs du monde.

Enfin Dieu m'a fait comprendre ce que dit un Pere de l'Eglise :

*Il n'y a rien de plus malheureux que le bonheur des gens qui vivent au gré de leurs passions.*

F I N.

